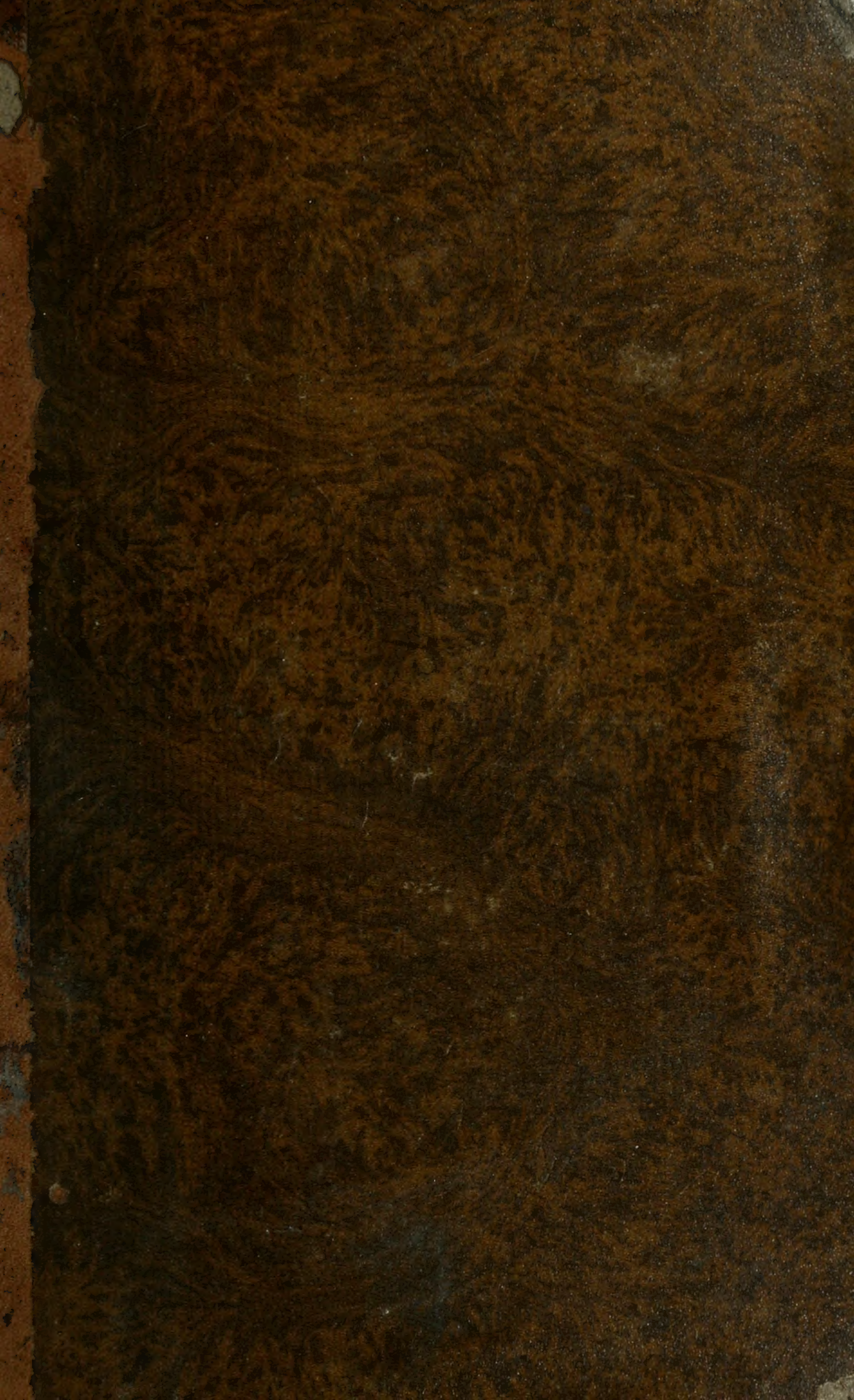


A. Lucas.



ŒUVRES

COMPLETES

D'ALEXANDRE DUVAL.

TOME IV.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLETES

D'ALEXANDRE DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PIGAULT-LEBRUN ET DE CELLES DE M. PICARD

AU PALAIS-ROYAL, N° 51;

ET CHEZ CHASSERIAU, LIBRAIRE,

Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5, au Dépôt Bibliographique.

MDCCCXXII.

LA

MAISON DU MARAIS,

OU

TROIS ANS D'ABSENCE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE CHANTS,

Représentée en janvier 1800.

NOTICE

SUR LA MAISON DU MARAIS.

Voici une des trois pièces de moi que le public a repoussées.

La chute me fut d'autant plus sensible que la pièce avait produit à la lecture, sur les comédiens et sur mes amis, un effet qui devait m'en prédire le succès. Les lectures ont cela de cruel pour un auteur, que le plus modeste d'entre eux, quand il a vu son ouvrage accueilli avec enthousiasme par un auditoire bénévole, ne doute pas un instant que le public ne se conforme à l'avis de ses premiers juges. Il croit sa pièce bonne parce qu'on le lui a dit. Et que de gens dans le monde qui, le plus souvent, ont à peine écouté un auteur dramatique, au moment où il fait le plus d'efforts, où il se brise la poitrine pour les amuser, dénigrent tout bas son ouvrage, et viennent ensuite l'accabler des plus sots compliments! Notre pauvre auteur fatigué, tout ému de l'effet qu'il croit avoir produit, prend à la lettre les choses agréables qu'on lui prodigue. L'amour-propre, si naturel en pareil cas, ne lui

permet pas de découvrir le persiflage, caché sous ces éloges. Il croit son ouvrage bon, parce qu'il lui a coûté beaucoup de peine, et ne doute point du succès, parce qu'il le désire. Mais bientôt l'ouvrage s'apprend, se répète, se joue ; et le public, qui n'est ni faux ni complimenteur, lui prouve en un instant qu'il faut rarement compter sur les succès de société.

Cependant je ne crois pas que les lectures dans le monde soient tout-à-fait inutiles pour tout auteur qui n'est pas aveuglé par l'amour-propre. Dans le nombre des observations que ceux qui se prétendent connaisseurs, peuvent lui faire après la lecture, il s'en trouve quelquefois une ou deux qui ne sont pas sans justesse. Il sera facile à l'auteur de voir si le passage blâmé par la critique est vraiment répréhensible : qu'il interroge plusieurs personnes, et si elles opinent pour que ce passage soit ou retranché ou modifié, l'auteur serait coupable de ne pas obtempérer à leur avis. Le public ne suit pas d'autres formes. Ce n'est qu'une majorité qui fait le succès d'un auteur ; car il n'en est aucun qui puisse se flatter d'obtenir l'unanimité. Mais il arrive souvent dans le monde, que, lorsqu'on voit un auteur accueillir les observations de quelques amateurs dont il recherche le suffrage, chacun se croit le droit de lui faire part des siennes ;

et quelquefois elles sont si ridicules, qu'il n'est pas un homme de lettres qui ne regrette, après sa lecture, la peine qu'il s'est donnée.

J'ai souvent cédé aux invitations de mes amis, aux importunités des grands qui désiraient juger d'avance la pièce que j'allais donner aux Français. Si je me suis reproché quelquefois de m'être résigné à cet acte de complaisance, le plus souvent je me suis applaudi de l'épreuve à laquelle je soumettais mon ouvrage. Un peu d'expérience du monde m'ayant mis en garde contre les compliments de circonstance, et contre les observations de ces hommes qui ne vous parlent de votre ouvrage que pour chercher à montrer leur esprit, je ne jugeais l'effet de ma pièce que par l'impression muette, si je puis me servir de ce mot, qu'elle faisait sur la masse de mes auditeurs. Je cherchais surtout à surprendre les émotions que ma lecture produisait sur les femmes. Tout en débitant mes vers, j'épiais sur leur physionomie l'effet que produisait telle plaisanterie, ou tel passage intéressant. Dans tous les arts qui ont pour but d'émouvoir le cœur, les femmes sont d'excellents juges : elles se laissent toujours aller à leur premier sentiment ; et comme elles ne s'amusent point à analyser les impressions qu'elles reçoivent, on peut croire à l'effet qu'un ouvrage produit sur elles. Aussi, n'en

déplaise à tous nos grands juges en littérature, je préfèrerais, surtout lorsqu'il s'agit de prononcer sur un ouvrage dramatique, un aréopage composé de femmes, à un tribunal d'hommes de lettres, fût-il uniquement formé de membres de l'Institut. Comme je l'ai dit, elles jugent franchement, d'après leur cœur, d'après ce qu'elles éprouvent; il faut qu'elles soient amusées ou intéressées; si vous n'y parvenez pas, soyez certain qu'avec la même franchise, mais seulement avec un peu plus d'égards, elles vous témoigneront leur impatience et leur ennui. Il n'en est pas ainsi d'une société d'hommes: chacun d'eux s'imagine qu'il ferait aussi bien que l'auteur qui lit son ouvrage; il le juge d'après les connaissances qu'il a, ou croit avoir, il ne se laisse point entraîner; il raisonne la gaîté et l'intérêt; il recompose la pièce qu'il entend, d'après ses principes, ses idées; et si notre auteur n'a pas adopté, dans le cours de son ouvrage, la marche que chacun des auditeurs s'est tracée au commencement de la lecture, soyez convaincu que tous le jugeront détestable. J'en ai eu la preuve non pas une fois, mais dix; et si j'avais eu la faiblesse de refaire mes pièces d'après les différents plans que chacun de mes auditeurs me donnait en particulier, j'aurais passé ma vie à reproduire le même ouvrage de vingt manières différentes. Je ne puis moi-même

me soustraire à cette manie que je blâme dans les autres; et lorsque j'entends un ouvrage d'un de mes confrères, je suis toujours prêt à croire que la pièce n'est pas bonne, parce que je n'aurais pas suivi le même plan que l'auteur. Le temps seul, l'expérience m'ont appris à me tenir en garde contre moi-même et m'ont prouvé qu'on pouvait arriver au même but par des chemins différents.

Voilà, j'en conviens, une bien longue digression sur les lectures de société; mais comme cela ne sort pas de mon sujet, et que plus d'un auteur sentira peut-être la vérité de mes observations, le lecteur ne doit pas m'en faire un reproche.

J'en reviens à ma *Maison du Marais* de honteuse mémoire. Mon plus grand tort, en composant cette pièce, fut de lui donner la forme d'un opéra-comique. Le sujet était plus que suffisant pour une comédie, et la peinture que j'y présentais des ridicules modernes, exigeait des développements que m'interdisait le genre adopté par le théâtre auquel je l'avais destinée.

A cette époque de la révolution, il ne fallait pas être un grand observateur pour apercevoir le changement qui venait de s'introduire dans les mœurs. Le plaisir qu'on éprouvait d'être échappé aux désastres de la terreur, le changement dans les fortunes, le commerce qui se ravivait, et l'or, enfoui

dans les murs ou jeté dans les citernes au temps des assignats, qui reparaissait avec abondance, et rappelait l'industrie en créant de nouvelles modes, tout cela donnait à la nation une physionomie nouvelle, mais aussi de nouveaux ridicules. C'est dans ce temps que les hommes, enveloppés dans un sac immense dont les poches touchaient le genou, semblaient rétrograder par le costume au temps de Louis XIV; tandis que les femmes, par une mode contraire, devenues tout à coup des *Aspasie*, des *Phriné*, en avaient revêtu la simple tunique. A peine un tissu léger voilait les appas des beautés que l'on citait : leurs bras, leurs jambes que pressait un tissu de soie de la couleur de la peau, étaient ceints d'anneaux d'or; et ces belles, esclaves de la mode plus que de leurs époux, quoique parées de tous leurs charmes, qu'elles livraient à l'œil libertin du vieillard et à la pudeur embarrassée du jeune homme, ne pouvaient cependant affronter sans danger l'indignation du peuple dans nos jardins publics.

C'est cette liberté de mœurs, ce cynisme dans la mode, que les femmes suivaient plus ou moins (car la nature ne leur avait pas accordé à toutes la possibilité de se montrer avec autant d'indécence), qui me donna l'idée de mettre en opposition les mœurs simples *du Marais* avec les ridicules de *la*

chaussée d'Antin. L'idée de la pièce était bonne, mais je me trompai dans l'exécution. Comme dans la *Manie d'être quelque chose*, je ne songeai point que j'allais être jugé par ceux dont je voulais blâmer les travers; et je ne pris point certaines précautions qui sont toujours indispensables quand on veut donner une leçon au public. Ce public cependant ne repoussa point les traits malins qui atteignaient les héros de la chaussée d'Antin; mais la morale de l'habitant du Marais lui parut déplacée, et cela seul fit tomber la pièce. Mes amis, pour me consoler, attribuèrent la cause de cette chute à l'acteur, qui, en sa qualité de moraliste, crut devoir prendre le ton d'un prédicateur. Moi, je me rends plus de justice, et je n'attribue ce revers qu'à ma seule maladresse. Il se peut que l'acteur y ait contribué par le ton ampoulé et nazillard qu'il prenait habituellement dans ses rôles de père; mais il m'était facile d'éviter ce danger, en donnant à mon vieillard moraliste, un ton plaisant et ironique, qui ne m'eût point fait quitter le ton ordinaire de la comédie. Certes, si j'avais à refaire cet ouvrage, je ne tomberais pas dans le même défaut. Si un personnage a le droit de parler quelquefois le langage direct de la raison, ce ne peut être que dans la haute comédie; mais non à l'opéra-comique. Quant à l'idée première de la

pièce, je suis convaincu, je le répète, qu'elle était bonne; et la meilleure preuve que je puisse en apporter, c'est qu'on m'a souvent dérobé le fond du sujet, et que de ma pièce tombée, il s'est fait plus d'une pièce nouvelle. Je me suis un peu pillé moi-même, en terminant *le Tyran domestique* par le même tableau dont j'ai fait usage dans *la Maison du Marais*. Si la chute de cette pièce m'a causé quelque chagrin, c'est, comme je l'ai dit au commencement de cette notice, que mes amis, beaucoup d'hommes du monde et les comédiens m'en avaient prédit le succès; c'est que, de plus, elle fut partagée par le compositeur de la musique, ce bon Della Maria qu'une mort imprévue ravit peu de temps après à son art et à mon amitié.

PERSONNAGES.

VALMONT.
MADAME VALMONT, femme de Valmont.
ÉLISE, leur fille.
HENRI, cousin d'Élise.
ARMAND FLORVILLE, né dans les colonies.
PICARD, valet de Valmont.

La scène est à Paris dans le quartier du Marais.

LA

MAISON DU MARAIS,

OU

TROIS ANS D'ABSENCE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon.

SCÈNE I.

PICARD, SEUL.

Je crois qu'on va pourtant bientôt sortir de table : quel embarras! quel train! quelle dépense! Ah! bon dieu, si mon pauvre maître savait tout cela!... Toujours du monde qu'on ne connaît point; toujours des fêtes qui sont d'un triste! de la musique qui fait un bruit! Je sais que c'est la mode; mais enfin on pourrait s'amuser à meilleur marché.... Je crois en vérité que madame Valmont devient folle; que sa fille.... Mais chut! la voici.

SCÈNE II.

ÉLISE, PICARD.

ÉLISE.

Ah! te voilà, Picard. Ne manque pas d'aller dire à

mon marchand de modes qu'il me fasse tout de suite un chapeau dans le dernier goût.

PICARD, avec humeur.

Je n'oublierai pas le chemin, car vous m'y envoyez presque tous les jours.

ÉLISE.

Encore de la mauvaise humeur! Est-ce mon cousin Henri qui te fait ta leçon? Voudrais-tu donc aussi nous faire des remontrances, nous débiter des phrases? Je ne serais pas aussi patiente avec toi qu'avec lui, je t'en avertis.

PICARD.

Votre cousin Henri est un estimable jeune homme; il ne ressemble pas à cet étourdi d'Armand...

ÉLISE.

Mais, quel est donc ce ton? je vous prierais, monsieur Picard....

PICARD.

Vous me renverrez, si je vous déplais; mais je vous dirai ma façon de penser. Mon âge, les soins que j'ai pris de votre enfance, l'estime que votre père a pour moi, tout m'en donne le droit.

ÉLISE.

Ces bonnes gens sont uniques! Et que trouvez-vous donc de répréhensible dans la conduite de ma mère et dans la mienne?

PICARD.

Ce n'est pas moi qui dois vous le dire. Ah! mademoiselle, je vous ai vue bien différente de ce que vous êtes aujourd'hui.

ÉLISE.

Rien de plus fatigant que les ridicules sermons d'un vieillard ennuyeux.

PICARD.

Bien! bien! quelques injures encore. C'est ainsi qu'on paie trente ans de zèle, de service et de fidélité. Quand vous étiez petite, vous m'appeliez le bon Picard; vous me rendiez le confident de vos petits secrets, de vos petites fautes, et Dieu sait si je les révélais à vos parents : mais aujourd'hui, je suis le vieillard ennuyeux, et je ne serais pas étonné que l'un de ces jours on ne me chassât honteusement.

ÉLISE.

Vous chasser! cela se peut-il? qui vous parle de cela?

PICARD.

Moi, qui espérais mourir dans la maison de mon bon maître, je vois bien que lorsqu'il reviendra il ne me trouvera plus ici.

ÉLISE.

Mais jamais on n'a eu le dessein de vous renvoyer.

PICARD.

Si ce n'est pas vous, ce sera madame votre mère : je lui déplais maintenant; je ne suis pas à la mode, moi.

ÉLISE.

Picard?...

PICARD.

Je sais bien que ce n'est pas de votre faute, si tout va de travers dans la maison. La jeunesse ne demande

qu'à s'amuser, et cela est bien naturel; mais votre mère devrait avoir plus de raison, et voilà qu'elle s'avise, à quarante-cinq ans, de faire la jeune femme, de....

ÉLISE.

C'est assez. Votre zèle va trop loin. Songez à ma commission, et ne vous avisez plus de blâmer devant moi la conduite d'une mère aussi bonne que respectable.

PICARD.

Mais je la respecte aussi. C'est peut-être ma faute. A mon âge on radote. Ah! pour votre bonheur et celui de mon maître, puissé-je n'avoir dit que des sottises!

ÉLISE.

Allez, allez, mon bon Picard.

PICARD.

Votre bon Picard. Ah! ma jeune maîtresse, parlez-moi toujours comme cela, et, quelques torts que vous ayez,... vous aurez toujours raison.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ÉLISE, seule.

Mais en quoi notre conduite est-elle si singulière? On blâme ma mère, parce qu'elle me laisse jouir des plaisirs qui conviennent à mon âge. Que fais-je de plus que toutes les autres femmes? Je crois bien que, si mon père ne se fût pas absenté, nous eussions tou-

jours végété dans une ennuyeuse solitude; je n'aurais pas vu le monde, je n'aurais pas couru le bal, les spectacles, les fêtes; mais qu'y a-t-il de dangereux dans tout cela? je vois des jeunes gens aimables, des originaux de toute espèce; ils me disent que je suis jolie; eh bien! je le savais avant eux. — Il n'est pas jusqu'à mon cousin Henri qui ne se donne les airs de nous moraliser; il est vrai qu'il y met tant de douceur, tant de timidité, tant d'amour, que je me fais un malin plaisir de le tourmenter. Je vois bien qu'il est jaloux d'Armand. Quel fou, quel étourdi que cet Armand! mais il est charmant; il m'amuse toute la journée. C'est pourtant bien dommage que tous ces hommes si aimables ne sachent pas aimer!

COUPLETS.

Premier couplet.

Mon cousin possède un bon cœur;
Il est franc, généreux, sincère;
Mais il a parfois de l'humeur,
Et l'humeur nuit à qui veut plaire.
Armand, plus aimable et plus gai,
Séduit par son brillant langage;
Je l'aime moins, j'en conviendrai,
Mais il m'amuse davantage.

Second couplet.

L'un, toujours jaloux, inquiet,
Inspire la mélancolie;
L'autre, léger, même indiscret,
Me fait partager sa folie.
Henri sera toujours constant;
Armand ne sera qu'un volage:

C'est son défaut; il est bien grand!
Mais il m'amuse davantage.

Troisième couplet.

De l'amour ou de la gaîté
Qui mérite la préférence?
L'un promet la félicité,
L'autre la plus douce existence:
Avec Armand on rit toujours,
Henri doit faire un bon ménage:
Je veux rire... et pourtant l'amour
Doit amuser bien davantage.

SCÈNE IV.

ÉLISE, HENRI.

ÉLISE.

Ah! c'est vous, mon cousin?

HENRI.

Je vous salue, mademoiselle.

ÉLISE.

Mademoiselle! Encore de l'humeur. Mon cher Henri, vous mourrez de consomption.

HENRI.

Non, mais de désespoir.

ÉLISE.

Ah! bon dieu! c'est du tragique. J'espère que ce n'est pas moi qui suis la cause de ce grand désespoir. Ce n'est pas la jalousie qui vous tourmente; car vous m'avez bien assurée hier au soir que vous ne m'aimiez plus.

HENRI, se parlant.

Quel homme que cet Armand; un fou, un étourdi, qui s'est introduit ici, je ne sais comment; qui a changé le caractère le plus doux, le plus sensible...

ÉLISE.

Allons, je vois avec plaisir que vous n'êtes pas encore guéri de votre passion funeste.

HENRI.

Élise! devez-vous me parler ainsi? quelle différence!...

ÉLISE.

Mais quelle est donc cette grande différence que vous apercevez en moi? Est-ce parce qu'en voyant le grand monde j'ai pris plus d'aisance, plus de hardiesse; parce que j'ai plus de contenance que je n'en avais jadis; parce que je ne rougis plus quand on me dit bonjour? Pourquoi donc trouvez-vous mauvais que je rie toute la journée d'une plaisanterie; que j'aime les romans nouveaux, les calembourgs; que je danse avec grace; que je sache conduire un carrik, monter à cheval; enfin, que je sois moins maussade, moins bégueule et moins ennuyeuse? En vérité, il n'y a pas là de quoi vous désespérer, et, loin d'avoir quelque chose à regretter, je crois avoir au moins gagné beaucoup du côté de l'amabilité.

HENRI.

Trop souvent l'amabilité n'existe qu'aux dépens de la candeur; et alors c'est perdre plutôt que gagner.

ÉLISE.

Ah! la belle sentence! je crois l'avoir lue quelque

part; je veux absolument que vous l'écriviez, car je pourrais bien l'oublier.

HENRI.

Cruel persiflage!

ÉLISE.

Mais pourquoi prendre tant de peine pour m'instruire et m'éclairer? vous ne m'aimez plus, vous me l'avez dit : abandonnez-moi à mon malheureux sort. Je crains bien qu'il ne reste encore dans votre ame un reste de tendresse. Franchement, je compte un peu sur le pouvoir de mes charmes, et je ne puis croire encore que vous m'ayez tout-à-fait oubliée.

HENRI, *vivement.*

Détrompez-vous, Élise. Non, non, je le dis à regret, je ne t'aime plus que comme ma cousine, la fille de mon bienfaiteur, celle dont je partageai si long-temps les jeux, les peines et les innocents plaisirs.

ÉLISE, *avec tendresse.*

Henri, en es-tu bien certain?

HENRI.

Oh! bien certain. Si je t'aimais encore, pourrais-je ainsi mentir à mon cœur, à mon amour?

ROMANCE.

Oui, je romps le nœud qui m'engage;
Tu ne méritais pas mon cœur.
Celui qui te rendit volage
Me rend aussi tout mon bonheur.
Sans chagrin, près d'une infidelle
Je vois mon rival tout le jour.

N'est-ce pas te prouver, cruelle,
Que pour toi je n'ai plus d'amour?

ÉLISE.

Ah! je vois que je ne dois pas désespérer encore.

HENRI.

Sans émotion, sans tristesse,
Je te quitte ou je te revois;
Sans que mon cœur batte d'ivresse,
J'entends le doux son de ta voix:
Tout à l'heure d'une autre belle,
Je vantais le brillant atour;
Maintenant tu vois bien, cruelle!
Que pour toi je n'ai plus d'amour.

ÉLISE.

Ah! ah! ceci devient sérieux.

HENRI.

Des fleurs que pour toi je cultive
J'ai cessé de prendre aucun soin:
Tantôt sur ma harpe plaintive
J'ai préludé d'un air badin;
J'ai, dans une chanson nouvelle,
Effacé ton nom sans retour:
Maintenant tu vois bien, cruelle!
Que pour toi je n'ai plus d'amour.

ÉLISE.

Eh bien! soit. Nous en serons plus heureux tous les deux. On vient, c'est ma mère!

HENRI, avec dépit.

Et votre cher Armand.

SCÈNE V.

MADAME VALMONT, ARMAND, HENRI, ÉLISE.

ARMAND, à madame Valmont.

Vous serez contente de ma fête, c'est moi qui vous le dis.

MADAME VALMONT, bas à Armand.

Chut! voilà ma fille.

ÉLISE.

Vous parliez d'une fête?

HENRI, à part.

Encore quelque nouvelle folie.

ARMAND.

Demain nous vous mettrons dans la confidence. Mais qu'avez-vous donc, belle maman? vous avez l'air chagrin. (*A Élise.*) Ne trouvez-vous pas? (*A madame Valmont.*) Auriez-vous reçu des nouvelles du cher mari?

MADAME VALMONT.

Une personne qui revient des îles, m'a dit hier qu'il comptait bientôt repasser en France.

ARMAND.

Ah! c'est cela!

ÉLISE.

Que j'aurai de plaisir à revoir ce bon père!

MADAME VALMONT.

Le jour de son arrivée sera le plus beau de notre vie.

ARMAND.

Moi, qui n'ai pas l'honneur de le connaître, je brûle

de le voir. Comme il sera surpris en arrivant! il ne s'attend point à trouver tous ces embellissements.... c'est mon bon génie qui m'a fait vous déterrer dans le fond du Marais. Savez-vous bien que votre maison n'était pas habitable : de grands appartements, de grands corridors. Ah! quelle horreur! Grace à mes soins, tout a pris une forme nouvelle. Maintenant ici, tout est moderne et surtout d'un style délicieux. Mais, soit dit sans vous fâcher, vous-mêmes, mes belles dames, vous avez eu besoin de mes conseils. Lorsque j'ai eu le plaisir de vous rencontrer, vous aviez un peu l'air de l'autre siècle.

MADAME VALMONT.

Il est vrai que nous étions d'un ridicule amer!

ARMAND.

Ce n'était pas votre faute : on sait que les modes n'arrivent au Marais que six mois après qu'elles sont passées à Paris. Combien vous êtes changées! quel goût! quelle grace! Il est vrai que la nature a tant fait pour vous, qu'il n'a fallu que la seconder. Je vous prédis qu'un jour vous donnerez le ton à toutes nos jolies femmes... foi d'homme d'honneur!

ÉLISE.

Vous rappelez-vous le premier jour de notre connaissance?

ARMAND.

Je ne l'oublierai de ma vie. Mais dites-moi, mesdames, vous devez trouver aujourd'hui votre manière de vivre bien différente de ce qu'elle était jadis. Avant mon arrivée ici, c'était un ordre, une méthode, une

monotonie... Je sais mon Marais par cœur; je vous dirais, sans me tromper, ce que vous faisiez toute l'année lorsque le cher époux était à Paris. Tenez, je gage qu'on se levait à sept heures et qu'on dînait à deux. Les jours de fête, on allait se promener en famille. Je vous vois passer sur le boulevard pour vous rendre aux Près-St.-Gervais. Madame donne le bras à son époux, la petite fille et le cousin marchent devant, et le bon Picard ferme la marche en portant gravement le parapluie.

ÉLISE.

Est-ce que vous nous avez vu passer vraiment?

HENRI.

Courage! ridiculisez les mœurs simples, et faites rougir les gens d'avoir mérité l'estime.

ARMAND.

Henri est donc toujours un censeur sévère. Malgré nous, il nous fait faire un cours de morale.

HENRI.

Et vous tout le contraire.

MADAME VALMONT.

Mais, mon neveu, vous êtes aussi trop exigeant. Vous nous défendrez bientôt la plus simple plaisanterie.

ARMAND.

Il est tellement entiché de ses principes, que je renonce à le corriger.

HENRI.

Dites donc à me pervertir.

ARMAND.

Que voulez-vous faire d'un homme qui monte à

cheval comme un poëte et walse comme un philosophe? Mais à propos, mesdames, il est tard, la soirée est charmante; il faut que vous alliez à Bagatelle.

MADAME VALMONT.

Il y a bien long-temps que nous en avons le projet.

ARMAND.

C'est le rendez-vous de toutes les jolies femmes, vous y manquez depuis trop long-temps. J'ai mon carrik ici, vous vous en servirez.

ÉLISE.

Est-ce que vous ne viendrez pas avec nous?

ARMAND.

Je ne puis avoir ce plaisir; ma présence est absolument nécessaire ici. (*Bas à madame Valmont.*) Vous savez bien pourquoi. (*Haut.*) Henri peut vous accompagner.

HENRI.

Moi, à Bagatelle? oh! je ne suis pas une jolie femme.

ÉLISE.

Vous y viendrez. Ce que je n'attends pas de la complaisance de l'amant, je l'exige de l'honnêteté du cousin.

HENRI.

Cruelle!

ÉLISE.

Venez-y; je le veux; je l'ordonne.

ARMAND.

Allez, allez à Bagatelle,
Des belles c'est le rendez-vous.

La nature y semble plus belle,
Et les plaisirs y sont plus doux.

TOUS.

Allons, allons à Bagatelle, etc.

ARMAND.

Là, mille chars dans la carrière
Roulent au déclin d'un beau jour;
Des nymphes, d'une main légère,
Les guident vers ce beau séjour :
Là, le zéphyr frais et volage
Caresse des fleurs en tout temps :
Là, sous les parfums d'un feuillage
Vont y soupirer les amants.

TOUS.

Allons, allons à Bagatelle, etc.

ARMAND.

Au sein de l'élément limpide
On voit de jeunes dieux marins,
Luttant sur le crystal liquide,
Le troubler par leurs jeux malins.
On voit les amours et les belles,
Portés sur de frêles nacelles,
Rire et folâtrer sur les eaux,
Comme on vit sur l'onde azurée
En naissant, voguer Cythérée,
Jouet des zéphyrs et des flots.

TOUS.

Allons, allons à Bagatelle,
Des belles c'est le rendez-vous.
La nature y semble plus belle,
Et les plaisirs y sont plus doux.

(Ils sortent tous, excepté Armand.)

SCÈNE VI.

ARMAND, SEUL.

Cette jeune Élise est charmante ! Quelle sera sa surprise en voyant ma fête ; elle ignore quel en est le motif : elle y reconnaîtra tous les soins d'un amant. C'est que vraiment je l'aime à en devenir fou ; mais si pourtant je ne parvenais pas à lui plaire.... Eh bien ! il faudra m'en consoler. Ne s'affliger de rien, s'arranger de tout, ne haïr personne, aimer le plaisir, jouir de la vie, voilà mes principes, ce sont les bons ; et qu'importe qu'on m'accuse d'un peu de folie si j'ai su trouver le bonheur.

RONDEAU.

La folie est de mon âge,
C'est un fruit de la saison :
De bon cœur je laisse au sage
Les ennuis de la raison.

Trop tôt l'aimable jeunesse
Voit passer ses doux instants ;
Trop tôt la froide vieillesse
Vient à nous à pas pesants.
Alors on quitte les belles ;
Adieu les jeux, les désirs ;
Les amours et les plaisirs
S'éloignent à tire-d'ailes,
Aussi prompts que les zéphyrs.

La folie est de mon âge,
C'est un fruit de la saison :

Je veux, si je deviens sage,
Rendre aimable la raison.

Sage joyeux de la Grèce,
Si cher à tous les amants,
Les plaisirs et la tendresse
Remplirent tous tes instants!
Puisse la joyeuse ivresse
Éterniser mon printemps!
Puissé-je, en mes derniers ans,
Voir la main de la jeunesse
Couronner mes cheveux blancs!

La folie est de mon âge,
Chaque fruit a sa saison:
Je veux, si je deviens sage,
Vieillir comme Anacréon.

SCÈNE VII.

PICARD, ARMAND.

ARMAND.

Tu arrives à propos, Picard. Je vais voir si l'on a bien exécuté mes ordres; quoiqu'il soit encore de bonne heure, des conviés de la fête peuvent arriver; tu les feras passer dans le grand salon.

PICARD.

Cela suffit.

ARMAND.

Si tu as besoin de moi, tu me trouveras au jardin.

SCÈNE VIII.

PICARD, seul.

J'enrage. Il tranche, ordonne, dispose de tout comme s'il était le maître de la maison. Ah! si nous n'avions pas reçu l'ordre de lui obéir... O mon pauvre maître! J'entends du bruit dans l'antichambre : ce sont sans doute ces originaux qu'on attend pour la fête... Mais qui donc aperçois-je? cela ne se peut pas... c'est pourtant son air... il s'arrête... eh bien!... ah! bon dieu... serait-il possible! Courons, le voilà.

SCÈNE IX.

VALMONT, PICARD.

VALMONT.

Me serais-je trompé de maison? je ne m'y reconnais plus.

PICARD.

C'est lui! c'est mon cher maître!

VALMONT.

Picard! mon bon Picard!... je suis donc chez moi?

PICARD.

Oh! mon dieu, laissez-moi respirer. Le plaisir.... comment vous voilà!.... on ne surprend pas de la sorte. Savez-vous que cela fait mal aux vieilles gens.

VALMONT.

Brave homme! embrasse-moi.

PICARD.

Ah! de bon cœur; cela me calmera peut-être.

VALMONT.

Allons, mon ami, de la raison : parle-moi de ma femme, de ma fille, de mon neveu. Tout le monde, tout ce que j'aime ici se porte bien ?

PICARD.

Oui, oui, tout le monde. Mais pourquoi ne pas nous prévenir de votre arrivée?

VALMONT.

J'ai lieu d'être surpris plus que toi; je m'attendais à vous trouver tous à la diligence... Vous n'avez donc pas reçu une lettre de Nantes qui vous annonçait mon retour ?

PICARD.

Nous n'avons rien reçu.

VALMONT.

C'est singulier. Ainsi personne ne s'attend à me voir?

PICARD.

Non, certainement. Oh! vous étonnerez bien du monde.

VALMONT.

Je t'avoue qu'en descendant de voiture, j'ai été inquiet de ne trouver personne pour me recevoir. Je me suis bientôt décidé, j'ai laissé mes bagages, j'ai pris une voiture et je me suis fait conduire ici. L'absence a sans doute changé mes idées; je ne reconnaissais plus ma maison, et, presque au hasard de me tromper,

je suis entré : sans ta présence je douterais encore si je suis chez moi.

PICARD.

Oh! c'est qu'on a fait quelques changements... vous verrez tout cela.

VALMONT.

Oui; mais le plus pressé est de prévenir ma femme, ma fille de mon arrivée; je ne veux pas les surprendre : la joie de me revoir pourrait être la cause de quelque accident.

PICARD.

Ne craignez rien. Dans ce moment elles ne sont pas ici.

VALMONT.

Eh bien! elles sont dans le voisinage, chez quelques-uns de mes vieux amis : cours les prévenir.... Cette chère épouse! combien je l'aime! quelle modération! quelle simplicité dans ses mœurs! Et mon Élise... sa douceur, sa modestie, son peu de goût pour la dissipation; leur bonté, leurs vertus n'ont jamais cessé d'être présentes à mes yeux. C'est lorsqu'il est loin de son épouse, de ses enfants, qu'un père de famille sent plus vivement tous les liens qui l'attachent à la vie.

PICARD, à part.

Mon dieu! mon dieu! quand il saura....

VALMONT.

J'éprouvais en route une satisfaction qui a presque fait disparaître pour moi la longueur du voyage. Je songeais à la vie tranquille que j'allais reprendre, à nos petits

travaux, à nos plaisirs sans faste, à nos promenades solitaires, à nos banquets de famille. Ah! Picard, je jouissais par anticipation des plaisirs que j'ai si long-temps goûtés au milieu des plus doux objets de mon affection.

PICARD, à part.

L'avertirai-je? ne l'avertirai-je pas?

VALMONT.

Un autre à ma place, en abandonnant pour si long-temps des femmes sans expérience à la merci d'un monde corrupteur, aurait pu craindre que l'exemple... mais je connaissais leurs principes, j'avais dirigé moi-même l'éducation de ma fille...

PICARD.

Sans doute. Pourtant on doit s'attendre à tout dans ce monde. Je crois avoir entendu dire qu'un sage, dont je ne sais pas le nom, tous les jours en rentrant chez lui, rendait graces au ciel de n'avoir pas trouvé sa maison en feu, sa femme enlevée, sa fille.... que sais-je, bien autre chose encore.

VALMONT, tirant de sa poche un paquet de lettres.

A propos : remets ce paquet de lettres à la poste; elles viennent de l'Amérique : on les attend sans doute avec impatience. Celle-ci est destinée pour un jeune homme qui doit être mon pupille : c'est le fils d'un habitant des îles avec lequel je me suis lié très-étroitement. Il m'a prié de me charger de son fils, jeune homme très-étourdi; mais qui possède, dit-on, un bon cœur. J'y ai consenti par amitié pour le père. — Mais je suis fatigué, je voudrais me mettre à mon

aise, prendre une robe-de-chambre : viens m'aider à faire ma toilette.

PICARD.

Voilà le moment. — Je vous conseille de garder votre habit; nous donnons une fête aujourd'hui : il va nous venir beaucoup de monde...

VALMONT.

Une fête! à qui donc?

PICARD.

A votre fille, mademoiselle Élise.

VALMONT.

Comme les conviés ne peuvent être que de mes amis, ils pardonneront facilement à un voyageur...

PICARD.

Je ne crois pas que les conviés soient de votre connaissance.

VALMONT.

Les connaissances de ma femme ont de tout temps été les miennes.

PICARD.

J'en conviens; mais, pendant votre absence, on en a fait de nouvelles.

VALMONT.

De nouvelles! qu'est-ce que cela veut dire? ton air embarrassé, ces changements dans ma maison, cet ameublement riche, ce luxe..... quoi! mon amie, ma compagne ne serait plus la même? Picard, éclaircis-moi, je suis dans un trouble... Parle, parle, je souffre le martyre.

PICARD.

Voilà ce que je craignais. Calmez-vous, mon cher maître. Il n'est plus temps de vous rien cacher; vous ne trouverez plus dans votre famille cette aménité, ce contentement de l'aisance, ce goût des plaisirs tranquilles : la dissipation, la frivolité, le désir de paraître, l'empire de la mode leur ont succédé; mais vous retrouverez toujours dans votre épouse, dans votre fille, de la bonté, des mœurs et des vertus.

VALMONT.

Et quelle est donc la cause de ce changement?

PICARD.

Un jeune homme que l'on appelle Armand; je ne le crois pas méchant : il n'est que dangereux. Introduit ici, je ne sais comment, il a séduit tout le monde par de l'esprit, des saillies. Il est d'abord parvenu, par un persiflage agréable, a jeter du ridicule sur la maison, l'ameublement, la manière de vivre. On a craint le ridicule, madame a voulu devenir femme à la mode, on a décoré les appartements, changé le jardin; les bals, les thés ont suivi. J'ai vu l'instant où nous allions quitter le Marais pour la Chaussée d'Antin. Cependant on a songé que vous teniez à votre maison, et vous en êtes quitte pour une nouvelle distribution; enfin nous sommes à la mode, et tout est à la grecque dans la maison... excepté moi.

VALMONT.

Fasse le ciel que le ridicule seul..! C'est donc à suivre la mode que l'on a employé les fonds de l'héritage que j'ai fait passer... je les destinais pourtant à l'éta-

blissement de ma fille! J'aime, j'en conviens, la tranquillité, le repos; ma fortune ne me permet d'ailleurs que l'aisance et non le luxe. Je ne suis pourtant point ennemi de ces jouissances qui enrichissent l'artiste et le commerçant; mais il faut qu'elles soient conformes à notre fortune, et je vois, par tout ce que tu m'as dit, par tout ce qui frappe mes yeux, que ma femme a plus consulté la mode que mes moyens.

ARMAND, en dehors.

Allons, mes amis, c'est très-bien. Faites-vous donner à boire.

VALMONT.

Quelle voix?

PICARD.

C'est le jeune homme qui nous a mis à la mode.

VALMONT.

Ah! c'est à lui que j'ai l'obligation... Il vient... Il est inutile de dire qui je suis; ce n'est pas encore l'instant de lui faire mes remercîments.

SCÈNE X.

VALMONT, PICARD, ARMAND.

ARMAND.

Ma fête sera magnifique! mais un étranger....

VALMONT, à part, à Picard.

Il me regarde.

ARMAND.

C'est quelque voisin du Marais: on reconnaît le pays. (*A Picard.*) Quelle est cette personne?

PICARD.

C'est un ami de la maison; il est venu savoir des nouvelles de mon maître.

ARMAND.

Un ami! Soyez le bien venu; vous arrivez à propos pour être de la fête : elle vous enchantera.

VALMONT.

Vous croyez?

ARMAND.

S'il y a quelque temps que vous n'avez vu cette maison, vous ne devez pas la reconnaître?

VALMONT.

Il est vrai que tout est bien changé.

ARMAND.

Ce sont les autres appartements qu'il faut voir; tout est d'un style délicieux : les vieux damas, les gothiques fauteuils, les vieilles tentures ont fait place aux élégantes draperies, aux lits grecs, aux tabourets antiques, aux chaises curules, aux vases, aux trépieds d'où s'exhalent les parfums de l'Arabie. Tout ici est de mon invention, de mon goût. Oh! j'ai un talent unique....

VALMONT.

Pour ruiner les gens.

ARMAND.

Bon! tout cela peut coûter à peine une cinquantaine de mille francs.

VALMONT.

C'est une bagatelle. (*A part.*) O folie!

ARMAND.

Il est vrai que je n'y comprends pas le jardin. C'est là où j'ai fait preuve de génie.

VALMONT.

C'est heureux.... pour le jardin. Mais vous avez au moins conservé le potager?

ARMAND.

Fi donc! il est en prairie. J'ai mis à la place de ces grands vilains pommiers, l'odorant acacia, le svelte peuplier, le platane d'Orient, le sombre cyprès, le sorbier, l'élante, le sycomore et le tulipier.

VALMONT.

Quoi, tout cela? Vous êtes botaniste à ce qu'il me paraît?

ARMAND.

Je sais tout, moi.

VALMONT.

Mais cette belle couche de melons?

ARMAND.

Est en rochers. Vous y verrez aussi des ruines toutes neuves : enfin, c'est charmant; il est vrai que le site m'a très-bien servi. Vous savez qu'au milieu du jardin, il existait une grande vilaine salle qui servait....

VALMONT.

De bibliothèque, de salon d'étude. C'est là que mon ami, au sein de sa famille, passait la plus belle saison de l'année. C'est là qu'il réunissait des objets d'arts, de sciences....

ARMAND.

Oui, oui, je sais bien ce que vous voulez dire : des

bustes, des sphères, des cartes géographiques, des coquillages, de gros livres, de vieux portraits en perruque et en robe d'avocat; il y avait aussi une madame avec un perroquet sur le doigt. J'ai ri..... Mais comme le bonhomme est absent, et que tout est passé de mode, ma foi! j'ai fait déménager les philosophes, j'ai envoyé l'histoire naturelle et les robins au grenier, et du salon d'étude j'ai fait....

VALMONT.

Quoi donc?

ARMAND.

Une salle de bal.

VALMONT.

Ah! Ah!

ARMAND.

Elle est finie d'hier. Aujourd'hui l'inauguration. Terpsichore y donne ses premières leçons. Concevez-vous un plus beau plan de fête? concert, danse, illuminations, feu d'artifice.

VALMONT.

Comment un feu d'artifice aussi?

ARMAND.

C'est l'usage, on finit toujours par là. Mais, la société séparée, je ménage encore une petite surprise à nos aimables dames.

VALMONT.

Encore quelque chose! vous êtes intarissable.

ARMAND.

Oh! rien ne me coûte à moi, quand il s'agit de plaisir.

VALMONT.

Je le vois bien. N'auriez-vous pas fait faire aussi une petite salle de spectacle?

ARMAND.

J'y ai pensé pour l'hiver prochain... Mais j'entends un grand bruit de voitures. C'est le monde qui commence à venir sans doute...

VALMONT.

Vous en attendez beaucoup?

ARMAND.

J'ai invité plus de soixante personnes de la société la mieux choisie.

VALMONT.

Vous voulez dire la plus brillante. (*A part.*) Prenons notre parti de bonne grace. Ne soyons pas dans ce moment un trouble-fête. (*A Picard.*) Crois-tu que ma figure....

PICARD.

C'est tout un monde nouveau. On ne fera pas seulement attention à vous.

SCÈNE XI.

ARMAND, VALMONT, PICARD; CONVIÉS, CHOEUR.

ARMAND, aux conviés.

Allons, point de cérémonie,
Entrez, soyez les bien venus.

VALMONT.

Ah ! voilà donc la compagnie?

LES CONVIÉS.

Serviteur à la compagnie !

ARMAND.

Non, non, point de cérémonie,
Soyez, soyez les bien-venus.

VALMONT.

Ils sont pour moi tous inconnus.

PICARD.

Ils sont pour vous tous inconnus.

LE CHOEUR ET VALMONT.

Le plaisir ici nous / vous enchaîne.
Ne songeons qu'à nous divertir.

PICARD ET VALMONT.

Le malheur ici vous / me ramène;
Mais non pas pour vous / me divertir.

ARMAND, à la société.

Voudriez-vous vous rafraîchir?

LE CHOEUR.

Nous voulons bien nous rafraîchir.

ARMAND, à Picard.

D'un goûté, charmant, délectable,
Fais vite les brillants apprêts.
De fruits, de glaces, de vin frais,
Fais bien vite couvrir la table.

Que le plaisir, que la gaîté
Président à votre goûté!

LE CHOEUR.

Que le plaisir, que la gaîté
Président à notre goûté!

VALMONT, à Picard.

Allons, va mettre sur le table
Des fruits, des glaces, du vin frais:
De ce goûté si délectable
C'est moi seul qui fais tous les frais.

PICARD, à Valmont.

Oui, je vais mettre sur la table
Des fruits, des glaces, du vin frais:
De ce goûté si délectable
C'est vous qui faites tous les frais.

ARMAND.

De ce logis l'hôtesse aimable
Bientôt va nous rejoindre à table.
Venez, venez; suivez-moi tous;
Venez, venez, aimables fous.
Que des plaisirs la douce ivresse
Règne seule dans ce beau jour:
On peut, sans blesser la sagesse,
Fêter et Bacchus et l'amour.

LE CHŒUR.

Que des plaisirs la douce ivresse
Règne seule dans ce beau jour!
On peut, sans blesser la sagesse,
Fêter et Bacchus et l'amour.

VALMONT.

Feignons de partager l'ivresse
Qui règne dans ce beau séjour :
Je veux, par excès de sagesse,
Fêter et Bacchus et l'amour!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon très-riche, éclairé par des candélabres antiques. Aux murs, aux colonnes, sont suspendues des guirlandes de fleurs. Au travers de trois grandes croisées du fond, on voit un jardin illuminé dans le genre de nos jardins publics. Tout enfin doit avoir un air de fête. La société est nombreuse, et parée élégamment dans le genre moderne. A l'instant où le rideau se lève, on danse des walses.

SCÈNE I.

MADAME VALMONT, ÉLISE, ARMAND; PLUSIEURS PERSONNES.

(Après quelques walses, on entend une détonation de poudre à canon : le bal s'interrompt.)

MADAME VALMONT.

ALLONS, mesdames, allons voir le feu d'artifice.

PLUSIEURS PERSONNES.

Un feu d'artifice! oh, c'est charmant!

UN JEUNE HOMME, à madame Valmont.

Daignez accepter ma main.

MADAME VALMONT, prenant la main du jeune homme.

Suivez-moi. Rendons-nous tous au jardin.

(Tout le monde sort avec précipitation.)

SCÈNE II.

ARMAND, ÉLISE.

ARMAND, *retenant Élise par la main*

Restez, belle Élise.

ÉLISE.

Et pourquoi donc?

ARMAND.

Je désirerais vous parler un instant.

ÉLISE, *cherchant quelqu'un des yeux.*

Mais, mon cousin Henri? je ne l'ai pas vu pendant la fête.

ARMAND.

Moi, je l'ai rencontré tout à l'heure dans une allée sombre du jardin, avec le vieil ami de votre père.

ÉLISE.

Quel ami de mon père?

ARMAND.

Ma foi, j'ignore son nom. C'est un vieillard qui est venu savoir des nouvelles de son ami Valmont. Dans le tumulte, j'ai oublié de vous parler d'une visite aussi peu intéressante. Parlons de nous, cela vaudra mieux.

ÉLISE.

Mais le feu d'artifice?

ARMAND.

Voilà une chose bien rare! Du feu, de la fumée, du bruit, des pétards, qui ne laissent après eux qu'une plus grande obscurité, et le regret de voir l'ouvrage de quinze jours anéanti dans six minutes.

ÉLISE.

Ah, bon dieu! quelle sagesse!

ARMAND.

J'ai parfois des accès de raison....

ÉLISE.

Qui durent presque autant qu'un feu d'artifice.

ARMAND.

Maintenant je pense. J'ai même de grands projets. (*Élise rit.*) Vous riez; vous avez tort, je ne suis plus le même.

ÉLISE.

Et depuis quand donc?

ARMAND.

Mais depuis hier au soir.

ÉLISE.

Cela date de loin.

ARMAND.

Et c'est vous qui êtes la cause de ce changement.

ÉLISE.

Ah! vous voulez me donner de l'amour-propre. Mais vous me paraissez embarrassé.

ARMAND.

C'est que j'ai bien des choses à vous dire, et je ne sais par où commencer.

ÉLISE.

Votre situation me paraît neuve.

ARMAND.

Je voudrais bien....

ÉLISE.

Quoi donc?

ARMAND.

Comment m'y prendrai-je? Je voudrais que ma déclaration fût tendre; c'est difficile!

ÉLISE.

C'est donc une déclaration d'amour que vous voulez me faire?

ARMAND.

C'est cela même, mais vous m'imposez à un point... D'ailleurs, mes vues sont honnêtes, mademoiselle, et si je désire obtenir votre cœur; c'est dans l'espoir que bientôt le plus heureux hymen....

ÉLISE.

Ah, ah, ah!

ARMAND.

Ne riez donc pas ainsi vous me déconcertez.

ÉLISE.

Mais jouez-vous la comédie?

ARMAND.

Non, je suis de bonne foi.

ÉLISE.

Cela n'est pas possible. Comment se peut-il que l'homme le plus hardi, le plus répandu, s'y prenne aussi gauchement pour dire à une femme qu'elle est aimée. Non, je ne puis vous croire, c'est un jeu de votre façon; mais dans tous les cas, je suis très-disposée à rire de la plaisanterie. Tout ce qui vient de vous m'amuse toujours infiniment.

ARMAND.

Ce n'est point un jeu. Croyez que la raison seule m'a déterminé à cette démarche. Je me suis dit ce

matin : Armand, tu végètes au milieu d'un monde frivole, tu ne goûtes pas des plaisirs vrais, tu dépenses ta vie sans en jouir. Deviens raisonnable. Fais un choix pour ton cœur : Élise est jeune, aimable, sensible ; peins-lui ta flamme ; mais songe que tu n'as pas affaire à ces femmes du jour qui provoquent l'amour par des regards, qui en sollicitent l'aveu par des coquetteries, et qui vous répondent souvent avant qu'on ait parlé. La fleur sur sa tige mérite nos respects. Approche d'Élise, peins ton amour, mais sans offenser l'innocence ; sois tendre sans fadeur, hardi sans témérité. Et c'est cet amour... cette hardiesse et ce respect qui causent maintenant encore tout mon embarras.

ÉLISE.

Comment vous m'aimez... sérieusement.

ARMAND.

Dans ce que je vous dis là, ne reconnaissez-vous donc pas les symptômes du sentiment ?

DUO.

Il est trop vrai, je vous aime,
Je le cacherais en vain :
Aimez, aimez-moi de même ;
Et mon bonheur est certain.

ÉLISE.

A ce ton, à ce langage,
On reconnaît un amant.

ARMAND.

Sur mon cœur quel avantage
Vous avez en ce moment !

Sachez que, dans la journée,
J'ai pensé trois fois à vous.

ÉLISE.

Combien je suis fortunée,
D'entendre un aveu si doux!

ARMAND.

Hier, à la vive Lucette
Je ne dis pas un seul mot;
Près d'Aglaé la coquette
J'ai dû passer pour un sot.
Lorsque la prude Égérie
Parla d'amour, de lien,
Je fis à la compagnie
Un éloge de l'hymen.

ÉLISE.

A ce ton, à ce langage,
On reconnaît un amant.

ARMAND.

Vous voyez quel avantage
Vous avez en ce moment.

ÉLISE.

Faut-il franchement vous dire
Ce que je sens à mon tour?
J'éprouve un besoin de rire,
Quand vous me parlez d'amour.
Vous voyez que je vous aime;
Je vous le nierais en vain:
Aimons-nous toujours de même,
Notre bonheur est certain.

ÉLISE ET ARMAND.

Vous voyez que je vous aime;
Je vous le nierais en vain:

Aimons-nous toujours de même,
Notre bonheur est certain.

HENRI, dans le fond du théâtre.

Mon oncle doit me rejoindre ici. (*Voyant Élise.*) Ciel!

ÉLISE, reconnaissant Henri.

Dieu! c'est mon cousin! que va-t-il penser? allons vite rejoindre ma mère.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE III.

ARMAND, HENRI.

ARMAND, à part.

Peste soit du cousin! (*Haut.*) Savez-vous que je vous en veux, mon cher Henri.

HENRI.

A moi! qu'ai-je fait?

ARMAND.

Vous arrivez mal à propos. La beauté fuit à votre aspect, vous effarouchez les amours; cela n'est pas bien.

HENRI.

J'ai donc interrompu un tête-à-tête?

ARMAND.

Sans doute, vous êtes arrivé là comme un vieux tuteur jaloux; vous en avez tant soit peu la figure, cet air sombre et chagrin...

HENRI.

Je n'ai pas autant que vous sujet d'être content.

ARMAND.

Il est vrai que j'aurais tort de me plaindre du sort. Jeune, riche, assez aimable pour amuser les femmes, quelque connaissance dans les arts, quelque talent dans la musique, sans autre ambition que celle de rire et de m'amuser, je pourrais mener toujours une vie très-agréable. Mais on se lasse de tout. J'ai des projets de réforme. Oui, je m'ennuie d'une existence oisive, je veux devenir un citoyen utile à la société; et afin d'être quelque chose dans le monde, je vais me marier.

HENRI.

Vous ferez bien.

ARMAND.

Je compte épouser votre cousine. Je l'aime, je le lui disais à l'instant où vous êtes arrivé si mal à propos. Ce soir même je la demande en mariage à la belle maman.

HENRI.

Quoi! ce soir même?

ARMAND.

Je ne laisse pas languir une affaire, moi! Lorsque la compagnie sera retirée, vous savez que nous avons le projet de faire dans ce salon un petit soupé de famille. C'est l'instant que je veux choisir pour parler mariage. La chère maman, agitée encore des plaisirs de la fête, instruite de ma grande fortune, enchantée de mes belles qualités, ne pourra me refuser la main de sa fille. Une chose m'embarrasse pourtant, c'est la manière dont il faudra m'y prendre pour en faire la demande. On a toujours l'air gauche quand on se sert de

ces phrases bannales; quand on vient dire aux parents de la demoiselle: *J'aime votre fille; je désirerais avoir l'honneur d'entrer dans une famille aussi respectable.* Je ne pourrai pas m'empêcher de rire, si je suis obligé de m'exprimer ainsi. Tirez-moi d'embarras: vous avez de l'esprit, portez les paroles, tout s'arrangera, j'épouserai, et vous serez mon petit cousin. Cela vous fera plaisir, n'est-il pas vrai?

HENRI.

Si cet hymen peut faire le bonheur d'Élise.

ARMAND.

Son bonheur! n'en doutez pas.

DUO.

De votre cousine
Je suis amoureux:
Sa taille est divine,
Elle a de grands yeux;
Enfin tout en elle
Est si séduisant,
Que, fût-on rebelle
A tendre penchant,
De femme si belle
On devient l'amant.

HENRI.

Sans doute vous avez su plaire
A cet objet si plein d'appas?

ARMAND.

Je ne vous en fais point mystère,
On m'aime... comme on n'aime pas.

HENRI.

Elle vous a donc elle-même
Déclaré son tendre penchant ?

ARMAND.

Oui, voilà ce qu'elle-même
Me disait dans le moment :
« Vous le savez, je vous aime. »

HENRI.

L'ingrate a dit, « Je vous aime. »

ARMAND.

« Je vous le nîrais en vain. »

HENRI.

J'espérais encore en vain !

ARMAND.

« Aimons-nous toujours de même. »

HENRI.

Elle m'a parlé de même.

ARMAND.

« Notre bonheur est certain. »

HENRI.

Ah! mon malheur est certain!

ARMAND.

Son amour n'est-il pas extrême ?
Ne suis-je pas heureux amant?

HENRI.

Quoi! c'est là ce qu'elle-même
Vous disait dans le moment ?
« Vous le savez, je vous aime. »

ARMAND.

Elle m'a dit, « Je vous aime. »

HENRI.

« Je vous le nîrais en vain. »

ARMAND.

Je n'espérais pas en vain.

HENRI.

« Aimons-nous toujours de même. »

ARMAND.

Elle m'a parlé de même.

HENRI.

« Notre bonheur est certain. »

ARMAND.

Oui, le fait est très certain.

ARMAND.

De votre cousine
Je suis amoureux.
Sa taille est divine;
Elle a de beaux yeux :
Enfin tout en elle
Est si séduisant,
Que, fût-on rebelle
A tendre penchant,
De femme si belle
On devient l'amant.

HENRI.

Ingrate cousine!
Amour malheureux!
Ta main m'assassine!
Ah! quittons ces lieux!
A cette infidelle
Je serai constant.
Oui, mon cœur rebelle
Aime encore autant,
Et d'une cruelle
Je mourrai l'amant!

ARMAND.

Vous vous chargez de parler pour moi, n'est-il pas vrai? Au revoir, mon futur cousin.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HENRI, SEUL.

Je n'ai plus aucun espoir : Élise aime un autre que moi. Je ne m'aveugle point sur mon sort. Armand est riche ; malgré ses étourderies, il a de la franchise, de l'honneur, il est estimé de madame Valmont, plus de doute qu'il n'obtienne la main de ma cousine. Moi, sans espoir, sans fortune, orphelin dès mon enfance, je dois tout aux bienfaits de mon oncle ; et j'osais attendre... elle m'aimait autrefois ! je l'ai cru du moins. Je ne survivrai point à tant de douleur ; déja une mélancolie sombre me dévore en secret : ah ! puisse-t-elle bientôt mettre un terme à mes maux !

ROMANCE.

Eh ! puis-je aimer encor la vie !
Une ingrate a trahi mes feux !
Victime de sa perfidie,
Je veux fuir pour jamais ces lieux
Mieux vaut mourir loin d'une amie,
Que vivre auprès, si malheureux !

Les arts, l'amitié, la nature,
Ne peuvent calmer mes tourments,

Les prés sont pour moi sans verdure,
Je suis sourd aux plus doux accents :
Tant de maux, que mon cœur endure,
Le ferment aux doux sentiments.

Le nocher tout près du naufrage
Est moins sensible à son malheur !
Le chêne frappé par l'orage
Est moins acablé que mon cœur :
Mort au plaisir dès mon jeune âge,
Je ne vis que pour la douleur !

Mon oncle approche. Ah ! qu'il ne devine pas la cause de mes larmes.

SCÈNE V.

VALMONT, PICARD, HENRI.

VALMONT, à Picard.

Pendant les danses, je n'ai pas osé paraître dans ces lieux. (*Regardant l'appartement.*) Quelle élégance ! quel charme ! ce séjour est vraiment enchanteur. Notre étourdi avait raison de dire qu'il ne manquait pas de goût.

PICARD.

Ainsi que nos grands architectes, il a tout ce qu'il faut de talent pour ruiner la meilleure maison de France.

HENRI.

Vous n'avez pas encore vu votre épouse, votre fille ?

VALMONT.

Caché derrière des branchages, j'ai pu les contem-

pler un moment, et je ne te cache pas que, malgré leurs torts, il m'a fallu la présence de tout ce monde pour m'empêcher de me précipiter dans leurs bras.

PICARD.

Il est vrai que la société était nombreuse.

VALMONT.

Ah! mon ami, quelle parure!

PICARD.

De notre temps on ne s'habillait pas ainsi. Elles ne craignent pas le froid toujours...... C'est que je n'ose plus les regarder, moi.

HENRI.

C'est la mode.

VALMONT.

Elle n'est pas selon moi favorable au beau sexe. On cherche la rose qui se cache sous le feuillage, on cueille par distraction, on effeuille avec mépris celles qui semblent s'offrir à la main oisive du passant.

PICARD.

Oh! tout est bien changé maintenant; jusqu'à votre maison....

VALMONT.

Oh! oui, elle est bien changée.

HENRI.

Ah! ne jugez pas votre famille par tout ce qui vient de frapper vos yeux. Ma tante, ma cousine ont, il est vrai, cédé au goût de la dissipation; mais le cœur est resté le même.

VALMONT.

Je le crois. Cet Armand, dont Picard m'a parlé, est

moins un homme vicieux qu'un jeune fou. Mais je vois avec plaisir que tu défends ta cousine, toi qui pourtant as le plus à t'en plaindre. Tu t'en croyais aimé?...

HENRI.

Quoi! vous sauriez....?

VALMONT.

Oui, Picard m'a aussi parlé de la cause de ta mélancolie...

HENRI.

Vous voyez que je suis aussi coupable....

VALMONT.

Non, tu ne l'es pas. En vous donnant la même éducation, en vous élevant l'un pour l'autre, j'ai dû m'attendre à un amour réciproque.

HENRI.

Quoi! votre bonté.... vain espoir! Élise a donné son cœur, et ce n'est pas à moi....

PICARD.

Vous vous désespérez aussi trop tôt. Le retour de mon maître fera bien changer les choses.

VALMONT.

Avant de m'occuper de ton bonheur, je dois punir ma femme de sa légèreté, ma fille de sa coquetterie, et les rendre à la raison, en attaquant leur sensibilité.

HENRI.

Vous m'effrayez! quel est votre projet?

VALMONT.

Tu le sauras bientôt. J'entends du bruit.

PICARD.

Ah! c'est le grand ordonnateur de la fête.

SCÈNE VI.

VALMONT, HENRI, PICARD, ARMAND.

ARMAND, à Valmont.

Ah! c'est le vieil ami! Qu'êtes-vous donc devenu pendant toute la fête? Je ne vous ai pas revu.

VALMONT.

Je me suis un peu tenu à l'écart. Je suis un vieillard. L'assemblée était nombreuse....

ARMAND.

Et brillante, n'est-ce pas? C'est pourtant moi qui ai procuré toutes ces aimables connaissances à madame Valmont.

VALMONT.

Elle vous a beaucoup d'obligation.

ARMAND.

Je le sais bien. — A présent tout le monde s'éloigne. J'ai laissé le soin à ces dames de faire les honneurs, afin de m'occuper des détails de notre souper. J'en ai ordonné moi-même les apprêts; je viens d'envoyer chez Tortoni....

VALMONT.

Tortoni!... Qu'est-ce donc?

ARMAND.

La question est unique! Et de quel pays venez-vous donc?

VALMONT.

Eh parbleu, je viens d'un pays où l'on ne connaît pas Tortoni.

ARMAND.

C'est pourtant un homme célèbre pour les glaces.

VALMONT.

Ah! ah!

ARMAND.

Voisin, on voit bien que vous habitez un pays perdu. — Mais à propos, Henri, il m'est venu une bonne idée. Il n'y a pas de bonne fête, si l'on ne chante à table le petit couplet; on dit que vous faites assez joliment les vers, je vous mets en réquisition, vous allez me faire tout de suite une jolie petite chanson.

HENRI.

Tout de suite une jolie chanson! on voit bien que vous ne faites pas de vers.

ARMAND.

Non, j'aime mieux les critiquer quand ils sont faits; c'est plus amusant, et cela donne moins de peine. Allons, mettez-vous à l'ouvrage. Vous direz un petit mot de mon amour, de mes projets,.... vous m'entendez. Surtout prenez garde de tomber dans la fadeur. Évitez ces rimes *flamme*, *ame*, *cœur*, *ardeur:* on ne voit que cela dans tous nos opéra-comiques.

HENRI.

Ma chanson n'ennuiera personne.

ARMAND.

C'est bien.

VALMONT.

Moi, je ménage une petite surprise à laquelle on ne s'attend pas.

PICARD.

Cette surprise-là pourra fort bien ne pas amuser tout le monde.

ARMAND, *à Henri.*

Qu'est-ce qu'il dit donc? Est-ce que le vieil ami compte rester à souper?

HENRI.

Mais il me paraît que c'est son intention.

ARMAND.

Fort bien : mais ce n'est pas la mienne.

PICARD, *à Armand.*

C'est un ami de la maison, qui ne se gêne pas, comme vous voyez.

ARMAND.

Oui, mais comme sa présence me gênerait, et que nous avons à parler d'affaires, je vais, avec honnêteté, lui faire entendre qu'il est de trop ici.

PICARD.

Le bonhomme est tenace. Vous serez bien adroit si vous le faites déguerpir.

ARMAND.

Nous allons voir. (*A Valmont.*) Il est tard ; tout le monde doit être parti!

VALMONT.

Vous croyez... déja?

ARMAND.

Comment déja! mais il est de l'usage de s'en aller après le feu d'artifice.

VALMONT.

Ah, c'est l'usage! Comme ces lieux sont nouveaux pour moi, je les trouve on ne peut pas plus agréables; je ne puis me déterminer à les abandonner si tôt.

ARMAND.

C'est singulier, car les bonnes gens du Marais aiment à se coucher de bonne heure.

VALMONT.

Il faut bien de temps en temps faire un petit excès.

ARMAND.

Les excès nuisent à la santé.

VALMONT.

Je me porte bien moi, je suis encore vigoureux.

ARMAND.

Diable d'homme! (*A Picard.*) Il ne s'en ira pas.

PICARD.

Oh! il agit comme s'il était chez lui.

ARMAND.

Je vais lui parler plus clairement. (*A Valmont.*) Vous êtes venu savoir des nouvelles de votre ami Valmont? Il se porte bien, à ce qu'on dit; il n'arrivera pas avant quatre mois : croyez qu'aussitôt son retour nous vous ferons avertir. Ainsi vous voilà instruit. La fête est finie; chacun de nous va se retirer paisiblement, et....

VALMONT.

Mais je crois vous avoir entendu parler d'un joli petit souper.

ARMAND.

Il est vrai. Mais....

VALMONT.

Eh bien, j'y resterai. Rien n'est gai comme un souper d'amis. Nous rirons, nous chanterons..... Je suis encore un bon grivois, moi.

ARMAND.

Je n'en doute pas. Tenez, je vous dirai sans façon que c'est un souper de famille, que nous devons y traiter d'affaires importantes.

VALMONT.

Tant mieux. Un homme de mon âge ne peut que vous être très-utile. Je représenterai mon vieil ami. Allons, c'est le motif qui me détermine à rester.

ARMAND.

Ah! c'est différent. (*A Henri.*) Il n'y a pas moyen de s'en défaire. Mais comment ces dames prendront-elles sa visite?

PICARD.

C'est selon. Elles seront d'abord très-étonnées, et dans le fond de l'ame enchantées de le voir.

ARMAND.

Tu crois? Il faut bien s'y résoudre. (*A Valmont.*) Allons, vous serez des nôtres.

VALMONT.

Bien de l'honneur pour moi.

ARMAND.

Maintenant que j'y réfléchis, votre expérience peut me servir. Vous pouvez m'éclairer sur un fait qui m'embarrasse.

VALMONT.

Quoi donc?

ARMAND.

Je compte épouser mademoiselle Valmont. Quoique libre par la mort d'un ami de mon père, qui a pris soin de moi, je suis encore mineur, et toute ma famille habite les pays étrangers. Est-ce que cela pourrait m'empêcher de me marier tout de suite, par hasard?

VALMONT.

C'est une petite difficulté.

ARMAND.

Comment! Vous croyez qu'il existe des lois qui empêchent les jeunes gens de se marier quand ils en ont l'envie? Si cela est, les législateurs ont tort; car il est un âge où l'on voudrait se marier tous les jours.

VALMONT.

Il n'y a pas moyen de lui en vouloir; son étourderie est si naïve....

ARMAND.

Ah! voici nos belles dames...

VALMONT, *à part.*

Allons, ferme, mon cœur.

SCÈNE VII.

ARMAND, PICARD, HENRI, MADAME VALMONT, VALMONT, ÉLISE.

MADAME VALMONT.

Grace au ciel, tout le monde est parti : qu'une fête est fatigante pour une maîtresse de maison.

ÉLISE, à Armand.

Comment avez-vous trouvé nos dames? je n'ai pas vu une femme parée avec goût.

ARMAND.

Cependant Arsinoé....

ÉLISE.

Ses diamants ne peuvent ébouir au point de cacher sa gaucherie naturelle ; elle a toujours l'air étonné de se voir ensevelie dans de beaux habits : on ne s'habitue pas tout de suite à l'opulence.

ARMAND.

Passe! mais la beauté d'Araminte?

ÉLISE.

Figure froide, statue française : on l'admire pourtant. Sa dernière fête était charmante, j'y trouvai plusieurs auteurs... Ils amusent parfois, les auteurs.

ARMAND.

Ah! méchante.

ÉLISE.

Pourquoi? on ne peut blâmer personne de rechercher l'esprit.

VALMONT, à part et caché par Picard et Henri.

De la médisance! quel fruit de son éducation!

ÉLISE.

Mais, dites-moi donc, quelle est cette caricature que j'ai vue auprès de la précieuse Euphémie?

ARMAND.

De qui me parlez-vous?

ÉLISE.

D'un jeune fou de trente-huit ans, qui vous lorgne en vous disant bonjour, et qui parle, agit et pense tout autant qu'une poupée à ressort.

ARMAND.

Je le reconnais, c'est Lussan. Vous aimez mieux Dorlis, cet aimable danseur.

ÉLISE.

Dorlis à la voix flûtée, au regard langoureux. Je ris toujours quand je l'entends parler; ses expressions sont aussi parfumées que sa personne.

ARMAND.

Ah! laissons, belle Élise, nos originaux du jour; songeons au souper délicieux...

MADAME VALMONT.

J'ai eu envie d'inviter quelques convives....

ARMAND, regardant Valmont.

J'en connais un qui s'est invité lui-même...

ÉLISE.

Est-ce le jeune Isidore?

ARMAND.

Non, c'est un vieil ami de la maison.

MADAME VALMONT.

Quel vieil ami?

ARMAND, attirant Valmont.

Vous devez le connaître mieux que moi. Le voilà.

MADAME VALMONT.

Ciel! mon époux!

ÉLISE.

Mon père!

ARMAND.

Comment?

SEXTUOR.

ÉLISE.

Oui, c'est mon père!

MADAME VALMONT.

C'est mon époux!

ARMAND.

Mais quel mystère?...

VALMONT.

Que dites-vous?

ÉLISE, courant à Valmont

Permettez qu'une fille chère...

MADAME VALMONT.

Permettez, ô mon cher époux!

VALMONT, les repoussant doucement.

Je dois être étranger pour vous.

TOUS.

Que dites vous? que dites-vous?

VALMONT.

Que je ne trouble pas la joie

Qui règne dans ce beau séjour;
Comme un convive qu'on me voie,
Ou je vous quitte sans retour.

ÉLISE.

Il ne veut point être mon père!

MADAME VALMONT.

Comme époux je l'appelle en vain!

ÉLISE ET MADAME VALMONT.

Ce mépris enfin nous éclaire,
Et nous méritons ce dédain.

ARMAND.

Il ne veut point être son père;
Comme époux on l'appelle en vain.
Je devine enfin ce mystère:
Méritent-elles ce dédain?

VALMONT.

Malgré mon cœur, soyons sévère;
La nature me parle en vain:
Leur conduite folle et légère
Mérite trop bien ce dédain.

VALMONT, avec ironie.

Ici tout enchante
Les yeux et l'esprit,
La fête est brillante,
Elle m'éblouit.
Un feu d'artifice!
Bal, concert, festin!
Mais il faut qu'enfin
La fête finisse
Par un soupé fin!

MADAME VALMONT, ÉLISE.

Quelle cruelle ironie!
Oh! cessez, je vous en prie!

ARMAND.

Je ne vois point d'ironie;
Oui, notre fête était jolie:
Vous avez dit la vérité.

VALMONT, à sa femme et à sa fille

De la déesse Therpsicore
Vous avez la légèreté!
De Vénus, d'Hébé, de l'Aurore,
Vous réunissez la beauté!

HENRI.

Ah! cessez tant de cruauté!

MADAME VALMONT, ÉLISE.

Grands dieux! quelle est sa cruauté!

ARMAND.

Mais vous dites la vérité.

VALMONT.

Au sein de la plus douce ivresse,
Coulez en paix les plus beaux jours:
Vous devez être la déesse
Des jeux, des ris, et des amours!

MADAME VALMONT, ÉLISE.

Époux / Père trop sévère,
Je sens la douleur
Oppresser mon cœur.
Je fus trop légère;
Mon cœur aujourd'hui
M'en dit plus que lui.

VALMONT.

Ah! soyons sévère;
En vain la douleur
Oppresse son cœur:
Elle fut légère,
Et je dois ici
Lui parler ainsi.

HENRI, PICARD.

Soyez moins sévère.
Ah! cette rigueur
Afflige mon cœur.
Leur faute est légère.
Devez-vous ici
Leur parler ainsi.

ARMAND.

Qui peut vous déplaire?
Ah! cette rigueur
Afflige mon cœur.
Soyez moins sévère:
En parlant ainsi
On me blâme aussi.

MADAME VALMONT.

Ah! Valmont, vous me faites payer bien cher le malheur de vous avoir déplu!

ÉLISE.

Mon père! ah, voyez nos larmes!

VALMONT.

Ce n'est pas le jour d'une fête qu'on doit en répandre.

ARMAND.

S'il est vrai que ce soit un crime d'avoir rajeuni votre vieux domicile, ne grondez pas ces dames; car je suis coupable de tout ce qui s'est fait de mal dans la maison. Adieu, je vous laisse en famille. J'ai pourtant quelque chose d'important à vous communiquer; mais ce n'est pas là le moment de parler *mariage*. Je vous salue. Demain j'aurai l'honneur de présenter mes respects à ces dames.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

VALMONT, MADAME VALMONT, PICARD, ÉLISE, HENRI.

HENRI.

Mon oncle, de grace....

PICARD.

Mon cher maître, je vous en prie...

VALMONT.

Non, non, je ne suis plus dans cet appartement où j'ai passé le tiers de ma vie dans les plaisirs d'une confiance intime, où j'ai goûté les plaisirs si doux et de père et d'époux. Il est encore présent à ma mémoire ce tableau d'une famille réunie par le travail et les mœurs. (*Désignant une place.*) Là, je lisais l'Émile

pour l'avantage de ma fille. Assise près de moi, une épouse tendre, fidèle, économe, s'occupait de quelques ouvrages de mère; plus loin, ma fille simple, douce, modeste fixait sur la toile, ou la fleur fraîche éclose, ou les traits de l'enfance. Henri, près d'une sphère, cherchait avec l'ardeur du génie la marche du soleil ou le mouvement des astres. (*Henri fait un mouvement.*) Mais pardon, mon ami, je te vois encore à ta place. Tout, jusqu'aux portraits de mes vieux et respectables parents, tout, jusqu'aux meubles antiques, héritage de mes pères, parlait à mon ame, l'enchaînait en ces lieux, offrait en même temps à ma pensée le souvenir des vertus de mes ayeux, les plaisirs du présent, et les espérances trompées d'un avenir plus enchanteur encore.

MADAME VALMONT.

Ah! Valmont, ne m'accable pas!

ÉLISE.

C'est moi seule qui mérite vos reproches.

VALMONT.

Qu'ai-je vu en rentrant dans ce séjour? le faste, le luxe désordonné de nos Plutus mordernes, la paresse et la misère à la porte, la confusion et le désordre au dedans. Qu'ai-je entendu? du bruit, des éclats indécents. Quels convives ont frappé mes regards? des hommes connus par leur folie, des femmes dont plusieurs sont plus célèbres par leur beauté que par leurs vertus. Qui commandait dans cette maison? un jeune homme inconnu, étranger; moins criminel que la mère de famille, assez faible pour céder à ses con-

seils. Où est-elle cette jeune fille, la gloire et l'honneur de son père? où est-elle celle dont les vêtements, conformes aux discours, annonçaient l'innocence de son ame ou la candeur de son âge? dois-je la reconnaître sous les habits d'une prêtresse de Cythère, d'une bacchante, à l'œil hardi, à la démarche assurée? J'entends sa voix! elle parle : mais c'est pour décocher avec légèreté les traits méchants de l'épigramme; c'est pour déchirer celles dont quelques instants avant, elle flattait l'amour-propre par des louanges trompeuses. Que vois-je enfin autour de moi? luxe, folles dépenses, fausseté, désordre, perfidie; tout, tout est mensonge ici, rien n'est vrai que ma douleur. Adieu!

MADAME VALMONT.

Vous voulez sortir?

ÉLISE.

Mon père où, voulez-vous aller?

VALMONT.

Chercher une famille.

TOUS.

Arrêtez!...

QUINQUE.

VALMONT.

Puis-je retrouver ma famille?
Puis-je reconnaître ces lieux?

ÉLISE, MADAME VALMONT.

Hélas! reconnais ta famille!
Vois les pleurs qui baignent ses yeux!

PICARD, HENRI.

Reconnaissez votre famille..
Vous faites bien des malheureux!

VALMONT.

Non, non, l'aspect de ces lieux
Me rend ma douleur plus amère!

ÉLISE, MADAME VALMONT.

De grace, ne nous quittez pas!

VALMONT.

Adieu! je vais porter mes pas
Au sein d'une terre étrangère :
Puissé-je y trouver le trépas!
(Il sort.)

ÉLISE, MADAME VALMONT.

Pour nous plus d'époux et de père!
Au sein d'une terre étrangère,
Il prétend chercher le trépas!

HENRI, à Élise; PICARD, à madame Valmont.

Ah! calmez-vous, je vous en prie;
N'en croyez pas de vains transports!
Oui, bientôt, grace à nos efforts,
L'amour d'une épouse / fille chérie
Saura calmer ce grand courroux :
Bientôt nous le reverrons tous.

ÉLISE, MADAME VALMONT.

Hélas! d'une vaine espérance
Ne flattez point notre douleur!

HENRI, PICARD.

Ayez, ayez toute espérance,
Vous n'avez point perdu son cœur.

HENRI.

Donnez-moi votre confiance,
Déja je médite un projet
Dont j'attends le plus grand effet.

ÉLISE, MADAME VALMONT.

Dites-nous quel est ce projet?

HENRI.

Venez, venez, laissez-moi faire;
Calmez, calmez votre douleur:
Bientôt d'un époux et d'un père
Vous allez recouvrer le cœur.

PICARD, ÉLISE, MADAME VALMONT.

Allons, allons, laissons-le faire;
L'espoir fait palpiter mon cœur.
Rendez-nous un époux, un père,
Et vous nous rendrez le bonheur!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le salon du second acte. L'ameublement en est totalement changé : de grands fauteuils de tapisserie ont remplacé le meuble antique. On voit une bibliothèque ; des cartes de géographie couvrent les murs ; des cadres sont remplis de papillons ; des rayons sont couverts de coquillages et d'objets de minéralogie. Plusieurs portraits d'hommes de robe, et de femmes, vêtues dans le goût ancien, décorent l'appartement. Un chevalet, un vieux bureau en ébène et en cuivre, sont sur le devant du théâtre. — Il est huit heures du matin.

SCÈNE I.

MADAME VALMONT, ÉLISE, HENRI, DOMESTIQUES.

HENRI, aux domestiques qui sont occupés à ranger dans l'appartement.

C'EST très-bien, tout est à la même place : nous n'avons plus besoin de vous.

MADAME VALMONT.

Mais, Henri, concevez-vous l'espoir de ramener mon époux auprès de nous.

HENRI.

Oui, ma chère tante, j'en ai l'espérance ; il s'est retiré sans doute chez sa sœur. Croyez que Picard saura nous le ramener.

MADAME VALMONT.

Son retour, sa colère ont détruit une trop longue

illusion. Je vois maintenant les objets tels qu'ils sont. Je ne me croyais pas aussi coupable. Ah dieux!

ÉLISE.

Ne pleure pas, maman; tes larmes me font mal: elles sont pour moi le reproche le plus cruel. Si tu as des torts envers mon père, moi seule en suis la cause. C'est par tendresse pour moi, c'est par le désir de faire connaître ta fille, de lui procurer des amusements que tu as cédé à l'attrait de la dissipation. Moi seule ai fait ton malheur; ah! puissé-je au moins être la seule punie!

MADAME VALMONT.

Mon expérience aurait dû me montrer le précipice. Ah! ce n'est pas d'aujourd'hui que mon cœur m'a reproché ces dépenses folles, ces plaisirs factices, qui laissent à peine dans notre ame le souvenir de leur existence. Mais quelle que soit ma faute, mon époux m'en punit trop cruellement. Ne le reverrai-je pas? lui seul peut me rendre cette tranquillité, ce calme que j'ai perdus pour toujours.

HENRI.

Ah! que ne peut-il vous entendre! c'est en vous pressant toutes deux contre son sein qu'il calmerait vos craintes, vos douleurs. Reposez-vous sur mes soins, et je réponds qu'avant la fin de la journée nous le verrons, au milieu de nous, prodiguer à sa famille les plus tendres caresses.

ÉLISE.

Mon cher Henri!

HENRI, en soupirant.

Élise !

ÉLISE.

J'ai bien des torts envers vous.

HENRI.

Ne les rappelez pas. Je m'en souviens trop encore ! mais peut-on commander à son cœur ? qu'un autre soit heureux...

ÉLISE.

Qu'un autre... que dites-vous ?

HENRI.

Qu'il vous rende aussi heureuse ! et quelle que soit la rigueur de mon sort, je le supporterai avec résignation.

ÉLISE.

Je ne vous entends pas. Quelle peut être votre idée ?

SCÈNE II.

PICARD, MADAME VALMONT, ÉLISE, HENRI.

MADAME VALMONT.

Eh bien ! Picard, as-tu rencontré ton maître ? montre-t-il toujours pour nous le même éloignement ? persiste-t-il encore à ne pas nous voir ?

PICARD.

Laissez-moi respirer ; j'ai tant couru !... Ah ! bon dieu, que Paris est grand ! encore me suis-je donné bien de la peine pour rien.

MADAME VALMONT.

Comment! tu ne l'as trouvé nulle part?

ÉLISE.

Ah! dieux.

PICARD.

Je me suis rendu d'abord chez sa sœur, bien certain que je l'y trouverais... je demande à parler à madame. En me voyant, elle me dit d'assez mauvaise humeur: « Qui t'amène ici, Picard? comment! on pense à moi? il est donc arrivé quelque malheur dans la maison; car Dieu sait si je vois jamais ma chère belle sœur. Et la petite fille, que devient-elle? ma fête est passée; mais elle n'a seulement pas daigné me rendre ses devoirs, c'est pourtant ma filleule. Cela n'est pas étonnant maintenant, c'est une dame à la mode. » Et la voilà qui en dit, qui en dit; vous savez bien que c'est une dévote. Enfin, au milieu de ce flux de paroles, je trouve le moyen de placer un mot; elle apprend le retour de son frère, notre inquiétude, et la voilà qui recommence sur nouveaux frais. Oh! certainement ma sœur devait s'attendre à cela: madame aime les fêtes, les assemblées; à son âge, cela fait pitié. Et puis: bon père de famille, donnez-vous bien du mal, courez les mers pour récueillir des héritages: voilà pourtant comme les maisons s'écroulent! mais patience! patience!

HENRI.

Abrége enfin.

PICARD.

Enfin, je l'ai quittée impatienté de son bavardage, et je revenais fort triste à la maison, quand Pierre, notre

jardinier, m'a fait signe. N'en dis rien à personne, m'a-t-il dit, notre maître est ici.

MADAME VALMONT.

Il n'a pas quitté la maison?

PICARD.

Il a passé le reste de la nuit dans le pavillon du jardinier. Pierre l'a entendu qui parlait tout seul. Il se promenait dans l'appartement, il s'asséyait, il disait : voilà donc le fruit de tant de peines! femme déraisonnable! dissiper un héritage en folies, le bien de sa fille...

ÉLISE.

O mon père!

PICARD.

Je dois la punir, je le veux! ensuite il gardait le silence, soupirait.... Pierre dit qu'il paraissait souffrir beaucoup.

MADAME VALMONT.

Ah! ses tourments ne sont pas égaux aux miens. Allons, ma fille, embrasser ses genoux : que nos larmes...

HENRI.

Arrêtez!...

PICARD.

Vous perdriez ce pauvre Pierre qui a promis le secret; et puis, vous l'irriteriez davantage. Laissez-le jeter son feu d'abord, et laissez-nous le soin de le ramener à vous. Je vais roder autour de la maison...

(Il sort.)

HENRI.

Picard a raison : votre présence, ces vêtements en désordre, cette parure de fête, pourraient encore aigrir

des souvenirs... Rentrez dans votre appartement; reprenez des ajustements plus simples; soyez ce que vous étiez avant son départ, et vous le trouverez encore le même.

MADAME VALMONT.

Je vais suivre vos conseils.

ÉLISE.

Et moi aussi, je vais reprendre la robe simple qui vous plaisait tant autrefois...

HENRI.

Autrefois, vous étiez moins parée.

ÉLISE.

Et je vous plaisais davantage.

HENRI.

Élise! Ne rappelons aucun souvenir; allez, et revenez toutes deux me rejoindre ici.

SCÈNE III.

HENRI, SEUL.

Heureuse arrivée de mon oncle! elle me rend l'espérance : oui, j'ai cru voir dans Élise plus de confiance... sa voix, en me parlant, m'a semblé plus douce. Serais-je encore aimé? malgré moi, j'éprouve un contentement secret... mais j'aperçois mon oncle.

SCÈNE IV.

PICARD, VALMONT, HENRI.

VALMONT.

Tu m'assures, Picard, qu'elles sont retirées dans leur appartement?

PICARD.

Oui, mon cher maître!

HENRI.

Quelle nuit nous avons passée! vous nous avez causé bien de l'inquiétude!

PICARD.

Nous avons cru que vous étiez allé chez votre sœur....

VALMONT.

En vain je l'ai voulu : à peine étais-je dans la rue, je n'ai pu marcher; je ne sais quel charme me retenait encore dans ces lieux. La raison voulait m'en éloigner; la nature, plus forte que toutes mes résolutions, m'a bientôt fait sentir que j'étais époux et père. (*Regardant l'appartement.*) Mais, quel changement! Henri, Picard, je devine tout : c'est à vous que je le dois.

HENRI.

C'est aux soins de tout ce que vous avez de plus cher au monde : nous avons voulu vous rendre ce salon, qui jadis...

VALMONT.

Eh, mes amis! rendrez-vous à mon épouse sa douceur, sa simplicité? rendrez-vous à ma fille ses graces décentes, sa candeur? Je puis retrouver sans doute mes livres, mes tableaux; mais retrouverai-je jamais les vertus de ma famille?

HENRI.

Ah! ne confondez pas une erreur passagère avec les vices à la mode. Mais tantôt je vous ai vu moins chagrin de tout ce qui s'offrait à vos regards : d'où vient ce changement subit?

VALMONT.

Le dirai-je? la nouveauté du spectacle qui s'offrait à mes yeux, la gaîté folle de cet écervelé, tout m'avait étourdi; mais bientôt, dans la solitude, tout le charme a disparu. Lorsque je me suis rappelé le genre de société de ma fille, sa parure, sa conversation, sa hardiesse, sa médisance... c'est alors que j'ai vu tous les progrès du mal. Mais, dis-moi, qu'ont-elles dit après mon départ?

HENRI.

Elles ont pleuré.

VALMONT, en pleurant.

Vraiment, elles ont pleuré!

PICARD.

Autant que vous pleurez en cet instant. O mon bon maître, il faut les voir, leur pardonner!

VALMONT.

Après trois ans d'absence! et je ne les ai pas encore pressées contre mon cœur. Ah dieux!

HENRI.

Il s'attendrit. Va retrouver ma tante. Tu sais ce dont nous sommes convenus.

(Picard sort.)

SCÈNE V.

HENRI, VALMONT.

VALMONT.

ROMANCE.

Las! c'est en vain qu'au sein de ma famille
J'avais laissé les vertus, la candeur!
A sa beauté j'ai reconnu ma fille;
Mais je n'ai pu reconnaître son cœur!

(A Henri.)
Plus n'entendrai sa voix douce et sonore
Pour me fêter se joindre à tes accents!
Plus ne verrai sa main timide encore
De quelques fleurs couvrir mes cheveux blancs!

Loin d'une épouse et d'une fille chère,
Sans murmurer je vais vivre et souffrir!
Ils sont passés tous ces plaisirs d'un père;
Seul est resté mon cœur pour les chérir!

HENRI.

Quoi! vous voudriez nous abandonner, vivre loin de nous!

VALMONT.

Eh! mon ami, les plaisirs de ma famille ne sauraient

être les miens ; mes goûts, rapprochés de la nature, dédaignent toutes ces jouissances frivoles : ma femme et ma fille voudraient se conformer à mes désirs, elles seraient malheureuses, elles cesseraient de m'aimer, et je souffrirais à la fois de leur contrainte, de leur indifférence et de la perte entière de notre bonheur commun.

HENRI.

Oh! combien je regrette l'instant de votre départ, ou plutôt combien je maudis le moment où ce Florville vint pour la première fois dans cette maison.

VALMONT.

Comment Florville! j'ai cru qu'on le nommait Armand.

HENRI.

C'est son nom de naissance.

VALMONT.

Se pourrait-il qu'un hasard singulier....

HENRI.

Nous en parlions, et le voilà : il a juré de ne pas nous laisser en repos.

SCÈNE VI.

VALMONT, HENRI, ARMAND.

ARMAND.

Vous me paraissez étonné de me voir encore; il est pourtant tout naturel qu'un pupille vienne rendre ses devoirs à son tuteur.

HENRI.

Que dites-vous?

VALMONT.

Je ne me suis pas trompé.

ARMAND, à Henri.

Je m'en vais partager avec vous les sollicitudes paternelles.

VALMONT.

Quoi! vous seriez cet étourdi?

ARMAND.

C'est moi-même. Une lettre que je viens de recevoir à l'instant, et que vous avez sans doute apportée, m'annonce que vous voulez bien vous charger du soin de diriger ma conduite et surtout de me donner de l'argent.

VALMONT.

Si j'en crois votre père, vous êtes un grand fou.

ARMAND.

Je suis un fou, parce que je n'ai pas voulu le suivre en Amérique. Moi, je n'ai pas le goût des voyages; Paris est pour moi l'univers : il m'en parle encore dans sa lettre. Il écrit bien, mon père, j'aime son style. (*Il lit.*) « Mon ami Valmont te comptera la somme de « 20,000 francs pour ta dépense d'une année. » — Ces 20,000 francs ne pouvaient arriver plus à propos.

VALMONT.

Je crois que vous oubliez quelque chose : il doit encore vous dire que ces 20,000 francs seront payés par portion égale de mois en mois.

ARMAND.

Je me trompe donc. Ah! oui... de... mois en mois; mais vous m'avancerez le terme, n'est-il pas vrai?

(*Il lit bas.*) « Au reste, si tu as besoin de quelques « sommes pour des dépenses extraordinaires... »

VALMONT.

Doucement, doucement, cela n'y est pas.

ARMAND.

Non, mais ces choses-là sont toujours sous-entendues. (*Il lit encore.*) « .... Bonne conduite.... vertus.... « des mœurs.... » (*Il ferme la lettre.*) Il n'y a plus rien, le reste est de la morale.

VALMONT.

Vous en avez encore plus besoin que d'argent.

ARMAND.

Oui, mais je m'en inquiète peu, parce que l'un se trouve plus facilement que l'autre. Ne me laissez manquer de rien, et vous serez le modèle des tuteurs... Mais cette salle! (*A part.*) Ah! comment! encore les vieux portraits!... la dame au perroquet!... (*Haut.*) Ah!... vous tenez aux antiquailles! mais c'est à moi de respecter les goûts d'un tuteur que j'aime déja comme un père. (*Bas à Valmont.*) Je voudrais vous parler en secret; venez faire un tour au jardin.

VALMONT.

Au jardin? — Elles ne viennent point! Si le hasard....

ARMAND, bas à Valmont.

Il s'agit de l'établissement..... du mariage dont je vous ai parlé...

VALMONT, souriant.

Quel ton sérieux!

ARMAND.

Mais c'est que rien au monde n'est sérieux comme un mariage, quoiqu'on en fasse trop souvent une plaisanterie. Venez, je vous prie....

VALMONT.

Allons au jardin. — Elles y sont peut-être.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

HENRI, seul.

Il sort. Profitons de ce moment pour instruire ma tante des sentiments de son époux. Mais je vois Élise: ah! combien cette simplicité augmente ses attraits!

SCÈNE VIII.

ÉLISE, HENRI, Madame VALMONT, PICARD.

MADAME VALMONT.

Mon époux est-il venu? vous a-t-il parlé?

HENRI.

Il me quitte à l'instant. J'espère tout de sa tendresse pour vous. Si vous l'aviez vu s'informer de sa famille! Il voulait en vain cacher ses larmes, ses yeux le trahissaient à chaque instant. Je vous réponds qu'il vous verra bientôt avec le même plaisir que je vous vois... en cet instant.

ÉLISE.

Bon père! excellent homme! ah! si vous saviez ce qui se passe dans mon ame, vous me plaindriez! je

crois sortir d'un sommeil long et pénible; il ne me reste que la confuse idée d'un rêve passé : le tumulte récent d'une fête, le retour de mon père, la vue de tous ces objets, tout enfin apporte la confusion dans mon esprit. Mon cœur seul, au milieu de ce désordre, me rend à moi-même, au souvenir de ce qui me fut cher. Oui, c'est dans cet endroit, près de vous, que j'ai passé les plus belles années de ma vie!

HENRI.

Quoi! ces livres, ces tableaux, ces lieux témoins de notre enfance, parlent à votre ame? Ah! ma chère Élise!

MADAME VALMONT.

Combien de fois réunis dans ce lieu, n'avons-nous pas donné de petites fêtes bien différentes de celles d'hier! Je me rappelle qu'un jour, pour célébrer ta naissance...

HENRI.

Je composai des vers...

ÉLISE.

Ah! je ne les ai point oubliés!

PICARD.

Puis notre jeune maîtresse avait fait aussi une belle peinture qu'elle présenta à son père....

HENRI.

Votre premier tableau; une tête d'Apollon.

ÉLISE.

On trouva qu'elle vous ressemblait.

PICARD.

J'avais préparé des fruits, des fleurs; on fit de la musique, nous chantâmes un duo....

HENRI.

Bien tendre.... mais vous vous trompâtes.

ÉLISE.

Vous me regardiez.

PICARD.

Et mon maître sourit en vous embrassant tous les deux.

MADAME VALMONT.

Ne reviendront-ils plus ces jours de paix et d'innocence!

SCÈNE IX.

VALMONT, MADAME VALMONT, PICARD, ÉLISE, HENRI.

PICARD.

Ah! je crois apercevoir mon maître au travers de ces arbres. Il tourne ses pas vers ce salon.

MADAME VALMONT.

Grands dieux! je n'ose rester. — Devrais-je craindre la présence de mon époux?

HENRI.

Non, non : qu'il vienne et qu'il nous retrouve au travail. Reprenons les places que nous avons si long-temps occupées. (*Ils s'asséyent tous dans l'ordre désigné par Valmont au second acte.*) Ce tableau doit toucher son cœur.

ÉLISE, montrant le fauteuil vert de son père.

Mais ce fauteuil occupé jadis par mon père....

PICARD.

Peut l'être encore, quand les enfants sont réunis...

HENRI.

On n'attend pas long-temps le père de famille.

SEXTUOR.

PICARD.

Il vient, oui, le voilà;
Mettez-vous à l'ouvrage.

HENRI.

Il vient, oui, le voilà;
Mettons-nous à l'ouvrage.

ÉLISE, MADAME VALMONT.

Pour moi, je perds courage.

HENRI, PICARD.

Ah! reprenez courage!
Oui, lorsqu'il vous verra,
Il vous pardonnera.

ÉLISE, MADAME VALMONT.

Ah! lorsqu'il nous verra,
Qu'est-ce donc qu'il dira?

VALMONT, entrant, aperçoit sa famille qui n'a pas l'air de le voir.

Dieux! ma femme et ma fille!
Je les trouve en ces lieux:

Je revois ma famille,
Je devrais être heureux!

(Picard le regarde de côté et dit tout bas à Henri ce qu'il voit : ils se parlent tous, toujours en feignant de ne pas voir Valmont.)

PICARD.

Il vous regarde, il soupire!

ÉLISE, MADAME VALMONT.

Il nous regarde, il soupire!

PICARD.

Des pleurs coulent de ses yeux!

TOUS.

Des pleurs coulent de ses yeux!

PICARD.

Tous ses traits semblent dire
Qu'en vous voyant il est heureux.

TOUS.

Tous ses traits semblent dire
Qu'en nous voyant il est heureux!

VALMONT.

Hélas! cessons d'être sévère
A l'aspect d'un tableau si doux!
Mon cœur me dit que je suis père,
Il me dit que je suis époux!

TOUS.

Fasse le ciel que, moins sévère,
Il nous accueille sans courroux!

Sa fille redemande un père,
Sa femme le plus tendre époux!

(Valmont a l'air d'hésiter s'il doit sortir ou rester : il avance, il recule. Sa pantomime doit exprimer son trouble et son amour paternel.)

PICARD.

Il pleure en regardant sa fille;
A son épouse il tend la main!

TOUS.

Il pleure en regardant sa fille;
A son épouse il tend la main!

(Valmont vient enfin s'asseoir dans le fauteuil; il ne dit rien; il ne fait qu'étendre les bras : sa femme et sa fille l'aperçoivent assis, et, sans rien dire, se jettent à ses genoux. — Après un instant de silence, le morceau reprend.)

VALMONT.

Venez, ô ma femme et ma fille!
Venez, jetez-vous dans mon sein!

SCÈNE X.

ÉLISE, HENRI, VALMONT, MADAME VALMONT, ARMAND, PICARD.

ARMAND, qui a vu avec attendrissement le tableau qui s'est offert à ses yeux.

Que vois-je? sa femme et sa fille
Qu'il presse ici contre son cœur!
Il a reconnu sa famille,
Il a retrouvé le bonheur!

ÉLISE, MADAME VALMONT.

Désormais ta femme et ta fille
Ne veulent plus quitter ton cœur!
En reconnaissant ta famille,
Tu lui rends aussi le bonheur!

VALMONT.

Venez, ô ma femme et ma fille!
Venez, venez près de mon cœur!
En retrouvant une famille,
Ah! j'ai retrouvé le bonheur!

HENRI, PICARD.

Désormais sa femme et sa fille
Ne veulent plus quitter son cœur!
Il a reconnu sa famille,
Il a retrouvé le bonheur!

MADAME VALMONT.

Combien ta bonté me pénètre, et mon repentir....

VALMONT.

Ne m'en parle plus. Le repentir rappelle une erreur, et je veux tout oublier.

ÉLISE.

Mon père, votre clémence....

VALMONT.

Est moins grande que ma tendresse pour toi. Viens encore m'embrasser.

ARMAND, en pleurant.

Il faut l'avouer, vous êtes le meilleur homme...

VALMONT, à Armand.

Quoi! vous pleurez aussi?

ARMAND.

Cela m'arrive rarement; et pourtant quand je pleure, j'y trouve un grand plaisir.

VALMONT.

Je vois que votre cœur est bon et que je pourrai faire quelque chose de vous.

ARMAND.

J'y suis très-disposé. Je veux partager vos travaux, et dès ce jour il faut que j'occupe une petite place dans votre salon d'étude. Tenez, là! cet endroit me sera très-commode pour travailler mes plans.

VALMONT.

Volontiers, pourvu que vous ne les fassiez pas exécuter à mes dépens. Ma fille, je veux te préserver à l'avenir de quelque penchant à la coquetterie; je veux te donner un époux; voilà deux concurrents.

ÉLISE.

Comment, mon père?

ARMAND.

J'ai dit que nous nous aimions; mais je ne savais pas que Henri fût mon rival.

VALMONT.

Choisis. Tous les deux peuvent obtenir ta main. C'est au choix que tu feras que je pourrai voir ce que je puis attendre de la tendresse et de la prudence de mon Élise.

ÉLISE.

En préférant mon cousin n'est-ce pas vous donner la preuve du retour de ma raison.

HENRI.

Ma chère Élise, quoi! ton cœur m'est resté fidèle!

ARMAND.

Ah, ah! Eh bien, moi, mademoiselle, en ne me désespérant pas, je veux vous prouver aussi que je suis très-raisonnable.

VALMONT, à Armand.

Vous avez le temps de songer au mariage.

ARMAND.

Je m'en console, puisqu'étant votre pupille, je n'en serai pas moins de la famille.

MADAME VALMONT, ÉLISE.

Son pupille!

VALMONT.

Vous saurez tout. Ne songeons qu'au plaisir de nous revoir. Je veux réunir quelques vrais amis du voisinage, et que la gaieté, la bonhomie...

ARMAND.

Oui, oui, une petite fête! c'est moi qui veux l'ordonner.

VALMONT.

Non, non, je vous en prie. Qu'a-t-on besoin de tant d'apprêts pour trouver le plaisir; croyez, mes amis, qu'il n'existe vraiment qu'au sein de l'estime, de la confiance et de la franche amitié.

FIN DE LA MAISON DU MARAIS.

STRUENSÉ,

OU

LE MINISTRE D'ÉTAT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

NOTICE
SUR STRUENSÉ.

J'avais promis dans une de mes notices précédentes, de répondre à MM. *Guizot* et *de Barante*, zélés partisans du genre romantique, et qui ont appuyé leur opinion de tout le charme de l'éloquence, dans les vies de *Shakespeare* et de *Schiller* placées à la tête d'une nouvelle édition de la traduction des *théâtres étrangers*.

Au moment de prendre la plume, je ne me suis point dissimulé ma faiblesse; et j'ai senti qu'il fallait autre chose que la pratique dans l'art que je cultive, pour combattre des adversaires qui ont fait une étude particulière de la littérature anglaise et allemande sous des maîtres aussi distingués que M. *Schlegel* et madame *de Staël*. Je n'aurais pu d'ailleurs opposer que le sentiment qui m'a toujours guidé dans les arts; et que peut le sentiment contre des raisonnements dont il me serait d'autant plus difficile de triompher que je les trouve quelquefois au-dessus de mon intelligence.

Cependant en y réfléchissant davantage, je crois que, dans l'intérêt de nos jeunes auteurs dramatiques, je dois opposer au moins quelques observations au système nouveau que plusieurs écrivains distingués, tels que ceux que je combats, professent déja ouvertement dans nos lycées.

Je sais qu'il y a bien loin de l'exposition d'une poétique nouvelle à son adoption, surtout de la part du public. On ne prouvera jamais au parterre français qu'il doit admirer telle ou telle combinaison dramatique par la raison qu'elle a été discutée presque mathématiquement. La foule réunie dans nos théâtres ne juge pas par *a* plus *b*, c'est le sentiment qui la guide; ce sont ses goûts, ses préjugés, ses mœurs qui la préparent aux émotions qu'elle éprouve; et les règles, quelles qu'elles soient, sont toujours bonnes, pourvu qu'elles n'altèrent point le genre de jouissances qu'elle est venue chercher et qu'elle est accoutumée de trouver au spectacle.

Je suis de l'avis des propagateurs du nouveau système sur plusieurs points. Je crois comme eux que notre théâtre subira les changements qu'entraîneront de nouvelles institutions et de nouvelle mœurs; mais je ne puis penser que les auteurs étrangers puissent entrer pour rien dans la lente réforme qui doit avoir lieu. Nous avons pris des théâtres étrangers tout ce qu'on en peut prendre,

et le genre du mélodrame, auquel ils ont donné naissance, leur appartient tout entier. Il est si vrai que ce genre se rapproche de celui qu'ils ont exclusivement adopté, qu'il en a toute la bizarrerie, qu'il en produit tous les effets, que l'on voit tous les jours les étrangers s'emparer de ceux de nos mélodrames, qui ont une origine toute française : *le Jugement de Salomon*, *la Pie Voleuse*, *Élodie*, etc. etc. ont augmenté le fond de leurs richesses romantiques, et forcent peut-être encore à l'admiration le public de Londres et de Berlin. Il existe donc beaucoup de rapports entre nos théâtres secondaires et les théâtres étrangers ; si ce n'est pourtant qu'aux boulevards, la raison forte de notre peuple français ne pourrait souffrir qu'on violât la règle des trois unités, tandis que les partisans du système romantique ne veulent admettre que l'unité d'action.

Je crois, je le répète, ainsi que MM. *de Barante* et *Guizot*, que le genre de nos pièces de théâtre changera ; mais il ne changera que partiellement : car le français n'admettra jamais ces hardiesses bizarres que l'on rencontre chez nos voisins, et que repousse une raison éclairée. Ce changement, qui n'aura qu'une durée de circonstance, produira ceci d'utile, que les auteurs qui succèderont à ceux de mon temps, en reprenant la route des grands maîtres,

y marcheront avec moins de timidité, et se proposeront un but plus noble et plus relevé. Mais bien loin de croire que cette révolution dans notre théâtre soit un résultat des prédications sur le système romantique, je pense, au contraire, qu'on le devra uniquement à la rigueur de la censure (et je m'expliquerai bientôt), à ce peu de liberté que le gouvernement accorde à nos auteurs modernes; que, si notre théâtre français prend une nouvelle direction, par l'effet des circonstances présentes qui peuvent durer encore long-temps, loin de chercher ses modèles dans *Shakespeare*, *Schiller*, *Lessing*, *Gœthe*, etc., etc., il prendra tout bonnement les formes mixtes, mais souvent variées et hardies, qu'emploient très-heureusement les auteurs de nos boulevards. Tel est donc mon avis que, graces à la censure qui n'admet plus la peinture de mœurs présentes, les pièces du genre de nos théâtres secondaires, remplaceront pendant un certain temps les chefs-d'œuvre de notre scène. Comme ces théâtres du dernier rang, notre grand théâtre conservera, malgré les partisans du romantique, ses trois unités si fortement attaquées; mais il admettra sans choix, sans raison, tout ce que pourra lui présenter la témérité d'un auteur qui aura reçu du ciel moins de goût que d'imagination. Le public, je le répète encore, privé par la censure du plaisir qu'il aurait eu

à voir la peinture de ses mœurs, sévré d'ouvrages où serait retracé avec une certaine délicatesse le jeu des passions, qui contiendraient de ces détails éloquents ou finement satiriques que l'on rencontre dans tous nos bons auteurs, le public adoptera par nécessité le bizarre assemblage de personnages romanesques, les coups de théâtre et les tableaux à effets qui sont la conséquence du genre. On arrivera d'autant plus facilement à ce changement dans le goût du public français, que la disette des grandes nouveautés se sera fait sentir,... « *Et qu'il faut du nouveau n'en fût-il plus au monde.* » Je vais plus loin. Ce genre, moitié tudesque et moitié français, paraîtra même très-agréable à notre parterre. Il sera, comme le voyageur affamé, qui, habitué à la délicatesse d'une table somptueuse, accepte néanmoins un repas frugal et champêtre, que la faim et l'impossibilité de s'en procurer un meilleur, lui font trouver excellent.

Quant aux grands auteurs allemands et anglais qui sont offerts à l'admiration des Français par nos modernes professeurs, il faudrait être dépourvu de toute espèce de sentiment, pour ne pas reconnaître dans leurs ouvrages les beautés du premier ordre dont ils sont remplis; mais en même temps il faudrait être extravagant pour imiter complètement leur manière, et transporter ces ouvrages tels qu'ils sont sur

notre théâtre. Aussi M. Guizot ne les offre pas pour modèles, mais seulement pour *exemples*. Moi, si j'osais me permettre d'avoir une opinion sur cet objet, je ne le souffrirais ni pour modèles ni pour exemples : ni pour modèles; il ne doit pas y en avoir pour le véritable génie: ni pour exemples; leur succès dans la carrière qu'ils ont suivie, tenait à des circonstances qui changent selon le temps où l'on écrit. Si les Shakespeare et les auteurs qui l'ont imité écrivaient de nos jours, ils prendraient une autre route pour arriver au même but; et certaines bizarreries d'idées et de conception que l'on admire aujourd'hui comme des beautés, ne se trouveraient plus dans leurs ouvrages. Il me serait facile de fournir la preuve de ce que j'avance; mais cela nous conduirait à des analyses sans nombre, qui ne pourraient devenir intéressantes que pour ceux qui cultivent l'art dramatique, et comme ils ne composeront pas le plus grand nombre de ceux qui liront mes notices, je me contenterai de dire aux jeunes adeptes qui se disposent à parcourir la carrière du théâtre : Lisez avec attention les chefs-d'œuvre du théâtre étranger, admirez leurs belles scènes, retenez leurs grandes pensées; mais gardez-vous de marcher sur leurs traces, et surtout de voir la nature comme ils l'ont vue. Si la vérité dans les tableaux est la première qualité du peintre, il faut au moins qu'il

n'exerce ses pinceaux que sur une nature choisie. Les auteurs étrangers ont souvent méprisé cette règle, prescrite par le goût. Il existe dans la nature des objets qui doivent être rejetés par le peintre, comme il est pour l'écrivain des mots qui, quoique autorisés par l'usage, ne doivent jamais se trouver sous sa plume. Il est donc une nature de choix pour les beaux arts; et si l'on jette en passant un coup d'œil de satisfaction sur les tableaux de *Teniers*, on ne connaît le sentiment de l'admiration qu'à l'aspect de l'Apollon du Belvedère.

Je devais faire cette profession de foi sur le mérite de notre théâtre, dans un temps où la doctrine romantique s'étend de plus en plus par le raisonnement; mais, du reste, j'espère, pour l'intérêt de nos grands auteurs, qu'il sera bien difficile de mettre cette théorie en pratique. Certes, si j'étais plus jeune, je désirerais peut-être que le théâtre changeât de direction; et je crois que je trouverais assez de ressources dans mon imagination pour suivre une route tellement spacieuse, qu'on peut s'y faire accompagner par des gens du peuple, des princes et des originaux de toute espèce. Puisque j'ai adopté cette métaphore, je continuerai en disant que l'on n'y est pas, comme sur notre route française, astreint à des lois d'étiquette qui ne vous permettent de vous faire suivre que des gens qui

vous sont indispensables, et qui sont tous, je suis forcé d'en convenir, un peu trop parés pour le voyage. Mais, quoique un peu guindés, nos personnages n'en marchent pas moins au même but, et dès qu'on est habitué à leur allure, on trouve tout autant de plaisir à les voir passer, que la troupe mêlée des gens de la cour et du peuple qui, tout en défilant devant vous, chante, jure, rit et pleure tout à la fois.

Si je blâme la doctrine du genre romantique qui prétend renverser tout notre ancien théâtre, je suis loin de désapprouver les conseils qu'on donne à nos jeunes auteurs de suivre l'impulsion de leur génie. Chacun de nous ne voit la nature qu'avec ses yeux, et si elle ne s'offre pas à tous sous les mêmes couleurs, il faudra bien que les tableaux qu'ils en traceront sur la toile ou sur la scène présentent des teintes différentes; mais ils n'en plairont pas moins à la multitude. Le coloris contribue à la vérité d'un tableau; mais la sage disposition des objets, l'exactitude dans les formes, la régularité dans les contours, sont les premières qualités que l'on exige dans une peinture.

Quel est le jeune homme vraiment épris de son art qui ne se soit pas exercé sur tous les genres? quel est l'auteur comique, par exemple, qui ne se soit pas essayé dans la tragédie? quel est l'auteur

français qui n'ait pas puisé dans la littérature étrangère, et qui n'ait pas tenté, en l'adaptant à nos rigoureuses lois, d'en importer quelque production sur notre théâtre? Pour mon compte, je sais que je l'ai entrepris plus de dix fois, et que souvent, effrayé de mon ouvrage, j'ai reculé en songeant aux chefs-d'œuvre de nos grands maîtres, et en me ressouvenant de la sévérité du goût de notre public. L'ouvrage de *Struensé* (ou, si l'on veut, *Struensée*, que j'offre ici à mon lecteur, est une preuve de mes tentatives en ce genre.

Un de mes amis, homme très-distingué par ses connaissances en littérature, me proposa de traiter ce sujet. Si je tais ici son nom, c'est que le grave emploi qu'il occupe dans l'instruction publique lui fait attacher peu d'importance à un genre de composition qu'il blâme peut-être d'après ses principes actuels. Il n'en est pas moins vrai que, malgré ses scrupules, je ne saurais me dire le seul propriétaire de cet ouvrage, puisque ses droits sont égaux aux miens. Nous autres, enfants du démon, nous avons aussi des principes qui reposent également sur une base religieuse, la justice et la vérité : il m'est pénible, au moment ou chacune des mes pièces me rappelle de doux souvenirs, de ne pas pouvoir donner à un ami de ma jeunesse, que le temps et des opinions différentes ont éloigné de moi, une dernière preuve de mon estime pour lui.

Nous sentîmes tous les deux que le sujet de *Struensé* ne pouvait être traité comme celui d'une tragédie française. Quoiqu'il soit tout-à-fait tragique par sa catastrophe, les évènements qui y conduisent, les personnages qui y figurent sont trop familiers, trop ordinaires dans la vie, pour qu'on puisse leur donner la dignité tragique, en les revêtant du noble clinquant de la poésie. Nous convînmes donc, mon ami et moi, que nous traiterions ce sujet dans le goût étranger, aux unités près, que nous respecterions; que nous écririons notre tragédie en prose, et que nous n'en banirions ni le style familier, ni la fine plaisanterie, s'ils devenaient nécessaires à la vérité de notre tableau.

L'ouvrage exécuté d'après ces données, nous le lûmes au premier théâtre, où il fut reçu avec enthousiasme, par cela même qu'il ne ressemblait point aux autres ouvrages dramatiques. J'ignore quel sort le public lui eût réservé; mais je sais que cet ouvrage, *drame* ou *tragédie*, comme on voudra le nommer, fut long-temps l'objet de mes rêves, par l'espoir qu'il m'offrait d'un succès dans un nouveau genre; mais, malheureusement, le théâtre me laissa rêver trop long-temps. Amiens vit nos diplomates français conclure la paix avec l'Angleterre; et aussitôt la censure me représenta qu'on

ne pourrait laisser jouer un ouvrage dont la catastrophe avait précédé de peu de temps la révolution, et dont une partie des héros n'étaient pas étrangers à la Grande-Bretagne, et vivaient encore. Cet obstacle me découragea, et notre pièce, rentrée dans le porte-feuille, n'en sort aujourd'hui que pour prouver aux partisans du genre romantique que je n'ai pas été toujours insensible aux beautés des auteurs étrangers, puisque j'avais essayé d'imiter, dans mon drame de *Struensé*, autant que le peut un Français, la vérité de leurs détails et la hardiesse de leurs conceptions.

PERSONNAGES.

CAROLINE, reine de Danemarck.

JULIANNE, belle-mère de Caroline.

MILADY RICHEMONT, amie de Caroline.

STRUENSÉ, premier ministre.

D'HOLBACK, capitaine des gardes.

HOCBORN, ministre du collége de police.

LE DUC D'ODENSÉE, seigneur de la cour.

FERSEN, gouverneur du château de Torille.

FRITZ, attaché au palais du premier ministre.

DEUX COURTISANS.

LE LIEUTENANT DES GARDES.

UN OFFICIER.

UN PAGE DE LA REINE.

La scène est en Danemarck.

STRUENSÉ,

OU

LE MINISTRE D'ÉTAT.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet du ministre.

SCÈNE I.

STRUENSÉ, SEUL.

(Il place des papiers dans un porte-feuille.)

TOUT est prêt pour mon travail avec le roi. Il n'y a plus que le rapport de la police :... quel moyen affreux de pénétrer dans le secret des pensées, de percer les plus profonds replis du cœur! — Ce vil espionnage entoure les grands, et il a perdu plus d'un ministre. O temps heureux de ma médiocrité qu'êtes-vous devenus? on envie mon sort, on l'envie! ah!... sans doute je fus heureux autrefois..... le passé, le présent te prouvent, Struensé, que la pauvreté même a ses richesses, que la richesse a ses misères!

(Il réfléchit profondément.)

SCÈNE II.

STRUENSÉ, FRITZ.

FRITZ.

Monseigneur.... (*Struensé ne répond pas.*) Je ne sais si je dois l'interrompre... il est si préoccupé.

STRUENSÉ, sans voir Fritz.

Oui, oui, je l'aime, je l'aimerai toute ma vie! (*Voyant Fritz.*) Que faites-vous là? qui vous a mandé?

FRITZ.

Pardon, monseigneur.

STRUENSÉ.

J'ai parlé, vous m'avez entendu.

FRITZ.

Non, monseigneur, j'arrivais à l'instant pour vous dire que le lieutenant de police demande s'il peut entrer.

STRUENSÉ.

Ah! il vient faire son rapport. Vous pouvez l'introduire. (*Fritz sort.*) Je crains cet Hocborn, son calme politique annonce de la fausseté : il sourit à son ennemi. Étouffons bien les mouvements de mon cœur: il pourrait me trahir un jour. — Reprenons le masque de l'homme d'état; qu'un ton froid et réservé cache une ame brûlante. Quel supplice!... il se renouvelle pourtant tous les jours. Le préposé à la police paraît, que le ministre le reçoive.

SCÈNE III.

STRUENSÉ, HOCBORN.

HOCBORN.

Je vous ai peut-être fait attendre, monseigneur; mais j'ai reçu aujourd'hui plusieurs rapports importants; et j'y ai mis d'autant plus d'attention qu'il y en a un qui vous regarde.

STRUENSÉ.

Parlons d'abord, monsieur, de ce qui intéresse le roi et l'état.

HOCBORN.

Je sais que le bonheur public vous occupe sans cesse.

STRUENSÉ.

Tous mes moments doivent lui être consacrés.

HOCBORN.

Jamais le Danemark n'eut un ministre plus vigilant.

STRUENSÉ.

C'est une qualité que tout le monde peut avoir....

HOCBORN.

Plus intègre.

STRUENSÉ.

La probité est-elle donc si rare, qu'on en veuille faire un mérite?

HOCBORN.

La nation vous estime; elle admire vos grandes qualités: elle ne peut voir sans enthousiasme la carrière brillante que vous avez remplie, sans d'autres

recommandations que vos talents et vos vertus. Vous devez en croire les acclamations qui suivent partout vos pas.

STRUENSÉ.

Je me fie à ces acclamations autant qu'aux louanges des courtisans. Leurs flatteries éternelles fatiguent l'homme en place tant qu'il y est; et tandis que l'éloge est sur leurs lèvres, la haine la plus cruelle fomente dans le fond de leurs cœurs. Cette idée n'est-elle pas vraie, monsieur?...

HOCBORN.

Monseigneur....

STRUENSÉ.

Parlons d'affaires. Copenhague est tranquille?

HOCBORN.

Oui, monseigneur, tout s'y ressent de votre bonne administration. Leurs majestés sont allées hier au grand théâtre; la salle a retenti d'applaudissements. (*Regardant Struensé.*) Surtout on s'est répandu en éloges sur la jeune reine. Ne pensez-vous pas comme moi, qu'elle mérite l'adoration du peuple?

STRUENSÉ, cachant son embarras.

Le roi... la reine méritent son amour.

HOCBORN.

La reine Julianne a été moins bien traitée. On dit qu'elle est jalouse de sa belle-fille, qu'elle voit avec peine son influence sur le roi, qu'elle souhaite la perte d'un grand ministre....

STRUENSÉ.

Ces propos ne signifient rien.

HOCBORN.

Dans la pièce qu'on jouait, il y avait plusieurs traits contre les médecins; le vieux duc d'Odensée les a applaudis avec transport. On l'a remarqué.

STRUENSÉ.

Poursuivons.

HOCBORN.

Le maréchal d'Holback, que vous avez fait nommer capitaine des gardes du roi, n'a pas encore beaucoup d'usage ; il est entré brusquement dans la loge du roi, a dérangé la reine et interrompu le spectacle.

STRUENSÉ.

Il n'est pas bon courtisan, mais c'est un des meilleurs généraux de l'Europe.

HOCBORN.

Voici le dernier rapport sur les prisons. On avait craint un soulèvement, mais vous l'avez prévenu en adoucissant le sort des détenus.

STRUENSÉ.

Je compte faire davantage. Pourquoi condamner à une oisiveté douloureuse des hommes qui pourraient encore être utiles à l'état? Pourquoi ne pas les employer aux établissements publics? Les Suédois nos voisins les relèguent dans les entrailles de la terre pour en tirer l'argent qu'elles renferment. Je veux, moi, que ces malheureux travaillent sans être enterrés vivants, qu'ils jouissent d'un air pur et de la lumière du soleil.

HOCBORN.

L'intendant des bâtiments m'a fait parvenir un avis

sur la mauvaise conduite des ouvriers qui travaillent au palais neuf.

STRUENSÉ.

Vous me faites souvenir qu'il faut que je donne à l'instant l'ordre de suspendre tous les travaux.

HOCBORN.

Quoi! le roi...

STRUENSÉ.

D'après mon avis, il m'en a donné le pouvoir.

HOCBORN.

Nous aurons donc un beau palais de moins.

STRUENSÉ.

Oui, mais nous aurons trois hospices de plus. Bâtissons des palais pour le peuple et des maisons pour les rois.

HOCBORN.

Pardonnez. J'ai fait arrêter trois particuliers dont les propos audacieux...

STRUENSÉ.

Arrêter pour des paroles ?

HOCBORN.

Elles ont dû exciter la surveillance de mes agents.

STRUENSÉ.

Cela se peut-il?

HOCBORN.

Ils ont osé dire dans un lieu public, qu'un grand personnage..... Je n'ose vous répéter leurs propres mots.

STRUENSÉ.

Quels qu'ils soient, méritent-ils un châtiment? Un

gouvernement sage ouvre les yeux sur les actions et ferme l'oreille aux paroles.

HOCBORN.

Ils ont outragé le souverain.

STRUENSÉ.

Comment?

HOCBORN.

Blessé le respect dû à son choix.

STRUENSÉ.

Expliquez-vous?

HOCBORN.

Dénigré le premier Ministre.

STRUENSÉ.

N'est-ce que cela?

HOCBORN.

En osant dire que vous ne deviez vos dignités qu'aux sentiments qu'une très-grande dame a conçus pour vous. (*Struensé se trouble.*) Ces mots vous irritent, je le vois: que dois-je faire?

STRUENSÉ.

Mettre en liberté ces détenus.

HOCBORN, à part.

Il s'est troublé.

STRUENSÉ.

Vous n'avez plus rien à me dire?

HOCBORN.

Il ne me reste plus qu'à vous exprimer mon admiration pour toutes les grandes idées...

STRUENSÉ.

Je recevrai vos compliments, quand elles seront exécutées.

(Hocborn sort.)

SCÈNE IV.

STRUENSÉ, FRITZ.

FRITZ.

Monseigneur veut-il passer dans son cabinet de toilette?

STRUENSÉ.

Donnez-moi la liste de ceux qui se sont présentés hier chez moi.

FRITZ.

La voilà, monseigneur.

STRUENSÉ.

(*Il lit.*) *Le duc d'Odensée...* Il se contente de se faire inscrire. Nous ne sommes pas amis. Qui pourrait se flatter d'être bien avec lui! Depuis cinquante ans il dit du mal de tout le monde. Personne ne peut échapper à ses sarcasmes.... (*Il lit.*) *Le chambellan de la reine mère*.... C'est une visite de forme.... Que vois-je?.... *Fersen!*... l'ami de mon enfance... Quel plaisir j'aurai à le revoir! (*A Fritz.*) Si monsieur de Fersen se présente, vous le ferez entrer, à quelque heure que ce soit.

FRITZ.

Oui, monseigneur... (*A part.*) M. de Fersen!.. Je ne

connais pas ce nom-là. C'est sans doute quelque grand seigneur de Norwége; préparons-nous à le bien recevoir. Je le reconnaîtrai facilement : dans mon emploi on ne se trompe jamais sur les gens de distinction... Mais quel est ce personnage? Il a l'air d'un provincial.

SCÈNE V.

FERSEN, FRITZ.

FERSEN.

Puis-je parler à M. de Struensé?

FRITZ.

Il est familier! Monseigneur est à sa toilette, et quand il sera prêt nous irons à la cour.

FERSEN.

Conduisez-moi à sa toilette.

FRITZ.

Cela ne se peut pas; il n'admet point d'étrangers dans ce moment.

FERSEN.

Je ne suis pas un étranger pour lui; je suis sûr qu'il me verra avec plaisir.

FRITZ.

Voilà ce qu'ils disent tous : *J'ai beaucoup connu le Ministre; j'ai fait mes études avec lui; il aura du plaisir à me voir.* Et quand je les nomme à monseigneur, à peine se les rappelle-t-il.

FERSEN.

Vous êtes un insolent, que je traiterais comme il le

mérite, dans tout autre lieu. Adieu, dites à votre maître que c'est la seconde fois que M. de Fersen se présente chez lui.

FRITZ.

M. de Fersen!... Vous seriez... je ne fais aujourd'hui que des sottises... Restez, je vous prie. Je cours avertir monseigneur. C'est que nous avons tant d'affaires.... Vous me perdrez si vous dites au ministre....

FERSEN.

Soyez tranquille; je vois du même œil votre impolitesse et vos excuses.

(Fritz sort.)

SCÈNE VI.

FERSEN, SEUL.

Le ton de ce valet me ferait croire... Mais ne précipitons pas mon jugement. J'ai reçu l'ordre de venir à Copenhague pour commander la forteresse de Torille. Ce n'est sûrement qu'en attendant que le roi ait fait un choix. Mon grade ne me permet pas d'aspirer à cette place. On a joint à mon ordre l'invitation de me rendre chez le ministre. S'est-il souvenu de moi?... L'homme, en changeant d'état, change presque toujours d'amis : laissons-le venir; à la manière dont il me recevra, je verrai bientôt si je dois parler au ministre ou embrasser l'ami. Le cabinet s'ouvre : c'est Struensé.

SCÈNE VII.

FERSEN, STRUENSÉ.

STRUENSÉ, *se jetant dans les bras de Fersen.*

Mon cher Fersen!

FERSEN.

C'est l'ami qui me parle.

STRUENSÉ.

Qui donc attendais-tu?

FERSEN.

Le ministre.

STRUENSÉ.

C'est la première injustice que tu me fais.

FERSEN.

Elle est déja réparée.

STRUENSÉ.

Eh bien, Fersen! es-tu content de ton sort?

FERSEN.

Tu le vois, j'ai été blessé grièvement à la bataille de Charlebourg en servant sous le maréchal d'Holback. J'avais obtenu ma retraite et une compagnie d'invalides à Christiana, quand un ordre de la cour m'a rappelé par *interim* au commandement de Torille.

STRUENSÉ.

Tu ne me quitteras plus.

FERSEN.

Comment?

STRUENSÉ.

Le roi t'a donné ce commandement à perpétuité, et je me suis réservé le plaisir de te remettre le brevet.

FERSEN.

Est-ce à ton ami, ou à un ministre distingué, que le roi a donné cette place?

STRUENSÉ.

C'est à un homme digne de la remplir.

FERSEN.

Dans ce cas, je l'accepte.

STRUENSÉ.

Les malheureux que la sûreté du royaume force à retenir dans cette prison d'état, trouveront en toi un surveillant doux et fidèle.

FERSEN.

Et un homme qui sait compâtir aux erreurs et aux faiblesses de l'humanité.

STRUENSÉ.

Pourquoi t'a-t-il fallu un ordre de la cour pour te faire venir à Copenhague voir ton ami?

FERSEN.

Peut-être aurais-tu pensé que l'ambition me guidait: je craignais de ne plus retrouver ce même Struensé... pardonne.

STRUENSÉ.

En entrant dans une nouvelle carrière, j'ai vu s'évanouir une partie de mon bonheur. C'est le seul changement qui se soit fait en moi. Les dignités ne remplacent point les plaisirs du cœur. Jamais je n'ai oublié les premiers instants de notre jeunesse, nos

études, nos amusements, et les longs entretiens où nous nous inspirions une mutuelle émulation. Tu te destinais à la guerre, et moi à la médecine : tes travaux devaient t'ouvrir la plus belle carrière; les miens bornaient mon ambition à la gloire obscure de secourir quelques infortunés. Amant enthousiaste de la nature, plus mes goûts me rapprochaient d'elle, plus le sort m'en a éloigné.

FERSEN.

Il nous a traités différemment, Struensé ; il a fait de moi un soldat obscur, et de toi un grand ministre.

STRUENSÉ.

Je ne suis pas le plus heureux des deux.

FERSEN.

Comment? honoré de la confiance du roi...

STRUENSÉ.

Un moment peut me l'enlever.

FERSEN.

Chéri d'une nation que tu rends heureuse.

STRUENSÉ.

Le bonheur n'est pas fait pour ceux qui veulent le donner aux hommes.

FERSEN.

Disposant de toutes les places.

STRUENSÉ.

Toutes les fois que je donne une place vacante, je fais cent mécontents et presque toujours un ingrat.

FERSEN.

Honoré de la protection d'une jeune reine dont les qualités brillantes et la figure enchanteresse....

STRUENSÉ, troublé.

Tu l'as vue?

FERSEN.

Oui, dans la chapelle du roi : j'ai lu sur sa physionomie qu'elle était digne de protéger un homme tel que toi.

STRUENSÉ.

Elle mérite l'amour d'un peuple dont le bonheur est sa plus chère occupation. Mais tu connais peu la cour... la reine elle-même...

FERSEN.

Je te plains d'être ministre. Mais explique-moi une chose que je ne puis concevoir. Je t'ai toujours connu sans ambition : qui t'a porté si rapidement à un poste qui s'accorde si peu avec tes goûts?

STRUENSÉ.

Le hasard, qui fait les grands. Médecin un peu connu à Copenhague, je fus appelé à la cour pour donner mes soins à la jeune reine, dans une maladie grave. J'eus le bonheur de la sauver, et le roi voulut m'attacher à lui. Je l'accompagnai en France peu de temps après. La société des Diderot, des d'Alembert, m'électrisa : je crus entrer dans un monde nouveau. Je parlai au roi de mes idées sur le gouvernement : il les accueillit; il m'honora de sa confiance, et à son retour il me nomma son premier ministre, en me donnant le titre de comte que je refusai vainement.

FERSEN.

Eh bien, Struensé, tu n'as à te reprocher aucune

intrigue. Ton mérite seul t'a fait parvenir. Que te manque-t-il donc pour être heureux?

STRUENSÉ.

Ah! je vois, mon ami, que tu ne connais pas le séjour des passions les plus viles et les plus criminelles. On admire de loin son éclat, mais quand on le voit de près on recule épouvanté. Je te nommerais en vain les ennemis implacables qui méditent ma perte. La mère du roi a déja tenté plusieurs fois de me noircir dans l'esprit de son fils. Le lieutenant de police, Hocborn, épie sans cesse mes actions, mes démarches; le duc d'Odensée ne se lasse pas de dénigrer mon gouvernement... Celui-là au moins est plus franc que les autres.

FERSEN.

Que t'importent les intrigues qu'on trame contre toi! les acclamations du peuple te suivent partout...

STRUENSÉ.

Il applaudirait avec la même ardeur s'il me voyait conduire à l'échafaud.

FERSEN.

Mais n'as-tu pas pris quelques précautions?

STRUENSÉ.

Ah! j'ai une ressource qui ne peut me manquer.

FERSEN.

Quelle est-elle?

STRUENSÉ.

Regarde cet anneau : le roi me l'a donné comme une marque honorable de sa bienveillance. Il jette un éclat éblouissant, c'est l'image de ma fortune. Comme

elle il brille, il étincelle; mais, comme elle, il renferme les tourments et la mort.

FERSEN.

Quoi!

STRUENSÉ.

J'y ai caché le poison le plus subtil. Je connais le sort de mes pareils. Je ne veux pas avoir le destin d'un Straffort, ni d'un maréchal d'Ancre... Je ne mourrai point sur un échafaud.

FERSEN.

Combien l'apparence est trompeuse!

STRUENSÉ.

Au milieu des fêtes brillantes, au sein des plaisirs, au bruit des applaudissements universels, je fixe les yeux sur cet anneau. Il me rappelle la source de mon élévation, l'incertitude de ma fortune, et le sort qui peut-être m'est réservé. Cet anneau m'empêche d'endurcir mon cœur aux plaintes des infortunés, de m'oublier lorsqu'on me flatte, et d'abuser de ma puissance.

FERSEN.

Dans quel état je te trouve! Ah! j'étais loin de croire...

SCÈNE VIII.

STRUENSÉ, FERSEN, FRITZ

FRITZ, annonçant.

M. le maréchal d'Holback.

D'HOLBACK.

Bon jour, mon cher comte; je viens vous chercher pour aller avec vous au palais.

STRUENSÉ.

Permettez, maréchal, que je vous présente M. de Fersen, que le roi a nommé à la forteresse de Torille.

D'HOLBACK.

Je le connais, et je l'estime déja beaucoup. Je crois que nous nous sommes trouvés ensemble à la bataille de Charlebourg. N'est-il pas vrai, capitaine?

FERSEN.

Oui, monsieur, j'ai eu cet honneur.

D'HOLBACK.

L'affaire a été chaude, nous avons été chassés trois fois de nos lignes; mais que diable aussi, j'étais obligé d'exécuter un plan tracé dans le cabinet d'un ministre ignorant.

FERSEN.

Nous avons surmonté tous les obstacles, et nous avons été vainqueurs.

D'HOLBACK.

Je n'ai dû cet avantage qu'à des hommes tels que vous.

FERSEN.

Je vous laisse, messieurs, témoigner au roi toute ma reconnaissance.

STRUENSÉ.

Nous ne tarderons pas à nous revoir: adieu, mon ami.

(Fersen sort.)

SCÈNE IX.

STRUENSÉ, D'HOLBACK.

D'HOLBACK.

Voilà un excellent choix, je vous en félicite; quoique Fersen ne soit pas noble, il a un mérite réel. Mais j'ai à vous parler avant d'aller chez le roi.

STRUENSÉ.

De quoi s'agit-il?

D'HOLBACK.

Mon cher comte, jamais je ne vous ai caché ce que je pensais de vous.

STRUENSÉ.

C'est pour cela que j'aime à vous entendre, maréchal.

D'HOLBACK.

Vous croyez peut-être que le succès de votre administration répond à vos efforts ;

STRUENSÉ.

Je l'espère.

D'HOLBACK.

Que ceux qui vous accablent d'éloges sont vos sincères partisans ;

STRUENSÉ.

J'en doute.

D'HOLBACK.

Que le soldat pour qui vous faites tant de sacrifices, approuve vos nouveaux règlements;

STRUENSÉ.

Il le devrait.

D'HOLBACK.

Que le peuple, dont vous défendez les droits, au risque de déplaire à la cour, vous sait gré des dangers auxquels vous vous exposez pour lui ;

STRUENSÉ.

Ce serait ma plus douce récompense.

D'HOLBACK.

Eh bien! il n'est rien de tout cela. Je n'ai pas besoin de vous avertir que les nobles vous haïssent. Tout parvenu doit s'attendre au même sort. Mais pourquoi, morbleu! augmentez-vous leur aversion, en choisissant de préférence des roturiers pour remplir les places les plus importantes !

STRUENSÉ.

J'ai cherché le mérite, et je l'ai employé partout où je l'ai trouvé.

D'HOLBACK.

Cela peut être. Notre jeune noblesse est si légère... Cependant on avait suivi jusqu'ici une toute autre marche, et les choses n'en allaient pas plus mal. Quand vous aurez bouleversé tout, serez-vous plus avancé? Et l'état sera-t-il plus heureux?

STRUENSÉ.

Tout mon système consiste à mettre les hommes à leur place, à ne rien renverser, mais à tout perfectionner. Vous devez approuver des idées aussi simples, et dont l'exécution est si facile.

D'HOLBACK.

Tenez, je n'entends rien à votre politique ; mais j'ai dans l'idée que tout cela tournera mal.

STRUENSÉ.

Je ne vous demande qu'un an pour vous prouver...

D'HOLBACK.

Et cette année, qui vous dira que vous la passerez tranquillement? Je ne suis pas aussi savant que vous : mais, mon cher comte, dans mes voyages, l'expérience m'a prouvé que ceux qui veulent changer la face des empires, ne profitent jamais de leurs innovations : ils succombent avant le succès, et d'autres profitent de leurs travaux. Au reste, malgré tous ces torts que je vous reproche, je sens que je vous aime, et vous pouvez compter sur moi, quoi qu'il arrive.

STRUENSÉ.

Je vous regarde comme mon meilleur ami.

D'HOLBACK.

La cour est contre vous, et l'orage s'augmente tous les jours. Le vieux duc, la reine, le ministre Hocborn, semblent reprendre leur crédit auprès du roi. Craignez leur politique.

STRUENSÉ.

Ils m'en voudraient peut-être moins s'ils savaient que sans moi ils seraient tous exilés.

D'HOLBACK.

Quoi! la reine mère...

STRUENSÉ.

A pensé être victime de sa haine contre moi. Le

roi, fatigué de ses éternelles intrigues, a été sur le point de lui donner l'ordre de se retirer dans ses terres.

D'HOLBACK.

Eh bien! ils connaîtraient le service que vous leur avez rendu, qu'ils ne tâcheraient pas moins de vous perdre dans l'esprit du roi. La reconnaissance n'est pas la vertu des courtisans. Voyez la reine; j'ai remarqué qu'elle vous distinguait des autres courtisans. Elle est d'un pays où l'on aime les philosophes et leurs systèmes. L'autre jour, on parlait de vous chez elle... je l'ai entendue faire de vous le plus grand éloge. Pourquoi ne chercheriez-vous pas à vous appuyer de son crédit ?

STRUENSÉ, embarrassé.

Je suivrai vos conseils.

D'HOLBACK.

Cela est d'autant plus nécessaire, qu'un bruit court que votre faveur commence à baisser : on prétend que le roi a parlé de vous d'une manière froide et énigmatique; on donne mille interprétations à ces propos... Il n'y a pas un moment à perdre... Voyez le roi, le plus tôt possible.

STRUENSÉ.

Je le verrai, non pour me justifier, mais pour travailler avec lui.

D'HOLBACK.

Allons, nous pouvons partir... Mais, à propos, j'oubliais de vous parler d'un projet; car, à votre exemple, je fais aussi des projets. Vous avez, depuis peu, établi

la liberté de la presse... Je voudrais vous faire des observations....

SCÈNE X.

STRUENSÉ, D'HOLBACK, FRÉDÉRIC, FRITZ, *annonçant.*

FRITZ.

Un page de la reine.

D'HOLBACK.

Ah! bon jour, Frédéric. Eh bien! jeune homme, vous voilà bientôt dans l'âge de faire la guerre : morbleu, nous verrons.

FRÉDÉRIC.

Je suis prêt à servir sous vos ordres, M. le maréchal.

D'HOLBACK.

Revenons à ce que je disais : la liberté de tout écrire est une licence coupable.

FRÉDÉRIC, bas à Struensé.

Une lettre de la reine.

STRUENSÉ.

(*Au page.*) Parlez bas. (*A d'Holback.*) Elle a, maréchal, des avantages réels.

D'HOLBACK.

Les paroles ne signifient rien ; mais les écrits restent et peuvent devenir très-dangereux.

FRÉDÉRIC.

Elle demande une réponse.

STRUENSÉ.

Il suffit.

D'HOLBACK.

Vous conviendrez du moins qu'il y a un grand danger à écrire tout ce qu'on pense. J'ai un projet, qui, sans détruire cette liberté qui vous est si chère, peut du moins en réprimer les abus. Mais vous me paraissez un peu distrait.

STRUENSÉ.

Maréchal, on me propose tant de projets différents que souvent je les oublie: faites-moi le plaisir d'écrire vos observations.

D'HOLBACK.

Volontiers. Je les crois utiles : deux phrases vous expliqueront mon idée.

STRUENSÉ, au page.

C'est la première fois que vous êtes venu me trouver; qui êtes-vous?

FRÉDÉRIC.

Fils du comte de Spare, mort au service du roi.

STRUENSÉ.

Au service du roi, de la patrie... vous désirez de l'avancement?

FRÉDÉRIC.

J'ose espérer...

D'HOLBACK, du fond de la chambre.

Il est tant de ces écrivains, qui publient des anecdotes fausses, de rois... de reines... C'est contre eux que je m'élève.

STRUENSÉ.

J'y réfléchirai, maréchal. (*Au page.*) Éloignez-vous : ne me parlez jamais en public ; que vos yeux seulement...

D'HOLBACK.

J'ai fini... Vous examinerez cela à votre aise. Partons, nous n'avons pas de temps à perdre.

STRUENSÉ.

Je vous suis. (*Au page.*) A la chute du jour sur la terrasse du château.

D'HOLBACK.

Venez donc, mon ami!

STRUENSÉ.

De la prudence, jeune homme ; à la cour une indiscrétion... Ce soir vous aurez ma réponse. — Allons trouver le roi. O grandeurs, que je n'ai point sollicitées, quand me rendrez-vous à moi-même? Quand me rendrez-vous au bonheur ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'appartement de la reine.

SCÈNE I.

MILADY, CAROLINE.

MILADY.

Votre Majesté sait-elle l'heure à laquelle on doit partir, afin de donner les ordres nécessaires?

CAROLINE.

Votre majesté! Est-ce ainsi que tu me parlais à Windsor? Ne me donne plus ce titre, ma chère amie.

MILADY.

Mon devoir m'ordonne de vous parler ainsi. Si j'écoutais mon cœur, je vous tiendrais un tout autre langage; mais l'étiquette...

CAROLINE.

Est un esclavage, dont nous devons nous affranchir quand nous sommes seules. Que je regrette le bonheur dont nous jouissions en Angleterre! Heureux pays où rien ne contraignait nos goûts, où une douce liberté présidait à nos plaisirs.

MILADY.

Il est vrai que cette cour diffère bien de celle de

Londres. Partout je ne vois que gêne et qu'ennui. Une règle austère divise tous les instants, et répand la tristesse sur les plaisirs mêmes, dont elle fait autant de devoirs.

CAROLINE.

Tes yeux n'ont encore été frappés que de l'extérieur de la cour : tu es loin de savoir tout ce qui s'y passe. Mariée à un roi que je n'avais jamais vu, victime des arrangements politiques, je n'ai pas cessé d'être étrangère dans le pays où je suis reine. Je n'ai point de famille, je n'ai que des courtisans. Les liens sacrés qui unissent les mortels n'existent plus pour moi. Je ne trouve dans mon époux qu'un maître; devant lui, il faut toujours me contraindre, lire dans ses yeux le maintien que je dois avoir, sourire à ceux qui m'obsèdent, garder la réserve de la dignité avec ceux qui me sont les plus attachés, et cacher sous une sérénité apparente les chagrins les plus cuisants.

MILADY.

Vous n'êtes pas la seule, madame, qui ayez des chagrins; moi-même...

CAROLINE.

Toi, Maria, des chagrins, et je les ignore? Rappelle-toi ces temps heureux où nous n'avions rien de caché l'une pour l'autre. Si nous éprouvions quelques peines légères, l'amitié et une confiance réciproque les avaient bien bientôt dissipées. Ne vois en moi que ton amie.

MILADY.

Ce nom si doux me donne le droit de partager vos peines secrettes; si l'amitié la plus tendre...

CAROLINE.

Elle ne pourrait calmer des maux qui ne finiront qu'avec moi. Les tiens, du moins, ne sont pas sans remède.

MILADY.

Avant de quitter notre patrie, mon cœur était tranquille, je croyais goûter le bonheur; maintenant tout est changé pour moi. Un sentiment que j'ai combattu en vain...

CAROLINE.

Tu aimes?...

MILADY.

Oui, madame, peut-être sans espoir!

CAROLINE.

Tu aimes... mais tu es libre... que tu es heureuse!

MILADY.

Quel soupir vous échappe!

CAROLINE.

Oui, tu es plus heureuse que moi!

MILADY.

Se pourrait-il?

CAROLINE.

Ton amour ne peut être que vertueux.

MILADY.

Madame!...

CAROLINE.

Ta beauté, tes vertus, doivent captiver l'homme

heureux que tu as distingué; tu peux t'unir à lui : nomme-le moi. Rien ne peut s'opposer...

MILADY.

Struensé, madame...

CAROLINE.

Struensé!...

MILADY.

Ce choix paraît vous déplaire.

CAROLINE.

Pourquoi me déplairait-il? Struensé est digne de vous. Mais vous le connaissez depuis si peu de temps...

MILADY.

Un moment a suffi...

CAROLINE.

Croyez-vous être aimée?

MILADY.

Cette incertitude fait mon tourment.

CAROLINE.

Quel est votre espoir?

MILADY.

La reine-mère a deviné le secret de mon cœur; elle a approuvé un penchant qu'elle m'a forcée de lui confier. Le roi même avait témoigné le désir de former ces nœuds...

CAROLINE.

Comment! sans être sûre d'être aimée, vous souffrez une pareille démarche?

MILADY.

Madame, excusez.

CAROLINE.

Et c'est à la reine-mère que vous vous êtes adressée? (*Avec dépit.*) Je devais m'attendre, milady, à être instruite la première de votre amour... Je suis bien malheureuse, je vois bien que je ne dois pas plus compter sur l'amitié...

MILADY.

Vous pleurez, madame; pardonnez-moi, si j'ai eu le malheur de vous déplaire.

CAROLINE, pleurant.

Dieu!...

MILADY.

Je redouble votre douleur: comment pourrais-je regagner une estime que je tremble d'avoir perdue? La reine-mère paraît.

CAROLINE.

Essuyons nos larmes, Maria.

SCÈNE II.

CAROLINE, JULIANNE, MILADY.

JULIANNE.

On m'a dit, madame, que vous étiez indisposée; je viens savoir...

CAROLINE.

Je suis bien reconnaissante, madame, de l'intérêt que vous prenez à moi.

JULIANNE, à milady.

Je suis enchantée, milady, de vous trouver ici. La

reine est-elle instruite des desseins que j'ai formés sur vous?

MILADY.

Oui, madame.

JULIANNE.

Struensé n'est pas d'une naissance comparable à la vòtre; mais il est ministre, et ministre en faveur. Le roi, je ne sais par quel motif, l'a élevé au premier rang; et il désire qu'une alliance illustre relève l'éclat dont il a voulu le couvrir.

MILADY.

Votre majesté a elle-même disposé de mon sort; et je n'ai pas cru devoir me refuser aux vœux d'une cour qui a daigné m'accueillir.

JULIANNE.

Je suis charmée, milady, que, pour obéir au roi, vous consentiez à vous unir à un homme d'une caste si inférieure à la vôtre.

CAROLINE.

Permettez-moi de vous rappeler, madame, que les services et les grands talents de M. de Struensé ont depuis long-temps fait oublier sa naissance.

JULIANNE.

Vous devez donc approuver les démarches que j'ai faites...

CAROLINE, embarrassée.

Madame...

JULIANNE.

Et vous unir à moi pour faire réussir un hymen que nous désirons autant l'une que l'autre...

CAROLINE.

Il me semble, madame, que ce projet n'a pas été conduit comme il aurait dû l'être. M. de Struensé aurait dû se déclarer le premier, et je crois qu'il n'était pas nécessaire de faire intervenir le roi dans une affaire dont la conclusion ne devait dépendre que du ministre et de lady Richemond : je connais la délicatesse de mon amie; j'estime autant que personne les qualités qui la distinguent; elle est d'une beauté que l'excellence de son cœur peut seule égaler, et il me semble qu'elle était digne au moins qu'on fît les premières démarches pour l'obtenir.

JULIANNE, observant Caroline.

Un homme en place peut-il trouver le moment de faire de pareilles démarches? Struensé a trop de mérite pour ne pas apprécier celui de milady. Il est même probable que c'est lui qui a donné cette idée au roi : il ne manque plus, madame, que votre suffrage pour lever tous les obstacles.

MILADY.

Croyez, madame, que ma reconnaissance....

JULIANNE, à Caroline.

Ajoutez une autre faveur à celle dont vous venez d'honorer milady : vous protégez Struensé; c'est en vous sauvant la vie qu'il s'est fait connaître du roi; vous êtes la première cause de son élévation; il doit vous être entièrement dévoué : faites-lui sentir le mérite de votre amie, développez en lui des sentiments, dont je suis sûre que le germe est au fond de son cœur.

Vous verrez qu'enhardi par vous, il s'empressera de les faire connaître à celle qui en est l'objet.

SCÈNE III.

CAROLINE, JULIANNE, MILADY, UN OFFICIER DE LA REINE.

L'OFFICIER.

Le premier ministre attend le moment de voir votre majesté.

JULIANNE.

Rien ne s'oppose à ce que vous le receviez.

CAROLINE.

Mais, madame...

MILADY.

Permettez que je me retire.

JULIANNE.

Passez dans la chambre voisine, milady; je ne tarderai pas à vous rappeler. (*Milady sort. A l'officier.*) Faites entrer le ministre.

SCÈNE IV.

CAROLINE, JULIANNE, STRUENSÉ.

STRUENSÉ, saluant profondément les deux reines.

(Caroline et lui se troublent.)

Votre majesté me permet-elle de l'assurer de mon profond respect?...

CAROLINE.

Je sais, M. le comte, ce que je dois au ministre dont les talents et les vertus font la gloire et le bonheur du Danemarck.

JULIANNE.

Nous parlions de vous, monsieur.

STRUENSÉ.

A quoi dois-je attribuer cet honneur ?

JULIANNE.

A un projet que la famille royale a sur vous. Madame désire que vous entriez dans ses idées, pour la réussite de ce dessein.

STRUENSÉ, regardant Caroline.

Sa majesté sait bien que toutes ses volontés sont des lois pour moi... Je suis empressé de les connaître.

CAROLINE.

Vous avez vu souvent lady Richemond, quelle idée vous êtes-vous formée d'elle ?

STRUENSÉ, à part.

Ah! dieu!... (*A Caroline.*) Elle est votre amie, ce titre lui assure toutes les vertus.

JULIANNE.

Elle est belle.

STRUENSÉ.

Toute la cour lui rend ce témoignage.

JULIANNE.

Elle a l'esprit cultivé, des talents agréables.

STRUENSÉ.

Il est vrai.

JULIANNE.

Sa naissance...

STRUENSÉ.

Est très-illustre... je le sais.

JULIANNE.

Sa main est destinée à un homme que son seul mérite a élevé aux premières dignités.

STRUENSÉ, à part.

Je ne me trompais pas!

JULIANNE.

Le roi a pour vous la plus grande estime; il vous réserve des honneurs dont votre faveur actuelle n'approche pas encore. La place que vous occupez est la plus éminente de l'état; mais la fortune qui ne vous a point placé dans la société comme vous méritiez de l'être, rend votre dignité aussi fragile que brillante. Une grande alliance la rendra plus stable et vous mettra à l'abri des dangers qui menacent l'homme de cour, qui ne s'appuie que sur ses vertus et son génie. Le roi, qui vous aime, a pensé à vous unir à milady Richemond : la reine a trouvé, comme moi, cette alliance avantageuse pour vous, et, en vous engageant à la former, elle vous donne une preuve de l'intérêt qu'elle prend à vous.

STRUENSÉ, avec un dépit concentré.

J'obéirai, sans doute, à votre majesté.

JULIANNE.

La protection dont elle vous honore vous en fait un devoir.

STRUENSÉ.

Mais la reine a-t-elle bien réfléchi à l'obscurité de ma naissance, qui semble m'interdire un pareil hymen? Elle sait que mon ambition n'est pas de conserver toute ma vie une place qui m'a fait perdre le bonheur dont je jouissais dans ma médiocrité... daignera-t-elle au moins m'exprimer de sa bouche les vues qu'elle a sur moi.

JULIANNE, à Caroline.

Vous ne pouvez, madame, refuser au ministre de lui témoigner quels sont vos désirs.

CAROLINE, très-embarrassée.

Ils sont conformes aux vôtres, madame.

STRUENSÉ.

Mais puis-je être sûr que milady ait pour moi les sentiments...

CAROLINE.

Si vous n'opposez, monsieur, aucun obstacle aux projets du roi, vous n'avez plus à balancer.

STRUENSÉ, avec dépit.

Eh bien! je suivrai les volontés de votre majesté; l'ordre qu'elle vient de me donner fixe toutes mes irrésolutions.

JULIANNE, sonne.

Faites venir milady Richemond!

STRUENSÉ, à part.

O ciel!

JULIANNE.

Vous allez la voir, et vous pourrez lui exprimer.

sans contrainte, les sentiments dont vous êtes pénétré pour elle.

STRUENSÉ, à Julianne.

Votre majesté excusera mon embarras; j'étais si peu préparé à cette entrevue...

JULIANNE, en appuyant.

Votre embarras me prouve que je ne m'étais pas trompée dans mes conjectures.

STRUENSÉ.

Cet hymen sera donc très-prochain?

JULIANNE.

Très-prochain. J'aperçois milady.

SCÈNE V.

CAROLINE, JULIANNE, STRUENSÉ, MILADY.

JULIANNE.

M. de Struensé, milady, vient d'obtenir de la reine la permission d'aspirer à votre main; je crois que vous ne désapprouverez pas sa recherche.

MILADY.

Madame...

JULIANNE.

L'éminente dignité dont M. de Struensé est revêtu légitime ses prétentions. Vous partagerez le destin d'un homme en qui le roi a mis toute sa confiance. Il va vous assurer lui-même des sentiments dont il a désiré que je fusse l'interprète.

STRUENSÉ, regardant Caroline.

Milady, le roi paraît prendre quelque intérêt à cette

alliance. Si l'estime la plus entière, le sentiment le plus profond de vos vertus, suffisent pour me rendre digne de vous... J'espère justifier par ma conduite...

MILADY.

Notre devoir, monsieur, est de remplir les vœux de leurs majestés.

STRUENSÉ, regardant Caroline.

Surtout quand ils sont exprimés par la bouche d'une reine qui s'intéresse si vivement à notre bonheur.

JULIANNE, à part.

Quels regards il jette sur elle! (*A Struensé.*) Vous m'avez cru votre ennemie, M. le comte, jugez de mes sentiments, par le don que je vous fais. (*Prenant leurs mains.*) Une union formée sous d'aussi heureux auspices ne peut être que fortunée; témoignez, milady, votre reconnaissance à la reine, avant de me suivre auprès du roi, à qui je veux vous présenter.

MILADY, fléchissant le genou devant Caroline.

Oserais-je demander pour celle qui doit être l'épouse de Struensé, les mêmes bontés que votre majesté avait pour Maria?

CAROLINE, la relevant.

Je ne suis pas changée pour vous, milady.

MILADY, à part.

Quelle froideur!

JULIANNE.

Ne différons plus, venez, milady.

MILADY, à part.

Ah! je crains de n'être pas aimée!

SCÈNE VI.

CAROLINE, STRUENSÉ.

CAROLINE.

Ainsi, vous avez consenti à l'union qu'on vous propose.

STRUENSÉ.

Vous avez paru le désirer, madame; n'était-ce pas mon devoir d'obéir?

CAROLINE.

J'ai craint de nuire à vos projets d'ambition...

STRUENSÉ.

Mon ambition, madame; ah! vous savez plus que personne, si je dois en avoir, si j'en eus jamais. Né dans l'obscurité, je n'oublierai jamais que je dois tout à vos bontés, à celles du roi... Quelque avantage que me présente cet hymen, puis-je le désirer, si je n'y trouve pas ce sentiment qui seul fait le bonheur de la vie.

CAROLINE.

Eh bien! quelle était mon erreur! Aux propositions de la reine-mère vous n'avez pas fait paraître cet étonnement, ce dépit, signes ordinaires d'un déplaisir secret. Il m'a semblé même que par la vivacité de vos regards, le trouble de votre esprit, vous témoigniez à milady que vous acceptiez, avec reconnaissance, l'espérance d'un nœud qui comblait tous vos désirs.

STRUENSÉ.

Oui, sans doute, mon cœur était troublé; mais par

le chagrin d'une proposition à laquelle je m'attendais si peu. Mes regards étaient animés, mais ils ne l'étaient que par le dépit. Pouvais-je le dissimuler, quand je vous ai vue ajouter à mes peines, quand je vous ai entendue m'ordonner de former des nœuds qui ne peuvent que faire à jamais mon malheur.

CAROLINE.

Votre malheur! Avez-vous pu le soupçonner un moment? Ne savez-vous pas combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche? J'ai peut-être fait une démarche imprudente... Vous avez dû remarquer mon embarras... Tant il est vrai qu'en préparant un hymen, on doit toujours craindre de faire des malheureux!

STRUENSÉ.

Des malheureux... Ah! sans doute.

CAROLINE.

Un autre motif m'a déterminée : n'avez-vous pas remarqué les regards de la reine-mère? Ils semblaient chercher dans les miens les plus secrets mouvements de mon cœur; ils semblaient prêts à interprêter le coup d'œil le plus innocent. Un mot contraire à ses désirs pouvait accroître le nombre de vos ennemis, des miens... Sais-je ce que la calomnie peut inventer.... mon rang ne me met pas à l'abri de ses traits empoisonnés. Plus vous êtes élevé, plus vous méritez votre élévation, et plus vous êtes en danger. A la cour, un parti s'est formé contre vous : lorsque le peuple bénit votre ministère, on m'accuse, moi, de vous avoir fait connaître, d'avoir contribué à votre

avancement. Comme si le mérite ne devait pas prétendre à tout; comme s'il était interdit aux rois de rechercher, d'employer les hommes dignes des premières places.

STRUENSÉ.

C'est cette même générosité qui me rend plus pénibles et plus douloureux les honneurs dont je suis comblé. Je mépriserais les vaines clameurs de mes ennemis, si elles n'atteignaient que moi, et si elles ne s'élevaient pas aussi contre votre personne sacrée. Ah! madame, vous à qui je dois tout, pardonnez-moi vos ennemis: sans moi vous seriez heureuse; sans moi vous ne connaîtriez pas les méchants.

CAROLINE.

Que me font les propos des méchants lorsque mon cœur ne me reproche rien! Comptez sur ma protection; mais il est nécessaire que l'un et l'autre nous sachions tout ce qui se passe. Écrivez-moi, instruisez-moi de tout ce que l'étiquette de la cour vous empêchera de venir me communiquer. Dans votre place, environné d'ennemis, les moindres retards peuvent être dangereux. Instruite de tout, je veillerai sur vous... Vous avez dû voir par la lettre que vous avez reçue ce matin, quels sont les nouveaux dangers qui vous menacent...

STRUENSÉ.

Oui, votre bonté...

CAROLINE.

Ah! je saurai les écarter; quel que soit le nombre de vos ennemis, je saurai leur résister. Mais si jamais

l'intrigue et la calomnie parvenaient à vous perdre dans l'esprit du roi, ne regrettez point des honneurs qui n'ont rien ajouté à l'éclat de vos vertus; rentrez dans cette obscurité que vous avez ennoblie; emportez dans la retraite le souvenir du bien que vous avez fait, et mon estime qui vous suivra partout. Cet hymen est peut-être un piége qu'on vous tend; qui peut rien entendre à la politique de la reine-mère? Je me défie de ses projets, surtout quand il est question de vous. Vous n'êtes pas assez infortuné pour tenir à des familles de rois. On n'a pas le droit de vous sacrifier à un traité, à un motif d'ambition : vous n'êtes pas condamné à pleurer sur des liens formés par des ambassadeurs : un jour vous presserez contre votre cœur, une épouse chérie, heureuse de votre amour...

STRUENSÉ.

Ah! madame...

CAROLINE.

Oui, Struensé, vous, vous pouvez encore espérer le bonheur, mais moi...

STRUENSÉ.

Ah! jamais les nœuds de l'hymen...

CAROLINE.

En effet, s'ils ne sont pas formés par le cœur, ce sont des chaînes bien pénibles. Restez libre, ne songez maintenant qu'à remplir les emplois honorables où vous êtes appelé. Tous mes vœux, mes désirs, mon crédit vous sont acquis; je bornerai ma gloire à vous illustrer, vous deviendrez le but de toutes mes actions; et si, comme je l'espère, le succès couronne mon

attente, si l'estime publique devient votre partage, si vous forcez même vos ennemis à l'admiration, vous n'aurez plus à craindre les orages qui suivent les grands emplois. Plus libre alors de céder à tous les sentiments que vous m'avez inspirés, nous pourrons, dans une mutuelle confiance, goûter les innocents plaisirs d'une tendre amitié. Jamais le plus léger nuage n'en pourra détruire les douceurs : si votre gloire fut mon ouvrage, votre bonheur sera ma récompense.

STRUENSÉ.

O mon auguste bienfaitrice! comment vous exprimer l'excès de ma reconnaissance! Non, ce ne peut être qu'à vos genoux...

CAROLINE.

Struensé, levez-vous, on peut entrer.... Ciel! d'Holback!

SCÈNE VII.

CAROLINE, STRUENSÉ, D'HOLBACK.

STRUENSÉ.

Maréchal, je rendais grace à la reine, je lui disais... ses bontés...

D'HOLBACK.

Je sais tout...

STRUENSÉ.

Comment?

D'HOLBACK.

Vous remerciez la reine du consentement à l'hymen...

STRUENSÉ.

Oui, sans doute, je remerciais la reine...

D'HOLBACK.

Elle est si généreuse... Elle vous protége, elle vous aime... Oh! tous vos ennemis le savent bien, et c'est ce dont ils enragent. Mais revenons à votre mariage avec milady Richemond.

CAROLINE.

Quoi! le bruit est déja répandu?...

D'HOLBACK.

Tout est conclu, tout est fini, dit-on. Vos ennemis ne peuvent cacher leur déplaisir secret. C'est la reine-mère qui nous a instruits de ce mariage. Je suis accouru pour vous féliciter, et remercier la reine du zèle qu'elle a mis à vous servir dans cette affaire.

CAROLINE.

Elle n'est pas encore finie...... Nous apercevons maintenant des obstacles.

D'HOLBACK.

Des obstacles?... j'espère qu'ils ne viennent pas du ministre... il sent trop de quelle importance est pour lui cet hymen...

CAROLINE.

Vous avez raison, maréchal; cependant avant de contracter un nœud éternel, il faut savoir si un penchant mutuel...

D'HOLBACK.

Votre majesté sait, mieux que moi, que cela n'entre en rien dans de pareilles unions. C'est Struensé qui

vous aura donné ces belles idées puisées dans des romans. Si on avait la faiblesse de l'écouter, il serait homme à refuser son bonheur; mais ses amis doivent le forcer à être heureux en dépit de lui-même; ils doivent le forcer à faire un mariage qui le met au premier rang, et qui confond l'espoir de tous ses ennemis...

STRUENSÉ.

Mon cher maréchal, combien votre amitié me touche! Mais ma liberté...

D'HOLBACK.

Est-ce qu'on la perd en se mariant...

STRUENSÉ.

Mais, si mon cœur prévenu pour une autre....

D'HOLBACK.

C'est là où je vous attendais. Oui, je sais ce que vous voulez me dire. Vous aimez une grande dame, une princesse, dit-on; on en parle aussi dans le public. Le vieux duc a voulu me dire son nom, me conter les détails; mais peu jaloux de pareilles histoires, je l'ai quitté brusquement; ce maudit duc est la chronique scandaleuse de la cour. Pardon, madame, si j'ose parler devant vous de ces intrigues... (*A Struensé.*) Mais, à propos de la vôtre, c'est, dit-on, une femme mariée; je ne l'ai pas cru : je vous connais; vous avez des mœurs... et si quelque imprudente s'est avisée de vous aimer, elle en sera pour ses avances...

CAROLINE.

Brisons cet entretien.

D'HOLBACK.

Votre majesté à raison, et je n'aurais pas dû parler de ces folies devant une reine dont les vertus devraient servir d'exemple à toutes les femmes de son royaume.

CAROLINE.

Je vais me rendre chez le roi. Struensé, j'y parlerai de vous.

D'HOLBACK.

De son mariage. Je conjure votre majesté de faire en sorte qu'il n'éprouve aucun retard : mais il est aussi de la prudence de laisser ignorer au roi ces bruits scandaleux de ses amours avec cette grande dame....

STRUENSÉ.

Je remets mon sort entre vos mains.

CAROLINE.

Soyez tranquille, comte, je ferai tout pour votre bonheur.

D'HOLBACK.

Et le nôtre, si vous réussissez. — Allons, mon cher Struensé, voilà vos ennemis vaincus... S'il reste encore quelques nuages dans l'esprit du roi, ils seront bientôt dissipés. Vous avez pour vous l'appui d'une grande reine, l'amitié du maréchal d'Holback, la fortune qui vous protége, et vos vertus qui vous rendent digne de ses faveurs, et de l'estime de tout le monde.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle du palais du roi.

SCÈNE I.

LE DUC D'ODENSÉE, *seul.*

La cour est aujourd'hui bien déserte; oh! cela n'est pas étonnant; depuis que le roi a écarté les gens de qualité pour donner le ministère à un homme du peuple, tout le monde le fuit, excepté moi, qui depuis quarante ans ai l'habitude de venir me promener ici tous les matins. J'ai du moins le plaisir de me dédommager des désagréments que j'éprouve, en ne ménageant pas tous ces parvenus. Ne pouvant les faire sauter, je ris à leurs dépens. Mais n'y aurait-il pas moyen de congédier cet honnête médecin? La reine le soutient, elle lui doit la vie... on dit même... j'aurais quelque penchant à le croire. J'ai remarqué certains coups d'œil... Le mariage de Struensé avec milady Richemond ne se fait pas; nouveaux motifs de soupçon. On vient; tâchons de découvrir quelque chose.

SCÈNE II.

LE DUC, DEUX COURTISANS.

LE DUC.

Ah! bon jour, messieurs, quelle nouvelle?

LE PREMIER COURTISAN.

Rien de positif, M. le duc. Le bruit court que le ministre va faire un grand mariage, et qu'il sera plus affermi que jamais.

LE DUC.

Ce mariage est rompu.

LE SECOND COURTISAN.

Comment, M. le duc, le roi aurait-il changé de dessein?

LE DUC.

Oui, il y a quelque chose là dessous qui ne tardera pas à s'éclaircir; je vous le dis en confidence, le ministre est perdu.

LE PREMIER COURTISAN.

Vous devez savoir les raisons?

LE DUC.

Non, monsieur, en vérité je ne sais rien. Parle-t-on un peu dans la ville de ce cher Struensé?

LE PREMIER COURTISAN.

On dit qu'il a un grand nombre d'ennemis; qu'il compte trop sur l'ascendant qu'il a sur le roi; que le monarque commence à prêter l'oreille aux plaintes qu'on porte contre lui.

LE SECOND COURTISAN.

En effet, il a plus d'un tort à se reprocher.

LE PREMIER COURTISAN.

Il a brouillé toutes les affaires.

LE SECOND COURTISAN.

On l'accuse même d'avoir acquis une fortune immense par des moyens...

LE PREMIER COURTISAN.

Il a vendu son pouvoir... à ce qu'on dit.

LE DUC.

Courage, messieurs; vous parleriez peut-être avec moins de franchise, si vous saviez que dans ce moment il travaille avec le roi, et qu'il peut encore, grace à son adresse, recouvrer toute sa faveur. Mais vous, messieurs, que pensez-vous de ce grand ministre?

LE PREMIER COURTISAN.

Vous savez, M. le duc, quel a toujours été mon respect pour le choix du roi.

LE SECOND COURTISAN.

Il a tant fait de bien, qu'on excuse facilement de légères fautes.

LE DUC.

Fort bien, messieurs; j'aime à voir votre sincérité.

SCÈNE III.

LE DUC, DEUX COURTISANS, UN OFFICIER, *sortant de chez le roi.*

LE DUC.

Ah! voilà un officier qui pourra nous donner quelques détails. (*A l'officier.*) Monsieur, avez-vous vu le ministre?

L'OFFICIER.

Oui, M. le duc, je l'ai vu entrer chez le roi; je sais même ce qui s'est passé à cette entrevue.

LE DUC.

Eh bien!

LE PREMIER COURTISAN.

Que savez-vous ?

L'OFFICIER.

Il paraît que le roi a reçu le ministre avec beaucoup de froideur. Le maréchal a voulu prendre sa défense : le roi s'est emporté ; il y a eu beaucoup de bruit, et peu de temps après j'ai reçu l'ordre de porter ce paquet à la chancellerie.

LE DUC.

Allons, il semble certain que notre homme ne s'en relevera pas.

L'OFFICIER.

Cependant, en sortant j'ai vu le roi prendre amicalement la main du ministre. Je crois même avoir entendu qu'il lui disait : « Sois tranquille, ils auront « beau faire, nous serons toujours amis. »

LE DUC.

Ah! diable!

LE PREMIER COURTISAN.

Cela trompe votre espérance.

L'OFFICIER.

Je vais exécuter mon ordre.

(Il sort.)

LE SECOND COURTISAN.

Quel peut être ce paquet pour la chancellerie ?

LE DUC.

C'est sûrement la nomination du nouveau ministre.

LE PREMIER COURTISAN.

Pourtant les derniers mots du roi...?

LE DUC.

Ne sont rien. Struensé est perdu.

LE SECOND COURTISAN.

Mais enfin...

LE DUC.

Cela vous inquiète beaucoup, votre incertitude me fait rire, et si je suis jamais en place...

LE PREMIER COURTISAN.

Personne ne sort du cabinet...

LE SECOND COURTISAN.

Il est cruel de ne pas savoir...

LE DUC.

De quel côté se porte la faveur du roi, afin de la devancer; n'est-il pas vrai, messsieurs?

LE PREMIER COURTISAN.

Je donnerais la moitié de ma fortune pour connaître ce qui se passe là dedans. Mais on vient; c'est le maréchal.

SCÈNE IV.

LE DUC, DEUX COURTISANS, D'HOLBACK, *accourant.*

D'HOLBACK.

Victoire, messieurs, Struensé triomphe; le voilà ministre pour long-temps.

LE PREMIER COURTISAN.

Vous êtes son ami, M. le maréchal, permettez que je vous félicite.

LE SECOND COURTISAN.

J'étais sûr qu'il l'emporterait sur ses ennemis.

D'HOLBACK.

Voyez, M. le duc, tout le monde est de son parti.

LE DUC.

Ne les croyez pas, maréchal; vous avez trop d'esprit pour vous en rapporter à ce qu'on dit sur un ministre rentré en faveur. Si vous les aviez entendus tout à l'heure... Mais silence, voilà le ministre, il n'est plus permis de plaisanter avec lui.

SCÈNE V.

LE DUC, DEUX COURTISANS, D'HOLBACK, STRUENSÉ.

D'HOLBACK.

Mon cher comte, je suis enchanté de ce qui vient de se passer.

LE PREMIER COURTISAN.

Nous n'avons pas douté un moment de votre triomphe...

LE SECOND COURTISAN.

Permettez-nous de vous en féliciter.

LE DUC.

Il n'y a que moi, comte, qui ne vous fais pas de compliments. Ces messieurs sont plus polis que moi; mais un sage, un savant, un homme habitué à lire sur le visage les sentiments les plus secrets, doit distinguer si les courtisans qui vous environnent ont autant de sincérité que d'adresse.

STRUENSÉ.

Je vous entends, M. le duc, et je vous remercie de ce que vous me dites. J'ai eu aussi le bonheur de vous rendre un léger service.

LE DUC.

A moi, monsieur, un service?

STRUENSÉ.

Le roi, qui avait de l'humeur, voulait vous faire voyager en Norwége... Mais je lui ai fait observer que malgré vos murmures vous aimiez la cour, et qu'on vous affligerait en vous obligeant à la quitter. Il s'est rendu à cette observation, et je lui ai promis aussi de vous avertir d'être plus réservé dans vos discours, pleins d'esprit à la vérité, mais qui peuvent quelquefois nuire au succès de l'administration et à la confiance que le peuple doit avoir dans ceux qui sont chargés du soin pénible de le gouverner.

LE DUC.

Vous n'avez jamais donné de meilleurs avis : je sais que vous avez été toujours très-bon à consulter; et si jamais...

STRUENSÉ.

Nous partons pour la chasse : êtes-vous, messieurs, de cette partie?

LE PREMIER COURTISAN.

Oui, M. le comte.

LE SECOND COURTISAN.

J'aurai l'honneur de vous suivre.

LE PREMIER COURTISAN.

Je vous demande la permission de ne pas vous quitter.

STRUENSÉ.

Adieu! M. le duc, nous nous séparons amis, j'ose l'espérer.

LE DUC.

Oh! nous sommes amis... tout autant qu'on l'est à la cour.

SCÈNE VI.

Le DUC, seul.

Allez, bons courtisans, suivez la faveur. Cette fois-ci vous serez peut-être pris pour dupes. Mais ce Struensé!.. quelle adresse! Ma foi, il a de l'esprit, et s'il était gentilhomme... Mais il nous croit vaincus, et il a tort, il est loin de se douter de ce qu'on lui prépare. Son intrigue secrette est connue de tout le monde excepté du roi; du soupçon à la certitude il n'y a qu'un pas.

SCÈNE VII.

Le DUC, JULIANNE.

JULIANNE.

Eh bien! M. le duc, Struensé est sorti de chez le roi; un si court entretien annonce une disgrace: déja la cour est d'une joie...

LE DUC.

Votre majesté se trompe: Struensé a parlé au roi un moment; on a reconnu ses talents sublimes; on a augmenté ses dignités, et il est sorti triomphant.

JULIANNE.

Cela est-il possible?

LE DUC.

Il a même été question de m'envoyer en exil.

JULIANNE.

Il n'est pas encore vainqueur. Ce ministre, si prudent, si modeste, s'est oublié... Il a osé sentir et inspirer des sentiments...

LE DUC.

Un seul indice, et nous saurons bientôt le tourner en preuve.

JULIANNE.

Mais comment se procurer...?

LE DUC.

N'avons-nous pas pour nous le grand inquisiteur de Danemarck, Hocborn, qui sait tout, qui voit tout, à qui rien ne peut échapper?

JULIANNE.

Il devait se rendre en ce lieu. Qu'il tarde à venir!..

SCÈNE VIII.

LE DUC, JULIANNE, HOCBORN.

JULIANNE.

Eh bien! M. Struensé est toujours en faveur?

HOCBORN.

J'en suis instruit.

JULIANNE.

Le duc a manqué d'être exilé.

HOCBORN.

Je le sais.

LE DUC.

Ce que vous ne savez pas, c'est que le roi l'accable de nouvelles dignités.

HOCBORN.

Je viens de l'apprendre.

LE DUC.

Vous qui savez tout, savez-vous le moyen de prévenir votre disgrace et la mienne?

HOCBORN.

Sans doute, M. le duc.

LE DUC.

Quoi?..

JULIANNE.

Expliquez-vous!

HOCBORN.

J'ai en mon pouvoir une lettre de la plus grande importance.

JULIANNE.

O ciel! dites-nous, comment vous vous l'êtes procurée.

HOCBORN.

Mes agens ne quittaient point Struensé; ils épiaient ses moindres actions, ils pénétraient dans les lieux les plus retirés de son palais. J'étais instruit de toutes ses démarches : j'ai appris ce matin qu'un page lui avait remis une lettre; cette lettre était de la reine... Je me suis occupé des moyens d'intercepter la réponse qu'il ne manquerait pas d'y faire. Tout m'a réussi. J'ai fait

venir le page dans mon cabinet; je l'ai effrayé par des menaces et séduit par des promesses. J'ai employé sur lui l'ascendant qu'un homme mûri dans les affaires a toujours sur un enfant. Je lui ai ordonné au nom du roi de me remettre la lettre. Il a pâli, balancé, la crainte l'a frappé; il m'a donné cette lettre, et la voici.

JULIANNE.

Quoi! vous avez osé...

HOCBORN.

J'étais sûr de ma disgrace; un coup hardi pouvait seul l'empêcher. Je n'ai point balancé à le porter.

LE DUC.

Cette lettre doit renfermer le secret de toute l'intrigue.

JULIANNE.

Je ne doute point qu'elle ne compromette la reine.

HOCBORN.

Ce que j'ai fait n'est rien encore, si, dans la situation où nous nous trouvons, nous n'osons pousser la témérité jusqu'à l'excès.

LE DUC.

Que dites-vous?

JULIANNE.

Que faut-il faire?

HOCBORN.

Cette lettre renferme notre destinée. Ce qu'elle contient peut perdre une tête couronnée, et peut-être abattre la tête d'un ministre. Mais elle est adressée à la reine, scellée par Struensé;... qui osera l'ouvrir?

LE DUC.

Ce sera vous, monsieur; vous devez être habitué à ces petites indiscrétions.

HOCBORN.

Savez-vous, monsieur, que vous me conseillez un crime de lèse-majesté?

LE DUC.

Eh bien! puisque vous êtes si scrupuleux, envoyez-la au roi; il l'ouvrira sans croire commettre une indiscrétion.

HOCBORN.

Que proposez-vous? sa délicatesse lui défendrait de l'ouvrir : il la renverrait à la reine. Quant aux lettres qui lui sont destinées, vous savez qu'elles sont ouvertes par le ministre; d'ailleurs, il est possible que cette lettre ne contienne rien de coupable. A quels périls sommes-nous exposés si nous hasardons une dénonciation fausse?

LE DUC.

Eh! pourquoi diable, vous vantiez-vous tant de votre découverte, si elle ne nous mène à rien?

HOCBORN, regardant la reine-mère.

Elle accablera notre ennemi si une main puissante daigne nous seconder. J'ai fait tout ce que me permettent mon rang et mon pouvoir; c'est à une personne qui partage nos dangers, et que son sang illustre met à l'abri des suites de cette affaire, à consommer une si grande entreprise.

JULIANNE.

Donnez-moi cette lettre.

HOCBORN.

La voici. Que je brûle de savoir...

LE DUC.

Nous allons donc apprendre...

JULIANNE.

Je ne me permettrai pas de l'ouvrir, messieurs.

LE DUC.

Quoi! vous ne voulez pas profiter?

HOCBORN.

Vous négligez une occasion qui ne se retrouvera jamais.

JULIANNE.

Je sais l'usage que j'en dois faire : soyez tranquilles ; je connais la cour... il y a des moyens d'agir sans se compromettre... mon sort est lié au vôtre; n'ayez donc aucune inquiétude. La cour s'est retirée ; voici l'heure où la reine passe dans l'appartement de mon fils. Je vais l'attendre, et je saurai lire dans son cœur : je la vois; laissez-moi seule avec elle.

SCÈNE IX.

JULIANNE, CAROLINE.

CAROLINE, se croyant seule.

Je n'ai rien reçu de Struensé... Depuis son entretien... je suis dans une inquiétude horrible. (*Voyant Julianne.*) Ah! madame, excusez.

JULIANNE.

Savez-vous, madame, ce qui s'est passé ce matin?

CAROLINE, avec inquiétude.

Je l'ignore.

JULIANNE.

Le ministre a vu le roi.

CAROLINE, toujours inquiète.

Eh bien! madame?

JULIANNE.

Le roi sait que vous vous intéressez beaucoup à M. de Struensé; il n'a pas oublié ses anciens services, et il vient de l'honorer par de nouveaux bienfaits. Ne croyez-vous pas qu'il en soit digne?

CAROLINE.

Je le pense.

JULIANNE.

Ce ministre a d'excellentes qualités: il est laborieux, éclairé, et dévoré du désir de faire le bien; mais je le crois un peu ébloui de l'éclatante fortune qu'il a faite en si peu de temps. On pourrait lui reprocher quelquefois trop de familiarité avec des personnes que leur naissance élèvera toujours au-dessus de lui. Croiriez-vous bien, madame, qu'il a eu l'impudence d'écrire secrètement à une princesse, sans songer à l'espace immense qui le sépare d'elle? il paraît vouloir lier une correspondance dont l'apparence du moins ne peut qu'être mal interprétée.

CAROLINE.

Comment, madame?

JULIANNE.

Je ne veux pas croire que tant de mystère cache une intrigue blâmable. Peut-être que ce matin Struensé

inquiet sur les dispositions du roi, craignant que sa rupture avec milady Richemond ne lui ait nui dans l'esprit du monarque, a voulu implorer une protection puissante. Alors cette lettre mystérieuse serait expliquée, et il n'aurait aucun tort.

CAROLINE.

J'ignore, madame, quel a pu être l'objet de M. de Struensé, en écrivant cette lettre... je suis même étonnée...

JULIANNE.

Vous le serez bien plus, quand vous saurez que c'est à vous-même qu'elle était adressée...

CAROLINE.

Quoi?

JULIANNE.

Il a beaucoup d'ennemis à la cour. Son mérite n'a fait qu'en accroître le nombre. Vous sentez qu'ils ne perdent pas un instant de vue cet homme, qui paraît inaccessible à tous les coups qu'on lui porte. Aujourd'hui surtout, tous les regards étaient fixés sur lui; la lettre dont je vous parle a été interceptée, et j'ai empêché l'usage que l'on voulait en faire.

CAROLINE.

Quoi! madame, on a osé s'emparer d'une lettre qui m'était adressée? Ne pourrai-je donc jouir des égards que l'on a pour le moindre de mes sujets? Mais qu'est devenue cette lettre?

JULIANNE.

Elle est entre mes mains.

CAROLINE.

Est-il possible que vous vous soyez prêtée à l'infame complot que je vois qu'on a tramé contre le ministre?

JULIANNE.

Moi, madame? Non, j'ai eu le bonheur de le découvrir et de le déjouer. Si j'avais l'injustice de ne pas apprécier comme vous, M. de Struensé, viendrais-je vous avertir du danger qui peut le menacer?...

CAROLINE.

Je vous rends grace de votre bonne volonté.

JULIANNE.

La voilà cette lettre, sur laquelle on a eu des idées si fausses. Je suis sûre qu'après vous l'avoir communiquée, je serai dans le cas de détruire les impressions défavorables....

CAROLINE.

Partageriez-vous, madame, des soupçons dont l'idée seule me fait rougir?

JULIANNE.

Pour vous montrer que je n'en ai aucun, je vous remets cette lettre; mais souvenez-vous que je suis la mère de votre époux, et qu'à ce titre j'ai quelques droits à votre confiance.

CAROLINE.

Est-ce ainsi, madame, que vous croyez l'acquérir? Je ne devine que trop, par quels moyens cette lettre est tombée entre vos mains. Je n'ose juger les motifs qui vous guident en ce moment... Mais quels qu'ils soient, je ne dois compte de ma conduite qu'à mon époux. Je le vois, on veut m'envelopper dans un piége

affreux, moi, jeune, sans expérience, et qui croyais trouver dans cette cour des amis et des soutiens... car enfin, que suis-je en ces lieux? une victime couronnée, en butte à toutes les calomnies, exposée à tous les regards... Je ne m'abuse point, madame, vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée. Je croyais trouver en vous une mère tendre, je n'ai trouvé qu'une rivale et une ennemie. Mais dites-moi, comment ai-je mérité votre haine? Incapable de nuire à qui que ce soit, ai-je pu déplaire à la mère de mon époux? Je vous ai respectée, aimée; j'ai cherché à vous conserver votre crédit: pourquoi me haïssez-vous?

JULIANNE.

Que vous me jugez mal, madame : vous ai-je jamais donné le moindre motif de croire que je ne vous rendais pas la justice que vous méritez? N'est-ce pas moi qui ai conseillé à mon fils de vous élever au trône de Danemarck? N'ai-je pas moi-même pressé le moment où je devais vous céder mon influence sur le cœur du roi? Depuis que vous êtes en ces lieux, n'ai-je pas eu pour vous toutes les déférences...?

CAROLINE.

Des déférences! ah! madame, plût au ciel que vous eussiez pour moi des sentiments plus tendres!

JULIANNE.

Je les ai, n'en doutez pas : je suis désolée de vous avoir causé quelque peine; mais, après tout, l'objet de notre différend n'est qu'une bagatelle. Je suis sûre que cette lettre ne contient rien d'offensant pour le roi. Le

ministre vous prie d'employer votre crédit pour lui... il sait que vous daignez vous intéresser à son sort... mais quoi! vous pâlissez!

CAROLINE.

Je ne suis pas bien, madame, permettez...

JULIANNE.

Je ne vous quitterai pas dans l'état où vous êtes. Quel intérêt aurais-je à nuire à une jeune reine pour qui je sentais de l'amitié, avant même de la connaître, et qui, par ses vertus, a justifié l'idée que je m'étais formée d'elle? Je dois bien plutôt soutenir mon ouvrage et regarder les ennemis de Caroline comme les miens: vous devez sentir, comme moi, qu'il est nécessaire que je sache ce que vous écrit Struensé, afin de pouvoir étouffer les bruits calomnieux qu'on répand contre vous.

CAROLINE.

Si vous avez de moi l'idée que vous faites paraître, une preuve est inutile; si vous ne l'avez pas, je ne dois pas descendre à une justification honteuse.

JULIANNE.

Quoique je sois loin de douter du respect que vous inspirez, il se peut faire que le ministre, ayant eu le bonheur d'être admis dans votre société intime, ait pu se croire dispensé des lois sévères de l'étiquette; il est possible que son cœur, élevé au-dessus de tous les préjugés, n'ait pas été insensible aux vertus qui vous distinguent et aux charmes touchants qui vous embellissent. S'il a eu cette erreur, vous ne pouvez en être responsable; lui-même est digne d'excuse : car vous

savez que souvent on n'est pas maître de ses penchants, qu'il est des sentiments que nous ne pouvons réprimer, et qui ne sont des crimes qu'autant que l'on est sorti des bornes du respect. Vous êtes trop vertueuse pour ne pas penser que dans ce cas il n'y a que moi qui puisse vous donner des conseils et diriger votre conduite.

CAROLINE.

Je vous le répète, je suis fort mal; il m'est impossible de poursuivre cette conversation.

JULIANNE.

Elle ne peut être remise à un autre moment. Savez-vous que les propos répandus sur cette intrigue prétendue, circulent de bouche en bouche? que l'évènement de ce matin augmente la fureur des ennemis de Struensé? que le roi peut à chaque instant être prévenu par un autre? que moi seule je puis vous servir dans cette circonstance et détourner les malheurs qui vous menacent?

CAROLINE.

Mon époux, loin d'écouter ces bruits, saura apprécier les personnes qui se plaisent à les répandre.

JULIANNE.

Je vous avoue, madame, qu'une résistance aussi opiniâtre commence à m'étonner?

CAROLINE.

Vous ne devez pas en être surprise après la manière dont vous vous êtes procuré cette lettre.

JULIANNE.

Prenez garde de tourner en certitude des soupçons dont on osait à peine concevoir l'idée. Cette lettre vous

était adressée mystérieusement; si vous êtes sûre de n'avoir pas donné lieu à ce qu'elle renfermât des sentiments indignes de vous, vous ne risquez rien en me la lisant. S'il était vrai que je fusse votre ennemie, le seul moyen de me couvrir de confusion serait de me donner cette preuve certaine de votre innocence. Enfin, madame, comme mère de votre époux, j'ai le droit de savoir des secrets qui intéressent son honneur. C'est à ce titre sacré que je vous demande la lecture de cette lettre.

CAROLINE.

Je suis reine, madame, et avec ce ton d'autorité vous n'obtiendrez rien de moi.

JULIANNE.

Tout doit donc concourir à confirmer nos soupçons. Je vais rendre compte au roi de cette conversation. Vous vous troublez?

CAROLINE.

Moi!..

JULIANNE.

Ce trouble affreux est un signe certain de votre honte. Vous avez trahi votre époux.

CAROLINE.

Moi, madame!...

JULIANNE.

Ces bruits qui circulent ne sont que trop véritables.

CAROLINE.

Quoi! vous m'outragez?...

JULIANNE.

Vous avez outragé l'honneur en écoutant les vœux d'un homme vil, obscur.

CAROLINE.

O ciel!...

JULIANNE.

S'il était vrai que vous n'eussiez pas à rougir de ce que contient cette lettre, vous en eussiez fait à l'instant la lecture.

CAROLINE.

C'en est trop. Eh bien! madame, quels que soient les sentiments que cette lettre exprime, elle est loin d'être telle que vous le soupçonnez. Struensé est incapable de m'adresser un écrit que je puisse craindre de lire.

(Elle décachète la lettre.)

JULIANNE.

Cette conduite vous rend toute mon estime.

CAROLINE, lit.

« Je m'empresse de calmer vos inquiétudes sur mon « sort. J'ai vu le roi, et je triomphe encore une fois « de mes ennemis. O combien l'intérêt que vous me « témoignez m'est précieux et cher! vos lettres...

JULIANNE.

Vous lui écrivez?

CAROLINE.

Oui, madame.

JULIANNE.

Poursuivez.

CAROLINE.

« Vos lettres adoucissent l'amertume de mes cha-
« grins : je les lis, les relis sans cesse, et mon cœur
« dévoré... que n'êtes-vous... ou plutôt... la distance... »

JULIANNE.

Cette lecture vous fatigue, je le vois.

(Elle lui arrache la lettre des mains.)

CAROLINE.

Madame!... ô ciel!... je me meurs!

JULIANNE, sonne.

Quelqu'un... accourez!.. la reine se trouve mal, secourez-la.

SCÈNE X.

CAROLINE, JULIANNE, MARIA.

MILADY.

Quel bruit!... Madame... ô ciel!... la reine en cet état?...

JULIANNE.

Prenez soin d'elle.... je vais... — Je triomphe enfin. Cette lettre, cette lettre précieuse qui doit foudroyer mes ennemis... elle est en mon pouvoir! Voyons encore... (*Elle la parcourt.*) C'est trop peu pour ma haine, mais c'est assez pour la vengeance. Voyons Hocborn, voyons le duc; la prudence de l'un, l'indiscrétion de l'autre, me serviront également. Tremble, Caroline, tu as osé me ravir mon crédit! Tremble, ministre audacieux, tu as osé braver ma haine; mais

le moment approche où tu vas être puni de ta téméraire ambition.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

CAROLINE, MILADY.

CAROLINE, revenant à elle.

O ciel!... Où suis-je?... Struensé!... Cette lettre...

MILADY.

Madame...

CAROLINE.

C'est toi, Maria! Qu'est devenue la reine-mère.... Oh, si tu savais!... tu aimes Struensé; ses jours te sont chers...

MILADY.

Eh bien!...

CAROLINE.

L'infortuné! Il périra peut-être... je connais ses ennemis, leur implacable haine...

MILADY.

Vous m'effrayez, madame, et quel est donc le motif?...

CAROLINE.

Une lettre où son cœur..... l'imprudent! C'est moi qui l'ai perdu. Mais Maria, ne peux-tu rien pour lui? La reine-mère t'estime, elle t'aime; cours te jeter à ses pieds, dis-lui qu'il doit être ton époux, que bientôt...

MILADY.

Eh, madame! ignorez-vous que cet hymen est rompu; que vous-même...

CAROLINE.

Moi, m'opposer à ces nœuds! non, Maria, maintenent je les désire. Il faut que cette union s'accomplisse. Courons sur les pas de la reine; embrassons ses genoux; qu'elle voie nos larmes, nos douleurs, qu'elle sauve Struensé, ou qu'elle me fasse partager son sort... Mais où m'emporte un aveugle désir! ne connais-je pas cette reine altière, son insatiable ambition? Elle a médité la perte du ministre, la mienne. Elle rirait de mes douleurs. Courons chez le roi, il saura la vérité! Malheureuse! que vais-je faire? Il est peut-être déja prévenu. Qui sait si cet aveu ne ferait pas naître des soupçons. De quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois pour moi, pour Struensé, que des méchants et des malheurs.

MILADY.

Expliquez-moi...

CAROLINE.

Ah! tu sauras trop tôt... Maria... cours au palais du ministre... dis-lui que je veux lui parler... qu'il vienne à l'instant même...

MILADY.

Vous ne pouvez le voir... il accompagne le roi qui vient de partir pour la chasse.

CAROLINE.

Comment l'instruire? Fais monter un page à cheval, je vais écrire... il faut absolument qu'il apprenne...

MILADY.

Calmez-vous, de grace...

CAROLINE.

Me calmer; le puis-je!... Sais-tu quel sort menace mon imprudent ami! des fers ou l'échafaud.

MILADY.

L'échafaud! O ciel!

CAROLINE.

Oui, Maria, et c'est moi qui l'aurai perdu. Voilà quel sera peut-être le fruit de la juste protection que j'accordai à ses vertus. Faveur des grands, tels sont tes funestes effets! On te sollicite pourtant!... Viens, mon amie, je dois t'ouvrir mon ame; tu connaîtras le sujet de mes inquiétudes; tu me dois tes conseils, ton amitié : ô Maria, je suis bien malheureuse!... Mais le temps fuit, suis-moi, viens m'aider à sauver un infortuné, dont la perte pourrait compromettre mon époux, exposer mon honneur, et peut-être ma vie.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

JULIANNE, SEULE.

Le roi n'est pas encore de retour : que les heures coulent lentement!... Je crois toujours entendre dans les cours le bruit des gardes, le tumulte de sa suite!.. Orgueilleux ministre, en ce moment peut-être assis auprès du roi, tu cherches à charmer ses ennuis par des traits d'esprit, des saillies... ou plutôt tu l'irrites contre nous. Que ne puis-je être près de toi! Quelle jouissance pour moi de te faire passer subitement de l'excès de la gaieté au comble de la disgrace! Elle est là cette lettre qui doit t'écraser. Une heure, une heure encore, et tu rentres dans la poussière d'où jamais tu n'aurais dû sortir. — Mais que me veut Maria?

SCÈNE II.

JULIANNE, MILADY.

MILADY.

Votre majesté me pardonnera si j'ose l'interrompre...

JULIANNE.

Que voulez-vous, milady?

MILADY.

La reine désire avoir avec vous un entretien particulier.

JULIANNE.

La reine veut m'entretenir?

MILADY.

Oui, madame : vous ne lui refuserez pas cette grace; sa douleur...

JULIANNE.

Sa douleur! quel peut en être le motif?

MILADY.

Madame...

JULIANNE.

Vous le savez, Maria?

MILADY.

Ce n'est point à moi à pénétrer les secrets de ma souveraine. Que dois-je lui répondre?

JULIANNE.

Que je ne puis consentir à sa demande; que le roi doit bientôt arriver de la chasse, et qu'il faut que je me prépare à lui parler aussi en particulier; à lui révéler des secrets importants.

MILADY.

Oh! madame... de grace, suspendez ce terrible entretien... Songez...

JULIANNE.

Vous avez donc pénétré les secrets de votre souveraine?..

MILADY.

Je sais que vous tenez en vos mains le sort d'un

malheureux que je voudrais sauver au prix même de mon existence.

JULIANNE.

Vous, madame! avez-vous donc oublié si tôt l'outrage qu'il vous a fait en refusant votre main?

MILADY.

Il ne m'a point outragée.

JULIANNE.

Quoi! vous, d'un sang si au-dessus du sien?

MILADY.

Est-ce un titre pour être aimée?

JULIANNE.

Vous, qui vous abaissiez...

MILADY.

On ne s'abaisse point en élevant le mérite.

JULIANNE.

Cet insensé oser porter ses vœux!..

MILADY.

Est-on maître de son cœur?

JULIANNE.

Vous êtes bien généreuse... Vous avez oublié...

MILADY.

Tout, hors son malheur. Ah! madame, si vous m'avez crue digne de votre estime, si j'ai mérité longtemps vos bontés, accordez-moi cette dernière faveur. Daignez entendre votre fille, daignez être sensible à ses prières. Elle est digne de votre amour, de mon respect, et du bonheur que vous pouvez encore lui conserver.

JULIANNE, après un moment de réflexion.

Allez, Maria; dites lui que je l'attends en ces lieux.

SCÈNE III.

JULIANNE, SEULE.

Caroline veut me parler. La voilà donc enfin cette reine si fière, l'idole de ses courtisans, l'amour du peuple, l'admiration du Danemark!... Elle daigne rechercher ma protection. Je devine le motif qui la conduit aujourd'hui vers moi : elle prétend sans doute m'empêcher de faire usage d'un écrit... Oh! non, non, madame, j'ai dévoré trop long-temps l'obscure nullité de mon existence. Elle approche; feignons d'ignorer le motif de sa visite.

SCÈNE IV.

CAROLINE, JULIANNE.

CAROLINE.

Combien je vous sais gré de la complaisance que vous daignez avoir en m'accordant le plaisir de vous entretenir un instant.

JULIANNE.

Ne suis-je pas toujours à vos ordres, madame?

CAROLINE.

Madame! Ne m'appellerez-vous donc jamais votre fille?

JULIANNE.

Ce titre est dans mon cœur; mais l'habitude du respect...

CAROLINE.

Du respect!...

JULIANNE.

Vous me paraissez maintenant bien remise de votre indisposition?

CAROLINE.

Je ne me plaindrai pas de l'évènement qui en a été la cause. Mon projet, en venant vous trouver, n'est pas de vous faire des reproches; je ne viens, madame, que pour vous demander une grace.

JULIANNE.

Une grace à moi!... N'est-ce pas vous qui pouvez les accorder? Tout le monde n'ambitionne-t-il pas votre protection? Tous les courtisans ne briguent-ils pas votre faveur? D'un mot vous élevez l'homme obscur, d'un mot vous écrasez l'homme puissant.

CAROLINE.

Ma situation présente me force à dévorer tout ce que ce discours peut avoir d'amer et de cruel. Sans doute, j'ai joui d'un pouvoir que je n'ai point recherché, et le ciel m'est témoin que je n'en abusai jamais... Si j'ai commis quelque injustice, si j'offensai sans le savoir quelques personnes, je suis prête à réparer mes torts.

JULIANNE.

Vous ne pouvez en avoir : mais pardon, madame,

si je vous rappelle le motif qui m'honore de votre présence.

CAROLINE.

Vous le devinez facilement. Je viens vous prier de me rendre l'écrit fatal...

JULIANNE.

Vous le rendre!... Vous n'avez pas dû l'espérer. Je vais vous parler avec franchise. Graces à vous, madame, j'ai perdu toute la considération dont je jouissais à la cour de mon fils. Non contente de m'arracher les droits que la nature pouvait me donner sur son cœur, vous avez élevé entre lui et moi une barrière insurmontable : vous avez fait passer le pouvoir dans des mains indignes de le posséder; vous m'avez enlevé mon crédit; vous avez disgracié mes créatures: j'ai perdu la faveur du roi, et peut-être l'amour du peuple. Je me suis vue solitaire au milieu d'une cour où pendant quinze ans j'avais donné des lois; et lorsque la fortune ou le hasard, me fournit les moyens de me venger de mes oppresseurs, de recouvrer mon pouvoir, de ressaisir les rênes du gouvernement, je négligerais un si bel avantage! non, madame, cessez de concevoir un espoir qui ne peut être accompli. J'ignore quel effet produira dans l'esprit de votre époux la lettre d'un insolent ministre; mais je sais que je tenterai tout au monde pour exciter contre lui la fureur du roi. Plus sa fortune fut rapide, plus sa chute doit être éclatante. Il doit s'attendre à tout : ou les fers, ou l'exil, ou la mort! voilà le sort que je lui garde et qu'il a mérité.

CAROLINE.

Hélas! songez-vous qu'en cédant au sentiment d'une vengeance peu réfléchie, en perdant le ministre, vous faites naître contre moi des soupçons...

JULIANNE.

Je suis fâchée, madame, que la lettre puisse y donner lieu. Je n'ose vous croire coupable; mais s'il était vrai qu'un moment d'erreur...

CAROLINE.

Vous me soupçonnez?...

JULIANNE.

Je ne cherche pas à lire dans les secrets des cœurs ; mais quel que soit le véritable sens de la lettre que je possède, sans m'informer si certaines phrases ambiguës peuvent vous accuser, il me suffit de savoir que cet écrit intéresse l'honneur du roi. Il ne m'appartient pas de pénétrer dans une intrigue déja soupçonnée par les courtisans, devinée par les femmes, et peut-être publique pour tout le monde, excepté pour votre aveugle époux.

CAROLINE.

Je sens que la rougeur, madame..... vous ne voyez pas les pleurs...

JULIANNE.

Vous n'avez pas vu les miens, je les répandais dans le silence.

CAROLINE.

O madame! par ce titre que je possède, par le nom de fille que m'a donné quelquefois votre bonté, daignez au moins différer votre vengeance. Ce n'est pas le

désir de conserver plus long-temps le ministère à l'infortuné Struensé... Non, non, madame, qu'il soit obscur, qu'il rentre dans la médiocrité dont il est sorti; je ne regrette point pour lui des honneurs, je ne sollicite que votre pitié!

JULIANNE.

En me priant avec cette chaleur, songez-vous, madame, que vous vous accusez à mes yeux d'un crime dont je n'osais encore vous croire capable?

CAROLINE.

Oh! je suis innocente, j'en jure par le ciel qui connaît le fond de mon cœur. Jamais, non, jamais la bouche de Struensé ne proféra un mot qui pût me faire soupçonner le terrible penchant qui l'entraîne vers moi. S'il est vrai que son cœur ait senti le pouvoir d'un amour coupable, jamais sa conduite n'a dû me le faire soupçonner, et ces phrases ambiguës qui peuvent paraître à vos yeux, aux yeux des étrangers, des preuves de son crime, ne sont peut-être que les tendres épanchements d'une innocente amitié. Un sujet ne peut-il donc oublier un instant l'éclat qui nous environne pour ne voir en nous qu'une amie? Vous même, madame, dont la beauté, les vertus ont honoré si long-temps le Danemark, n'avez-vous jamais trouvé un être sensible, qui fût digne de votre estime? Avez-vous été coupable en oubliant un instant la fatigante étiquette des honneurs? N'avez-vous jamais épanché vos peines dans le sein d'un sujet fidèle, que vous ayez trouvé digne d'être votre ami?

JULIANNE.

Oui, madame; mais jamais on n'a oublié la distance...

CAROLINE.

Hé bien! s'il était vrai qu'un de vos sujets eût cédé au tendre penchant qui l'entraînait vers vous, s'il eût osé vous dire qu'il vous aimait, madame, l'eussiez-vous accablé du poids de votre colère? Les fers, l'exil, ou la mort, auraient-ils été le prix d'un indiscret penchant? Non, non, la femme la plus vertueuse ne punit point aussi sévèrement le commun hommage qu'on rend à la beauté. Que Struensé soit puni, j'y consens; qu'il quitte aujourd'hui même le ministère, le royaume, si vous l'exigez; mais ne troublez pas le repos de mon époux: il aime Struensé; il adore son épouse, n'irritez pas sa jalousie; quelque injuste qu'elle puisse être, je dois en craindre les effets. Respectez sa tranquillité, son bonheur; qu'il ne perde pas en même temps son épouse et son ami.

JULIANNE.

Mais qui répondra, madame, que Struensé docile à vos ordres...

CAROLINE.

Moi! moi, je réponds de lui: ce soir même, il s'exile volontairement. Il abandonne le rang, les honneurs où le porta mon crédit; vous rentrez dans tous vos droits, vous reprenez votre ascendant sur l'esprit du roi. Le duc, le ministre, tous les grands attachés à votre parti rentrent dans les honneurs: moi-même, madame, soumise à vos conseils, je ne veux régner que par vos avis: voyez maintenant en moi une fille tendre, sou-

mise, respectueuse, qui n'agira que par vos volontés : oui, vous serez encore ma mère, mon auguste mère.

JULIANNE.

Caroline!...

CAROLINE.

Votre cœur est ému, et, je le vois, la nature l'emporte. Vous renfermerez dans votre sein ce terrible secret; vous respecterez mon repos, ma douleur; vous m'accorderez le pardon de Struensé. C'est au nom de votre bonheur, du mien, de celui de votre fils, que je vous en presse à genoux.

JULIANNE.

Eh bien! je consens à ne jamais parler de cette lettre funeste! que Struensé demain ne soit plus au ministère... Vous m'entendez... Allez, je vous donne ma parole d'oublier et son injure et ma vengeance; allez, ma fille.

CAROLINE.

O ma mère!...

(Elle lui baise la main.)

SCÈNE V.

JULIANNE, HOCBORN, LE DUC.

JULIANNE.

En effet, ce moyen est peut-être plus sûr; mais j'aperçois nos amis; qu'ils apprennent...

HOCBORN.

Madame, le roi arrive à l'instant de la chasse, il s'est rendu dans son cabinet; il s'y est même enfermé

avec son ministre. Disposez-vous à l'aller trouver... La reine n'a pu encore parler à Struensé, il ne sait pas qu'une lettre indiscrète...

LE DUC.

Faites bien connaître au roi le style galant de son cher favori.

JULIANNE.

Cette entrevue est inutile. Le roi ne connaîtra jam ais cette lettre.

LE DUC.

Qu'entends-je?

HOCBORN.

Quoi! madame, songez-vous que notre disgrace est certaine? Tout à l'heure encore, le hasard nous a fait nous trouver à l'arrivée du roi; il nous a distingués de la foule des courtisans qui l'environnaient, et a jeté sur nous des regards de fureur et de mépris.

JULIANNE.

Demain vous serez tous les deux au comble de la faveur.

HOCBORN.

Quoi! sans éclairer le roi?

JULIANNE.

Sans éclairer le roi.

LE DUC.

Daignez nous expliquer cette énigme.

JULIANNE.

J'ai vu la reine; elle m'a promis la disgrace du ministre, son éloignement de la cour, l'élévation prompte de tous ceux qui me sont attachés. Caroline est faible,

je possède un titre qui me répond de son obéissance à mes ordres; elle peut tout sur le cœur du roi, et son dévouement à mes moindres désirs fera plus pour notre ambition que le courroux du roi, la disgrace de la reine, et la mort même de Struensé.

LE DUC.

Je n'ai rien à dire : ce plan me paraît bien conçu. Rendons seulement le docteur à l'humanité souffrante, et je suis satisfait.

HOCBORN.

Et moi, je ne le serai que de l'instant où j'apprendrai que sa tête est tombée sur un échafaud.

JULIANNE.

Comment?

HOCBORN.

Il ne s'agit pas ici de transiger.

JULIANNE.

Mais songez que les moyens extrêmes doivent être employés...

HOCBORN.

Aussitôt qu'on peut trouver l'occasion de triompher de ses ennemis.

JULIANNE.

Mais les pleurs de la reine...

HOCBORN.

Vous ont trompée.

JULIANNE.

Mais la tranquillité de mon fils...

HOCBORN.

Doit être un instant troublée, pour assurer notre

salut. Il ne faut pas se le dissimuler : ou Struensé triomphe et nous sommes perdus...

JULIANNE.

Mais il ne le peut, puisqu'il va quitter à l'instant le ministère.

HOCBORN.

Et vous croyez à sa disgrace volontaire? Détrompez-vous, madame, croyez plutôt à la vôtre. Déja même le bruit se répand à la cour que vous partagerez notre sort, et que votre exil...

JULIANNE.

Non, je ne puis vous croire, et la promesse de la reine...

HOCBORN.

La reine, en vous faisant cette promesse, n'a voulu que se ménager le temps d'instruire Struensé, n'a voulu que lui donner les moyens de détruire l'effet de la lettre imprudente qui lui est échappée. Maître de l'esprit du roi, lui sera-t-il difficile de le prévenir que le parti qui désire sa chute vient de tramer contre lui une insigne perfidie? Il dira que, ne pouvant attaquer les opérations de son ministère, on ose l'accuser d'un crime odieux; qu'on a poussé le désir de le perdre jusqu'à imiter son écriture. Il a des partisans nombreux, il est en faveur, son parti l'appuiera, et cette lettre, loin de prouver contre sa déloyauté, deviendra, par son artifice, l'instrument certain de notre perte.

LE DUC.

Il faut l'avouer, ministre, vous êtes le politique le plus profond...

JULIANNE.

Je commence en effet à craindre...

HOCBORN.

Si vous parvenez au contraire à parler au roi la première, si vous l'éclairez avant que son esprit ne soit prévenu, il cèdera à son premier mouvement. Vous en profiterez; nous oserons alors nous montrer à ses yeux; je fais parler mes espions, je fais paraître de nouvelles preuves, je les multiplie d'instant en instant. Votre fils, attaqué de tous les côtés, dans son honneur, dans son amour, dans sa confiance, n'a plus de conseil que nous : il connaît la vérité; il s'irrite, il éclate; Struensé est arrêté; on nomme un tribunal, nous désignons les juges, et nos ennemis sont perdus.

JULIANNE.

Cet avenir me flatte, je vole à la vengeance.

(Elle va pour sortir.)

SCÈNE VI.

JULIANNE, HOCBORN, LE DUC, D'HOLBACK.

D'HOLBACK.

J'apporte à votre majesté des ordres du roi qui la concernent, ainsi que ces deux messieurs.

JULIANNE, à part.

Je tremble...

LE DUC.

Il y a quelque chose là dessous.

HOCBORN.

De quoi s'agit-il, M. le maréchal?

D'HOLBACK.

Le roi, madame, invite votre majesté à se retirer dans ses terres de Jutland.

JULIANNE.

Je suis exilée !

D'HOLBACK.

Je vous l'annonce à regret. — M. le duc partira pour la Norwége, et ne pourra rentrer à Copenhague que sur un ordre exprès du roi. (*A Hocborn.*) Pour vous, monsieur, je souffre réellement d'être obligé de vous annoncer votre sort. C'est vous qui êtes traité avec le plus de sévérité. Vous serez conduit à la forteresse de Torile, où vous serez gardé au secret, jusqu'à ce que vous ayez rendu compte de votre administration.

LE DUC.

Je m'y étais toujours attendu; ce diable d'homme ne m'a pas pardonné mes plaisanteries.

HOCBORN.

Je suis prêt, M. le maréchal, à me rendre aux ordres du roi.

JULIANNE.

Une mère aura du moins le droit d'embrasser son fils avant de se séparer de lui pour jamais.

D'HOLBACK.

Les ordres ne sont que trop précis. Ils doivent être exécutés sur-le-champ. Les voitures sont prêtes, il faut partir.

JULIANNE.

Quelle horreur !

D'HOLBACK.

J'en gémis autant que votre majesté.

JULIANNE.

Monsieur le maréchal, vous êtes un brave militaire, vous êtes au-dessus de ces vils courtisans qui ne mesurent leur amitié que sur la faveur dont on jouit, et qui abandonnent lâchement ceux qui ont le malheur d'encourir la disgrace; j'attends de vous un dernier service.

D'HOLBACK.

S'accorde-t-il avec mon devoir?

JULIANNE.

Le hasard nous a réunis ici tous les trois; quelques mots du roi m'avaient fait prévoir le sort qui nous menaçait. Pour l'éclairer sur notre conduite, j'avais le dessein de lui faire tenir une note justificative. Vous ne pouvez me refuser de la présenter au roi avant notre départ.

D'HOLBACK.

Je ne puis m'y prêter, mon devoir s'y oppose.

JULIANNE.

Est-il possible qu'on nous condamne sans nous entendre?

D'HOLBACK.

Je ne puis interpréter les ordres qu'on me donne; mais voici le ministre....

JULIANNE.

Vient-il insulter à notre malheur?

D'HOLBACK.

Il en est incapable.

SCÈNE VII.

JULIANNE, LE DUC, D'HOLBACK, HOCBORN, STRUENSÉ.

JULIANNE.

Venez-vous, monsieur, exécuter vous-même les ordres de mon fils ?

STRUENSÉ.

Ma conduite passée me met à l'abri d'un pareil soupçon. Je n'ai pu prévenir les ordres sévères du roi. Je lui ai vainement fait sentir ce qu'il devait à une mère tendre..... je lui ai rappelé tous les services que les aïeux de M. le duc avaient rendus à l'état. Je lui ai dit que M. Hocborn avait tous les talents qu'on pouvait désirer dans la place qu'il occupe.... mes prières ont été inutiles. C'est un transport de colère qui se dissipera d'autant plus promptement qu'il a éclaté avec plus de violence.

LE DUC.

Quoi! vraiment, monsieur, vous avez cherché à le calmer ?

STRUENSÉ.

Vous n'en douterez plus, monsieur, quand vous saurez que si je n'ai pu changer les ordres de Sa Majesté, je suis parvenu au moins à les adoucir.

JULIANNE.

Quoi ?

STRUENSÉ.

Votre exil, madame, et celui de M. le duc n'avaient

point de terme. J'ai obtenu avec beaucoup de peine qu'ils fussent limités.

JULIANNE.

Puisque vous vous intéressez si vivement à notre sort, vous ne trouverez pas mauvais qu'avant de partir, je réclame un droit qu'on ne peut me refuser. Je possède un écrit qui peut me justifier aux yeux de mon fils. J'avais prié M. le maréchal de le porter au roi. Il me la refusé.

STRUENSÉ.

Vous avez eu tort, maréchal.

D'HOLBACK.

Mon instruction porte que l'ordre sera exécuté sans délai, et que je ne me chargerai point de semblables réclamations. Le roi pourrait trouver mauvais...

STRUENSÉ.

Les rois ne se fâchent jamais quand on adoucit des ordres rigoureux. Je suis sûr que Sa Majesté vous saura gré de cette démarche.

D'HOLBACK.

Dans mon état on est soumis....

STRUENSÉ.

Allez, maréchal, je prends tout sur moi. M. d'Holback s'acquittera, madame, de la commission dont vous le chargez.

JULIANNE.

Avant de fermer cet écrit, je voudrais y ajouter quelques mots de ma main pour mon fils.

STRUENSÉ.

Vous le pouvez, madame.

(Elle se met à une table qui est d'un côté, le duc et Hocborn sont près d'elle. D'Holback et Struensé sont de l'autre côté.)

D'HOLBACK.

Vous faites une imprudence. Le roi est irrité, il veut être obéi ponctuellement. Vous vous exposez à lui déplaire.

STRUENSÉ.

Quand il s'agit d'une bonne action, une crainte frivole doit-elle m'arrêter ?

HOCBORN, bas, à la reine qui écrit.

Bon! appuyez sur ce mot. (*Il revient vers Struensé.*) Je regrette, M. le comte, que ma disgrace m'empêche de vous témoigner ma reconnaissance.

LE DUC, bas à la reine.

Cette phrase peut être interprétée plus malignement. (*A Struensé.*) Ma foi, je n'attendais pas de votre part autant de générosité.

D'HOLBACK.

Voyez, ils se concertent ensemble.

STRUENSÉ.

Qu'importe ?

HOCBORN, bas à la reine.

Votre entretien avec la reine.

LE DUC.

Son évanouissement.

HOCBORN.

Ses aveux. (*A Struensé.*) Je vous prie, M. le comte,

quand vous verrez le roi de lui dire avec quelle soumission nous obéissons à ses ordres.

STRUENSÉ.

Vous pouvez y compter.

JULIANNE.

J'ai fini. (*Hocborn ferme le paquet.*) Voilà, M. le comte, l'écrit qui pourra me justifier.

STRUENSÉ.

Maréchal, portez-le au roi, et ne craignez aucune suite....

D'HOLBACK.

Arrêtez, comte; je dois parler, je ne peux m'empêcher de vous dire ma pensée, dussé-je offenser la reine-mère. Je ne peux vous cacher ce que j'ai sur le cœur. Vous êtes ici au milieu de vos ennemis. Ils ont trâmé tant de complots contre vous, ils ont été si près de réussir.... J'ai un secret pressentiment que ce paquet renferme quelque chose qui peut vous perdre pour jamais.

JULIANNE.

Maréchal, vous osez penser....

HOCBORN.

Ces soupçons affreux...

STRUENSÉ.

Ne sauraient m'empêcher de vous être utile. Maréchal, portez cette lettre au roi, et regardez cette démarche comme un service que vous me rendez.

D'HOLBACK.

J'obéis à regret; puissé-je m'être trompé!

SCÈNE VIII.

JULIANNE, LE DUC, HOCBORN, STRUENSÉ.

JULIANNE.

Soyez sûr, monsieur, que je n'oublierai jamais votre conduite en cette occasion.

HOCBORN.

Il peut arriver un temps où nous serons dans le cas de reconnaître ce service.

LE DUC.

Nous saurons alors nous acquitter envers vous.

STRUENSÉ.

C'est sans intérêt que j'ai fait un acte de justice, dont je ne pouvais me dispenser. J'ai tout lieu de croire que le courroux du roi ne tardera pas à s'apaiser. Alors j'obtiendrai facilement qu'il rappelle des personnes aussi distinguées par leur mérite que par leur attachement pour lui. Nous fûmes divisés pour de petits intérêts d'ambition, que le bien de l'état nous réunisse. Travaillons de concert à faire le bonheur du peuple; secondons le roi dans ses intentions vertueuses, et faisons nos efforts pour que la félicité publique naisse de notre union.

LE DUC.

Ce tableau charmant, mon cher comte, me fait regretter de partir si vite.

STRUENSÉ.

Vous avez de l'esprit, monsieur le duc; mais ne

vous serait-il pas possible de l'employer à des choses plus utiles qu'à dénigrer un gouvernement auquel vous devez être attaché, et de qui, jusqu'à présent, vous n'avez éprouvé aucune injustice?

LE DUC.

J'aurai le temps de mettre à profit des avis aussi utiles.

JULIANNE.

Le duc est un peu aigri; mais moi, monsieur, je suis décidée à me soumettre aveuglément aux ordres du roi, bien sûre que, pendant mon absence, j'aurai auprès de lui un défenseur zélé... Le cabinet s'ouvre.

SCÈNE IX.

Le DUC, STRUENSÉ, JULIANNE, HOCBORN, Un OFFICIER.

L'OFFICIER.

Le roi suspend l'ordre qu'il a donné, et invite votre majesté, monsieur le duc, monsieur Hocborn, à l'aller trouver sur-le-champ.

(Mouvement de joie dans les trois personnages.)

JULIANNE.

Dieu!

HOCBORN.

Est-il possible!

STRUENSÉ.

Qu'est-il arrivé?

JULIANNE.

Nous nous rendons, monsieur, à l'ordre que nous

venons de recevoir. Nous avons su distinguer vos véritables sentiments, apprécier les protestations que vous nous avez faites; nous savons aussi quel prix nous devons mettre aux services que vous nous avez rendus.

SCÈNE X.

STRUENSÉ seul.

Quel changement de langage! Ils se sont regardés d'un œil triomphant. Que croire? que penser?

SCÈNE XI.

STRUENSÉ, LE PAGE.

LE PAGE.

Oh! monseigneur, je tombe à vos pieds... Pardonnez-moi... Vous êtes trahi!

STRUENSÉ.

Levez-vous, expliquez-vous.

LE PAGE.

Cette lettre, monseigneur, cette lettre pour la reine... Eh bien!.. Hocborn... Le traître... Il a abusé de son pouvoir... Cette lettre est entre ses mains.

STUENSÉ.

Ah! Malheureux! (*Il se promène comme un insensé.*) Que faire?.. Que répondre?.. une reine compromise... O terre que ne peux-tu m'engloutir... Cours, malheureux, cours avertir la reine... Cours, te dis-je,

franchis toutes les barrières. Qu'à l'instant elle apprenne cet horrible mystère... Que vois-je? La reine pâle, tremblante... O ciel! comment oser paraître à ses regards?

SCÈNE XII.

CAROLINE, STRUENSÉ.

CAROLINE.

O Struensé! C'est vous que je cherchais.

STRUENSÉ.

Pour m'accabler de vos reproches, de votre indignation!

CAROLINE.

Pour vous plaindre, pour vous sauver s'il est possible.

STRUENSÉ.

Vous savez qu'une lettre funeste...

CAROLINE

Elle est dans les mains du roi. Instruite de cette perfidie, j'ai couru chez mon époux; un regard terrible m'a forcée de m'en éloigner. La reine-mère, que cette femme est funeste! a jeté sur moi un coup d'œil dédaigneux. Sa joie cruelle s'est manifestée par un sourire amer. Hélas! en cet instant, peut-être, elle fait signer au roi votre perte et la mienne.

STRUENSÉ.

Votre perte! non, madame, je suis le seul coupable; seul, je dois porter la peine de mon crime. Eh! qui sait

jusqu'où peut aller la méchanceté des hommes, et la crédulité du roi! S'il est trompé, madame, quels seront vos dangers!...

CAROLINE.

Struensé, ne songeons qu'aux vôtres.

STRUENSÉ.

Non, je ne puis souffrir plus long-temps que la beauté, la vertu, soient calomniées : je cours chez le roi, je me jette à ses pieds, je prouve votre innocence, et mon désespoir m'en fournit le moyen; je dis hautement que cette lettre, dont on vous fait un crime, ne peut être attribuée qu'à l'égarement de ma raison; j'avoue que depuis long-temps une flamme criminelle règne dans mon cœur, que, malgré tous mes efforts, je n'ai pu surmonter cette terrible passion, que, sans égard à vos vertus, au respect que je devais à votre rang, j'osai la nourrir d'un criminel espoir. Je lui dirai que vous fûtes le but de tous mes travaux, le rêve de mon ambition; que mon cœur se consume des feux d'un amour qu'on ne peut arracher de mon sein qu'en me donnant la mort.

CAROLINE.

Et croyez-vous que je puisse vous voir employer une feinte qui peut vous perdre pour jamais! Je vous suivrai chez le roi; je lui dirai que la première j'osai vous écrire, que mon cœur toujours pur, mais entraîné par un sentiment d'estime et d'amitié se plut à rapprocher la distance qui nous sépare; que, la première, je rompis cette barrière d'orgueil qui vous éloigne de moi; que votre lettre est celle d'un ami qui se livre sans

contrainte au sentiment qui l'inspire; je lui dirai, dussé-je me perdre aussi, que j'admire vos talents, que j'honore vos vertus, que je vous aime..... comme on aime un frère, un ami, dont l'existence est pour nous le bonheur.

STRUENSÉ.

Ah! madame... Ah! Caroline!

CAROLINE.

Ah! oui, Caroline.... c'est le nom de la sœur, de l'amie.... Mais tandis que nous nous livrons imprudemment aux consolations que nous laisse le moment présent, nous oublions l'avenir. Nos ennemis agissent, et nous négligeons les moyens qui peuvent nous dérober à leur fureur. Il ne faut plus compter sur la faveur du roi : cette lettre est terrible, il est faible; s'il cède une fois à l'adresse de la reine-mère, attendez-vous à sa vengeance. Mais vous pouvez encore tromper la joie perfide de vos persécuteurs; quittez cette terre malheureuse, allez en Angleterre. Ma nation chérit le mérite, honore le talent; vous trouverez un asile à la cour de mon père. Mais ne perdez pas un instant; le temps fuit, le danger augmente; partez : emportez mon estime, mes regrets, et le souvenir de Caroline.

STRUENSÉ.

Moi, vous quitter? jamais! jamais!

CAROLINE.

Il le faut, Struensé.

STRUENSÉ.

C'est me donner la mort.

CAROLINE.

Elle vous attend ici.

STRUENSÉ.

Près de vous, elle me sera moins cruelle.

CAROLINE.

Votre sûreté exige ce sacrifice.

STRUENSÉ.

Je n'en dois qu'à vous seule.

CAROLINE.

Qui peut donc vous retenir?

STRUENSÉ.

Je ne vous verrais plus.

CAROLINE.

Vous m'écrirez encore. Rien ne peut s'opposer à une fuite aussi nécessaire: peut-être bientôt... Partez, je vous en supplie, si mes jours vous sont précieux.

STRUENSÉ.

Puissé-je payer de ma vie ce tendre intérêt que vous prenez à moi, ô Caroline!...

CAROLINE.

On approche, Struensé, mon ami! Sauvez vos jours, et vous sauvez les miens.

SCÈNE XIII.

CAROLINE, STRUENSÉ, D'HOLBACK.

D'HOLBACK, prenant la main de Struensé le ramène.

Malheureux! Pourquoi te retrouvé-je ici!...

STRUENSÉ.

Que voulez-vous dire, maréchal?

D'HOLBACK.

Je t'aime, et mon devoir me force de t'arrêter.

CAROLINE.

Est-il possible?

D'HOLBACK.

Oui, madame. Ses ennemis triomphent, le monarque est trompé, le ministre est perdu.

CAROLINE.

Ah! de grace, achevez...

D'HOLBACK.

J'ignore quel est le crime qu'on lui reproche. Je me disposais à suivre le roi, qui vient de partir à l'instant pour Copenhague : « Capitaine, m'a-t-il dit, je vous « donne l'ordre d'arrêter à l'instant Struensé, de le « faire conduire à la forteresse de Torile, et de dire « au gouverneur qu'il répond de son prisonnier sur « sa tête. » A cet ordre inattendu, je n'ai pu répondre. Pas un seul de ces vils courtisans, qui, ce matin encore imploraient votre faveur, n'a osé parler pour vous. Enfin, revenu de mon étonnement, quoi! sire, ai-je dit, c'est Struensé que l'on m'ordonne d'arrêter? celui que tout à l'heure encore vous appeliez votre ami? non, sire, je ne puis le croire coupable. Ou l'on vous a trompé, ou l'on vous trompe en cet instant.... « Silence! m'a répliqué le roi; vous avez ma confiance, « ne la perdez pas en défendant un traître. Allez, « obéissez, je compte sur votre zèle; et s'il fut votre « ami, songez que vous êtes mon sujet. » A ces mots, accablé de cet ordre rigoureux, je suis sorti de l'appartement du roi, en maudissant la cour, l'instant qui

m'y conduisit, et la fatalité qui me force aujourd'hui d'arrêter mon ami.

CAROLINE.

N'est-il donc aucun moyen de le sauver? M. le maréchal, vous êtes généreux...

STRUENSÉ.

Madame, qu'osez-vous proposer? Moi! je compromettrais ce digne capitaine! j'irais par une fuite lâche... non, non, plutôt mourir cent fois...

D'HOLBACK.

Je devine votre dessein. Quelques instants plus tard je ne pourrais vous seconder. Je viens de recevoir cet ordre rigoureux, mes officiers l'ignorent, les gardes sont éloignés...

STRUENSÉ.

D'Holback, qu'osez-vous?...

D'HOLBACK.

Vous sauver.

STRUENSÉ.

On épie vos demarches.

D'HOLBACK.

Je ne saurais en rougir.

STRUENSÉ.

Le roi commande.

D'HOLBACK.

Il est trompé.

STRUENSÉ.

Vous êtes capitaine des gardes.

D'HOLBACK.

Et non le ministre de ses injustices.

STRUENSÉ.

Songez que les devoirs d'un soldat...

D'HOLBACK.

Je les connais; je sais combattre et mourir.

STRUENSÉ.

Mais, vos dangers....

D'HOLBACK.

On doit s'exposer pour son ami; fuyez. Un instant plus tard.... Mais, que vois-je? mon lieutenant!

SCÈNE XIV.

D'HOLBACK, CAROLINE, STRUENSÉ, LE LIEUTENANT.

LE LIEUTENANT, à Struensé.

Au nom du roi, je vous arrête.

D'HOLBACK.

Mais cet ordre...

LE LIEUTENANT.

Est maintenant le mien. Un courrier vient de l'apporter. Le roi me charge de remettre le ministre aux mains du gouverneur de Torile... M. de Fersen est prévenu des intentions du roi, et il attend son prisonnier.

STRUENSÉ, à part.

Quoi? Fersen!..

D'HOLBACK.

Mais ce changement...

LE LIEUTENANT.

N'a rien qui vous doive offenser, vous n'en avez

pas moins la confiance du monarque. Lisez cet écrit. — On vous confie la garde de la reine, ce château doit être sa demeure.

STRUENSÉ.

Ah! le coup le plus cruel!...

CAROLINE.

N'est pas celui qui me frappe.

LE LIEUTENANT, au ministre.

Pardon, monsieur, si je vous presse de me suivre; mais on sait que vous n'êtes pas sorti du palais.

STRUENSÉ.

Je vous entends. Voilà mon épée.

LE LIEUTENANT.

Vous devez me remettre aussi les ordres qui sont les dons de sa majesté.

STRUENSÉ.

Bientôt vous les aurez. Je les portai sans orgueil, je vous les rendrai sans regrets : mais cette bague.... elle est aussi le don du roi : de tous les présents que je dus à sa bonté, il est aujourd'hui le plus précieux; demain vous pourrez le reprendre à mon doigt. — Adieu, maréchal, mon ami. Madame... je vous quitte, pour jamais... pour jamais! Ah! malgré moi des pleurs... Non, soyons calme. Je vous ai dû ma grandeur, ma réputation. Je dois être digne de vous jusqu'à mon dernier soupir...

CAROLINE.

Struensé!...

STRUENSÉ, *d'une voix basse.*

Adieu, Caroline. Adieu, madame.

(Il se relève avec courage, salue la reine et sort.)

CAROLINE, *après un moment de silence.*

Suivez-moi, maréchal.

D'HOLBACK.

Oui, pour prendre part à votre sort, et vous témoigner à jamais ma douleur et mon respect.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente l'appartement du quatrième acte.

SCÈNE I.

(Il est nuit.)

D'HOLBACK, seul.

Trois heures du matin. — Le bel emploi pour un général de garder une femme! C'en est fait, je donne ma démission et je retourne aux armées. Je ne suis pas né pour la cour : on ne sait à qui se fier. On vous parle, on vous sourit, on vous donne le nom d'ami; comptez sur tous ces témoignages et vous en serez bientôt victime.... Ce malheureux Struensé!.... ses ennemis ont donc enfin trouvé le moyen de le perdre... car il ne faut plus songer à le sauver. On l'accuse d'oser aimer la reine.... une lettre surprise.... mais cette lettre ne prouve rien... Malheureux jeune homme!... je l'aimais.

SCÈNE II.

Un OFFICIER, D'HOLBACK.

L'OFFICIER.

Le major Fersen demande à parler à monsieur le maréchal. Il est suivi d'un étranger.

D'HOLBACK, à l'officier qui sort.

Qu'ils entrent! — Que me veut le major? me parler de son prisonnier? et que puis-je pour lui? le plaindre, voilà tout.

SCÈNE III.

FERSEN, D'HOLBACK.

(Un étranger à l'écart, couvert d'un grand manteau : on ne lui voit pas la figure.)

D'HOLBACK.

Major, quel motif vous amène à cette heure?

FERSEN.

Vous allez le savoir, monsieur le maréchal : écartez ces soldats.

D'HOLBACK.

(Aux soldats.)

Laissez-nous. Quel mystère avez-vous donc à m'apprendre?

FERSEN.

Je puis vous parler maintenant. — J'ai servi sous vous, monsieur le maréchal?

D'HOLBACK.

En brave officier. Aussi je vous estime.

FERSEN.

Vous savez si jamais j'ai manqué à mes devoirs.

D'HOLBACK.

Jamais.

FERSEN.

Vous savez que pour récompense de mes services,

de mes blessures, on m'a confié le gouvernement du château de Torile.

D'HOLBACK.

Le roi n'a fait que vous rendre justice.

FERSEN.

Vous savez sans doute à qui je dois cette faveur, que, malgré mes titres, je n'eusse jamais obtenue.

D'HOLBACK.

Vous la devez à vos services.

FERSEN.

Je la dois à monsieur de Struensé.

D'HOLBACK.

C'est qu'il sut toujours apprécier le mérite.

FERSEN.

Sans lui, je végèterais encore dans un grade subalterne. Mais cet emploi qu'on m'a confié, je le dois moins au ministre qu'à l'ami de mon enfance. Oui, monsieur le maréchal, j'ai passé quinze ans de ma vie avec lui : plaisirs, chagrins, fortune, tout fut commun entre nous. Le sort nous sépara, mais ne put rompre les nœuds de notre amitié. Le ministre n'oublia point le soldat; il ne m'accorda point sa protection, mais il me conserva son estime : hier encore, qu'il commandait au Danemarck, que la fortune lui souriait, il m'appelait son frère. Maintenant, que le sort lui est contraire, que, par une fatalité qu'on ne peut concevoir, il se trouve mon prisonnier; maintenant que la cour, qui ignore les liens qui nous unissent, m'ordonne d'être sévère et même barbare, que pensez-vous que je

doive faire? Struensé doit-il être mon prisonnier, ou doit-il être encore mon ami?

D'HOLBACK.

Je vous ferais injure de vous donner un conseil.

FERSEN.

Que feriez-vous à ma place?...

D'HOLBACK.

Demandez-le à votre cœur.

FERSEN.

Mon cœur à prononcé, mais que ferait le vôtre?

D'HOLBACK.

Je consens à vous répondre : ce n'est pas le maréchal qui vous parle, c'est l'ami de Struensé qui gémit comme vous sur son sort, et qui, comme vous peut-être, saurait se sacrifier pour sauver le compagnon de son enfance.

FERSEN.

Ainsi, vous consentiriez?...

D'HOLBACK.

Je le forcerais à prendre la fuite. Je resterais à la citadelle; j'attendrais ses ennemis, je leur dirais : J'ai violé les ordres du roi; j'ai manqué à mon devoir, je connais les lois, je suis coupable, mais j'ai sauvé mon ami.

FERSEN.

C'est ce que j'ai voulu faire.

D'HOLBACK.

Eh bien!

FERSEN.

Il a tout refusé : il veut un plus grand sacrifice.

D'HOLBACK.

Comment!

FERSEN.

Mais il ne dépend pas de moi.

D'HOLBACK.

De qui donc?

FERSEN.

De vous, M. le maréchal?

D'HOLBACK.

Parlez; que veut-il? que puis-je faire pour lui? Lié avec lui depuis moins long-temps, j'ai moins de droits à sa confiance; mais je l'aime, et je suis prêt à lui sacrifier tout, hors l'honneur, qui m'est plus cher que la vie.

FERSEN.

O mon général, vous ne démentez pas l'opinion qu'il a de vous.

D'HOLBACK.

Enfin, que veut-il?

FERSEN.

Voir la reine; lui parler, lui dire un éternel adieu.

D'HOLBACK.

Parler à la reine... ô ciel!

FERSEN.

La nuit est avancée, ses ennemis dorment, ses amis veillent, vous commandez dans ce palais, vous pouvez écarter les témoins, le moment est favorable. La reine peut venir dans cet appartement: nous serons présents à l'entretien. Une heure est le temps qu'il demande. Il a compté sur votre amitié, j'ai cédé à ses désirs: caché

sous des habits obscurs, il a suivi mes pas; il est dans ce palais, près de vous : le voilà qui vous demande cette grace à genoux.

(Struensé s'est avancé, et s'est vivement jeté aux pieds de d'Holback.)

SCÈNE IV.

D'HOLBACK, STRUENSÉ, FERSEN.

D'HOLBACK.

Comte, relevez-vous.

STRUENSÉ.

Non, maréchal, je reste à vos pieds, jusqu'à ce que vous m'ayez accordé la grace que j'implore.

D'HOLBACK.

Qu'exigez-vous, cruel?

STRUENSÉ.

La plus grande preuve de l'amitié dont vous m'avez toujours honoré.

D'HOLBACK.

Faut-il donc croire aux soupçons dont on a osé vous noircir? seriez-vous coupable de l'amour....

STRUENSÉ.

Ah! d'Holback, connaissez-vous l'amour? Avez-vous jamais éprouvé cette passion funeste?

D'HOLBACK.

Non, jamais...

STRUENSÉ.

Jamais! je ne puis vous répondre; croyez seulement que l'honneur.... dans ce moment encore où le déses-

poir m'égare, je suis vertueux, je le serai jusqu'à mon dernier soupir. Mais, au nom de la pitié que vous devez au malheureux qui vous implore, ne me refusez pas... demain... peut-être même au lever de l'aurore, il ne sera plus en vôtre pouvoir d'exaucer mes vœux.... je compte les instants de la vie... Peut-être bientôt... sous vos yeux... la mort...

D'HOLBACK.

Ne le crois pas, Struensé; le roi reconnaîtra son erreur : tu triompheras de la fureur de tes ennemis!

STRUENSÉ.

Oui, je puis en triompher à l'abri des tombeaux. Mais répondez-moi, dois-je espérer...

D'HOLBACK.

Quel bruit! quel tumulte! sachons...

SCÈNE V.

D'HOLBACK, STRUENSÉ, FERSEN, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Le ministre de la police suit mes pas.

D'HOLBACK.

Comment! sans me prévenir...

L'OFFICIER.

Porteur des ordres du roi, on n'a pu lui refuser l'entrée du palais : il est déja dans la chambre voisine.

D'HOLBACK, à Struensé.

Courez... non, restez.... Vous ne pouvez sortir sans

être aperçu.... malheureux ! tâchez au moins de vous soustraire à ses regards.

SCÈNE VI.

D'HOLBACK, STRUENSÉ, FERSEN, UN OFFICIER, LE MINISTRE DE LA POLICE.

HOCBORN.

M. le maréchal, vous êtes, sans doute étonné de me voir à cette heure. Vos officiers vous communiqueront les ordres du roi, vous verrez qu'en troublant le repos de ce palais, je ne fais que suivre mon devoir.

D'HOLBACK.

Et votre devoir est...?

HOCBORN.

De parler à la reine.

D'HOLBACK.

Dans cet instant !... Vous voulez troubler son sommeil? Songez qu'il est le seul bien des malheureux.

HOCBORN.

J'obéis aux ordres du roi.

D'HOLBACK.

Attendez au moins que le soleil...

HOCBORN.

Faites-vous donner les ordres du roi.

D'HOLBACK.

Je vous entends... Je l'aperçois. Sans doute éveillée par le tumulte... elle vient.

STRUENSÉ, *à part.*

Je vais la voir.

SCÈNE VII.

CAROLINE, D'HOLBACK, STRUENSÉ, FERSEN, LE MINISTRE DE LA POLICE, UN OFFICIER.

CAROLINE.

Maréchal, quelle est la cause de ce bruit? (*Elle aperçoit Hocborn.*) Quelque nouvelle sinistre, sans doute, puisque je vois ici le ministre Hocborn.

HOCBORN.

Madame, vous me rendrez plus de justice quand vous saurez... Apprenez, M. le maréchal, que l'intention de sa majesté est que j'entretienne la reine sans témoins....

CAROLINE.

Le roi m'ordonne donc aussi de vous écouter?...

HOCBORN.

Madame... Que tout le monde sorte.

(Il se fait un mouvement. Struensé se jette dans l'embrasure d'une croisée.)

FERSEN, à d'Holback.

Il nous perd sans se sauver.

(Tout le monde sort.)

SCÈNE VIII.

CAROLINE, HOCBORN.

HOCBORN.

Chargé par le roi d'un ministère aussi pénible que douloureux, je me garderais de m'offrir à vos yeux si

je n'avais l'espoir d'adoucir l'infortune qui vous accable.

CAROLINE.

Vous, monsieur, vous espèreriez calmer des maux dont vous êtes l'auteur?

HOCBORN.

Dont je suis l'auteur, madame? combien vous me connaissez mal! Vous avez le droit de me soupçonner: vous me jugez sur les apparences.

CAROLINE.

Eh quoi? n'est-ce pas vous qui, l'espion de votre reine, avez violé les droits sacrés de la confiance en vous emparant d'un écrit...

HOCBORN.

Il est vrai que cet écrit est tombé entre mes mains. Il est vrai que je n'ai pu le soustraire aux regards de la reine-mère. C'est elle qui, à l'abri du ministère, que je dois à sa protection, a disposé de mes agens pour s'assurer de votre correspondance. C'est elle qui, formant un parti contre vous, m'a lié, malgré moi, à la haine qu'elle a toujours eue contre M. de Struensé; et telle est la destinée des hommes d'état, qu'une fois engagé dans un parti, il n'a plus été en mon pouvoir de ne pas le servir; oui, madame, mon rang, ma fortune, ma vie même, dépendaient de mon obéissance à ses ordres. Ah! si vous saviez ce que j'ai souffert en cédant à ses coupables desseins, vous me plaindriez d'autant plus que j'ai toujours rendu justice à l'estimable ministre que l'on ose accuser aujourd'hui. Ce que je dis paraît vous étonner, et pourtant le ciel sait

combien je l'estime, combien je l'aime; ma place me donnant le moyen de l'approcher, de travailler avec lui, m'a fait connaître davantage ses éminentes qualités; je l'admirais, madame, et la fatalité m'a forcé de paraître au nombre de ses ennemis. Mais je veux réparer, s'il se peut, les maux dont je suis la cause innocente; si je ne puis le rétablir dans les honneurs que lui méritent ses talents, je puis au moins lui sauver l'horreur du supplice.

CAROLINE.

Vous me faits frémir.... Quoi? vous croyez que le roi...

HOCBORN.

Il se croit outragé. Cette lettre terrible, que je n'ose interpréter, a fait éclater dans votre époux tous les transports de la colère. Il se croit trompé, trahi par un ingrat, d'autant plus criminel à ses yeux qu'il l'accabla de bienfaits.

CAROLINE.

Et vous croyez que sa sévérité ?..

HOCBORN.

On doit tout craindre d'un monarque outragé. Apprenez, madame, que ma frayeur est d'autant mieux fondée, qu'il vient de nommer à l'instant même un tribunal terrible, composé du duc *d'Odensée*, du conseiller *Muller* et du chambellan *Wolf*, trois ennemis de Struensé; ils ne lui pardonneront jamais l'abaissement des nobles, ses changements dans le gouvernement, ses idées philosophiques : dès cette nuit ils se sont assemblés, et j'ai vu avec chagrin, qu'oubliant le ca-

ractère sacré de juges, ils ne suivaient, dans l'instruction de ce procès, que la haine qui leur est personnelle. La reine-mère, chef d'un parti si puissant, irrite encore cet orgueilleux tribunal qui, brûlant de servir sa vengeance, va prononcer cette nuit même une sentence de mort.

CAROLINE.

Une sentence de mort, ô ciel! et l'on ose les appeler des juges, les monstres! mais quelque barbares qu'ils soient, il faut au moins qu'ils justifient cet arrêt inique. Struensé est aimé du peuple, il a des partisans même à la cour, et si le tribunal ne craint pas la vengeance suprême, il doit au moins, pour le peuple, pour l'Europe, motiver dans sa sentence le crime de l'infortuné qu'on veut perdre aujourd'hui. Quel sera celui qu'ils oseront lui imputer?........

HOCBORN.

Cet écrit, qui vous était adressé, va le perdre pour jamais.

CAROLINE.

Quoi, cette lettre?......

HOCBORN.

Apprenez tout. Le duc, chargé d'interroger Struensé, s'est rendu à sa prison: là, employant l'adresse la plus perfide, profitant sans doute du trouble de l'infortuné ministre, le flattant d'un espoir inutile, il a su tirer de sa bouche l'aveu d'un amour qui ne peut être que coupable....

CAROLINE.

L'aveu de son amour.....

HOCBORN.

Pour vous, madame. Struensé, égaré sans doute par sa passion, a avoué que depuis long-temps il brûlait pour vous de l'ardeur la plus vive. Mais, aussi généreux que sensible, craignant que le soupçon n'atteignît votre personne sacrée, il a constamment dit que loin d'encourager ses feux, vous l'aviez accablé de votre colère, mais que lui, toujours entraîné par cet amour insurmontable, oubliant le respect qu'il devait à votre rang, à vos vertus, il avait osé, dans ce dernier écrit, vous peindre la situation de son cœur; qu'oubliant toute prudence, il avait nourri l'espoir coupable de triompher. Oui, madame, voilà la déclaration qu'il a faite.... déclaration funeste.... Le perfide duc, qui, sous le voile de l'amitié, avait arraché de lui cet aveu fatal, s'était fait suivre de plusieurs juges du tribunal qui, témoins secrets de cette déclaration, ont forcé l'infortuné de la signer à l'instant.

CAROLINE.

O ciel !

HOCBORN.

Vous sentez que, muni d'une preuve aussi convaincante, le tribunal pourra aisément justifier son arrêt.

CAROLINE.

M. Hocborn, dois-je croire ce que vous venez de me dire ?....

HOCBORN.

Madame.....

CAROLINE.

Pardonnez cette défiance à une infortunée qui ne

peut s'empêcher de se rappeler qu'elle vous compta au nombre des ennemis de Struensé. Mais cette répugnance à vous ouvrir mon cœur ne doit plus exister : oui, je dois en triompher. Il est impossible que la bonté qui règne dans vos yeux, cache en ce moment les détours d'une ame perfide. Je veux donc m'abandonner à l'espérance que je puis avoir de trouver en vous un ami sincère. Vous venez de montrer tous les dangers qui m'environnent ou plutôt qui environnent le ministre qui me dut ses grandeurs et son infortune; oui, M. Hocborn, je ne vous dissimulerai pas que je prends à M. Struensé le plus vif intérêt; que je dois à mon cœur, à la justice, de sauver les jours d'un homme qui, sans moi, vivrait encore heureux dans sa médiocrité. Vous m'avez montré la profondeur du précipice dans lequel je l'ai plongé. J'attends de votre générosité, de votre humanité, des moyens certains de le sauver. Au nom de ce que vous avez de plus cher, des larmes que vous me voyez répandre, aidez-moi, secondez-moi, sauvez mon ami de la fureur des ingrats qui ont juré sa perte; je vous en conjure à genoux.

HOCBORN.

O reine respectable et infortunée! qu'il faudrait être criminel pour abuser de l'état cruel dans lequel je vous vois plongée! Oui, madame, je ferai tout pour vous être utile, dussé-je perdre la faveur du roi. Mais quel moyen employer? je ne puis l'arracher de sa prison. Le gouverneur, homme dur et cruel, intéressé d'ailleurs par sa propre existence à ne pas laisser évader Struensé, ne me laissera pas pénétrer auprès de lui.

Il se montrerait insensible à l'or que je voudrais vainement répandre. Il n'est qu'un seul moyen, que je ne puis ni ne dois vous proposer; et vous, madame, vous ne devez ni ne pouvez l'accepter : c'est pourtant le seul....

CAROLINE.

Il est un moyen; parlez, quel qu'il soit, je puis......

HOCBORN.

Non, madame, songez qu'il vous perdrait vous-même......

CAROLINE.

Je connais Struensé, il périrait aussi pour sauver mes jours.

HOCBORN.

Mais songez que votre honneur.....

CAROLINE.

Je méprise les jugements des hommes.

HOCBORN.

Vous devez les craindre.

CAROLINE.

Je ne crains que de voir périr un innocent.

HOCBORN.

Ce moyen cruel peut vous priver du trône.

CAROLINE.

C'est un trop faible sacrifice.

HOCBORN.

Peut-être condamnée à l'exil...

CAROLINE.

J'y emporterai des souvenirs qui en adouciront les rigueurs. Mais pourquoi cette résistance? daignez m'é-

clairer sur ce moyen, et, quel qu'il soit, dût-il compromettre ma vie, je suis prête à l'adopter.

HOCBORN.

Vous le voulez? eh bien, madame, une simple lettre au tribunal peut sauver le ministre. Déclarez que la première vous avez été sensible au mérite de Struensé; qu'éprouvant pour lui les plus tendres sentiments, vous avez rapproché la distance qui vous en éloignait; que le jeune ministre, après avoir vainement lutté contre son devoir, avait enfin cédé au sentiment que vous aviez commandé: dites que sa déclaration est fausse; que, plus généreux que juste, il a voulu garantir votre honneur aux dépens de ses jours; dites enfin qu'il est innocent, et que vous seule êtes coupable.

CAROLINE.

O ciel! j'ai cru qu'on ne demandait que ma vie.

HOCBORN.

Alors le tribunal ne verra dans Struensé qu'un homme entraîné malgré lui dans une liaison coupable..... En effet, peut-on exiger des vertus au-dessus du pouvoir de la nature? si la séduction est un crime aux yeux des lois, la faiblesse est pardonnable aux yeux des hommes. Pour vous, madame, vous le savez, votre rang vous met à l'abri de la vengeance du tribunal. Fille des rois, vos sujets ne peuvent vous juger. Votre époux seul, par un exil limité, voudra peut-être venger l'honneur du trône, et les droits d'un époux.

CAROLINE.

Et la honte, M. Hocborn, qui pourra m'en garantir?

HOCBORN.

Vous aurez sauvé Struensé.....

CAROLINE.

Combat terrible ! non, non, je ne puis commettre un crime pour sauver un innocent....

HOCBORN.

Je suis loin de vous le conseiller.

CAROLINE.

Que faire, ô ciel !

HOCBORN.

Fermer votre cœur à la compassion, laisser agir le tribunal, et demain Struensé aura vécu....

CAROLINE.

Demain !..... ô ciel !..... demain !..... ô moment terrible !........

HOCBORN.

Je suis forcé de me rendre à mon devoir, je le défendrai, mais sans aucun espoir de le sauver ; excusez l'affreuse proposition que ma pitié.... Mais il va périr, et, l'intérêt qu'il m'inspire..... Je me retire, madame.

CAROLINE.

Je le ferai ce terrible sacrifice ; infortuné, je te le dois. Oui, oui, je vais signer ma honte ; je jure ici devant vous, devant ce ciel que je puis regarder sans remords, que, toujours vertueuse, mon époux.... les hommes, le ciel même ne sauraient m'accuser d'un crime que je n'ai pas commis. Je vais, puisqu'il le faut, vous donner cet écrit fatal... ô ciel ! ma main tremble...

la rougeur de mon front... O Struensé, je te sacrifie plus que ma vie....

(Elle écrit.)

SCÈNE IX.

CAROLINE, HOCBORN, STRUENSÉ.

STRUENSÉ.

Arrêtez, madame!

CAROLINE.

Struensé!

HOCBORN.

Vous ici?

STRUENSÉ.

Oui, traître : pour te couvrir de l'opprobre que tu voulus répandre sur ta souveraine. — Madame, on a voulu vous perdre; mais le ciel, sans doute, m'a conduit à votre secours : apprenez que cette déclaration qu'on a dû m'arracher, ce juge, ces témoins, sa pitié, tout est faux; rien n'est vrai que sa perfidie et le crime qu'il a médité de vous sacrifier à vos ennemis.

HOCBORN.

Monsieur?

STRUENSÉ.

Misérable! tu oses fixer les yeux sur moi... Ah! rends grace à la présence de notre souveraine; c'est elle qui retient ma fureur.

HOCBORN.

Tu me menaces! tu vas apprendre à me connaître. Maréchal! gardes!

STRUENSÉ.

Lâche! va, je suis à l'abri de ta scélératesse; je n'ai plus maintenant à craindre les coups de ta haine...

SCÈNE X.

CAROLINE, HOCBORN, STRUENSÉ, D'HOLBACK, FERSEN, GARDES.

HOCBORN.

C'est donc ainsi, maréchal, que vous faites votre devoir? le ministre est ici près de la reine.... Je cours à l'instant chez le roi... il apprendra comment vous et le gouverneur de Torile exécutez les ordres qui vous sont donnés.

(Il sort suivi de beaucoup de monde.)

SCÈNE XI.

CAROLINE, STRUENSÉ, D'HOLBACK, FERSEN, GARDES.

STRUENSÉ.

O mes amis! je vous entraînerai dans ma chute.

D'HOLBACK.

Point de reproches, de repentir, le mal est fait. Quel que soit le danger que je puisse courir, je vais trouver le roi, je lui parle le langage d'un guerrier, je fais valoir les services que j'ai rendus à la patrie; je lui montre les marques honorables de mon courage; je prouve la perfidie de ce lâche Hocborn, la méchan-

ceté du duc, la crédulité de la reine-mère, et, si le monarque se montre inexorable, si je ne trouve enfin qu'un époux trompé, qu'un tyran abusé; je lui remets ses titres, ses honneurs, je provoque sa haine, je me livre à son indignation, et je reviens vers vous attendre sa vengeance et peut-être la mort qui vous est destinée. — Venez, venez Fersen, suivez-moi; vos vertus, votre amitié pour Struensé, vous rendent digne de partager mon sort.

(Il sort avec Fersen.)

SCÈNE XII.

CAROLINE, STRUENSÉ.

STRUENSÉ.

O vertueux ami! Non, je ne m'étais pas trompé sur ton cœur... mais le plus grand service que je dois à ton amitié est le temps que tu m'accordes. O temps heureux et funeste, suspends ton cours rapide. Je veux épancher mon cœur dans le sein d'une amie; que son oreille écoute mes derniers secrets... Caroline, entends mes dernières paroles.

CAROLINE.

Vous me faites frémir... D'où vient cette pâleur?

STRUENSÉ.

O douleur pénible à supporter, tes déchirements devraient se calmer auprès de Caroline!

CAROLINE.

Vous m'effrayez... Ce regard sombre, vos lèvres livides... O dieux! serait-il vrai..?

STRUENSÉ.

Non, non, je me sens plus calme.

CAROLINE.

Struensé, seriez-vous coupable?...

STRUENSÉ.

Ah! laissez-moi pleurer. O vous, que je n'ose appeler du nom que mon cœur vous donne, écoutez-moi... Et pourquoi craindrais-je de manquer au respect? Le malheur nous rend égaux... l'orgueil de votre rang doit disparaître dans ce moment : la mort rapproche les distances.

CAROLINE.

Malheureux! quoi! la mort...

STRUENSÉ.

Elle circule dans mes veines; elle brûle mon sang... Un poison dont l'art ne peut empêcher les effets...

CAROLINE.

O ciel! Malheureuse Caroline...

STRUENSÉ.

Madame... ses sens troublés... revenez à vous... vous versez des pleurs... ô que ces larmes me sont précieuses! elles calment les souffrances qui me déchirent... O Caroline! le temps fuit, il passe bien rapidement... Mon tombeau va s'ouvrir... à mon heure suprême je dois parler. Ce n'est plus à la reine de Danemarck que Struensé offre ses vœux, c'est à Caroline... Caroline, donnez-moi votre main, sentez-vous les battements de ce cœur violemment agité?

CAROLINE.

Eh bien?..

STRUENSE.

Vous croyez peut-être que la force du poison le fait palpiter avec cette violence? Vous croyez que cette fièvre qui brûle mon sang est l'effet de son venin subtil? Non, Caroline; ces battements, ce feu, cette soif qui me dévore, c'est l'amour. Oui, l'amour que vous m'avez inspiré. Je dois le révéler ce secret que nul mortel n'a jamais entendu de ma bouche; oui, je vous aime; je vous aimai de l'instant que votre regard enchanteur se fixa sur moi. Je vous aimai du jour où la maladie, décolorant ces traits, vous remit à mes soins; du jour où ma main toucha la vôtre. Oh! depuis ce temps, vos bontés n'ont cessé de m'accabler; depuis ce temps, mon amour n'a cessé de s'accroître. La gloire, les honneurs, la fortune n'ont point touché ce cœur, qui ne respirait que pour vous. Si je parus jaloux de faire le bien, si tant de nuits passées dans un travail opiniâtre, si des idées utiles m'ont fait nommer le défenseur du peuple, m'ont attiré ses bénédictions, ses acclamations, il fut trompé, madame, je n'étais pas digne de ses louanges. Le désir de vous plaire, d'approcher de vous, de vous mériter, me donna seul quelques talents. L'amour me rendit vertueux, il m'eût rendu coupable, si vous l'eussiez voulu : en vain j'ai voulu le cacher ce funeste amour, il a pénétré ce rempart de courtisans qui m'obsédait; on l'a lu dans mes regards, on l'a deviné dans mes pensées, il m'a trahi dans mes écrits... Il était dans tous les lieux que vous habitiez, dans l'air que vous respiriez. C'est ce même amour qui, dans ce moment encore, me fait oublier

les angoisses de la douleur; c'est lui qui me jette à vos pieds pour le sentir, pour l'exprimer jusqu'à mon dernier soupir.

CAROLINE.

O Struensé! je dois aussi vous dévoiler mon cœur. Comme vous je puis parler sur le bord de ma tombe. Rang, orgueil, puissance, préjugés, vous devez disparaître près de Struensé mourant, par moi, pour moi. Et toi, mon cœur, si long-temps oppressé d'un secret horrible, si long-temps dévoré de remords, goûte enfin la douceur de pouvoir révéler mes plus secrètes pensées. O dieux! que n'ai-je pas souffert? Mon rang me devint pénible, ma grandeur insupportable; plus d'amis, plus d'époux, plus de trône; toutes les affections qui remplissaient mon cœur furent détruites pour jamais : je n'étais plus femme, épouse, reine; je n'étais qu'amante, amante jalouse, consumée de regrets, de remords. Oh! combien de fois en voyant ces asyles de la misère que le chaume couvrait à peine, me suis-je écriée dans le délire de mon cœur : cette cabane et Struensé, et je cède le trône de Danemarck!

STRUENSÉ.

Il est donc vrai, vous m'aimiez?

CAROLINE.

Struensé!.....

STRUENSÉ.

Je l'ai donc entendu de sa bouche cet aveu si désiré! et je meurs; je meurs!... aurais-je dû sitôt suivre

les mouvements de mon désespoir? que n'attendais-je le supplice qui m'était réservé? j'aurais peut-être encore vécu quelques mois, quelques jours pour le bonheur. Des souvenirs doux auraient embelli jusqu'à mes derniers instants. Mais non, chaque minute qui s'enfuit, m'approche du terme fatal. Il me reste à peine une heure d'existence. Une heure!..... tu me la dois tout entière; sèche tes larmes, elles tombent sur mon cœur sans calmer mes tourments. Et pourquoi ne serions-nous pas unis par des nœuds terribles! j'appartiens au tombeau, tu n'appartiens plus au monde. Abdique un trône pour Struensé : viens avec moi, viens à genoux implorer ce ciel que j'ai si souvent maudit; viens me jurer que tu renonces pour jamais à ton hymen royal. Viens, Caroline.... je ne t'offre pas comme les rois une escorte de flatteurs, tu ne seras pas précédée du pompeux attirail de l'orgueil; tu n'auras pour témoins de nos serments que la mort qui me dévore et le dieu qui nous opprime.

CAROLINE.

Quels auspices fatals?

STRUENSÉ.

Je la sens cette mort terrible; elle fait bouillonner mon sang; il se porte à mon cœur, à ma tête, il couvre mes yeux d'un nuage. Oh! que je souffre! prends, prends cette main, déja le froid s'y fait sentir, réchauffe-la de tes mains brûlantes. Empêche, s'il se peut, qu'elle ne se glace. Caroline, tu m'aimes, n'est-il pas vrai? approche-toi, plus près, fixe tes yeux sur les miens;

Oh! ce regard me redonne la vie. Viens, viens, ô mon amie... je n'ai pas la force d'invoquer le ciel... ô mort, tu vas bientôt triompher de mon amour.

CAROLINE.

Struensé! encore un mot, un regard......

STRUENSÉ.

Mon front est brûlant, mon palais désséché... tous les tourmens réunis....

CAROLINE.

J'entends du bruit, ce sont nos tyrans. Ils viennent nous séparer sans doute. Mais nulle puissance ne saurait m'arracher des bras de Struensé mourant.

(Elle se jette à genoux, tenant les mains de Struensé.)

SCÈNE XIII.

STRUENSÉ, CAROLINE, MILADY; LE PAGE.

LE PAGE.

Ciel! quel tableau? il est donc vrai!..

MILADY.

Madame, mon amie?....

LE PAGE.

La paleur de la mort.....

MILADY.

L'infortuné!

LE PAGE.

Il prévoyait son sort. Il a prévenu l'arrêt qui le condamne à périr sur l'échafaud.

CAROLINE.

Eh bien! que me veut-on?

MILADY.

C'est en vain que le maréchal et le major Fersen se sont dévoués pour le sauver: victimes de leur zèle.....

CAROLINE.

Eux aussi!

MILADY.

Vous-même, madame! privée pour jamais du trône, vous êtes condamnée à vivre loin de ces lieux. Le Hanovre sera votre retraite, et cet exil....

CAROLINE.

Cet exil sera éternel.

MILADY.

O mon amie! ne désespérez pas; vous pouvez encore apaiser votre époux.

CAROLINE.

De qui me parles-tu?.. mon époux! le voilà celui à qui maintenant je dois tout. Le trépas nous unira, je lui en ai fait la promesse; nous avons eu pour témoins de nos serments, le ciel qui l'a frappé, et la mort qui m'appelle vers lui.

MILADY.

Oh! revenez à vous, Caroline; au nom de l'amitié! promettez-moi de respecter vos jours.

CAROLINE.

Oui, oui, je vivrai, Maria... O Struensé! ta voix frappe encore mon oreille; tes aveux, ton désespoir, tout est

gravé là ! O doux et cruel souvenir ! n'abandonne jamais mon cœur. Que ton charme funeste prolonge mon existence encore quelques printemps. Dans cet instant, Maria, je craindrais de mourir ; j'ai besoin de pleurer encore.

(Elle tombe dans les bras de Milady.)

FIN DE STRUENSÉ.

MAISON A VENDRE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE MUSIQUE.

Représentée sur le théâtre de la rue Feydeau, le 23 octobre 1801.

NOTICE

SUR MAISON A VENDRE.

Dans les arts comme dans les lettres, c'est presque toujours au hasard, que l'on est redevable de ses meilleures idées. J'étais allé voir un de mes amis (M. Gay) qui avait une maison de campagne dans les environs de Paris. J'y avais présenté Della Maria, et nous passions dans ce beau séjour les moments les plus agréables. On le croira facilement quand on saura que la maîtresse de la maison joignait à tous les avantages qu'une femme peut devoir à la nature, tous ceux que procurent l'étude et des talents cultivés (*). Son aimable esprit portait l'enjouement dans notre société; la vivacité de ses traits malins, la finesse de ses observations, la chaleur et l'originalité de ses critiques, donnaient toujours à la conversation un tour vif et piquant.

(*) Elle est auteur de plusieurs romans et de plusieurs comédies qui ont obtenu du succès. Au nombre de ses beaux ouvrages, elle doit compter mademoiselle Delphine sa fille, dont le talent précoce en poésie vient d'être distingué par l'Institut d'une manière tout-a-fait honorable.

Ajoutez que sa maison était le rendez-vous de la meilleure compagnie.

Un matin qu'après le déjeuner, toute la société se promenait dans les environs du village, Della Maria et moi nous nous arrêtâmes près d'une porte cochère où pendait une affiche de *Maison à vendre*. Madame Gay dit en riant que nous devrions acheter cette maison pour y passer la belle saison et y composer des opéras, qu'elle serait là pour nous juger ou nous admirer. A ce mot d'acheter une maison, Della Maria plaisanta sur la fortune des poètes et des musiciens: je renchéris à mon tour; et, de plaisanteries en plaisanteries, l'idée me vint que si des artistes, aussi pauvres que nous l'étions, ne pouvaient acheter des maisons, ils pouvaient au moins faire rire le public aux dépens de ceux qui en achètent, et même à leurs propres dépens, en mettant en scène leur légèreté habituelle dans les affaires. Alors, j'annonçai à la compagnie que je voyais dans l'affiche de la maison à vendre un petit sujet d'opéra comique, dont il ne me manquait que la fable et le dialogue, choses, comme on voit, de très-peu d'importance.

Ce ne fut que quelques mois après mon retour de la campagne, que je m'occupai du sujet de comédie dont l'idée nous avait fait rire chez madame Gay.

J'avais déja fait part à Della Maria du petit plan de mon opéra, qui ne me plaisait pas, parce que je le croyais très-peu propre à développer le talent du musicien. Cependant, comme il avait charmé Della Maria, j'allais commencer à l'écrire, quand la mort vint ravir aux arts et à mon amitié cet excellent compositeur. On se doute bien que ce malheureux évènement me fit oublier tout-à-fait l'opéra que je devais composer pour lui.

Dalayrac apprit, je ne sais par quelle circonstance, quel était le genre d'opéra que j'avais promis de composer pour mon ami. Dalayrac et moi nous nous connaissions peu; je rendais justice à son grand talent; mais le hasard, qui m'avait *marié* avec le compositeur de mon *Prisonnier*, lui avait fait croire, avec raison, qu'il ne pourrait obtenir un poëme de ma façon. Qu'on ne voie pas d'amour-propre dans ce que j'avance : à tort ou à raison, j'étais à la mode, et les auteurs à la mode ont comme les jolies femmes des adorateurs ; ce sont les compositeurs de musique. Ils nous font la cour pour obtenir quelques-unes de nos faveurs, et lorsqu'ils les ont obtenues, les ingrats souvent nous méprisent, et prétendent que ce sont eux seuls qui font nos succès, notre bonheur. Dalayrac voulait donc me séduire ; il y réussit en m'offrant de faire, sous le rapport musical, un

article nécrologique sur Della Maria, et de le publier dans les journaux. Cette noble conduite, en faveur d'un rival qui l'avait un instant fait oublier, gagna tout-à-fait mon cœur. Je lui parlai de *Maison à vendre* : je lui fis confidence de mes premières idées. Mon petit plan, qui n'était point encore bien arrêté, lui plut beaucoup; il m'encouragea à travailler; mais, tout en lui promettant de commencer, je ne pouvais m'y résoudre. J'avais destiné cet ouvrage à un ami, et, dès que je voulais m'en occuper, des souvenirs pénibles m'en écartaient; il me semblait que donner cette pièce à un autre, c'était faire un vol à l'amitié. Enfin, j'éprouvais un tel dégoût pour ce genre de travail, que, si Dalayrac ne se fût avisé d'un moyen assez bizarre pour me forcer à m'en occuper, *Maison à vendre* serait probablement encore en projet.

Il connaissait les artistes, il savait que les distractions du monde les arrachent souvent à leurs travaux; que la solitude seule, en les rendant à eux-mêmes, les livre tout-à-fait à leur ardente imagination; que dès qu'elle a été forcée de se fixer sur un travail, ils ne sauraient plus l'abandonner et qu'enfin ce travail que, par la crainte des obstacles qu'ils doivent rencontrer, ils commencèrent avec froideur, se continue avec intérêt, se poursuit avec ardeur, et se termine comme par enchantement.

Sous le prétexte de me faire connaître les beaux sites qui environnaient sa maison de campagne, il vint m'arracher aux amusements de Paris, en m'invitant à venir passer quelques jours dans sa retraite. Son invitation était si aimable, paraissait si dégagée de tout intérêt personnel, que je ne m'aperçus pas du motif qui le portait à me aire cette politesse. Il savait que j'aimais la campagne, que j'avais la prétention de dessiner des jardins; et je crus qu'il désirait, comme plusieurs de mes amis, avoir des plans de ma façon. Je le suivis donc avec confiance; mais le traître de compositeur avait aussi ses plans : ce n'était pas des jardins qu'il voulait, mais bien un opéra comique. Il avait mis sa femme dans la conspiration, et quelques autres dames de ses amies. Dès le soir de mon arrivée on amena la conversation sur le théâtre italien, on me fit beaucoup de compliments sur mes précédents ouvrages; on me demanda quelle était ma manière de travailler, et moi, je répondis naïvement que je n'en connaissais pas d'autre que de m'asseoir près d'un bureau et d'écrire. On plaisanta, on rit, on fut très-gai, et je me séparai de la société sans avoir l'idée du piége que l'on me tendait. Seulement, en me souhaitant le bon soir, madame Dalayrac me dit que je ne trouverais pas étonnant que l'on me portât mon déjeuner dans ma cham-

bre; que son mari, en sa qualité d'artiste, était un peu original, et qu'il avait établi ce singulier usage de ne point se réunir le matin, afin que ses hôtes, qui pouvaient être laborieux, ne fussent point dérangés dans leurs méditations et dans leurs travaux. Je fis très-peu d'attention à cet ordre de maison, trouvant tout simple que chez soi chacun vécût à sa manière. Mais le matin, dès qu'on sut que j'étais levé, je vis entrer madame Dalayrac, accompagnée de plusieurs autres dames qui vinrent m'apporter mon déjeuner. Je leur demandai si le châtelain avait également établi ce bel usage de faire servir ses hôtes par *dames et gentes damoiselles*. Elles, continuant de rire, m'assurèrent au contraire qu'elles ne faisaient qu'exécuter les ordres d'un seigneur très-vindicatif, qui m'accusait d'être un chevalier félon. Il prétendait que je lui avais promis un opéra, et que je ne lui avais pas tenu parole; c'était à cause de cela qu'il m'avait attiré dans son castel, où il voulait me retenir prisonnier jusqu'au moment où je consentirais à le satisfaire. Elles ajoutèrent encore qu'elles avaient été chargées du soin de ma garde, et que, par humanité, elles tâcheraient, sans se compromettre, d'adoucir ma triste position. Puis, me montrant des plumes, du papier, elles finirent par m'engager à céder au plus redoutable des tyrans. Après ces

mots, elles sortirent, et m'enfermèrent si bien, qu'il m'eût été impossible de m'enfuir, à moins de briser la porte. Tout le temps que ces dames avaient été dans ma chambre j'avais plaisanté, ri avec elles; mais dès que je me vis seul, et que je sus en effet que j'étais bien enfermé, il me prit un mouvement d'humeur dont je ne fus pas le maître : ma première envie fut de sauter par la fenètre, et de déserter une maison où l'on enfermait les gens pour les forcer à travailler. Ce premier mouvement passé, je sentis tout le ridicule de mon projet. Si, de la part de Dalayrac, il y avait quelque chose d'intéressé dans sa plaisanterie, cette plaisanterie devait tourner à mon avantage comme au sien. Elle ne sortait pas d'ailleurs de ce genre de mystifications que se font entre eux les artistes : il était même possible que sa femme, fort aimable et fort gaie, qui passait sa vie avec les auteurs, eût seule imaginé le tour qu'on me jouait; et, comme je ne pouvais pas me fâcher contre les dames, le plus prudent était d'en rire le premier. Tout en raisonnant de la sorte, je me mis à déjeuner, et, tout en déjeunant, je cherchai à me rappeler le petit plan que j'avais fait pour *Maison à vendre*. Une fois que j'eus réuni mes idées sur ce point, je m'amusai tellement du fond plaisant de ma pièce, que je ne songeai plus qu'à l'exécuter. Je me mis à

l'écrire avec tant de promptitude et de chaleur, que quatre ou cinq heures s'écoulèrent avec une rapidité extrême. Je ne fus dérangé de mon travail que par Dalayrac, qui vint à l'heure du dîner m'ouvrir la porte, en me faisant mille excuses de l'étourderie de sa femme. Moi, qui étais tout entier à mon travail, et qui ne songeais plus au tour que l'on m'avait joué, je ne répondis point à ce qu'il me disait. Je le fais asseoir près de moi, et je commence à lui lire, avec l'enthousiasme du premier moment, tout ce que j'avais fait de ma pièce. Ma lecture dura si long-temps, que les dames, ennuyées de ne pas dîner, furent obligées à leur tour de venir nous chercher. Comme tout le monde était content, jusqu'au mystifié, on peut croire que le dîner fut très-gai, la promenade du soir charmante; et qu'il ne fut plus besoin d'employer les serrures et les verroux pour me forcer de me mettre à l'ouvrage. Quelques jours après, ma pièce étant complètement finie, je revins à Paris. Dès mon arrivée, selon mon usage, j'en fis une première lecture à mon frère, qui m'en parut très-content. Il regretta seulement que j'eusse destiné cette petite comédie à l'Opéra-Comique; il aurait préféré que je l'eusse donnée aux Français : mais la pièce appartenait bien à Dalayrac, et par ma promesse, et par *droit de conquête*. Au reste, je

ne pus que m'applaudir de la manière dont il distribua ses chants. Dalayrac était un homme de beaucoup d'esprit, il sentit que l'intrigue était assez forte pour se passer de musique (*); et il plaça ses morceaux là où ils ne pouvaient point retarder l'action.

Cette notice sur *Maison à vendre* me conduit nécessairement à un article nécrologique sur un compositeur dont la fécondité pleine de talent et de grace a enrichi l'Opéra-Comique. Il ne m'appartient pas, à moi pauvre ignorant, à moi qui ne juge la musique que par l'effet qu'elle produit sur mes sens, à moi qui me trouve tout étonné de rester froid à ces superbes morceaux qui font pâmer les grands amateurs, d'analyser les productions d'un artiste qui, après Grétry, a obtenu le plus de succès et peut-être donné au théâtre le plus d'ouvrages. Mais il m'est doux de rendre un hommage à sa mémoire en m'appuyant sur l'opinion de ce bon *Della Maria*, qui avait pu l'apprécier mieux que tout autre; et qui, bien qu'il eût lutté contre ce vieil athlète de l'Opéra-Comique avec tous les avantages que lui donnaient sa jeunesse, son grand succès, ses études profondes dans son art, ne ces-

(*) Dans plusieurs provinces, et dans les sociétés bourgeoises, on joue la pièce sans musique.

sait de faire le plus grand éloge de son talent. Oui, il admirait Dalayrac, et plaçait sa *Camille dans le souterrain* à côté des plus beaux ouvrages des grands maîtres de l'Italie.

Il me serait difficile aussi de m'étendre sur le caractère, les défauts, les vertus de ce grand compositeur, je le connaissais peu. La mélancolie qui le dévorait, même à l'époque où je lui donnai *Maison à vendre*, le rendait peu communicatif, et l'éloignait de la société. Mais, dans toutes les relations que nos travaux avaient établies entre nous, j'ai trouvé un homme qui avait d'excellentes manières, et qui joignait à ce bon ton beaucoup de finesse, d'esprit et de grace. Je laisse aux auteurs qui ont vécu plus familièrement avec lui, à rendre justice à ses autres bonnes qualités, qui devaient être très-recommandables, si j'en juge par les regrets que donnent encore à sa mort, qui n'est pas récente, le grand nombre de ses amis.

Hélas! plus j'avance dans mes notices, plus je suis assailli de souvenirs douloureux; et, si je jette un coup d'œil sur la route qui me reste encore à parcourir, je ne vois dans l'éloignement que les tombes de mes amis, ou de mes rivaux dans la carrière dramatique. En m'imposant la tâche pénible de jeter quelques fleurs sur leurs derniers monuments, ai-je bien calculé mes forces? pourrai-je parvenir

à ce but que je me suis proposé? pourrai-je achever, comme je l'ai promis à mon lecteur, ces confidences, peut-être minutieuses, d'un cœur plein de sincérité? Si je n'ai pas encore tout-à-fait l'âge d'un vieillard, j'en connais les infirmités: puissent-elles me laisser le temps de terminer ce que j'ai commencé, et de faire au public ma confession générale! — Quelle que soit l'époque où je finirai mon rôle dans cette vie, je ne me plaindrai pas d'être arrivé trop tôt au *Plaudite cives*, si je peux entrevoir le jour où ma patrie jouira du repos et du bonheur; où, après tant de déchirements et de convulsions, elle aura enfin obtenu ces institutions libérales qui sont aujourd'hui un besoin pour tous les peuples, et pour le peuple Français le prix tardif des plus grands sacrifices.

PERSONNAGES.

MADAME DORVAL.
LISE, nièce de madame Dorval.
FERVILLE, voisin de madame Dorval.
VERSAC, jeune poète.
DERMONT, jeune compositeur de musique.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe dans une maison de campagne, à quinze lieues de Bordeaux.

MAISON A VENDRE.

Le théâtre représente une campagne. Sur l'un des côtés du théâtre, est une maison de belle apparence, dont on voit la porte cochère. Plus loin et du même côté, est une autre maison. Le théâtre est coupé par une petite barrière à l'anglaise qui indique que le devant de la première maison est un petit enclos interdit seulement aux voitures. Dans cet enclos, et en face de la porte de la première maison, est un bosquet avec une table de pierre et des chaises de jardin. Une grande affiche de MAISON A VENDRE est collée près de la porte de la première maison, de manière à être vue du public.

SCÈNE I.

Madame DORVAL, FERVILLE.

(Ils sortent de la première maison, qui est celle de madame Dorval.)

MADAME DORVAL.

Votre proposition est une insulte.

FERVILLE.

Mais, ma chère voisine !...

MADAME DORVAL.

Il y a trois mois que vous m'avez offert d'acheter ma maison; et maintenant que je vous la laisse au prix que vous m'en avez donné, vous m'offrez à peine la moitié de la valeur de cette propriété !

FERVILLE.

C'est une chose toute simple, et qui se fait tous les jours.

MADAME DORVAL.

Parmi vos pareils.

FERVILLE.

Il fallait accepter mes propositions dans le temps.

MADAME DORVAL.

Excellente raison!

FERVILLE.

La maison est mal située.

MADAME DORVAL.

A ce que vous dites.

FERVILLE.

Vous voyez que personne ne se presente pour l'acheter.

MADAME DORVAL.

Grace à vous, qui dépréciez mon bien, pour l'avoir à meilleur compte.

FERVILLE.

Si vous en trouvez davantage, je vous conseille de le laisser.

MADAME DORVAL.

Je m'arrangerai de façon qu'il ne restera pas à un arabe comme vous.

FERVILLE.

On est toujours un arabe quand on songe à ses intérêts.

MADAME DORVAL.

Vous songez aux vôtres, aux dépens de ceux d'autrui.

FERVILLE.

Chacun agit à sa manière... Acceptez-vous mes propositions?

MADAME DORVAL.

Non, encore une fois, non.

FERVILLE.

A votre aise : vous vendrez votre maison, si vous le pouvez.

MADAME DORVAL.

Sans rancune... Vous verrez... Qu'il vienne un acquéreur; et, s'il en croit mes conseils... les avantages que vous retirez de mon voisinage... Il suffit; je m'entends. Adieu.

FERVILLE, en s'en allant.

Elle a beau dire, la maison me restera.

SCÈNE II.

MADAME DORVAL, SEULE.

Oh! le méchant homme!... je suis d'une colère!... moi qui comptais sur le prix de cette vente pour doter cette bonne petite nièce... Elle ne se mariera pas; ce n'est pas un grand malheur... Mais ce Ferville... Ah! je donnerais plutôt ma maison au premier venu que de la vendre à ce juif.... Allons trouver mon notaire, qu'il arrange cette affaire à sa fantaisie; peu m'importe. Ce pays me déplaît: retournons à Paris dès demain, dès aujourd'hui. *(Elle appelle à la porte de la maison.)* Lise! Lise! — Maudite maison!... J'avais bien

besoin de venir tout exprès pour la vendre! Lise! Venez donc, mademoiselle! vous n'arrivez jamais quand on vous appelle!

SCÈNE III.

LISE, Madame DORVAL.

LISE.

Vous êtes fâchée, ma tante?

MADAME DORVAL.

Oui, mademoiselle, je suis fâchée, très-fâchée.

LISE.

Qu'ai-je donc fait?

MADAME DORVAL.

Ce que vous avez fait! être jolie comme cela, et n'avoir pas de dot!

LISE.

Ma tante, j'ignore...

MADAME DORVAL.

Ah! vous ignorez que vous ne vous marierez pas.— Non, mademoiselle, vous n'aurez pas de dot, et on ne se marie pas sans dot; apprenez cela.

LISE.

Mais je ne songe point à me marier.

MADAME DORVAL.

Propos de votre âge.— Le temps vient où l'on pense autrement. Oh! le méchant voisin!

LISE.

Que vous a-t-il fait?

MADAME DORVAL.

Comment! ce qu'il m'a fait! il m'empêche de vendre ma maison. Vous ne prenez aucun intérêt à ce qui me touche; l'argent de cette vente devait un jour être votre dot... Mais vous êtes si étourdie! tout mon bien est en viager; en dépit de mes héritiers, je voulais vous assurer une petite fortune pour l'avenir; mais non, mademoiselle ne songe à rien!

LISE.

O ma bonne, mon excellente amie!

MADAME DORVAL.

Oui, votre excellente amie, qui ne peut rien faire pour vous. — Allons, il faut que je cause avec mon notaire, que je voie par quel moyen je pourrais... Il demeure au bout du village..... Je vais..... Rentre, et dispose tout pour notre départ.

LISE.

Quoi, ma tante! nous retournons à Paris? Oh! tant mieux!

MADAME DORVAL.

Quelle joie! j'en devine le motif. Vous espérez y retrouver un certain jeune homme qu'on appelle Dermont, que je ne connais pas, mais qui vous faisait la cour; je sais tout.

LISE.

Oh! je serais bien fâchée de le revoir.

MADAME DORVAL.

Un jeune fou, qui ne sait faire que des opéra.

LISE.

Qui pense plus à ses ouvrages qu'à moi.

MADAME DORVAL.

C'est peut-être un mauvais sujet.

LISE.

Très-mauvais sujet! il ne m'a pas écrit une seule fois.

MADAME DORVAL.

Tu as bien fait de l'oublier.

LISE.

Oh! je n'y pense plus du tout. — O ma chère tante, si vous l'eussiez connu, vous l'eussiez aimé : il est doux, prévenant, honnête, sensible... et un talent! il est impossible d'entendre sa musique, sans éprouver un plaisir... un trouble...

MADAME DORVAL.

Hem?

LISE.

Aussi je serais bien fâchée de l'épouser jamais.

MADAME DORVAL.

S'il avait eu quelque fortune, j'aurais pu consentir...

LISE.

Ah! moi, je n'y consentirais pas; j'ai de la fierté dans le caractère.

MADAME DORVAL.

Mais unir des jeunes gens sans bien! Que ferait cet étourdi, pour sa femme? de la musique? en effet, voilà une petite femme bien heureuse.

LISE.

Oui, de la musique... En effet, c'est très intéressant!... De grace ne m'en parlez plus; son nom seul me met en colère; c'est un ingrat, un traître, un per-

fide ; et si je le revois jamais..... Retournons bien vite à Paris.

MADAME DORVAL.

J'y consens. Va commencer tous les préparatifs pour notre départ : allons, allons, ne songe plus à ce Dermont. — Crois-moi, ne te marie pas, reste fille, tu en seras plus heureuse, et moi aussi.

SCÈNE IV.

LISE, SEULE.

Certainement, je suivrai ses conseils. L'ingrat ! ne pas m'écrire une seule lettre ! — Il m'avait pourtant juré qu'il m'aimerait toujours.

AIR.

Fiez-vous aux discours des hommes ;
Croyez aux constantes amours.
Oh ! pauvres femmes que nous sommes !
Oui, l'on nous trompera toujours !

Ah ! je crois entendre encore
Dermont, ce perfide amant ;
Il me jure qu'il m'adore,
Qu'il sera toujours constant.
Moi, je crois à son langage,
A ses serments, à ses vœux,
Et l'infidèle m'outrage,
Sans doute, par d'autres feux.

Fiez-vous aux discours des hommes, etc.

Ah! fuyons un dieu volage!
Et, plus sage désormais,
Sachons, par le badinage,
D'amour éviter les traits.
Dans lui, tout est imposture;
Il vous charme en vous frappant,
Et l'on chérit la blessure
Dont on se plaint en riant.

Fiez-vous aux discours des hommes,
Croyez aux constantes amours.
Ah! pauvres femmes que nous sommes!
Oui, l'on nous trompera toujours!

Ah! des jeunes gens sur la route! l'un d'eux s'approche... Rentrons dans la maison. Ah! ces hommes!... on les fuit; mais on y pense toujours.

(Elle rentre dans la maison à l'instant où Versac paraît dans le fond du théâtre.)

SCÈNE V.

VERSAC, DERMONT.

VERSAC.

Cet endroit me paraît agréable. — Nous pouvons laisser passer ici la grande chaleur du jour; arrive donc, traîneur impitoyable!

DERMONT, paraissant à son tour.

Mais nous sommes ici dans un clos qui tient à cette maison!

VERSAC.

Tu es toujours d'une timidité ridicule. Est-il défen-

du à des pauvres piétons de chercher un abri contre la chaleur?

DERMONT.

Mais on peut croire que nous sommes...

VERSAC.

Des fripons peut-être? Là, de bonne foi, en avons-nous la mine? ce maintien, cet habit... D'ailleurs, que peut-on nous dire?

DERMONT.

On peut nous prier très-poliment de sortir.

VERSAC.

Fi donc! on n'oserait pas faire cette injure à deux enfants chéris d'Apollon; un poète... un musicien...

DERMONT.

Les enfants chéris d'Apollon coucheront à la belle-étoile.

VERSAC.

Ils en ressembleront davantage au Dieu des arts. Songe qu'il fut réduit à garder des troupeaux.

DERMONT.

Mais dans sa disgrace il dinait au moins; et nous sommes à jeun.

VERSAC.

Ne renouvelle point nos douleurs; c'est la faute de ces maudits aubergistes. — Ils nous donnaient des mémoires qui ne finissaient plus.

DERMONT.

C'est ton étourderie qui est cause de tout cela. Que je me repens de t'avoir laissé notre argent! nous avions plus qu'il ne fallait pour faire notre route;

mais monsieur se donnait les airs de traiter les voyageurs : encore hier, cinq ou six personnes, et toujours la meilleure chère... Ces poètes sont gourmands!

VERSAC.

Et toi, le meilleur vin! — Ces musiciens sont gourmets!

DERMONT.

Nous voilà bien! qu'allons-nous devenir? — Pas une obole entre nous deux, et quinze lieues encore avant d'arriver à Bordeaux!

VERSAC.

Il est vrai que notre situation n'est pas plaisante. — Si nous avions quelques bijoux... Mais nous sommes trop philosophes, nous avons toujours méprisé ces bagatelles. Si nous pouvions trouver quelqu'amateur des Arts, qui sût apprécier notre mérite, il pourrait nous prêter une légère somme, à compte sur notre opéra.

DERMONT.

Nous lui donnerions là un triste gage.

VERSAC.

Ah! mon collègue, songe que nous avons fondé, sur ce bel ouvrage, notre gloire et notre fortune. Allons, prenons notre parti. Asseyons-nous sous ce bosquet. Respirons ce doux zéphir. — Tiens, là, nous pouvons nous rafraîchir à bon marché.

(Ils s'asseient sous un bosquet qui est en face de la maison.)

DERMONT.

Je suis d'une humeur!

VERSAC.

Chante-moi l'air que tu fis hier au soir.

DERMONT.

Au diable!

VERSAC, parcourant son cahier.

Je finis mal mon second acte : au lieu d'envoyer promener mes personnages, je ferais mieux...

DERMONT.

De les faire mettre à table et nous aussi. — Remets ton manuscrit dans ta poche... Quand on a l'estomac vide...

VERSAC.

On a la tête plus libre. C'est le moment du travail.

DERMONT, soupirant.

Ah!

VERSAC.

Quel gros soupirs! tu me fais rire malgré moi.

DERMONT.

En effet, la chose est bien plaisante! Que je suis donc fâché de t'avoir accompagné dans ce maudit voyage!

VERSAC.

Oh! je t'en ai peu d'obligation; car c'est moins par amitié pour moi que par l'espoir de retrouver le tendre objet de tes feux, qui habite les environs de Bordeaux.

DERMONT.

Et comment faire ma recherche sans un sou?

VERSAC.

Mais, demain, nous serons chez mon oncle.

DERMONT.

Oui, nous y serons bien reçus, chez ton oncle, si j'en juge par les lettres qu'il t'écrit!

VERSAC.

Il est vrai qu'il m'en veut beaucoup de ce que j'ai quitté le commerce pour suivre la carrière des arts. Ces bonnes gens ont des préjugés... Chacun son goût; mais il suffira qu'il entende mes vers et ta musique, pour changer tout à coup d'opinion. Il nous recevra très-bien, j'en suis certain. Songe donc que je suis son unique héritier; et, tout en me grondant, il se réjouit en secret de mes petits succès.

DERMONT.

Oui, nos petits succès, surtout la dernière pièce...

VERSAC.

Comment! tu songes encore à ce petit échec?

DERMONT.

Cette maudite reconnaissance...

VERSAC.

Tu l'as voulue. — Je l'avais faite très-pathétique; mais tout le monde s'est mis à rire. J'avais aussi tout ce qu'il y avait de mieux en morale : — personne n'en a voulu : *ô temps! ô mœurs!*

DERMONT.

Ne parlons plus de tout cela, et continuons notre route.

VERSAC.

Non, je suis fatigué! cet endroit est délicieux. — Cette verdure, ce point de vue... Ah! quand pourrai-je habiter la campagne! Je suis né pour les plaisirs

tranquilles. C'est une chose décidée. Si notre pièce réussit j'achète tout de suite un petit château.

DERMONT.

Ah! tu vas continuer tes plaisanteries?

DUO.

VERSAC.

Depuis long-temps j'ai le désir
De vivre au sein de la campagne.

DERMONT.

C'est ce qu'on appelle bâtir,
Mon cher, des châteaux en Espagne.

VERSAC.

Là, retiré dans mon château,
Je coule des jours sans nuage.
Des oiseaux le tendre ramage,
Le murmure d'un clair ruisseau,
Et la fraîcheur d'un doux ombrage,
Font toujours un plaisir nouveau.

DERMONT, se moquant de lui.

Là, retiré dans ton château,
Tu coules des jours sans nuage, etc.

VERSAC.

A l'amitié toujours fidèle,
Chez moi tu prends un logement.

DERMONT.

A l'amitié toujours fidèle,
Chez toi je prends un logement.
(A part.)
Il perd la tête assurément.

VERSAC.

Pour les doux yeux de quelque belle,
Je compose des vers charmants,
Embellis encor de tes chants.

DERMONT.

Ah! pour les beaux yeux de ma belle,
Tu me feras des vers charmants,
Que j'embellirai de mes chants.

VERSAC.

Tous deux jouissant de la vie,
Au sein de ce riant séjour,
Apollon, Bacchus et l'Amour
Nous verseront leur ambroisie,
Pour nous enivrer tour à tour.

DERMONT.

Tous deux jouissant de la vie, etc.

Je suis las de ces folies : je pars; me suis-tu?

VERSAC.

Attends, il me vient une idée. — Un peu de hardiesse. — Il est impossible que dans un pays comme celui-ci, des jeunes gens aussi aimables que nous, se passent de dîner. — Ma foi, sans façon, je vais frapper à cette porte, et demander...

DERMONT.

Autre sottise!

VERSAC.

Non; les habitants de cette maison ne résisteront point à mon éloquence. Je toucherai leur cœur, je leur peindrai notre situation, je réclamerai les droits de l'hospitalité, je leur parlerai de ton amour, de mon

appétit, de leur sensibilité, de mon Opéra; je le lirai même, s'ils le désirent.

DERMONT.

Tu as résolu de me faire mourir d'impatience!

VERSAC, allant à la porte.

C'est décidé : où donc est la sonnette? (*Il voit une affiche.*) Qu'est-ce que cela? — *Maison à vendre... Sise... Avec écurie et remise...* Comment trouves-tu ce pays?

DERMONT.

Laisse-moi.

VERSAC.

Cette maison te plaît-elle? (*Dermont ne répond rien.*) Mais réponds-moi donc!

DERMONT.

Eh bien! oui, elle me plaît; finissons.

VERSAC.

Elle te plaît? Je l'achète.

DERMONT.

Versac, perds-tu la tête, dis-moi?

VERSAC.

Non, la maison est bien située, un très-grand jardin, les arbres en plein rapport, écurie et remise; cela me convient, et je l'achète.

DERMONT.

Et moi, je m'en vas.

VERSAC.

Mais non, tu sais bien que je t'y donnerai un appartement.

DERMONT.

Oh! le plus fou de tous les fous!

VERSAC.

Ah! tu crois que je plaisante?

(Il va pour sonner, Dermont l'arrête.)

DERMONT.

Attends-toi que je vais m'opposer à cette nouvelle folie.

VERSAC, allant sonner.

Laisse donc! Tu m'empêcheras peut-être d'acheter du bien, quand j'en aurai l'envie!

SCENE VI.

VERSAC, DERMONT, MADAME DORVAL.

(Elle va pour rentrer chez elle.)

MADAME DORVAL, à Versac qui va sonner.

Qui demandez-vous, messieurs?

VERSAC.

Cette maison est à vendre, je désirerais la voir.

DERMONT, à Versac.

Comment oses-tu?

MADAME DORVAL.

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser; j'en suis la maîtresse.

DERMONT.

Combien nous sommes fâchés de vous avoir dérangée!

VERSAC.

Daignez recevoir nos salutations.

MADAME DORVAL, à Versac.

J'espère que cette maison vous conviendra.

DERMONT.

J'en doute.

VERSAC.

Non, la maison me convient beaucoup; le site est charmant : l'air me paraît excellent dans ce pays.

MADAME DORVAL.

Il y est vif; on y a toujours bon appétit.

VERSAC.

Nous nous en apercevons.

MADAME DORVAL, sonnant.

Personne ne vient nous ouvrir. — Ma nièce est certainement dans le jardin... Mais les domestiques...

VERSAC.

Rien ne presse, ils vont venir.

MADAME DORVAL.

Non, je suis impatiente. — D'ailleurs, vous êtes peut-être fatigués?

DERMONT.

Beaucoup, madame.

VERSAC.

Nous sommes pourtant arrivés en voiture.

DERMONT.

On le croirait difficilement, en nous voyant.

MADAME DORVAL, en regardant les pieds poudreux des voyageurs.

En voiture? et qu'en avez-vous fait?

VERSAC.

Nous l'avons laissée dans un village voisin.

MADAME DORVAL.

Et dans quel endroit?

VERSAC.

A l'auberge.... *du Grand-Cerf.*

MADAME DORVAL.

Mais le village le plus voisin est encore éloigné, et la longueur de la route...

VERSAC.

Oui, on nous a recommandé l'exercice pour notre santé.

DERMONT.

Oh! nous devons bien nous porter; car voilà plus de cent cinquante li...

VERSAC, bas à Dermont.

Te tairas-tu?

MADAME DORVAL.

Mais comment ferez-vous ce soir...? Si vous voulez, j'enverrai un exprès, dire à votre cocher... Le nom du village?

VERSAC.

Son nom? Te rappelles-tu comme il se nomme? Le village de...

DERMONT.

Le village de Crac... de Crac...

MADAME DORVAL.

De Briac, voulez-vous dire?

VERSAC, lui montrant un côté.

De Briac, justement, tenez, de ce côté.

MADAME DORVAL, lui montrant le côté opposé.

Non, de celui-là.

VERSAC.

Oui, oui; c'est que dans ce moment nous sommes un peu désorientés.

MADAME DORVAL.

Mais on ne vient pas! (*Elle sonne encore.*) Moi, qui veux vous offrir quelques rafraîchissements...

VERSAC.

Ah! madame, vous êtes trop honnête.

MADAME DORVAL.

Vous refusez? Ah! je vois que vous sortez de table...

VERSAC.

Oui, mais dans ce village de Briac, on dine si mal.... et la longueur de la route....

MADAME DORVAL.

(Un domestique vient ouvrir.)

Ah! on vient pourtant. Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer.

VERSAC, lui donnant la main.

Madame!

MADAME DORVAL, à Dermont.

Vous restez?

DERMONT.

Oui, madame, je n'achète pas de maison, moi.

VERSAC.

C'est un original, la tête un peu dérangée: je vous conterai cela.

(Ils entrent.)

SCÈNE VII.

DERMONT, seul.

Quel fou! il est d'une hardiesse! Je dois m'opposer à ses sottises. Je ne veux pas qu'il se joue de cette femme, qui me paraît respectable... Pourtant, je connais Versac : au milieu de ses étourderies, il est incapable... Et puis, profitons du hasard qui me conduit dans cette maison : là, peut-être, on connaît les personnes qui habitent les environs; on pourra me donner des nouvelles de madame Dorval, de mon aimable Lise. Que doit-elle penser de mon silence? Mais aussi, partir brusquement! A peine m'écrire deux mots, et oublier de me marquer le nom du lieu qu'elle allait habiter! C'est dans les environs de Bordeaux, chez une tante que je ne connais pas... C'est tout ce que je sais. O ma Lise! ma Lise! je suis coupable à tes yeux; et pourtant le ciel sait combien je t'aime, et combien je souffre de ton absence.

AIR.

Toujours courant après ma belle,
Ainsi qu'un jeune troubadour,
Plus amoureux, aussi fidèle,
Je souffre et chante mon amour.

Ah! si du moins, de mon absence
Lise éprouvait le déplaisir!
Mal d'amour est douce souffrance,
Quand on est deux à le sentir.

Mais seul, hélas! loin de ma belle,
Ainsi qu'un jeune troubadour,
Plus amoureux, aussi fidèle,
Je souffre et chante mon amour.

Portez sur votre aile légère,
Allez, portez, tendres zéphirs,
Au cher objet qui m'a su plaire,
Et mes chansons et mes soupirs!

Dites-lui bien que, pour ma belle,
Ainsi qu'un jeune troubadour,
Plus amoureux, aussi fidèle,
Je souffre et chante mon amour.

SCÈNE VIII.

DERMONT, VERSAC.

VERSAC.

Tout va bien, mon ami : la maison est, on ne peut pas plus agréable, la maîtresse, on ne peut pas plus accommodante, et tout en regardant les gros murs, j'ai aperçu une jeune personne jolie comme un ange.

DERMONT.

Mais, mon cher Versac!

VERSAC.

Vas-tu encore m'impatienter avec tes observations? Tantôt, quand la bonne tante est arrivée, ne tournais-tu pas en ridicule tout ce que je disais?

DERMONT.

Je te voyais mentir effrontément.

VERSAC.

Quel mal! oublies-tu que nous sommes près de Bordeaux? (*gasconnant*) et jé suïs du péïs.

DERMONT.

Mais où tout cela te mènera-t-il?

VERSAC.

Pauvre génie! Comment, tu ne devines pas? Grace à mes petits mensonges, on me prend pour un homme très-riche, on s'imagine que je vais acheter la maison; on entre dans les détails de sa valeur: je n'ai pas l'air de me passionner, je trouve des incommodités, je crains la dépense, il y a beaucoup à refaire... Cependant si l'on est raisonnable, le pays me plaît; et puis les *mais*... les *si*... On craint que je ne parte... Je diffère; on veut lier connaissance, on fait préparer un goûter, j'accepte par complaisance; nous causons encore de l'acquisition; il est tard, la nuit vient, on nous offre des lits, nous acceptons encore: on soupe; je dois rendre réponse dans quelques jours, nous partons, nous arrivons demain à Bordeaux; et, grace à mon esprit, sans posséder un sou, nous trouvons un bon souper, un bon lit, et nous achetons même une maison, si tel est notre bon plaisir.

DERMONT.

Dans notre position, je ne vois rien de très-condamnable; mais...

VERSAC.

Ah! le souper t'attendrit.

DERMONT.

Mais je te connais, je suis certain que tu t'écarteras

de ton plan, et que tu feras quelque imprudence dont nous aurons à nous repentir.

VERSAC.

Tu as toujours peur. (*Des domestiques apportent un goûter qu'ils servent sur la table de pierre qui est sous le bosquet.*) Tiens, vois-tu ce qu'on apporte?

DERMONT.

Comment! ici?

VERSAC.

C'est encore une attention de ma part. On a voulu servir ces rafraîchissements dans la maison; mais tu étais ici : *Oreste, sans Pilade, aurait-il pu goûter?* J'ai parlé de la fraîcheur du bosquet, du point de vue, et tu vois si l'on s'empresse à contenter mes désirs. On vient; c'est la bonne dame : nous priverait-on de la présence de la jeune personne? J'y mettrai bon ordre.

SCÈNE IX.

MADAME DORVAL, VERSAC, DERMONT.

MADAME DORVAL.

Je vous demande pardon, si je ne vous offre, dans ce moment, que ces fruits et ce laitage; je ne m'attendais pas....

VERSAC.

Des façons;.... c'est pour vous obéir que je prendrai quelque chose....

(Il s'assied.)

MADAME DORVAL, à Dermont.

Asseyez-vous, je vous prie.

VERSAC, à Dermont.

Allons un peu de complaisance; tu n'as pas grand appétit, je le sais. Mais il faut faire honneur au goûter de madame.

DERMONT, mangeant avec avidité.

Ce laitage est délicieux.

VERSAC, à un domestique.

Du pain! je vous prie. On a raison de dire que l'appétit vient en mangeant.

DERMONT.

Du pain! je l'éprouve aussi.

MADAME DORVAL.

Je vois avec plaisir que vous trouvez bon le peu que je vous sers.

VERSAC.

Tout est délicieux!.... Ces fruits sont de votre jardin?

MADAME DORVAL.

Oui, de mon jardin. Vous l'avez trouvé bien planté?

VERSAC.

Un peu à l'ancienne mode.

MADAME DORVAL.

Quant à la pièce d'eau?....

VERSAC.

Superbe, la pièce d'eau! Je vous demanderai du vin.

MADAME DORVAL.

Vous n'aimez donc pas ce vieux bâtiment?

VERSAC.

Je le ferai abattre. (*En buvant.*) C'est du Ségur excellent.

MADAME DORVAL.

Ainsi, nous pouvons espérer de traiter ensemble?

VERSAC.

Oui, toutes réflexions faites, je prends votre maison.

MADAME DORVAL.

Puis-je savoir maintenant si c'est avec quelqu'un du pays que je termine ?

VERSAC.

Oui, je suis de Bordeaux; on me nomme *Versac*.

MADAME DORVAL.

Versac! Mais ce nom est très-connu.

VERSAC.

Il a quelque célébrité, j'ose m'en flatter.

DERMONT.

Oui, son nom se trouve quelquefois sur des papiers publics.

MADAME DORVAL.

On connaît ce nom.... à la bourse, surtout....

VERSAC, à part.

On me prend pour mon oncle....

MADAME DORVAL.

J'ignorais avoir à faire à l'un des plus riches négociants de France.

VERSAC.

Madame !

MADAME DORVAL.

Si renommé par sa probité, sa franchise dans les affaires.

VERSAC.

Vous êtes trop polie.

MADAME DORVAL.

Sa parole vaut un acte. Je vous estimais sans vous connaître; et pour avoir le plaisir de traiter avec vous, j'en passerai par tous les arrangements qui vous conviendront.

VERSAC.

Je vous laisse absolument la maîtresse de tout cela. Vous entendez bien que je prends cette maison comme un petit pied-à-terre; car, sans me flatter, on connaît beaucoup de terres sous le nom de *Versac*.

MADAME DORVAL.

Je n'en doute pas.

DERMONT.

Madame est-elle aussi de Bordeaux?

(On se lève de table.)

MADAME DORVAL.

Je suis née dans cette ville; mais j'habite ordinairement Paris. (*A Versac.*) Il se peut que vous ayez entendu parler de madame *Dorval*?

DERMONT.

De madame Dorval!

VERSAC.

Oui, madame, votre nom m'est connu : je savais même, qu'arrivée de Paris depuis quelques mois, vous habitiez nos environs avec une nièce charmante.

MADAME DORVAL.

Oui, j'ai profité de l'affaire qui m'attirait en ces lieux pour la faire voyager et la distraire d'un amour... Vous savez ce que c'est que la jeunesse.

VERSAC.

Oui, l'âge des passions, un amour malheureux; des obstacles.... J'ai passé par là.

DERMONT, timidement.

Et mademoiselle votre nièce, sans doute, a oublié cet amour ?

MADAME DORVAL.

Oh! elle y songe encore; mais j'espère que bientôt...

VERSAC.

Comment! vous, madame, qui me paraissez joindre l'esprit à la bonté, vous contrariez le goût de votre nièce ?

MADAME DORVAL.

Oh! le choix n'est pas convenable. D'abord, elle n'a de fortune que ce qu'elle peut attendre de moi, et elle s'est avisée d'aimer un jeune homme, nommé Dermont, honnête à la vérité, mais sans bien; enfin, un musicien pauvre.

VERSAC.

Et peut-être un pauvre musicien? Je conçois pourtant que vous veuillez donner la préférence à un homme.... dans les affaires.... comme moi.

MADAME DORVAL, lui rendant le manuscrit qui sort de sa poche.

Prenez garde : vous allez perdre ces papiers.

VERSAC, à part.

Ah! mon dieu! mon opéra! (*Haut.*) C'est qu'ils sont de la plus grande importance....

MADAME DORVAL.

Quelque mémoire, sans doute?

VERSAC.

C'est une nouvelle espèce de lettre de change, tirée....

DERMONT.

Sur ce qu'il y a de mieux dans Paris.

VERSAC.

Et payable à vue. Y aurait-il de l'indiscrétion à demander à présenter ses hommages à votre aimable nièce?

MADAME DORVAL.

Je me fais un devoir de contenter votre désir. Je vais lui faire dire....

(Madame Dorval va à la porte du pavillon.)

DERMONT.

Oh! mon ami! quel bonheur!

VERSAC.

Prends garde, la reconnaissance approche: n'allons pas faire encore quelques bévues?

DERMONT.

Je suis dans une ivresse!

VERSAC.

Songe à la préparer : pas trop de pathétique; cela pourrait faire rire....

DERMONT.

Mon ami, elle approche!

VERSAC.

La tante l'accompagne ; sa présence va nous embarrasser.

SCÈNE X.

DERMONT, VERSAC, MADAME DORVAL, LISE.

MADAME DORVAL.

Ma nièce, nos aimables hôtes désireraient....

VERSAC.

Vous offrir leurs respects.

LISE, apercevant Dermont.

Ciel !

MADAME DORVAL.

Qu'avez-vous donc ma nièce ?

VERSAC, à part.

Vite, un vieux moyen de comédie.

LISE, embarrassée.

C'est que, je....

VERSAC.

C'est que le sang vous a porté à la tête, des éblouissements.... On croit voir, reconnaître.... Ces choses-là arrivent souvent.

LISE.

Il est vrai que j'ai éprouvé un serrement de cœur...

VERSAC, en regardant Dermont.

Oui, c'est au cœur que cela porte.

MADAME DORVAL.

Mais tu te trouves mieux?

LISE.

Oui, je me sens mieux.

VERSAC.

A la vivacité de vos yeux, je vois que nous voilà hors d'embarras.

DERMONT.

Mademoiselle....

MADAME DORVAL.

Rentre dans ton appartement.

VERSAC.

Non, au contraire, le grand air lui fera du bien.

DERMONT, bas à Versac.

Je ne puis lui parler!

VERSAC.

Laisse-moi faire.... (*Il se place entre Lise et madame Dorval et affecte le ton grave d'un homme d'affaires.*) Ne pourrai-je prendre connaissance des titres, des charges de la maison?

MADAME DORVAL.

Je suis à vos ordres; tous ces papiers sont dans mon cabinet.

DERMONT, bas à Lise.

Lise! un seul mot!

LISE.

Non, non, monsieur.

VERSAC.

Eh bien, entrons-y; et, qui sait? nous pourrons peut-être finir tout de suite.

MADAME DORVAL.

J'y consens très-volontiers.

LISE.

Ma tante, je vous suis.

VERSAC.

Eh non, mademoiselle, restez. Nous allons parler d'affaires, de contrat, de rente, d'inscriptions, de ratification.... (*Il appuie sur ce dernier mot.*) Cela n'est pas amusant pour une jeune personne.

MADAME DORVAL.

En effet, reste plutôt à tenir compagnie à monsieur.

LISE.

Mais madame....

MADAME DORVAL.

Je le veux.

VERSAC.

Votre tante le veut, il faut obéir.... Allons, madame, allons parler d'affaires.

SCÈNE XI.

DERMONT, LISE.

DERMONT.

Ma chère Lise, je vous revois !....

LISE.

Laissez-moi, monsieur.

DERMONT.

Quoi ! vous ne voulez pas m'entendre !

LISE.

Eh ! qu'entendrai-je qui ne tourne à votre désavantage ? Quoi ! depuis six mois, pas une lettre, pas un seul mot !....

DERMONT.

Et ! le pouvais-je ?

LISE.

En effet, vos occupations sont tellement importantes...

DERMONT.

Mais, il fallait savoir...

LISE.

Que j'étais dans ce pays, ignorée de tout le monde, tourmentée par ma tante; seule, enfin, en butte aux regrets d'avoir aimé un inconstant ?

DERMONT.

Moi! inconstant!... oh ! jamais !...

LISE.

Et que voulez-vous que je pense ? Me ferez-vous croire que lorsqu'on aime véritablement, on ne sait pas trouver le moyen de le dire, de l'écrire? Mais les plaisirs de la capitale, et peut-être d'autres amours ont su vous faire oublier une infortunée, qui conservera toute sa vie le chagrin de vous avoir aimé.

DERMONT.

Lise, ah! de grace! laissez-moi me justifier à vos yeux! Je ne suis pas coupable. Souvenez-vous qu'avant votre départ, vous m'écrivîtes; mais tout en m'annonçant que vous alliez habiter une maison de campagne des environs de Bordeaux, vous oubliâtes de me dire le nom de l'endroit. Vous partez : quel fut mon embarras! Je m'informai vainement, personne ne put m'instruire; je ne vis d'autre espoir de vous retrouver qu'en marchant sur vos traces ; je suivis mon ami, le

hasard me conduit ici; je me réjouis de votre présence, je m'attends à vous voir partager ma joie; et vous, vous m'accusez, quand c'est moi qui suis innocent!

LISE.

Comment! il se pourrait?

DERMONT.

Voilà votre lettre; jugez-moi.

LISE.

Ah! Dermont, pardonnez.

DUO.

DERMONT.

Chère Lise! dis-moi: « Je t'aime ».
Tu me dois un aveu si doux.

LISE.

Mais si je dis: « Dermont, je t'aime »!
Plus de regrets, plus de courroux.

DERMONT.

Plus de regrets, plus de courroux.

LISE.

Hé bien, mon cher Dermont, je t'aime!

DERMONT.

Oh! répète un aveu si doux!

LISE.

Faut-il le dire encor de même?

DERMONT.

Oui, répétons tous deux de même:

ENSEMBLE.

Chère Lise! combien je t'aime!
Mon cher Dermont! combien je t'aime!
Quel plaisir! trouble extrême!
Il enivre mon cœur.
Ah! répétons de même
Ce mot plein de douceur :
« Je t'aime! je t'aime! »

LISE.

Mais si le sort jaloux allait nous désunir!

DERMONT.

Hélas! je le sens trop, il me faudrait mourir!

ENSEMBLE.

Écartons ce nuage
Qui trouble le plaisir;
Ne songeons qu'à l'image
D'un plus doux avenir!

DERMONT.

Répétons encor de même :
Chère Lise, combien je t'aime!

LISE.

Je vois votre ami. Ma tante va le suivre; je vous quitte; je craindrais que mon trouble ne me trahît en ce moment.

(Elle sort.)

DERMONT.

Heureux hasard! Combien je te dois!..

SCÈNE XII.

VERSAC, DERMONT.

VERSAC.

Eh bien! s'est-on grondé, brouillé, raccommodé? enfin, es-tu content?

DERMONT.

Je suis au comble de la joie! combien je te dois, mon cher Versac, pour m'avoir ménagé cet entretien!...

VERSAC.

Sais-tu ce que me coûte ton entretien?

DERMONT.

Non.

VERSAC.

Soixante mille francs.

DERMONT.

Que veux-tu dire?

VERSAC.

Je veux dire que, tandis que tu te passionnais auprès de ta belle, moi, j'étais au supplice.

DERMONT.

Après.

VERSAC.

Eh bien! après avoir marchandé long-temps, j'ai fini par acheter la maison.

DERMONT.

O ciel!..

VERSAC.

Oh, mon dieu! oui : soixante mille francs. Cela n'est cher que relativement aux circonstances.

DERMONT.

Qu'allons-nous devenir? Pas un sol dans le monde, et acheter une maison!

VERSAC.

Je ne suis pas le premier.

DERMONT.

Mais ne pouvais-tu donc remettre à un autre jour?..

VERSAC.

Impossible!... Nous étions d'accord; le hasard ne conduit-il pas là le notaire! La bonne dame, qui craignait que je me dédisse, profite de cette occasion; elle propose un engagement, un dédit même... le notaire me pressait; je ne savais que faire; on me présente deux feuilles de papier timbré. Ennuyé de toutes ces formalités, je prends mon parti et je signe enfin, aussi lestement qu'à Paris je signais des *billets d'auteur*.

DERMONT.

Détestable étourdi!

VERSAC.

Mais, au reste, quel mal? Je n'emporte pas la maison.

DERMONT.

Mais, quand il faudra payer, que diras-tu?

VERSAC.

Je leur offrirai ma lettre-de-change payable à vue.

DERMONT.

Lorsque ton oncle va savoir tout cela?

VERSAC.

Il se fâchera, peut-être; eh bien, il aura tort : quand l'oncle possède cinq à six maisons, le neveu peut bien en acheter une.

DERMONT.

Mais il faut payer, malheureux!... payer 60,000 fr. Entends-tu bien ce que cela veut dire?

VERSAC.

Oh! nous avons du temps; on me donne deux jours.

DERMONT.

Ainsi, dans deux jours, nous passerons pour de misérables intrigants!

VERSAC.

Moi, j'espère que la maison peut convenir à mon oncle. Le grand mal, d'ailleurs, quand il m'en ferait cadeau, à compte sur la succession!

SCÈNE XIII.

VERSAC, DERMONT, MADAME DORVAL.

MADAME DORVAL.

Pour un homme d'affaires, vous êtes bien étourdi; vous aviez oublié le double de l'obligation...

VERSAC.

Ah! c'est vrai. Pardon!... J'ai tant de choses dans la tête, et celle-là est si simple!

MADAME DORVAL.

Maintenant que tout cela est fini, je puis vous assurer que vous n'avez pas fait un mauvais marché.

VERSAC.

Oh! moi, je ne peux guère faire de mauvais marché : tout le monde n'est pas aussi heureux; voilà pourtant mon ami qui trouve que c'est un peu cher.... pour nos moyens...

MADAME DORVAL.

Ah! c'est qu'il ne connaît pas l'agrément de cette maison, ou plutôt de votre maison; car vous pouvez, dès aujourd'hui, la regarder comme étant à vous.

VERSAC.

Oui, aujourd'hui, comme à moi. (*A part.*) Mais demain?...

MADAME DORVAL.

Engagez votre ami, qui paraît mécontent de votre acquisition, à venir voir votre propriété.

VERSAC.

Allons, mon ami, va donc voir ma propriété!

MADAME DORVAL.

Quant aux meubles, je vous les laisse; le billard même est une chose utile.

VERSAC.

Un billard! c'est charmant! (*A Dermont.*) Veux-tu venir faire une partie sur mon billard?

DERMONT.

J'ai presque envie de tout avouer

MADAME DORVAL.

Ah! j'aperçois l'aimable voisin.

SCÈNE XIV.

VERSAC, DERMONT, MADAME DORVAL, FERVILLE.

FERVILLE, à part.

Des étrangers! le notaire, que j'ai vu sortir par la grande porte!... cela m'inquiète.

VERSAC.

Quel est cet homme?

MADAME DORVAL, bas à Versac.

C'est le voisin dont je vous ai parlé, celui dont l'enclos touche le mien.

VERSAC.

Ah! le voisin qui voulait acheter votre maison?

FERVILLE, à part.

J'ai peur d'avoir fait une sottise. (*Haut.*) Eh bien, ma voisine?

MADAME DORVAL, allant à lui.

Eh bien, mon voisin, ma maison est vendue.

FERVILLE.

Vendue!...

MADAME DORVAL.

Et très-bien vendue... (*Montrant Versac.*) C'est monsieur qui l'achète. (*A part.*) Il enrage. (*A Dermont.*) Adieu. Rentrons; je ferai mon possible pour vous faire passer une agréable soirée.

DERMONT.

Quoi! madame, nous restons?

MADAME DORVAL.

Ne vous mettez pas en peine, j'ai pris toutes mes mesures pour ne vous laiser aucune inquiétude.

VERSAC, à Dermont.

Pourvu qu'elle n'ait pas envoyé au village de Briac!

MADAME DORVAL.

Au revoir, mon cher voisin!

(Elle se dispose à sortir; Dermont lui donne la main; Versac les suit.)

FERVILLE, courant après Versac et le tirant par son habit, à l'instant où il rentre dans la maison.

Ne puis-je vous dire un petit mot?

VERSAC.

Je suis à vos ordres.

SCÈNE XV.

VERSAC, FERVILLE.

VERSAC, à part.

Il voulait la maison : voyons-le venir.

FERVILLE, à part.

Il ne sait pas que je voulais m'arrondir : tâtons-le prudemment.

VERSAC.

Ce pays est charmant.

FERVILLE.

L'air est un peu humide.

VERSAC.

Pourtant les habitants paraissent s'y bien porter.

FERVILLE.

Beaucoup de fièvres.

VERSAC.

Fièvre ou non, je l'habiterai dans la belle saison.

FERVILLE.

Je serai enchanté d'y faire votre connaissance.

VERSAC.

Vous demeurez dans les environs?

FERVILLE, montrant le côté opposé à sa maison.

Oui, dans les environs.

VERSAC.

Pour moi, voilà ma maison.

FERVILLE.

Je vois que c'est vous qui avez acheté?...

VERSAC.

Oui : j'ai mis soixante mille francs dans cette acquisition; cela n'est pas cher.

FERVILLE.

Hum!... la maison a bien des désagréments.

VERSAC.

J'y ferai des réparations.

FERVILLE.

Le terrein est mauvais.

VERSAC.

C'est qu'il est mal cultivé.

FERVILLE.

Trop de bois.

VERSAC.

J'y ferai une coupe.

FERVILLE.

Ah! c'est différent.

VERSAC.

Dans six mois, vous ne reconnaîtrez plus cette habitation.

FERVILLE.

Avec du goût, on tire parti de tout.

VERSAC, montrant la maison de Ferville.

D'abord, vous voyez bien cette maison?

FERVILLE.

Oui, je la vois.

VERSAC.

La connaissez-vous?

FERVILLE.

(A part.) (Haut.)

Si je connais ma maison! Oh! beaucoup.

VERSAC.

Il m'a semblé que, des appartements, on avait la vue sur mon Parc?

FERVILLE.

C'est la seule qu'on ait.

VERSAC.

C'est fort bien; mais comme je n'aime pas les curieux, je fais planter, devant leurs croisées, un double rideau de peupliers.

FERVILLE.

Mais, le voisin?

VERSAC.

Le voisin ne verra plus rien, c'est vrai; mais chacun songe à son agrément.

FERVILLE.

Il me paraît, en effet, que vous n'oubliez pas le vôtre.

VERSAC.

Quant au petit ruisseau qui prend sa source dans mon jardin, et qui baigne celui du voisin, je le fais serpenter au milieu des fleurs, je fais une petite rivière, un lac : cela sera charmant.

FERVILLE.

En effet, cela peut être fort agréable.

VERSAC.

D'autant plus agréable, que je lui donne une autre direction; qu'après lui avoir fait faire le tour de mon jardin, il ira se perdre dans ma grande prairie.

FERVILLE.

Et le voisin?

VERSAC.

Se passera d'eau; pas une goutte : mais c'est un petit objet d'agrément auquel il ne doit pas tenir beaucoup.

FERVILLE, à part.

Ah! double sot!

VERSAC.

Voilà à peu près tous les changements que je compte faire.

FERVILLE.

Il me semble que c'est bien assez.

VERSAC.

Ah! si ce n'est pourtant un mur que je fais élever à la partie latérale de mon bâtiment.

FERVILLE.

Comment, encore un mur?

VERSAC.

Immense; mais de mon côté, je l'embellis d'espaliers.

FERVILLE.

Et le voisin?

VERSAC.

Ah! le voisin s'arrangera.

FERVILLE.

Mais, enfin, ce mur?...

VERSAC.

Se trouvera juste en face de son rez de chaussée, si bien que, de son salon, on se croira dans une maison d'arrêt. — C'est un malheur.

FERVILLE.

J'espère que la loi...

VERSAC.

Je la connais; et puis, d'ailleurs, j'ai lu les titres. — Trois pieds, le tour de l'échelle, voilà tout ce que je lui dois.

FERVILLE.

Ainsi, ce malheureux voisin...

VERSAC.

M'inquiète peu : on m'a dit que c'était un arabe, un juif. Le connaissez-vous?

FERVILLE, dans une très-grande colère.

Oui, morbleu, je le connais! Apprenez que ce voisin c'est moi.

VERSAC.

Enchanté de faire votre connaissance.

FERVILLE.

Savez-vous que ma propriété va devenir sans valeur?

VERSAC.

Oui; mais la mienne en acquiert bien davantage.

FERVILLE.

J'enrage!

VERSAC.

Tout esprit de propriété à part, ne trouvez-vous pas mon plan délicieux?

FERVILLE.

Il me ruine!

VERSAC.

Mais il m'enrichit, moi. Dès qu'on a une propriété, on aime à déranger, bouleverser; on dépense, il est vrai, beaucoup d'argent; mais lorsqu'on a, comme moi, une certaine fortune...

FERVILLE.

Ce n'est certainement pas la seule propriété que vous ayez?

VERSAC.

Moi! ah mon dieu! j'en achète tous les ans.

FERVILLE.

Vous ne voudriez pas céder votre marché?

VERSAC.

Vous n'en voudriez pas : le terrain est mauvais, l'air est humide, beaucoup de fièvres...

FERVILLE.

Mais, si quelque bénéfice...

VERSAC.

Impossible! J'y suis déja attaché; et puis cette maison coûte 60,000 francs; je veux mourir, si je la donne pour 80,000. Mon plan me séduit. Vous sentez qu'une rivière, un lac, un grand mur avec des espaliers...

FERVILLE.

Cela pourrait être très-joli; c'est on ne peut pas mieux... Mais, tenez, vous me paraissez un aimable homme, si d'honnêtes propositions peuvent vous convenir... Venez un instant chez moi; nous nous arrangerons, je vous promets des sacrifices.

VERSAC.

Des sacrifices! argent comptant?...

FERVILLE.

Argent comptant! (*Il fait le geste de quelqu'un qui compte de l'argent.*) On vient, je vous attends; je vais faire un petit acte sous seing-privé. (*A part.*) Oh! la maudite maison : elle me coûtera cher!

VERSAC, seul.

Bon, je tiens le juif!... Et qui sait si je n'ai pas fait une bonne affaire?

SCÈNE XVI.

LISE, DERMONT, VERSAC.

VERSAC, après la ritournelle.

Qu'avez-vous donc? Vous me paraissez tous deux bien effrayés.

LISE.

Hélas! ce n'est pas sans raison;
Ma tante sait tout le mystère.

VERSAC.

Eh bien! voyez la belle affaire!

DERMONT.

Il nous faut quitter la maison!

VERSAC.

Je ne quitte pas la maison!
Mais comment a-t-on pu l'instruire?

LISE.

On est venu d'un village prochain.

VERSAC.

Mais encor, qu'a-t-on pu lui dire?

DERMONT.

Là, d'un appartement voisin,
Tous deux, nous l'avons entendue.

LISE.

J'en suis encore toute émue.

VERSAC.

Que disait-elle?

LISE.

Elle disait....

VERSAC.

Eh bien!

LISE.

« Ce sont des intrigants, sans bien;
« Ils ont trompé ma confiance.

« Ah! qu'on redoute ma vengeance!
« De les punir, je connais le moyen. »

DERMONT.

Entends ces mots!

VERSAC.

J'entends fort bien.

DERMONT.

Si la tante est sévère,
Qu'allons-nous devenir?
Dis-nous, que faut-il faire?
Faut-il rester? partir?
Hélas! déja la crainte
S'empare de mon cœur;
Je vois que cette feinte
Fera notre malheur!

LISE.

Loi sévère!
Que devenir?
Mais que faire?
Quoi! partir!
Quelle crainte
Pour mon cœur!
Cette feinte
Fait mon malheur!

VERSAC.

Si la tante est sévère,
Je saurai l'attendrir:
Ce serait très-mal faire,
Si nous allions partir.
Pourquoi donc tant de crainte?
Rassurez votre cœur:
Moi, grace à cette feinte,
Je fais votre bonheur.

VERSAC.

Je vais parler à votre tante.

LISE.

Ah! craignez plutôt son courroux!

DERMONT.

Ah! craignons plutôt son courroux!

LISE, à Versac.

De vous elle est très-mécontente.

VERSAC.

Js saurai la rendre contente.

LISE ET DERMONT.

Tombons plutôt à ses genoux.

VERSAC.

Allez, allez, rassurez-vous!

DERMONT.

Qu'allons-nous devenir?

VERSAC.

Je saurai calmer l'orage; j'ai sur moi des papiers, de ces lettres de gens connus, en place, qui honorent toujours ceux qui les reçoivent. Madame Dorval saura bientôt que nous ne sommes pas des intrigants. Elle vient, prenez courage; je reste un instant pour la désabuser.

SCÈNE XVII.

LISE, DERMONT, VERSAC, MADAME DORVAL.

MADAME DORVAL, d'un ton moqueur.

Pourquoi donc M. de Versac reste-t-il toujours hors de sa maison?

VERSAC.

Cet endroit me plaît à la folie.

MADAME DORVAL.

Vous pourrez en jouir tout à votre aise, quand vous habiterez ces lieux, tout-à-fait.... aussitôt que vous aurez payé...

VERSAC, à part.

La bonne tante persiffle.

MADAME DORVAL.

Il sera sans doute nécessaire que je me rende à Bordeaux, à votre caisse, pour recevoir mes fonds?

VERSAC.

Oui, c'est à ma caisse que l'on vous paiera.

MADAME DORVAL.

M. de Versac, en repartant demain, pourrait me donner une place dans sa voiture?

VERSAC.

Avec plaisir; mais vous serez gênée.

MADAME DORVAL.

Je viens de l'envoyer chercher à Briac..... Il n'y a qu'une difficulté; depuis plus de quinze jours il n'a pas paru de voiture dans le pays.

VERSAC.

Ah!... Mais a-t-on bien demandé, à l'auberge du *Grand-Cerf*?

MADAME DORVAL.

Il n'y a jamais eu de *Grand-Cerf* dans ce village.

VERSAC, à part.

C'est jouer de malheur; il y en a partout.

MADAME DORVAL.

Pardon de la question... mais M. de Versac, à qui j'ai l'honneur de parler, est-il bien le banquier de Bordeaux?

VERSAC.

Mais oui, à cela près de quelques millions, je suis un second lui-même.

MADAME DORVAL.

A qui donc ai-je eu affaire?

VERSAC.

A un fort galant homme, qui n'est pas aussi riche que son nom le fait croire; mais le temps presse. Tenez, madame, pour vous ôter toute inquiétude à mon sujet, lisez ce témoignage honorable de mes talents et de la considération dont je jouis. Vous verrez, par cet écrit, que si la fortune ne me traite pas bien dans cet instant, elle me donne au moins des protecteurs et des amis qui peuvent me rendre estimable à vos yeux. Pardon, si je vous quitte; mais ma modestie ne me permet pas de rester à cette lecture. Je reviens à l'instant.

(Il entre chez le voisin.)

SCÈNE XVIII.

MADAME DORVAL, LISE, DERMONT.

MADAME DORVAL.

Je suis curieuse de savoir comment il pourra me prouver...

DERMONT, bas à Lise.

J'espère beaucoup de cette lettre.

LISE.

Ecoutons...

MADAME DORVAL.

Lisons l'écrit que sa modestie ne lui permet pas d'écouter.

(Elle lit.)

« C'est pour la dernière fois que je consens à vous « écrire : vous êtes un rusé coquin.... »

(Tout le monde reste frappé d'étonnement.)

DERMONT.

C'est la lettre de l'oncle!

(Après un silence.)

Voilà l'écrit favorable
Dont il s'honore aujourd'hui!

LISE.

Voilà l'écrit favorable
Dont il s'honore aujourd'hui!

DERMONT.

Il nous perd, le misérable!
Mais est-on plus fou que lui?

MADAME DORVAL, continue de lire.

RÉCITATIF.

« Vous empruntez toujours, et ne rendez jamais!
« Vous composez des vers que l'on dit très-mal faits
« Je n'ai pas lu vos vers, mais j'ai payé vos dettes.
« Pour les dettes, je sais qu'elles sont trop bien faites

« Je vous pardonne encor: venez à la maison :
« Si de vers et de chants vous vous montrez avare,
« Amenez avec vous le musicien rare
« Dont vous vantez toujours l'esprit et la raison.
« Je vous attends, ainsi que votre ami Dermont. »

MADAME DORVAL.

Dermont! quoi! c'est vous?

DERMONT.

Oui, madame.
Lise toujours a régné dans mon ame.
Prenez pitié de mon tourment,
Et pardonnez en cet instant!

LISE.

Pardonnez-nous en cet instant!

MADAME DORVAL, à part.

Soyons toujours sévère
Pour ces deux étourdis;
Montrons de la colère,
Il faut qu'ils soient punis.

LISE ET DERMONT, examinant madame Dorval.

Dans ses yeux, la colère
Se peint par le mépris.
Par ce juge sévère,
Ah! nous serons punis!

SCÈNE XIX.

MADAME DORVAL, LISE, DERMONT, VERSAC.

VERSAC.

Eh bien! cet écrit favorable,
Que sans doute vous avez lu,

Est un témoignage honorable
De mes talents, de ma vertu?

MADAME DORVAL, LISE ET DERMONT.

Ah! le joli témoignage
De talents et de vertu!

MADAME DORVAL, ironiquement.

(Elle lit.)

« Vous empruntez toujours, et ne rendez jamais,
« Et vous faites des vers que l'on dit très-mal faits. »

VERSAC.

C'est de mon oncle!

(Il se met à rire.)

Ah! la bonne aventure!
Ah! j'en ris de bon cœur!

DERMONT.

Il rit, et moi je jure,
Je jure de bon cœur!

MADAME DORVAL.

Voyez! de l'aventure
Comme il rit de bon cœur!

LISE.

Hélas! cette aventure
Fera notre malheur!

VERSAC.

Eh bien! madame, comment trouvez-vous le style de mon oncle?

MADAME DORVAL.

Assez clair, pour savoir le cas que je dois faire de vous.

VERSAC.

Il n'est pas très-complimenteur.

MADAME DORVAL.

Je vous remets sa lettre.

DERMONT, à Versac.

Imbécile !

VERSAC.

Que veux-tu ? je me suis trompé.... C'est que j'ai de tout un peu dans mon porte-feuille ; mais je vais vous montrer....

MADAME DORVAL.

Non, c'est assez. Ayez seulement la complaisance de me rendre l'écrit inutile qui constate votre acquisition.

VERSAC.

Impossible, madame !

MADAME DORVAL.

Et comment me paierez-vous, monsieur l'auteur ?

VERSAC.

Et bien, voilà ce que c'est ? parce que je voyage à pied, et que je n'ai pas un grand train à ma suite, on croit que je suis un pauvre diable.... Il ne faut pas toujours juger les gens sur l'apparence....

MADAME DORVAL.

Ainsi, vous me paierez ?

VERSAC.

Oui, madame, et très-bien encore.... Mais d'abord, parlons de mon ami.... Par la lettre de mon oncle, vous connaissez Dermont. Il aime votre nièce, vous le savez. Son peu de bien vous empêcha de consentir

à cette union ; eh bien ! moi, je répare les torts de la fortune, en le dotant d'une somme de 20,000 francs.

DERMONT.

Madame, pardonnez-lui, il a perdu tout-à-fait la tête.

MADAME DORVAL.

(*A part.*) Moquons-nous de lui....... (*Haut.*) Je consens bien volontiers à ce mariage, si vous pouvez lui compter tout de suite la somme que vous lui proposez.

VERSAC.

Tout de suite, cela va sans dire.

DERMONT.

De grace, Versac !...

VERSAC, à madame Dorval.

Votre parole !

MADAME DORVAL.

Je la donne de bon cœur.

DERMONT.

Tu me perds, malheureux !

VERSAC, en se tournant vers Dermont.

Ingrat !..... (*A madame Dorval.*) Voulez-vous des espèces, ou de bons billets au porteur ?

MADAME DORVAL.

Ah ! des espèces ! on n'en porte pas en voyage.

VERSAC.

Il est vrai que nous en étions peu chargés.... Ainsi, des billets....

MADAME DORVAL.

Suffisent.

VERSAC.

Votre voisin vous paraît-il solide ?

MADAME DORVAL.

Comment! monsieur Ferville ?

VERSAC.

Oui, monsieur Ferville.

MADAME DORVAL.

C'est le plus riche et le plus fripon de l'endroit.

VERSAC.

Eh bien! voilà pour 20,000 francs de billets sur le plus fripon de l'endroit. (*D'un ton grave.*) Et vous, mes chers enfans (*il leur prend les mains*), je vous unis : soyez heureux, et n'oubliez pas que c'est moi qui fais votre bonheur. Hein!.... (*Gaiment.*) Dermont, comment trouves-tu le dénouement ?

MADAME DORVAL.

Je n'en reviens pas, c'est bien sa signature. Comment avez-vous pu ?....

VERSAC.

C'est un cadeau qu'il m'a voulu faire, en se chargeant de vous payer votre maison. On appelle cela, je crois, un pot-de-vin.

MADAME DORVAL.

Oh! quelle joie! qu'il mérite bien cette leçon! Je suis si contente de ce qu'il est dupe de son avarice, que j'ai presque envie de vous pardonner à tous le tour que vous m'avez joué.

VERSAC.

Et! voici le cher voisin qui vient prendre part à la commune joie !

SCÈNE XX.

MADAME DERVAL, VERSAC, DERMONT, LISE, FERVILLE.

MADAME DORVAL.

Approchez, mon voisin ; eh bien ! trouvez-vous ma maison trop chère ?

FERVILLE.

J'ai fait une sottise, je la paie.

MADAME DORVAL.

Et vous méritez bien cela.

VERSAC, montrant Dermont.

Madame, songez que vous m'avez promis....

LISE.

Ma chère tante....

MADAME DORVAL.

Je tiendrai ma parole..... (*A Versac.*) Mais vous, étourdi, gardez cette somme.... Vous êtes auteur, elle peut vous devenir utile.

VERSAC.

Non, non, mon intention ne fut jamais de la garder. C'est le présent de noce. Je crois vous la rendre, en la donnant à l'époux de votre nièce.

DERMONT.

Mon ami, je ne souffrirai pas....

VERSAC.

Laisse donc.... N'ai-je pas mon opéra ?

MADAME DORVAL.

Cette délicatesse est digne d'éloge.

VERSAC.

Je ne vous demande qu'une grace, madame : mon oncle me croit peu propre aux affaires ; eh bien ! écrivez-lui que, sans posséder un sou, j'ai su, dans un quart-d'heure, gagner vingt mille francs : il me pardonnera, j'en suis certain.

FERVILLE.

Quoi ! monsieur, vous n'aviez pas....

VERSAC.

De quoi dîner, monsieur.

FERVILLE.

Ainsi, c'est moi qui paie....

VERSAC.

La dot de ces amants ; mais il vous reste la maison, et à moi, le plaisir d'avoir fait des heureux.

FIN DE MAISON A VENDRE.

UNE AVENTURE
DE SAINT-FOIX,

OU

LE COUP D'ÉPÉE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois le 3 mars 1802.

NOTICE

SUR

UNE AVENTURE DE SAINT-FOIX.

Cette pièce n'est pas de mon invention; je dois le choix du sujet et le fond à M. *de Saint-Chamant*, qui, après avoir lu une petite comédie sur *Saint-Foix*, au théâtre, vint me trouver, d'après l'avis des comédiens, pour que je joignisse mes idées aux siennes. Quoiqu'il me soit arrivé rarement de travailler en communauté, j'acceptai pourtant ce traité de compte-à-demi. Le sujet de Saint-Foix m'avait plu; et il me parut plaisant, à moi *Rennois*, de mettre en scène un *Rennois*, et de le faire jouer par un *Rennois*. Les différents traits de sa vie que M. *de Saint-Chamant* avait choisis pour les fondre dans l'action, étaient difficiles à enchaîner à une intrigue tant soit peu vraisemblable; cependant j'y parvins, non sans peine; et la pièce, soutenue par le caractère de Saint-Foix, et jouée avec une originalité piquante par Elleviou, obtint du succès.

Il eût été seulement à désirer que notre compo-

siteur (Tarchi) eût mieux prosodié nos paroles. Ce compositeur, d'un très-grand talent, avait le malheur de ne pas bien savoir la langue française; et il en est résulté que toutes ses compositions mal prosodiées, sont difficiles à chanter par les acteurs, et souvent peu mélodieuses pour l'oreille d'un amateur éclairé : aussi nous dûmes beaucoup plus notre succès à l'esquisse, assez bien faite, de notre entêté Breton, qu'aux charmes de la musique.

Puisque je suis sur le sujet d'un compatriote, homme de lettres, et dont le singulier caractère amusait tout Paris, il doit m'être permis de donner un souvenir à notre pays commun. Tous les hommes ont sans doute un sentiment de prédilection pour le lieu qui les vit naître; mais, je crois que les Bretons portent ce sentiment à un plus haut degré qu'aucun autre, du moins si je les juge d'après moi : j'ai du plaisir à songer aux lieux où se passa mon enfance, aux compagnons de mes jeux; la Bretagne est pour moi une autre patrie dans ma patrie. J'ai conservé dans mon intérieur beaucoup des mœurs, des usages, de la manière de vivre de ses habitants; et, même encore aujourd'hui, lorsque je retrouve dans la capitale un ancien compagnon de jeunesse, je le revois avec le plus vif intérêt. J'ai quelquefois été dupe de ce sentiment de bienveillance; mais je m'en suis con-

solé en songeant qu'il se trouve souvent parmi les membres d'une nombreuse famille, des ingrats et des méchants.

Bien qu'un goût vraiment patriotique m'entraîne toujours vers les Bretons, je ne prétends pas que les habitants de notre vieille Armorique soient des hommes parfaits; il s'en faut de beaucoup : ils ont leurs défauts, leurs passions, comme les habitants des autres provinces; et ils ont peut-être moins de qualités aimables. En effet, ils ont conservé de leur ancienne origine une certaine rudesse que le temps n'a point effacée : leur position géographique, en les isolant des autres provinces, et en leur donnant pour ceinture l'Océan, a contribué à les garantir de ce continuel frottement qui, comme les pièces de monnaie, use les hommes en les rendant polis. Ils ont tous dans leur caractère une fierté que, dans beaucoup de circonstances, on pourrait appeler de l'orgueil. Peut-être cet orgueil tient-il à un sentiment national; ils se rappellent qu'ils n'ont point été soumis par les Francs, et que s'ils subirent le joug et la religion imposés par Clovis aux autres contrées des Gaules, c'est qu'ils voulurent bien y consentir par un traité.

Cette nation, presque insulaire, n'a pas cessé d'être indépendante. En donnant une reine à la France, elle stipula ses droits, qu'elle a conservés courageusement jusqu'à la révolution. Ses priviléges

n'étaient point de vains titres; l'impôt qu'elle payait au roi de France portait le nom de *don gratuit.* La province s'administrait elle-même; tous les ordres de l'état composaient son parlement; et si le peuple, sous la dénomination de *tiers-état,* n'y était pas toujours protégé d'une manière efficace, cela ne tenait qu'aux vices de certaines transactions dont la date remontait à nos temps féodaux. Cependant le tiers-ordre y avait quelques priviléges, les communes des franchises beaucoup plus étendues qu'en aucune province de France. Le tiers avait surtout le droit de discuter l'impôt, de ne point payer de droits indirects, tels que la gabelle, etc., et surtout le précieux avantage d'une administration qui coûtait fort peu, et qui était gérée avec une régularité et une fidélité que l'on ne rencontre que dans les pays où ceux qui gouvernent sont responsables de leur conduite envers les mandataires du peuple. Quelque nom que porte une réunion d'hommes convoquée pour des intérêts communs, quand même cette réunion serait complètement aristocratique, qu'on l'appelle *états*, *chambre*, *parlement,* on peut être convaincu que les accents de la liberté s'y feront entendre. C'est ce qui est arrivé plus d'une fois dans les États de Bretagne. N'ai-je pas été souvent le témoin d'une lutte ouverte de la noblesse contre le gouvernement du roi? Combien de fois n'ai-je pas vu nos gentilshommes bretons sortir furieux de la

salle d'assemblée, invoquer leur charte (le contrat de mariage d'Anne de Bretagne), et vouloir en appeler à toute la nation bretonne pour maintenir leurs priviléges? Il est difficile qu'une nation qui a l'habitude de discuter ses droits, ne conserve pas dans ses mœurs un certain sentiment de la dignité de l'homme, qu'elle ne montre pas de la franchise dans ses opinions, et le courage nécessaire pour les défendre; que l'on rencontre chez elle ces vices communs aux gouvernements despotiques, la bassesse et la flatterie.

D'après le tableau que je viens de tracer du genre d'administration de ma province, on n'a pas dû être surpris de voir les Bretons prendre une part très-active à la révolution. Ils n'attendirent point le signal de la France pour parler constitution et liberté. Les nobles, par leur habitude d'opposition contre le gouvernement du roi, se liguèrent avec les parlements; le peuple, par haine de l'aristocratie, s'arma contre la noblesse; et la révolution, par la fédération des communes de *Nantes*, *Rennes et Saint-Malo*, avait commencé de fait en Bretagne bien avant qu'elle éclatât à Paris. Si je rappelle ces circonstances, c'est afin de prouver quelle fut la conduite ferme de mes compatriotes pendant tout le cours de la révolution. Si la guerre civile s'y alluma avec toutes ses horreurs, ce fut le résul-

tat de cette tenacité d'opinion dans les nobles comme dans les bourgeois. Le peuple, plus ignorant que partout ailleurs, n'y jouait qu'un rôle secondaire: le paysan, conduit par les nobles, guerroyait sur les grands chemins; les artisans dans les villes, conduits par les bourgeois, savaient résister aux armées des Vendéens; partout le courage, partout la résistance opiniâtre, et partout les preuves d'un grand caractère, puisque les vaincus même n'ont mis bas les armes devant toute la France qu'après de longues négociations, terminées par un traité.

Ce caractère que les Bretons déploient dans les grandes circonstances, dans les guerres de parti, par exemple, je le trouve dans chaque individu isolé de la masse. Je puis présenter à l'appui de mon observation des noms de personnages connus par leurs vertus et leurs talents. Dans le petit nombre de ceux que je vais citer, vous rencontrerez toujours l'un des traits distinctifs qui appartiennent à la nation. Selon moi, les habitants de ma province réunissent à l'indolence le courage et l'activité. Mais, pour qu'un Breton sorte de l'apathie qui lui est ordinaire, il faut que ses passions soient en jeu, qu'on se montre injuste envers lui, et que son orgueil soit blessé. Cet orgueil, qui est le fond de son caractère, a, comme je l'ai déja dit, son origine dans un sentiment noble : l'amour de la jus-

tice et de l'égalité lui ont donné naissance. Il ne peut supporter le ton de la supériorité ; et, comme il a l'esprit assez vif, il devine dans vos regards l'opinion que vous avez de lui. La crainte de paraître ridicule le rend insolent et provocateur ; et comme la franchise, qui lui est naturelle, ne lui permet pas de cacher le sentiment qui l'agite, il amène les choses au point qu'il rend tout accommodement impossible. Aussi le jeune Breton jeté hors de son pays, soit noble, soit bourgeois, porte dans les sociétés où il est reçu, cette fatale disposition à la contrariété qui le fait accuser d'entêtement. On se trompe souvent sur ce qu'on appelle son entêtement, car il est de bonne foi dans la cause qu'il soutient ; seulement il a le tort, surtout dans des bagatelles, de ne pas céder par politesse. mais le Breton qui est resté long-temps loin de son pays natal, qui a appris par expérience que tous les hommes se doivent des égards, peut offrir, quand il est dégagé de sa rudesse première, une société d'autant plus agréable, qu'il aura conservé le fond de son caractère, qui est, comme je l'ai dit, l'amour de la justice et une indépendante franchise.

Les Bretons ne connaissent point non plus l'ambition ; et s'ils parviennent quelquefois aux honneurs et aux grands emplois, c'est qu'ils y sont poussés malgré eux par leurs talents ou par leur épée. La

révolution m'offre une preuve de ce que j'avance. Que l'on jette un coup d'œil sur le passé, combien l'on verra peu de grands emplois aux mains des habitants de ma province; tandis que la Guienne, qui égale à peine la Bretagne en étendue, a peuplé tous nos ministères. Je ne compte, jusqu'à ce jour, qu'un ministre breton; et cependant beaucoup de mes compatriotes se sont distingués dans la révolution. Mais, comme je l'ai dit, le Breton, fier et dédaigneux, sait très-bien qu'il mérite les places, mais sa fierté l'empêchera toujours d'employer ces moyens d'intrigue qui les font souvent obtenir. Jetons un regard sur nos législateurs passés : je vois plusieurs Rennois défendant avec talent la cause de la liberté et de l'égalité; j'en vois plusieurs, même sous Bonaparte, montrer de l'opiniâtreté dans leur opinion; et si, après avoir pendant dix ans parlé contre la noblesse, ils se sont laissés faire comtes et marquis, c'est qu'il a fallu céder à la force, et que ce grand caractère qu'ils ont manifesté au commencement de leur carrière s'est tout doucement effacé par le frottement qui s'est établi avec tous ces ambitieux de nouvelle création. Mais telle est mon opinion sur la générosité de mes compatriotes, que je suis convaincu que ce n'est qu'avec répugnance qu'ils supportent des titres contre lesquels ils ont déclamé avec tant d'énergie. Quelque jour, tout

honteux d'avoir démenti leurs principes sur l'égalité, ils viendront déposer sur l'autel de la patrie les titres de noblesse qu'ils ont reçus d'un usurpateur, afin de pouvoir rentrer avec honneur dans la classe mitoyenne des citoyens, d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Veut-on maintenant des exemples, éloignés de nous, de ce caractère breton qui, quoique dur et gênant pour les autres, a quelque chose de noble et d'élevé qui doit conduire à de grandes vertus? Je ne veux point parler des Duguesclin, des Duguay-Trouin, héros de nos temps féodaux, mais qui avaient aussi le caractère de leur pays. De notre temps, ce brave La Motte-Piquet, sous lequel j'ai servi, n'avait que les grandes qualités d'un marin, et ne connut jamais la cour qu'il dédaignait.

Au rang des noms honorables que je viens de citer, je n'omettrai pas non plus d'inscrire celui d'un héros de nos jours, *de la Tour d'Auvergne*, de ce savant (*), de ce philosophe (**), de ce ci-

(*) Naturaliste, il correspondait avec nos sociétés savantes, et leur envoyait le fruit de ses observations dans les différents pays que la guerre lui faisait parcourir.

(**) Comme philosophe, il était sans ambition. Au commencement de la révolution, les officiers de son régiment lui proposèrent d'émigrer avec eux. D'après son caractère connu, on devine bien qu'il repoussa la proposition; mais comme ses camarades l'accusaient de ne rester en France que dans l'espoir d'être nommé général, c'est alors qu'il fit le serment de n'être jamais que capitaine : et l'on sait s'il a tenu ce serment.

toyen (*) digne de l'ancienne Rome.

Toute la France se rappelle encore ce grand magistrat (M. *de la Chalotais*), qui sut résister, par ses talents et son courage, à la persécution d'un courtisan protégé par la maîtresse d'un roi.

Qui ne rira des querelles de Maupertuis avec Voltaire, et de la chaleur qu'il mit à défendre la science contre la plus aimable ironie?

Qui ne retrouvera dans le style de *Duclos* la franchise bretonne, et un peu de la rudesse originale de l'auteur?

Qui n'admirera dans *Lesage* cette noble indépendance, qui lui fait préférer la liberté, dans une société spirituelle mais obscure, aux faveurs des grands que devaient lui procurer ses vertus et son immense talent?

Qui ne distinguera dans les écrivains bretons du moment présent, tels que MM. *Châteaubriant*, *La Menais*, feu *Geoffroi*, *Lanjuinais*, etc. un talent ferme et original, malgré la différence de leurs opinions sur des matières politiques, religieuses et littéraires?

J'omets ici plusieurs autres exemples par les-

(*) A la paix d'*Amiens*, La Tour d'Auvergne goûtait les douceurs du repos dans son petit manoir. La guerre se déclare; la conscription appelle le fils de son vieil ami: ce fils était indispensable à l'existence de son père. La Tour d'Auvergne, retiré du service, remplace le jeune homme, et rentre dans les rangs de nos défenseurs comme simple soldat. Quel homme! quel citoyen!

quels il me serait facile de prouver que les habitants de ma province ont des défauts et des vertus qui leur sont particuliers. Mais il est un fait que je ne puis m'empêcher de faire connaître, quoiqu'il me soit personnel, parce qu'il servira à convaincre mon lecteur que tout ce que j'ai dit sur le caractère breton est fondé sur la vérité.

Depuis plusieurs mois, une de mes dernières pièces était dans les mains de la censure, et je demandais vainement que l'on prononçât sur son sort, lorsque les journaux m'apprirent que M. *de Corbières*, mon compatriote et mon condisciple, venait d'entrer au ministère. Tous mes amis et mes parents me conseillèrent de lui écrire, pour lui rappeler mes titres à sa bienveillance et surtout à sa justice. Cette démarche, qui était toute simple, me semblait, à moi Breton, peu digne, dans ma position. Il me semblait que M. de Corbières, qui, simple député en arrivant à Paris, n'était point venu voir un condisciple qui avait peut-être quelques droits à son souvenir par les liaisons qui avaient existé entre la famille de sa femme et la mienne, trouverait étrange la démarche que je ferais près du ministre. Cependant, comme les comédiens me pressaient pour que je leur fisse rendre ma pièce, je cédai à leurs instances. Mais, ne voulant point écrire une lettre dans le genre de

celles qu'on adresse aux ministres, et dont les protocoles me semblent toujours embarrassants, je pris le parti de lui adresser les méchants vers suivants, sous le modeste titre de *Requête à son excellence* :

Un nouveau né, dernier fils de Thalie,
Depuis deux mois est aux mains des bourreaux
Qui vont, hélas! à grands coups de ciseaux,
Le retrancher du livre de la vie.

Foi de Breton! l'enfant est bien tourné,
Avec mesure il moralise et fronde;
Et peut un jour, sur la scène du monde,
Par des succès prouver qu'il est bien né.
Mais si l'on vient, par mainte estafilade,
Nuire à sa force, éteindre sa gaîté,
Ce ne sera qu'un enfant avorté :
Et que ferai-je alors de ce malade?

Ah, monseigneur! au nom des bords fleuris
Que, dans son cours, arrose la *Vilaine*,
Où tous les deux avons été nourris;
Sauvez mon fruit d'une serpe inhumaine!
D'un faible enfant assurez le destin :
Le protéger est acte de justice.
Ou, si le sort veut qu'il succombe enfin,
Faites, par grace, abréger son supplice.

Je ne doute nullement que les *Colbert*, les *Choiseul*, enfin tous les ministres les plus distingués, n'eussent saisi l'occasion de témoigner du moins de la bienveillance à un condisciple, à un compa-

triote; qu'ils n'eussent montré du moins quelques égards pour le membre de l'académie française : cette conduite paraîtra toute simple. L'opinion honorable que j'ai des ministres qui ont précédé la révolution, me rappelle en ce moment M. Turgot. L'abbé Delille le connaissait beaucoup, et le voyait souvent; mais, dès que cet homme de mérite fut arrivé au ministère par son seul talent, l'abbé, par discrétion, cessa tout à coup ses visites. Le philosophe, offensé de cet oubli, rencontrant un jour, au milieu d'une nombreuse compagnie, notre poète sans ambition, lui en fit publiquement le reproche: « Ah! monsieur Delille, lui dit-il, ce n'est pas bien; « *depuis mes grandeurs vous m'avez disgracié.* »

Ces formes aimables tiennent, j'en conviens, à l'usage du monde, à l'esprit, à une douce philosophie ; mais je ne rencontre pas là, ce qu'on trouve en mon pays, cette énergie sauvage, ce génie original, ce caractère armoricain. Mon compatriote, mon condisciple, le ministre breton a mieux fait que tout cela...., il ne m'a point répondu.

PERSONNAGES.

SAINT-FOIX, officier aux gardes.
FLORBEL, amant d'Adèle.
BELVILLE, tuteur d'Adèle.
PICARD, valet de Saint-Foix.
ADÈLE, pupille de Belville.
JUSTINE, suivante d'Adèle.

La scène se passe à Bourges

UNE AVENTURE
DE SAINT-FOIX,
OU
LE COUP D'ÉPÉE.

Le théâtre est partagé : d'un côté on voit le bosquet d'un jardin à l'anglaise ; sur ce jardin domine une terrasse qui appartient à l'auberge du Lion d'Or.

SCÈNE I.

ADÈLE, SEULE.

AIR.

J'ENTENDS du bruit, faisons silence ;
Florbel, répondez, est-ce vous ?...
Ce n'est pas lui ; ma vive impatience
A devancé l'heure du rendez-vous.

Ah! bon ; Florbel n'est pas encore arrivé. — Justine vient ; je crains qu'elle n'ait deviné le secret qui me guide en ces lieux.

SCÈNE II.

JUSTINE, ADÈLE.

JUSTINE.

Lorsqu'on veut trouver mademoiselle, c'est toujours ici qu'il faut venir.

ADÈLE.

J'aime le grand air....

JUSTINE.

Oui, l'air de la terrasse voisine.... Vous riez; un peu de confiance, je me crois digne d'être votre confidente : je n'aime point les tuteurs, je compatis aux maux des amants, et, quoique femme, je suis discrète.

COUPLETS.

Pourquoi feindre, mademoiselle?
Avouez cet amour discret;
Jeune fille, quand elle est belle,
Doit toujours avoir un secret.

Cet amant qui vous intéresse
Est-il aimable, est-il prudent?
Montre-t-il beaucoup de tendresse?
A-t-il promis d'être constant?

Pourquoi feindre, etc.

Le jeune homme est-il-téméraire
Quand il se trouve près de vous?
Cherche-t-il toujours à vous plaire?
Est-il sensible? est-il jaloux?

Pourquoi feindre, etc.

ADÈLE.

Quel rapport tout cela peut-il avoir avec moi?

JUSTINE.

Ah! vous me piquez. Je vais m'en venger, en vous disant la vérité : d'abord, je soutiens que vous avez un amant.

ADÈLE.

Encore!...

JUSTINE.

Vous l'avez vu aujourd'hui ou vous espérez le voir bientôt.

ADÈLE.

Ah! bientôt.

JUSTINE.

C'est sur cette terrasse qu'il se rend.

ADÈLE, impatientée.

Finiras-tu!

JUSTINE.

Ce jeune officier est depuis trois mois en garnison à Bourges, il se nomme Florbel.

ADÈLE.

Florbel, qui t'a dit....

JUSTINE.

Il est aimable, honnête; votre tuteur est défiant....

ADÈLE.

Au moins parle bas.

JUSTINE, toujours plus vivement.

Ne pouvant s'introduire dans la maison, il est venu se loger au Lion d'Or, dont la terrasse donne sur ce jardin; aussi, depuis ce temps, vous ne quittez pas ce bosquet; là, avec quelques précautions, on se voit, on se parle, tout le monde est trompé, excepté moi qui sais tout, comme vous le voyez.

ADÈLE.

Eh bien! il est trop vrai; mais, ma chère Justine, garde-moi bien le secret; tu connais le caractère de

mon tuteur: il est poli, d'une société douce, mais fin, ombrageux....

JUSTINE.

De la finesse, lui? il n'en a que l'apparence; il parle toujours de lui, de son temps; eh bien! je gage que dans son temps il fut souvent trompé.

ADÈLE.

Et c'est ce qui lui a laissé cette opinion défavorable à notre sexe....

JUSTINE.

Et pour lui prouver qu'il a tort, nous, pauvres innocentes, nous allons le tromper encore.

ADÈLE.

N'y suis-je pas forcée par les circonstances? Pourquoi vouloir me marier à un homme que je ne connais pas, que je n'ai jamais vu....

JUSTINE.

Sans doute, pourquoi ne pas nous donner ce jeune homme que nous connaissons, que nous avons vu quelquefois: — et ce prétendu?...

ADÈLE.

Est un homme très-estimé par ses rares talents, dont l'esprit connu partout....

JUSTINE.

Ah! fi! des maris qui ont de l'esprit.

ADÈLE.

J'aperçois M. Belville, feignons de cultiver ces fleurs; son esprit pénétrant....

(Elles se mettent à arroser des fleurs.)

SCENE III.

JUSTINE, ADÈLE, BELVILLE.

TRIO.

ADÈLE, JUSTINE.

Allons, allons, courage!
Les soins du jardinage
Occupent les loisirs.

BELVILLE.

Allons, allons, courage!
Les soins du jardinage
Sont d'innocents plaisirs.

(Il leur montre des fleurs.)

Ah! si des fureurs de l'orage
Et si des brûlantes chaleurs
Vous voulez garantir ces fleurs,
Étendez ce léger ombrage,
Et mettez aussi des tuteurs.

ADÈLE, JUSTINE.

Non, non, monsieur, point de tuteurs,
N'enchaînons pas de jeunes fleurs;
La fleur qui naît sous la verdure,
L'arbrisseau qui croît dans les bois,
Tous deux exempts de tristes lois,
S'abandonnent à la nature.

BELVILLE, à part.

Ma pupille vraiment
Répond parfaitement!

JUSTINE ET ADÈLE, à part.

Il n'a plus à présent
Le ton si triomphant.

BELVILLE.

Moi, sans imiter la nature,
Aux plantes je donne un tuteur;
Et des autans, de la froidure
Je garantis la jeune fleur.
Si quelque insecte de la terre
Cherche à lui ravir sa couleur,
Bientôt avec soin je la serre...
Pour lui conserver sa fraîcheur.

JUSTINE, ADÈLE.

Vous avez bien raison.
(A part.)
Ah! de son persifflage
En ce moment j'enrage:
Pour nous quelle leçon!

BELVILLE.

N'ai-je donc pas raison?
Allons, allons, courage!
Des soins du jardinage
Prenez une leçon.

Oui, ma chère Adèle, c'est avec beaucoup de soins, beaucoup de vigilance, que l'on sauve les jeunes plantes dont on prend soin.

JUSTINE.

Je n'en crois rien, monsieur: trop de soin nuit souvent; il est telle plante que je connais qui ne s'arrangerait pas de la serre, et qu'en renfermant vous feriez bientôt sécher sur pied.

BELVILLE.

Sans doute; mais moi je suis bon jardinier : tiens, par exemple, le vent qui souffle de la terrasse est pernicieux.

JUSTINE.

Nous ne nous en sommes pas encore aperçues.

BELVILLE.

C'est un vent du midi, il est brûlant.

ADÈLE, bas à Justine.

Ah! mon dieu, saurait-il quelque chose?

JUSTINE.

Cette terrasse vous gêne bien, monsieur.

BELVILLE.

Elle est commode pour les voisins; ils peuvent tout à leur aise voir dans mon jardin : je donnerais tout au monde pour les en empêcher.

ADÈLE.

Un peu de patience, vous gagnerez votre procès, et vous forcerez votre voisin à élever un mur.

BELVILLE.

Je l'espère bien : si j'ai permis qu'on élevât cette terrasse et que l'on creusât ce fossé, c'est que la maison appartenait alors à mon ami Belmont; mais maintenant que cet aubergiste du Lion d'Or en est le propriétaire....

JUSTINE.

Qu'importe, lui ou un autre?

BELVILLE.

Ce n'est pas la même chose : tous les jours ce sont

de nouvelles figures qui viennent nous importuner de leur aspect.

JUSTINE.

Ah! je vous réponds que cela ne nous gêne pas beaucoup.

BELVILLE.

Je sais.... je sais que vous ne demandez qu'à vous faire voir.

ADÈLE.

Vous avez toujours une mauvaise idée des femmes qui....

BELVILLE.

Mais, mesdames, c'est un peu votre faute; dans mon temps....

ADÈLE.

Ah! vous allez encore nous parler....

JUSTINE.

Eh! mademoiselle, laissez dire, j'aime les vieux contes, moi.

BELVILLE.

Eh bien! soit, laissons cela; parlons de ton mariage.

JUSTINE.

Oui, de son mariage, c'est le bon moyen d'égayer mademoiselle.

BELVILLE.

C'est aujourd'hui que le prétendu doit arriver; cet homme plein d'esprit, cet aimable auteur....

JUSTINE.

Nous ne sentirons pas tout son mérite, nous n'avons pas le goût des belles-lettres.

BELVILLE.

Mais j'entends du bruit vers la maison, c'est peut-être lui, courons au devant.

JUSTINE.

Non, restons; c'est un valet, son ambassadeur sans doute.

SCÈNE IV.

JUSTINE, ADÈLE, BELVILLE, PICARD.

PICARD.

C'est à M. Belville, je crois, que j'ai l'honneur de parler?

BELVILLE.

Oui, mon ami : de quelle part venez-vous?

PICARD.

Reconnaissez en moi un courrier d'hymen.

JUSTINE, à part.

Courrier de malheur.

PICARD.

Je vous annonce mon maître, M. de Saint-Foix.

BELVILLE.

C'est ici qu'il va descendre?

PICARD.

J'ignore ses intentions. Nous sommes arrivés à Bourges il y a à peu près trois heures; nous habitons provisoirement l'auberge du Lion d'Or.

BELVILLE.

C'est ici qu'il devrait être; cours lui dire que son appartement est préparé.

ADÈLE.

Ne le pressez pas; il se repose sans doute des fatigues de la route.

PICARD.

Lui, madame, ah! vous le connaissez bien; il écrit en ce moment : ces gens d'esprit ont tant de choses dans la tête!

JUSTINE.

Et quelquefois si peu dans le cœur.

BELVILLE.

Il compose sans doute son épithalame.

PICARD.

Oui, quelqu'épigramme sur sa future; il est très-galant mon maître.

JUSTINE.

Ah! des épigrammes.

PICARD.

Oh! je connais les termes, moi! des rondeaux, des madrigaux, des tragédies; j'espère avant peu faire de tout cela.

JUSTINE.

Tu feras, comme tant d'autres, des sottises.

BELVILLE.

Il a, je pense, un grand désir de connaître sa prétendue?

PICARD.

Lui, monsieur? il ne parlait que d'elle pendant toute la route. Il était si content des belles choses qu'il lui disait, qu'il les écrivait aussitôt sur ses tablettes; je l'entendais qui s'écriait dans ses transports : ô ma belle

Clorinde! tes beaux yeux sont frais et vermeils comme la rose des jardins, tes lèvres d'albâtre....

BELVILLE.

Quelle folie! il composait, et cet imbécille....

PICARD.

Non, monsieur, il parlait de coquetterie, d'intrigues, d'ennuis, de chagrins; vous voyez bien qu'il s'agissait de mariage.

JUSTINE.

Ce que c'est que servir un auteur!

PICARD.

Cela forme, je le sais bien; j'ai tellement acquis du côté de l'esprit, que je ne me reconnais pas moi-même: mon maître a fait ses *Essais sur Paris*, je veux faire aussi mes Essais sur Bourges.

BELVILLE.

Quel bavard!

PICARD.

Non, monsieur, je ne plaisante pas; j'ai déja mes notes: Bourges est une ville fameuse par ses armes....

BELVILLE.

C'est bon. Va prévenir ton maître que nous l'attendons.

PICARD.

J'y cours, monsieur. (*Bas à Belville.*) Mais avant, dites-moi, avons-nous un rival? il passerait un vilain moment. (*Il fait le geste d'un férailleur.*) Nous les traitons mal les rivaux.

ADÈLE.

Oui, je sais que votre maître se fait souvent de mauvaises affaires; il a la réputation d'un entêté.

JUSTINE.

D'un spadassin.

PICARD.

Oh! quelle calomnie!

BELVILLE.

Tu vois bien.

PICARD.

Mon maître est le plus aimable, le plus doux des hommes; il est vrai que pour peu qu'on le regarde de travers, il met tout de suite l'épée à la main, mais avec une grace enfin il est charmant! toutes les femmes nous adorent et tous les hommes nous craignent.

ADÈLE, à Belville.

Vous l'entendez, monsieur.

PICARD.

Quant à l'entêtement, on a bien tort de l'en accuser; il est sûr d'avoir toujours raison; aussi quand il dit une chose, l'enfer serait là qu'on ne le ferait pas convenir du contraire, c'est sa manière : ajoutez à cela que dans ses disputes il a un esprit, il lui échappe de ces mots piquants qui réjouissent tout Paris; nous avons sur notre compte dix bonnes plaisanteries, qui nous ont valu dix coups d'épée, c'est vrai, mais qui nous font le plus grand honneur. Oh! c'est un homme admirable.

ADÈLE, en regardant son oncle.

Admirable, en effet.

BELVILLE.

Ecoutes-tu cet impertinent? Allons, c'est assez nous parler des exploits de ton maître.

PICARD.

Je ne m'en lasse pas; je lui dois ma réputation de bravoure: avant peu nous ferons trembler tout Bourges.

BELVILLE.

Il suffit, sors; et toi, Justine, cours préparer les appartements, et les disposer à recevoir le fils de mon ancien ami.

SCÈNE V.

BELVILLE, ADÈLE.

ADÈLE.

Vous le voyez, monsieur; voilà pourtant l'époux que vous voulez me donner.

BELVILLE.

Est-ce que tu t'en rapportes à la sottise de ce valet? crois-en plutôt la réputation de monsieur de Saint-Foix; il passe pour l'homme le plus aimable.

ADÈLE.

Et le plus entêté.

BELVILLE.

Pour l'esprit le plus délicat, le plus fin, le plus gracieux.

ADÈLE.

Et le plus contrariant.

BELVILLE.

On le désire dans toutes les sociétés.

ADÈLE.

On le redoute encore davantage.

BELVILLE.

Il en fait l'ornement, par ses reparties vives et spirituelles....

ADÈLE.

Ou il les trouble par ses scènes scandaleuses et tragiques.

BELVILLE.

Bath! bath! il a les qualités qui séduisent ordinairement les femmes.

ADÈLE.

Oui, les femmes coquettes et légères, qui peuvent préférer une liaison qui flatte leur amour-propre aux douceurs d'un hymen fondé sur l'estime, l'amour et la raison.

BELVILLE.

Tu raisonnes comme une héroïne de roman; tiens, ma chère Adèle, je connais les femmes, je les ai toujours aimées, estimées, tout autant que j'ai pu, et je te réponds que le hasard entre pour beaucoup dans ces nœuds fondés sur l'amour, l'estime et la raison.

ADÈLE.

Quelle que soit votre opinion, je ne me rendrai point volontairement malheureuse.

BELVILLE.

Ce n'est point mon intention; si je n'avais l'espoir que les bonnes qualités, les graces de sa personne...

ADÈLE.

Sa personne, je l'ai déja en horreur.

BELVILLE.

C'est bon signe, tu l'aimeras.

ADÈLE.

Jamais.

BELVILLE.

Ton cœur est donc engagé?

ADÈLE.

C'est mon secret.

BELVILLE, à part.

Et le mien.

ADÈLE.

Je gage qu'il n'est pas huit jours dans la ville sans avoir quelqu'affaire avec les officiers de la garnison...

BELVILLE.

Ah! si la chose arrive, je te promets de ne plus te presser de le choisir pour époux.

ADÈLE.

Ainsi, vous me rendez l'espérance.

BELVILLE.

Oui, mais promets-moi de lui faire part de cet arrangement; je donne ma parole d'honneur que s'il y manque, je te rends aussitôt maîtresse de ta personne. Mais voici quelqu'un.

SCÈNE VI.

BELVILLE, ADÈLE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Saint-Foix vient d'arriver, il est dans la maison.

BELVILLE.

Allons le recevoir. Souviens-toi de nos conditions.

ADÈLE.

Il faut bien les accepter. (*A part.*) C'est du temps de gagné.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Saint-Foix.

BELVILLE.

Nous eussions dû le recevoir ailleurs, mais puisqu'il n'a pu avoir la patience de nous attendre...

SCÈNE VII.

SAINT-FOIX, BELVILLE, ADÈLE.

BELVILLE.

Soyez le bien arrivé, mon cher Saint-Foix.

SAINT-FOIX.

Après avoir embrassé l'ancien ami de mon père, il me sera permis d'offrir mes hommages à mademoiselle.

ADÈLE.

Monsieur...

SAINT-FOIX.

Je dois vous dire franchement, mon cher Belville,

que vous n'entendez rien à faire les portraits des dames.

BELVILLE.

Pourquoi donc?

SAINT-FOIX.

Dans les lettres où vous avez daigné me parler de mademoiselle, vous avez oublié de me faire connaître cette grace touchante, ces traits où se peignent à la fois la candeur et la sensibilité.

ADÈLE.

Monsieur, de grace...

SAINT-FOIX.

Vous pardonnerez sans doute à des transports bien excusables; j'ai la mauvaise habitude de ne pouvoir cacher le sentiment de mon admiration.

ADÈLE.

Vous êtes beaucoup trop galant.

SAINT-FOIX.

Si c'est un crime à vos yeux que de céder aux mouvements de son cœur, je prévois que je vais devenir le plus coupable des hommes.

BELVILLE.

Eh bien! mon ami, tu travailles toujours; toujours des succès.

SAINT-FOIX.

On le dit; mais je n'y croirai qu'autant que mes faibles productions auront pu plaire à mademoiselle.

AIR.

Des plus belles fleurs de la vie,
Beaux-arts! parez mon front heureux,

Mais à la palme du génie,
Unissez le mirte amoureux.

Jadis j'ai voulu sur la scène
Peindre *les Graces* et *l'Amour* ;
Mais de cette esquisse avec peine
J'ai tracé le faible contour :
Aujourd'hui je trouve un modèle
Qui m'offre un ensemble parfait,
Et je puis, en peignant Adèle,
Des graces finir le portrait.

Des plus belles fleurs, etc.

Mais pourquoi ce désir de gloire
Me fait-il entendre ses lois ?
L'amour remporte la victoire,
Je n'écoute plus que sa voix.
Près de vous, les dons du Permesse
Ne peuvent plus toucher mon cœur :
Si la gloire donne l'ivresse,
Vous devez donner le bonheur.

Des plus belles fleurs, etc.

BELVILLE.

On ne saurait être plus galant. C'est dommage que ta réputation t'ait précédé dans ce pays.

SAINT-FOIX.

Je ne vois pas à cela un très-grand mal ; le public indulgent a bien voulu accueillir mes essais.

BELVILLE.

Je ne parle pas de ta réputation littéraire, c'est la bonne, celle-là ; mais il en est une autre...

SAINT-FOIX.

Comment donc?

BELVILLE.

Oui, tu passes dans ce pays pour une mauvaise tête, un homme dangereux, enfin.

SAINT-FOIX.

C'est une calomnie.

ADÈLE.

Ah! monsieur, on vous a bien calomnié.

SAINT-FOIX.

Mais qu'a-t-on osé dire?

BELVILLE.

Mille folies qu'il serait trop long de raconter.

ADÈLE.

D'ailleurs, monsieur les connaît tout aussi bien que nous.

SAINT-FOIX.

Non, en vérité, je ne conçois pas...

ADÈLE.

Quoi! vous n'avez jamais entendu parler d'une aventure de café, pour une bavaroise?

SAINT-FOIX.

Ah! cet homme au souper... Comment a-t-on pu vous parler d'une pareille bagatelle?

BELVILLE.

Mais vous vous êtes battu pour cette bagatelle?

SAINT-FOIX.

Sans doute; mais j'avais raison.

ADÈLE.

Vous fûtes blessé?

SAINT-FOIX.

Sans doute; mais il m'eût tué cent fois, que j'eusse toujours soutenu qu'une bavaroise était un mauvais souper.

ADÈLE.

Je crois qu'on a de la peine à vous convaincre.

SAINT-FOIX.

Vous me croyez un entêté, on m'en donne la réputation; vous ne savez pas à quoi cela tient?

ADÈLE.

Mais, à votre caractère.

SAINT-FOIX.

Eh! mon dieu non; c'est que je suis Breton : à Paris, on veut que les Bretons soient entêtés, et à ce titre on a fait sur moi mille contes plus ridicules les uns que les autres. Il est de fait que je suis l'homme le plus doux, le plus sensé, le plus raisonnable de la haute et basse Bretagne.

BELVILLE.

Allons, c'est assez lui parler de ses défauts.

SAINT-FOIX.

Auprès de vous, mademoiselle, on ne saurait prétendre à la perfection.

ADÈLE.

De l'esprit, tout le monde sait que vous en avez : vous couvrez même vos folies (passez-moi le mot) de ce vernis spirituel qui les rend agréables aux indifférents; mais elles ne doivent pas moins effrayer les personnes destinées à vivre avec vous.

SAINT-FOIX.

Je vois qu'on m'a perdu dans votre esprit; vous avez tort de croire à mille et une histoires, aussi fausses que désagréables pour moi.

ADÈLE.

Oh! je ne crois que celles qui me paraissent vraisemblables : par exemple, je ne croirai jamais votre aventure de la Comédie-Française.

SAINT-FOIX, impatienté.

Mais on sait donc tout dans ce pays?

BELVILLE.

Quelle aventure?

SAINT-FOIX.

Ce n'est rien, une bagatelle, un enfantillage : à la première représentation d'une de mes pièces, j'étais dans la salle pour en juger mieux l'effet...

ADÈLE.

Un homme, près de monsieur, trouvait l'ouvrage charmant, et l'applaudissait avec transport...

SAINT-FOIX.

Comme un vrai fou. J'avais l'air d'avoir fait cabale.

ADÈLE.

Monsieur veut l'empêcher d'applaudir, ils se prennent de mots; la pièce finit, elle a du succès.

SAINT-FOIX.

Nous sortons.

ADÈLE.

Ils se battent.

BELVILLE.

Quelle folie!

SAINT-FOIX.

Non, le fait est vrai, j'ai reçu le coup d'épée, et c'est peut-être l'éloge qui m'a le plus flatté.

ADÈLE.

Il était sincère!

BELVILLE.

Voilà le premier auteur qui soit d'humeur à chercher querelle à ceux qui l'applaudissent.

ADÈLE.

D'après les succès de monsieur, vous jugez que ce genre de querelle peut se renouveler tous les jours.

SAINT-FOIX.

Je suis désespéré d'avoir dans votre esprit la réputation d'un étourdi, d'un spadassin; si vous saviez combien je déteste ce caractère, combien il est loin de mon cœur! un spadassin est un fléau qu'on devrait bannir de la société; pas de mère, de sœur, d'épouse qui ne le voie en frémissant; pas de divertissement qui ne puisse devenir une sanglante tragédie; un mot, un regard, un rien peut être mal interprété par de telles gens; on les craint, on les fuit, on les méprise, et c'est le seul sentiment en effet qu'ils doivent inspirer à tout le monde.

ADÈLE.

Je suis bien de votre avis.

SAINT-FOIX.

Et l'on ose me faire cette réputation! Ah! ce sont des méchants qui m'ont noirci dans votre esprit; mais j'en tirerai vengeance : nommez-moi ceux qui m'accusent, je cours les trouver, leur demander raison...

BELVILLE.

Oh! là, calme-toi.

SAINT-FOIX.

Non, vous avez beau faire; ce soir même, l'épée à la main, je leur prouverai qu'on ne m'insulte pas impunément.

ADÈLE.

Eh! bien, vous avez pris là le vrai moyen de me détromper sur votre compte.

BELVILLE.

Laissons cela; s'il eut des défauts, il s'en corrigera, il le faut absolument; car, mon cher Saint-Foix, je dois t'avertir que si, avant ton mariage, tu te fais dans la ville quelque mauvaise affaire, de ce moment-là tu perds l'espoir de devenir l'époux de ma pupille.

SAINT-FOIX.

Vous me mettez dans une situation difficile; placé entre le devoir et l'amour, pour la première fois de ma vie, je craindrais de manquer au point d'honneur.

ADÈLE.

Vous n'y manquerez pas, je l'espère.

SAINT-FOIX.

Comment l'entendez-vous?

BELVILLE.

Elle te craint, voilà tout.

SAINT-FOIX.

Peut-on aimer jamais ceux que l'on craint!

BELVILLE.

Mais on peut craindre aussi ceux que l'on aime; au

reste, ton bonheur est entre tes mains, c'est à toi de le mériter.

SCÈNE VIII.

SAINT-FOIX, BELVILLE, ADÈLE, JUSTINE.

JUSTINE.

L'appartement de monsieur est préparé.

SAINT-FOIX.

Quoi! vous voulez...

BELVILLE.

Que tu loges chez moi, c'est le moyen de t'éviter quelque sottise.

SAINT-FOIX.

J'accepte votre invitation; mais avant, il faut que je retourne à mon auberge, donner des ordres, faire apporter mes malles; je dois avoir aussi dans ce pays un certain neveu, il faut que je le fasse prévenir de mon arrivée.

BELVILLE.

Ah! tu as un neveu.

SAINT-FOIX.

Oui, un jeune officier, dont le régiment est ici en garnison : c'est le fils de ma sœur; on dit du bien de lui, je ne le connais pas...

BELVILLE.

Eh bien! vous ferez connaissance : amène-le chez moi; comme ancien militaire, j'aime à les accueillir, à les bien recevoir.

SAINT-FOIX.

Je suis confus de toutes vos bontés, j'accepte votre offre avec reconnaissance, puisqu'elle peut me procurer l'avantage de prouver à mademoiselle que mon ambition se borne moins à me faire craindre qu'à me faire aimer.

BELVILLE.

C'est bien; je vais te reconduire jusqu'à la grille du jardin.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

JUSTINE, ADÈLE.

JUSTINE.

Eh bien! mademoiselle, comment trouvez-vous le prétendu?

ADÈLE.

J'aurais tort d'en dire du mal : monsieur de Saint-Foix, malgré ses défauts, est un de ces hommes qui ne peuvent déplaire qu'à la femme dont le cœur est déja prévenu pour un autre.

JUSTINE.

J'entends : c'est-à-dire que si vous n'aimiez pas le jeune Florbel, vous ne verriez pas le futur d'un si mauvais œil.

ADÈLE.

J'en conviens : monsieur de Saint-Foix n'est pas beau, mais il a je ne sais quoi d'agréable dans la phy-

sionomie, je lui trouve même un peu de ressemblance avec Florbel; c'est surtout quand il parle : il a le même son de voix, c'est au point que par moment je croyais entendre Florbel.

JUSTINE.

C'est singulier; ah! il a le même son de voix. — Mais je crois apercevoir votre amant derrière ces peupliers.

ADÈLE.

C'est lui, je le sens au trouble de mon cœur.

JUSTINE.

Parlez-lui, je ferai sentinelle; n'oubliez-pas surtout de l'instruire du nom de son rival, il ne le sait pas encore, et il est prudent... Mais dépêchez-vous, car le tuteur va revenir.

SCÈNE X.

JUSTINE, ADÈLE, FLORBEL.

FLORBEL.

O vous, cher objet de mes feux,
Écoutez-moi, je vous en prie.

ADÈLE.

Parlez plus bas, je vous en prie;
On peut nous surprendre en ces lieux.

FLORBEL.

Je vous revois, ma tendre amie.

JUSTINE.

Parlez plus bas, je vous en prie,
On peut vous surprendre tous deux.

FLORBEL.

Hélas ! de mon ame jalouse,
Connaissez le sombre chagrin ;
Si d'un autre on vous rend l'épouse,
Je plonge ce fer dans mon sein.

ADÈLE.

Calmez cette fureur jalouse,
Apaisez ce sombre chagrin,
De vous seul je serai l'épouse ;
C'est au cœur à donner la main.

JUSTINE, arrivant à eux.

Vous perdez votre temps
En vains propos d'amants :
Laissez là ce martyre
Et ce sombre délire
D'un langoureux amant ;
Votre ton me fait rire :
N'avez-vous rien à dire
Qui soit plus important ?

FLORBEL.

Ah ! jure-moi, ma douce Adèle,
Que tu seras toujours fidèle
Au plus malheureux des amants.

ADÈLE.

Oui, je le jure ; ton Adèle,
Ton Adèle sera fidèle,
Jusques à ses derniers moments.

JUSTINE, revenant.

Jusques à ses derniers moments !...
Eh ! mais vraiment j'enrage ;

Cessez donc ce langage :
Par ce vain étalage
De soupirs, de tourments,
Vous perdez votre temps.
Bientôt pour vous surprendre
Le tuteur peut venir,
Il faut, sans plus attendre,
Entre vous convenir
Que dès que la nuit sombre
Viendra finir le jour,
Vous viendrez, sous son ombre,
Parler de votre amour.

ADÈLE.

Ne venez point m'attendre,
Je ne saurais venir;
La nuit, à vous entendre
Je ne puis consentir;
Je dois craindre son ombre,
Moi, qui vous crains le jour;
Il fait un peu trop sombre
Pour se parler d'amour.

SCÈNE XI.

JUSTINE, ADÈLE, FLORBEL, BELVILLE.

BELVILLE, *à part, sans être vu.*

Comment! quand la nuit sombre
Viendra finir le jour,
Ils viendront sous son ombre
Parler de leur amour.

ADÈLE.

Je ne puis y consentir; non, Florbel; je vous aime

mais apprenez que votre rival est arrivé, qu'il se nomme...

JUSTINE, à Adèle.

Voici votre oncle. — Un seul mot (*à Florbel*), à neuf heures ce soir, vous descendrez dans le jardin par cette terrasse.

FLORBEL.

Il suffit. (Il s'enfuit.)

ADÈLE.

Ah! c'est vous, monsieur.

BELVILLE.

Je ne conçois pas que vous puissiez rester si long-temps dans un jardin, et si j'étais soupçonneux, je croirais que quelque motif secret vous y attire.

ADÈLE.

Mais quel motif...

BELVILLE.

Tout simple, tout naturel, l'amour.

JUSTINE.

Ah! bien oui, l'amour; nous pensons bien à cela, ma foi.

BELVILLE.

Cet endroit pourtant serait commode pour une intrigue; un amant peut venir sur cette terrasse, se tenir caché derrière ces peupliers.

ADÈLE, à part.

Ah! mon dieu!

JUSTINE.

La curiosité peut engager un homme à s'y cacher pour nous voir, mais....

BELVILLE.

Je suis de ton avis; et qui sait, il y a peut-être quelque étourdi qui vous guette sans que vous en sachiez rien.

JUSTINE.

Au reste, nous valons bien la peine qu'on s'amuse a nous regarder.

BELVILLE.

Et même à vous parler : dans mon temps, j'étais homme à sauter de la terrasse dans le jardin, à franchir ce fossé, et le tout pour voir de plus près...

ADÈLE.

Ah! monsieur.

BELVILLE.

Cela t'étonne? mais la terrasse n'est pas haute.

ADÈLE.

Ce n'est pas cela; mais songez....

BELVILLE.

Aux surveillants? bonne raison, on les écarte.

ADÈLE.

Vous feignez de ne pas m'entendre; pour peu qu'une jeune personne se respecte, elle ne doit jamais consentir....

BELVILLE.

Bath! j'ai vu des demoiselles qui se respectaient beaucoup, et qui consentaient pourtant....

ADÈLE.

Ah! vous êtes insuportable avec cette opinion.

BELVILLE.

Tu t'emportes comme s'il était question de toi dans

tout cela : je puis croire à l'adresse des femmes, à leur goût pour l'intrigue, et faire une exception en ta faveur; d'ailleurs, de mon temps, les femmes n'y regardaient pas de si près, au lieu qu'à présent....

JUSTINE.

Vous croyez rire? eh! mon dieu, votre temps ne valait pas mieux que le nôtre.

BELVILLE.

Mais le soleil commence à baisser, il faut nous retirer. Vous n'avez plus rien à faire ici sans doute ?

JUSTINE.

Non, nous n'avons plus rien à faire, tout est en ordre, tout est arrangé....

ADÈLE.

Je tremble qu'il ne sache....

JUSTINE.

Et non, vous dis-je, il ne sait rien.

BELVILLE.

Allez toujours.

JUSTINE, regardant autour d'elle.

Adieu! bois, fleurs, enfin tout ce qui nous attache en ces lieux; nous reviendrons bientôt vous voir....

BELVILLE.

Oh! oui, bientôt....

(Elles sortent.)

SCÈNE XII.

BELVILLE, FLORBEL, *sur la terrasse.*

BELVILLE.

Adieu! bois, fleurs, tout ce qui nous attache en ces lieux, nous reviendrons bientôt vous voir; je serai de la partie : il est encore là, je serais curieux de voir sa figure; mais, patience....

FLORBEL.

Le tuteur ne s'en va pas.

BELVILLE.

Je gage que notre galant descendra par cet endroit : graces à ces arbustes perfides, il en sera pour quelques égratignures; c'est bien la moindre chose, point de roses sans épines.

FLORBEL.

Si je pouvais entendre ce qu'il dit.

BELVILLE.

Et vous, ma belle prude, me reprocherez-vous toujours l'opinion que j'ai des femmes? Oh! cette fois, il me sera permis de plaisanter à leurs dépens..... Mais où le désir de paraître rusé, malin, m'entraîne-t-il? Ils s'aiment, en dépit de moi-même, ils pourraient... Ma foi, qu'ils s'aiment; et dussé-je les unir un jour, qu'importe, pourvu que je puisse dire et répéter sans cesse qu'une femme est ce qu'il y a dans le monde de plus joli, de plus adroit, de plus aimable et de plus perfide.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

FLORBEL, SEUL, *sur la terrasse.*

Bon, il est parti : tout me promet un succès heureux. C'est surtout de l'arrivée de mon oncle que j'attends tout : une affaire importante, m'a-t-il écrit, le forçait à venir dans ce pays ; tant mieux, je ferai connaissance avec lui : d'après sa réputation, ses sottises en amour, il m'excusera, parlera pour moi ; mais ne nous occupons que du plaisir de revoir ma chère Adèle.

RÉCITATIF.

Doux espoir du bonheur ! à l'objet de mes vœux
Je vais peindre bientôt mes transports et mes feux.

AIR.

Astre du jour, de ta lente carrière,
Au sein des eaux précipite le cours,
Et toi, Phébé, dérobe ta lumière,
Laisse la nuit protéger mes amours.

Dans le doux transport qui l'agite,
Mon cœur jouit de l'avenir ;
Il s'émeut, il tremble, il palpite
D'espoir, d'amour et de plaisir.
Jeunes ormeaux de ce bocage,
De ma belle cachez les pas ;
Que le bruit de votre feuillage
Surtout ne l'intimide pas.

Dans le doux transport, etc.

Ah ! quelqu'un ! attendons qu'il quitte cette terrasse.

SCÈNE XIV.

(La scène est sur la terrasse.)

FLORBEL, SAINT-FOIX.

SAINT-FOIX, sortant de la maison.

Eh! je n'avais pas vu cette terrasse, elle est charmante. C'est dommage que bientôt la nuit... Je vais donc habiter chez mon futur beau-père.... Cette Justine m'a l'air d'une égrillarde ; et quant à la jeune personne....

FLORBEL.

Toujours cet importun.

SAINT-FOIX, qui va pour sortir.

Ah! un officier. A son impatience, je crois m'apercevoir que ma présence le gêne ; en ce cas-là, restons.

SCÈNE XV.

FLORBEL, SAINT-FOIX, PICARD.

PICARD.

Je vous cherchais partout, je viens de ranger vos papiers....

SAINT-FOIX.

C'est bien, attends un moment.

PICARD.

Que regardez-vous donc là ?

SAINT-FOIX.

C'est ce monsieur que j'ai l'air de gêner.

PICARD.

Vous ne voulez pas sans doute lui chercher querelle ?

SAINT-FOIX.

Pour qui me prends-tu donc, misérable ?

PICARD.

Non, le plus souvent vous n'avez pas dessein de vous battre, mais vous faites une plaisanterie, ou vous dites un bon mot qui vous fait toujours finir par-là.

SAINT-FOIX.

Aujourd'hui, je serai plus sage, je ne veux pas risquer mon mariage contre un coup d'épée. Mais vois donc, comme ce monsieur me regarde, il me fait de gros yeux; il m'amuse.

PICARD.

Cet homme a peut-être de l'humeur.

SAINT-FOIX.

Oh! il est vraiment trop plaisant, il ne peut rester en place. Ah! ah! ah!

PICARD.

Eh bien! qu'est-ce que tout ça vous fait?

SAINT-FOIX.

C'est peut-être un amoureux qui attend ici sa dulcinée. Je dérange un rendez-vous.

PICARD.

C'est très-possible, il est assez joli garçon pour cela.

SAINT-FOIX.

C'est vrai, il est très-bel homme, je m'en vais le lui dire.

PICARD.

Plaisantez-vous, monsieur ?

SAINT-FOIX.

Non, je veux lui faire mon compliment, cela nous divertira.

PICARD.

Vous voulez donc avoir une affaire ?

SAINT-FOIX.

Ce jeune homme ne peut se fâcher d'une chose honnête, d'ailleurs je m'y prendrai poliment.

PICARD.

Quelle extravagance! on en parlera, sans doute; mais gare le dénouement.

SAINT-FOIX.

Paix!

PICARD, à part.

Quel homme! encore un coup d'épée.

SAINT-FOIX.

Quelle grace, quel air noble!

FLORBEL, à part.

Pourquoi donc ce monsieur me regarde-t-il ainsi?

SAINT-FOIX.

Mon dieu, le joli homme!

FLORBEL.

Que dit-il donc? Serait-ce un outrage? Monsieur, vous me parliez, je crois?

SAINT-FOIX.

Ah! c'est peut-être une indiscrétion de ma part....

FLORBEL.

Mais encore, de quoi s'agit-il?

SAINT-FOIX.

Dans moment-ci, vous me paraissez si agité....

FLORBEL.

Je peux avoir des raisons....

SAINT-FOIX.

Sans doute, et je dois les respecter.

FLORBEL.

Ne m'adressiez-vous pas la parole ?

SAINT-FOIX.

Il est vrai, mais c'était une simple observation....

FLORBEL.

Mais encore, quelle est-elle ?

SAINT-FOIX.

Vous voulez donc savoir ce que je disais, absolument ?

FLORBEL.

Oui, monsieur, je veux savoir ce que vous me voulez, et surtout promptement, je vous prie.

SAINT-FOIX.

Ah, monsieur est pressé.

FLORBEL.

Très-pressé.

SAINT-FOIX, prenant du tabac.

En ce cas, je vais me presser aussi.

FLORBEL.

Je vous écoute, monsieur.

SAINT-FOIX.

Je commence, monsieur; mais avant, permettez-moi....

FLORBEL.

Non, monsieur, je ne vous permets rien. — Quel est donc cet original? il me ferait donner au diable.

SAINT-FOIX.

Vous saurez d'abord, que j'ai l'habitude de considérer avec attention tous les objets qui frappent mes regards.

FLORBEL.

Eh bien! monsieur, c'est le moyen de les bien voir. Après.

SAINT-FOIX.

Lorsque l'un de ces objets me fait plaisir ou me cause une sensation désagréable, je ne puis cacher l'impression qu'il m'a faite.

FLORBEL, en colère.

Eh bien ! qu'est-ce que tout cela me fait à moi ?

SAINT-FOIX.

Beaucoup plus que vous ne croyez. Le hasard m'a fait jeter les yeux sur vous, et je n'ai pu m'empêcher de dire....

FLORBEL.

Quoi, monsieur ?....

SAINT-FOIX.

Que vous êtes un joli homme.

FLORBEL.

Vous moquez-vous de moi ?

SAINT-FOIX.

Non, monsieur, vous êtes le plus joli homme de France, et je le soutiendrai contre quiconque dira le contraire.

FLORBEL, à part.

J'enrage, et si la nécessité ne me retenait en ces lieux...

SAINT-FOIX.

Je ne crois pas vous fâcher.

FLORBEL, à part.

C'est un fou, sans doute, ne nous emportons pas. (*Haut.*) Au reste, monsieur, si la nature m'a doué de quelques avantages, croyez que j'ai assez de bon sens

pour ne les estimer que ce qu'ils sont réellement aux yeux de tous les hommes raisonnables.

SAINT-FOIX, d'un ton tranquille.

C'est d'autant mieux pensé, que la nature est juste dans tout ce qu'elle fait; presque toujours ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre.

FLORBEL.

Je ne vise point à la perfection.

SAINT-FOIX.

Vous êtes trop raisonnable pour cela. Vous sentez que tout doit être compensé. C'est un système reçu, une vérité connue depuis long-temps ; et, d'après cet ordre établi par la nature même, je suis convaincu que vous devez avoir quelque grand défaut.

FLORBEL, à part.

Quel homme!... (*Haut.*) Cela se peut, monsieur.

SAINT-FOIX.

Mais la chose est tellement vraie, et je suis tellement habitué à ces sortes d'observations, que si je restais une heure avec vous, je vous dirais quel est votre côté faible.

FLORBEL, à part.

Si l'intérêt de mon amour ne me forçait de me contenir...

SAINT-FOIX.

Oui, monsieur, vous avez un défaut; on ne saurait être parfait.

FLORBEL.

De grace, monsieur...

SAINT-FOIX.

Je serais désespéré de vous fâcher; mais avouez que j'ai raison : on voit cela tous les jours dans le monde; par exemple, il est ordinaire que lorsqu'un homme possède tous les avantages du corps (je ne dis pas cela pour vous) il ne soit pas aussi bien partagé du côté de...

FLORBEL.

De l'esprit?

SAINT-FOIX.

C'est vous qui l'avez dit.

FLORBEL.

Monsieur, ce persifflage.... ma patience... cet habit que je porte....

SAINT-FOIX.

Oh! l'habit ne fait rien à l'affaire.

FLORBEL.

Vous croyez que....

SAINT-FOIX.

Par une suite de mon système, j'ai vu quelquefois des militaires qui n'avaient de militaire que l'habit.

FLORBEL.

Monsieur, c'en est trop, et je vais vous prouver... (*Mettant la main sur la garde de son épée.*) Vite, l'épée à la main.

SAINT-FOIX.

C'est vous au moins qui me forcez à me battre; je n'en avais pas l'intention.

FLORBEL.

J'espère punir...

SAINT-FOIX.

Tout ce que vous voudrez; mais cela ne me prouvera pas que vous soyez sans défaut.

FLORBEL, sortant.

On pourrait nous voir de la maison; allons au bout du jardin, je vous y attends.

PICARD, qui a vu Florbel tirer son épée.

Quoi! monsieur, vous allez vous battre?

SAINT-FOIX.

Que veux-tu faire, je ne peux pas empêcher qu'on me cherche dispute.

PICARD.

Je vous suis, au moins, et j'espère...

SAINT-FOIX.

Maraud, si tu fais un pas...

PICARD.

Mais la promesse que vous avez faite à M. Belville.

SAINT-FOIX.

Il n'en saura rien.

PICARD.

Mais votre mariage avec mademoiselle Adèle.

SAINT-FOIX.

Il se fera.

PICARD.

Mais si vous êtes tué?

SAINT-FOIX.

Il ne se fera pas.

SCÈNE XVI.

PICARD, SEUL.

Quel homme! c'est un diable : ce pauvre officier avait bien besoin de se trouver là. Ah! presque toutes ces querelles finissent bien, on en est heureusement quitte pour quelques égratignures; après la petite catastrophe, les combattants se comblent de politesses... c'est l'usage. Que les hommes sont fous! Ah! mais ils sont aux prises... Ah! on cesse. Allons, allons, ils se seront expliqués. Mon maître mériterait pourtant bien quelques bonnes leçons... il n'est pas très-heureux à ce jeu-là, et pourtant il ne se corrige point... Ils approchent, courons vite charger nos malles, il sera bien obligé de les suivre, c'est la seule façon de le faire partir; car s'il reste ici plus long-temps, il pourrait bien recommencer. (Il sort.)

SCÈNE XVII.

SAINT-FOIX, FLORBEL.

FLORBEL.

Je suis fâché, monsieur, que vous m'ayez forcé de vous donner cette leçon.

SAINT-FOIX, un mouchoir autour du poignet.

Et pourquoi donc, monsieur? on est toujours d'âge à en recevoir.

FLORBEL.

Maintenant, je crois que vous ne doutez plus de mon courage?

SAINT-FOIX.

J'aurais vraiment tort d'en douter.

FLORBEL.

Cette blessure ne sera rien, je l'espère.

SAINT-FOIX.

Vous êtes trop bon; d'ailleurs, je suis habitué à ces petits accidents-là.

FLORBEL.

Néanmoins, je crois qu'il serait prudent de rentrer dans la maison et de voir....

SAINT-FOIX.

Bah! pour cette bagatelle? inutile; je préfère le plaisir de m'entretenir avec vous.

FLORBEL.

Sensible.... (*A part.*) Il ne s'en ira pas.

SAINT-FOIX.

Mais peut-être désirez-vous être seul?....

FLORBEL.

(*A part.*) Voilà bientôt l'heure. (*Haut.*) Monsieur, je ne vous cacherai pas...

SAINT-FOIX.

Et que ne le disiez-vous; j'aurais craint d'être importun... mais il suffit, je vais vous quitter, en vous assurant de toute mon estime.

FLORBEL.

Monsieur... (*Saint-Foix feint de sortir.*) Enfin, m'en voilà débarrassé, et je puis me livrer à l'espoir...

SAINT-FOIX.

Pardon, monsieur, un seul mot : je ne saurais vous quitter sans vous prier de m'accorder une grace.

FLORBEL.

Quelle est-elle?

SAINT-FOIX.

C'est de me procurer l'occasion de vous revoir.

FLORBEL.

Eh bien, monsieur, je demeure dans cette maison, et quand vous voudrez...

SAINT-FOIX.

Je serais enchanté que notre petite querelle devînt le motif d'une amitié réciproque.

FLORBEL.

Croyez que je ne m'y refuserai pas.

SAINT-FOIX.

On désirera toujours de se lier avec un homme aussi honnête, aussi brave que vous.

FLORBEL.

Je pourrais vous en dire autant.

SAINT-FOIX.

C'est qu'il est impossible d'être mieux sous les armes; vous aviez un sang-froid...

FLORBEL.

Que vous partagiez.

SAINT-FOIX.

Du sang-froid; voilà, monsieur, la vraie bravoure, et avec quelle adresse n'avez-vous pas engagé le fer! Quel coup d'œil vif! Comme vous êtes parti sur une feinte! je cherchais encore le fer, que j'avais senti la pointe de votre épée! C'était bien, très-bien!

FLORBEL.

Ah! monsieur, vous me flattez.

SAINT-FOIX.

Non, j'aime à rendre justice au mérite, et il m'est

doux d'avouer que vous êtes l'homme le plus brave que je connaisse.

FLORBEL.

Je suis reconnaissant; mais je crois vous avoir dit...

SAINT-FOIX.

Ah! oui, que vous aviez affaire; allons, je vous quitte, donnez-moi votre main, en signe de bonne amitié.

FLORBEL.

De tout mon cœur...

SAINT-FOIX, lui serrant la main.

Voyez pourtant ce que c'est que le monde, deux hommes qui sont faits pour être amis se sont battus, le tout pour un mal-entendu.

FLORBEL.

J'ai cru que vous vouliez m'insulter...

SAINT-FOIX.

Eh! mon dieu non; je voulais me procurer de nouveau la vérité de mon système, c'est que la perfection n'existe pas dans la nature.

FLORBEL.

C'est possible.

SAINT-FOIX.

Et plus on a de qualités brillantes, et plus alors on doit avoir... Cela tient à l'humanité.

FLORBEL.

Je ne suis point assez savant...

SAINT-FOIX.

Tenez, vous êtes le plus courageux des hommes, raison de plus pour que vous ayez en opposition...

FLORBEL.

Votre intention n'est sûrement pas de recommencer?

SAINT-FOIX.

Vous me connaissez mal! Je ne vois dans tout cela que la combinaison du bien et du mal.

FLORBEL.

Eh bien! brisons là, de grace.

SAINT-FOIX.

Sans doute, mais convenez avant de la vérité de mon systême.

FLORBEL.

Encore...

SAINT-FOIX.

Entre amis, ces choses-là peuvent se dire; vous avez un défaut.

FLORBEL.

Ah! monsieur, la patience...

SAINT-FOIX.

Eh bien! tenez, la patience; c'est une vertu que vous n'avez peut-être pas.

FLORBEL.

Ah! pour le coup, je crois....

SAINT-FOIX.

Tout me prouve que j'ai raison: ces yeux ardents, vos muscles agités, c'est la colère...... Vous êtes colère.....

FLORBEL.

Elle m'emporterait trop loin, il vaut mieux que je sorte.

SAINT-FOIX, le retenant.

Mais, mon cher ami, vous avez tort.

FLORBEL.

Monsieur....

SAINT-FOIX.

Si ce n'est pas ce defaut-là, c'en est un autre....

FLORBEL.

Finirez-vous?

SAINT-FOIX.

Vous êtes peut-être injuste....

FLORBEL.

Je n'y tiens plus, laissez-moi.

SAINT-FOIX.

On peut être vindicatif, fat, orgueilleux, méchant....

FLORBEL, au dernier degré de colère, le pousse rudement.

Ventrebleu! vous me laisserez peut-être? (*Il pousse Saint-Foix, qui tombe de la terrasse dans le jardin de M. Belville.*) Ah! malheureux, il s'est tué sans doute : monsieur.... monsieur.... êtes-vous blessé?

SAINT-FOIX, reste sur ses genoux.

Eh bien! quand je vous disais que vous aviez un défaut : vous voyez bien que vous êtes un brutal (*criant très-haut*); oui, monsieur, vous êtes un brutal.

FLORBEL, se retirant du bord de la terrasse.

Quel enragé! On le tuerait, qu'il vous braverait encore.

SAINT-FOIX.

Rien de brisé; la chute n'est pas très-malheureuse: je pouvais m'en tirer plus mal. Cherchons une issue.

SCÈNE XVIII.

FLORBEL, SAINT-FOIX, PICARD.

PICARD, sur la terrasse.

Cette fois, monsieur, j'espère que nous allons... où donc est mon maître?

FLORBEL.

Au diable! Puisse-t-il y rester.

PICARD.

Comment donc?

FLORBEL.

Quelle tête! quel enragé!

PICARD.

Monsieur, parlez avec plus de respect d'un homme d'esprit, d'un génie, enfin de l'illustre monsieur de Saint-Foix.

FLORBEL.

Que dis-tu? se peut-il, ô ciel!

PICARD.

Qu'avez-vous donc?

FLORBEL.

Malheureux que je suis! quoi, M. de Saint-Foix que j'attendais, cet oncle si bon, si bienfaisant?

PICARD.

Vous êtes son neveu? eh bien! qu'avez-vous fait de cet oncle si bon, si bienfaisant?...

FLORBEL.

Je l'ai fait sauter de la terrasse : s'il savait combien je lui suis attaché !

PICARD.

M. de Saint-Foix ?

FLORBEL.

Rassure-toi, je lui ai parlé.

PICARD.

Comment, monsieur, vous rompez le col à votre oncle !

FLORBEL.

Je suis désespéré ; toujours il m'accabla de bienfaits.

PICARD.

Belle récompense ! et se battre avec lui encore !...

FLORBEL.

Dis donc que je lui ai donné un coup d'épée. Ah ! j'ai pour lui la plus vive reconnaissance : il faut qu'il m'écoute, me pardonne ; je vais me précipiter....

PICARD.

Doucement, s'il vous plaît ; faisons le tour, si vous voulez bien : il faut savoir d'abord à qui appartient ce jardin.

FLORBEL.

A M. Belville.

PICARD.

Belville, notre beau-père futur ?

FLORBEL.

Quoi ! Adèle ! je suis perdu ; faut-il donc renoncer à ce que j'aime !

PICARD.

Vous êtes son rival?

FLORBEL.

Et son rival aimé.

PICARD.

Ah! c'est aussi trop fort; vous êtes né pour le malheur de votre cher oncle; lui enlever sa maîtresse, le blesser, le jeter par-dessus les murs!... vous pouviez en agir plus poliment; il n'importe, suivez-moi, courons nous jeter à ses pieds. Oh! quelle reconnaissance! elle sera vraiment pathétique.

(**Ils sortent.**)

SCÈNE XIX.

SAINT-FOIX, *seul dans le jardin; il a reparu sur la scène avant qu'ils ne fussent sortis.*

Je n'ai point encore trouvé d'issue. Je crois avoir entendu la voix de Picard... Picard! Picard! Personne ne me répond : il croira que je suis chez M. Belville; mais où suis-je ici? Dans un jardin, sans doute. Orientons-nous un peu.... mais que dirai-je, quand on me demandera par où je suis entré?... Ma foi! je dirai que séduit par la beauté des lieux... Non, je dirai que le pied m'a glissé... Nous y penserons, sortons d'abord, c'est l'essentiel. Ahi! je suis moulu! Je n'entends aucun bruit; on se couche de bonne heure en province.... Si l'on allait me prendre pour un voleur; il ne manquerait plus que ce petit évènement pour bien finir

ma journée. Quel entêté que ce jeune homme! ne vouloir pas convenir qu'il avait un défaut! Je le lui ai pourtant prouvé, ahi! un peu à mes dépens.

SCÈNE XX.

JUSTINE, ADÈLE, SAINT-FOIX.

TRIO DE NUIT.

JUSTINE, ADÈLE.

O nuit! augmente tes ombres,
Encourage ses/mes pas tremblants :
A l'œil jaloux, tes voiles sombres
Doivent dérober deux amants.

SAINT-FOIX.

O nuit! tes perfides ombres
Ici me retiendront long-temps.

ADÈLE.

Il est ici ; j'ai cru l'entendre ;
Hélas! je tremble de frayeur.

JUSTINE.

Ne craignez rien, votre tuteur
En ce lieu ne peut nous surprendre.

SAINT-FOIX.

Eh! mais, quel bruit! je crois entendre
Quelqu'un qui s'approche de moi.
Je ne me trompe pas, ma foi!

ADÈLE.

Est-ce vous?

SAINT-FOIX.

Ce sont des femmes.

ADÈLE, JUSTINE.

Est-ce vous?

SAINT-FOIX.

Oh! oui, c'est moi!

ADÈLE, JUSTINE.

C'est lui! j'ai reconnu sa voix.

SAINT-FOIX.

Mais que me veulent donc ces dames?

ADÈLE.

Ah! cher amant!

SAINT-FOIX.

Je suis l'amant.

ADÈLE.

Me serez-vous toujours constant?

SAINT-FOIX.

Oui, je serai toujours constant....
Ah! que je souffre en ce moment!
C'est bien mal à propos vraiment.

JUSTINE.

Quel singulier langage
Et quel ton langoureux!..
Sans cesser d'être sage,
Soyez plus amoureux.
Aux pieds de votre belle,
Par des discours brûlants,
Jurez d'être fidèle,
Et tenez vos serments.

SAINT-FOIX, à part.

Allons, près de ma belle
Jurons d'être fidèle,
Faisons un faux serment.
(A genoux.)
Hélas ! dans mon ame attendrie....
(A part.)
D'un amant c'est bien là le ton.
(Haut.)
Règne ton image chérie...
(A part.)
Je voudrais bien savoir son nom.
(Haut.)
Ah! par le feu qui me transporte,
Pour toujours je jure à tes pieds, ahi!

JUSTINE, ADÈLE.

Qu'avez-vous donc, vous m'effrayez?

SAINT-FOIX.

Ahi! ahi! Ma foi la douleur est trop forte,
Je ne puis rester à vos pieds, ahi! ahi! ahi!

JUSTINE.

Ah! ma foi, ma gaîté l'emporte,
Laissez-moi rire en ce moment.

ADÈLE.

La plaisanterie est trop forte,
Finissez ce rire insolent,
Ou craignez mon ressentiment.

Qu'avez-vous donc?

JUSTINE.

Est-ce que vous souffrez?

SAINT-FOIX.

Peu de chose; aux bras, aux pieds, dans l'épaule.

ADÈLE.

Vous m'effrayez! Est-ce en descendant de la terrasse?

SAINT-FOIX.

Justement.

JUSTINE.

Vous vous y êtes donc mal pris?

SAINT-FOIX.

Non, je suis tombé très-heureusement.

ADÈLE.

Vous êtes tombé?

SAINT-FOIX.

Je me trompe, on m'a jeté.

JUSTINE.

Comment! on vous a jeté?

SAINT-FOIX.

Je veux dire que je suis descendu un peu vite seulement; je n'ai fait qu'un saut; mais auprès de vous on oublie ses douleurs.

JUSTINE.

Comme c'est galant!

ADÈLE.

Ne vous gênez pas, restez assis.

SAINT-FOIX.

Puisque vous le permettez, cela me sera plus commode.

ADÈLE.

Justine, ne crains-tu pas que mon tuteur...

SAINT-FOIX.

Justine... son tuteur...

ADÈLE.

Ce n'est que d'hier seulement que j'ai su le nom de votre rival, je n'ai pu vous en instruire... mais croyez que jamais on ne pourra me contraindre...

SAINT-FOIX.

Et quel est le nom de mon rival?

ADÈLE.

Un homme que vous devez connaître de réputation, Poulain de Saint-Foix, ce bel-esprit.

SAINT-FOIX.

Oui, oui; c'est un homme d'esprit...

ADÈLE.

C'est un homme dangereux que l'on redoute partout.

JUSTINE.

Un original à moitié fou, un entêté, un mauvais sujet; enfin, vous le connaissez.

SAINT-FOIX.

Oui, oui, je le connais. (*A part.*) Quel panégyrique!

ADÈLE.

Evitez sa rencontre; s'il vous croyait son rival, il est homme à...

JUSTINE.

Patience, il trouvera son maître : je ne serais pas étonnée que son esprit mordant et entêté le fît quelque jour sortir par les fenêtres.

SAINT-FOIX, à part.

C'est à peu près cela; je suis terriblement aimé dans la maison!

ADÈLE.

Le temps passe rapidement, il faut songer, mon cher Florbel, à nous retirer...

SAINT-FOIX, vivement.

Comment! Florbel, mon neveu?

ADÈLE.

Neveu de qui? je ne vous comprends pas.

SAINT-FOIX, se parlant.

Ainsi le coup d'épée, le saut, le rival, c'est Florbel; je ne m'attendais pas à cela... ah! ah! ah! ah!

ADÈLE.

Quel mystère!

JUSTINE.

Serait-ce les douleurs de votre chute?

SAINT-FOIX

Oui, c'est ma douleur... ah! ah! ah! quelle rencontre! j'en rirai toute ma vie, ah! ah! ah!... (*Paraissant souffrir, il porte les mains à ses jambes.*) Ahi, ahi, ahi!

JUSTINE.

Que je vous plains, mademoiselle, votre amant est tout à fait fou. — Dieu! j'ai cru entendre votre tuteur.

ADÈLE.

C'est lui, sans doute; fuyons.

SCÈNE XXI.

SAINT-FOIX, BELVILLE, ADÈLE, JUSTINE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

JUSTINE.

Ah! madame, votre tuteur!

ADÈLE.

Grands dieux! serait-ce le tuteur?

SAINT-FOIX.

Eh! quoi! serait-ce le tuteur?

JUSTINE, ADÈLE.

Hélas! je tremble de frayeur.

BELVILLE.

A ce jeune étourdi faisons un peu de peur.
Je vous y surprends, téméraire;
Quoi! dans ces lieux un rendez-vous!
Redoutez tout de ma colère;
Vous allez périr sous mes coups.

SAINT-FOIX.

C'est plus qu'une plaisanterie;
Faisons qu'il entende raison.

JUSTINE, ADÈLE.

Pour défendre une étourderie,
Cherchons, cherchons une raison.

ADÈLE, JUSTINE, SAINT-FOIX.

Monsieur, écoutez la raison.

BELVILLE.

Mais des flambeaux ! que nous veut-on ?

TOUS.

On approche ; que nous veut-on ?

SCÈNE XXII.

SAINT-FOIX, ADÈLE, JUSTINE, BELVILLE, FLORBEL, PICARD.

(Ils arrivent avec des flambeaux.)

FLORBEL.

Ah ! mon oncle !...

SAINT-FOIX.

Est-il possible ?

ADÈLE, JUSTINE, BELVILLE.

Saint-Foix !...
Par quel hasard, quoi ! dans ce lieu !
La chose paraît impossible.

FLORBEL.

Pardonnez à votre neveu,
A sa douleur soyez sensible.

SAINT-FOIX.

Ainsi vous êtes mon neveu :
A tant d'honneur je suis sensible.

JUSTINE, ADÈLE, BELVILLE.

Florbel est aussi son neveu,
Quoi ! la chose serait possible !

TOUS.

Chacun se trouble et ne dit rien;
Quel embarras et quel mystère?
Comme eux aussi sachons nous taire,
Peut-être tout finira bien.

SAINT-FOIX, BELVILLE.

Sans doute tout finira bien.

FLORBEL.

Mon cher oncle, me pardonnerez-vous?

JUSTINE.

Quoi! vous êtes son neveu?

SAINT-FOIX.

Oui, mon neveu. C'est le plus grand entêté: il voulait me soutenir...

FLORBEL.

Ne parlons plus de cela, et surtout pardonnez-moi le malheureux coup d'épée que je vous ai donné.

SAINT-FOIX.

Te tairas-tu.

BELVILLE.

Quel coup d'épée?

ADÈLE.

Vous vous êtes battus?

JUSTINE.

Le mariage est rompu.

BELVILLE.

Mais par quel hasard te trouves-tu donc dans ce jardin à cette heure?

SAINT-FOIX.

Oh! c'est un évènement...

FLORBEL.

Ah! monsieur, n'accusez pas mon oncle, c'est moi qui l'ai précipité du haut de la terrasse.

SAINT-FOIX.

Maudit bavard.

BELVILLE.

J'entends, tu es arrivé juste pour le rendez-vous...

FLORBEL.

Où j'étais attendu; mon oncle, j'ignorais qu'Adèle vous fût destinée.

SAINT-FOIX.

Il suffit, monsieur; vous êtes un mauvais sujet. Ecoutez les conseils de votre oncle, d'un oncle dont l'âge et l'expérience ont mûri la raison : à l'avenir soyez plus sage, plus réservé, plus discret... et surtout ne cherchez plus querelle aux gens.

FLORBEL.

Mon oncle, vous avouerez maintenant que je n'avais pas tort.

SAINT-FOIX, *s'emportant.*

Quel homme! comment! vous voudriez me soutenir encore que vous n'avez pas un défaut!

FLORBEL.

Pardonnez-moi, je les ai tous, la raison est de votre côté, et...

SAINT-FOIX.

A la bonne heure; la plus grande preuve que j'en donne, c'est que je renonce à me marier; vous pouvez prétendre à la main de mademoiselle; Belville, vous y consentez? Je sais bien que c'est un fou, un entêté; mais il faut bien passer quelque chose à la jeunesse.

FIN D'UNE AVENTURE DE SAINT-FOIX.

ÉDOUARD

EN ÉCOSSE,

OU

LA NUIT D'UN PROSCRIT,

DRAME HISTORIQUE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représenté, pour la première fois, le 17 février 1802; défendu après la seconde représentation, et repris le 9 juin 1814.

Qui nihil potest sperare, desesperet nihil.
SENEC.



A MON FRÈRE

AMAURY DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

J'aurais pu offrir mon *Édouard* à quelque protecteur puissant : c'est à mon frère que j'en veux faire hommage.

Combien son amitié m'a été utile ! Sa douce philosophie et ses lumières m'ont guidé dans la carrière de la vie et dans celle des lettres. Il me prodiguait tour à tour ses conseils, des encouragements, des consolations.

Puisse, ô mon frère, notre attachement mutuel durer autant que nous ! Que nos enfants

apprennent à s'aimer à l'exemple de leurs pères!

Parvenus l'un et l'autre, par des routes différentes, à un but honorable, continuons à mériter la bienveillance du public par nos travaux, son estime par notre caractère.

NOTICE

SUR ÉDOUARD EN ÉCOSSE.

Si *Édouard en Écosse* est celle de mes pièces qui m'a causé le plus de chagrin et qui m'a valu le plus de persécutions sous deux gouvernements, qui ont successivement accordé et retiré la permission de la jouer, c'est aussi celle que j'ai conçue avec le plus de peine et le plus de travail.

Lorsqu'il me vint dans l'idée de traiter ce sujet, j'étais à la campagne, où mon médecin, ou plutôt mon ami, m'avait ordonné de faire un long séjour. Une maladie de nerfs, dont les symptômes semblaient annoncer ma destruction prochaine, m'avait rendu incapable d'aucun travail, d'aucune application; et certainement j'aurais succombé à cet état de marasme, si le docteur *Villermey* n'eût joint à de grandes connaissances en médecine tout ce que la tendre amitié peut inspirer de plus actif, de plus touchant. Ce n'est point par des remèdes communs, dont tous les médecins font usage, qu'il chercha à me sortir d'un état qui tenait plus à mon imagination qu'aux

vices de ma constitution. La lecture de quelques livres de médecine, lecture bien dangereuse pour tous les hommes qui ont un peu d'imagination, m'avait fait voir dans mon dépérissement tous les signes d'une mort lente et pénible; j'en calculais les symptômes, et j'en éprouvais les douleurs. Ce n'est qu'à ses raisonnements que je dus quelque repos d'esprit, qu'à la manière franche dont il attaqua le moral, qu'aux preuves qu'il me donna que, si je voulais changer mon genre de vie, faire succéder aux travaux du cabinet les exercices du cheval et les promenades de la campagne, j'éprouverais bientôt quelque changement dans l'état de faiblesse où je me trouvais. Tous ces raisonnements même auraient échoué, si, pour me tirer de mon apathie, il ne m'eût forcé de faire le tour de mon jardin, et s'il ne m'eût prouvé que, si j'avais pu faire ce tour une fois sans m'évanouir, rien ne m'empêcherait d'en faire plusieurs.

Si j'entre dans ces détails, c'est que je les crois utiles à tous les hommes de cabinet. Peu d'entre eux échapperont à cette désorganisation, à ce dérangement de l'équilibre dans les organes de la vie, effet constant d'un même travail et d'une même fatigue. Oh! qu'il est long et pénible cet état, et quel courage il faut au malade et au médecin! au malade, pour pouvoir résister à son dégoût de

la vie; au médecin, pour lui prouver que sa guérison dépend de l'idée qu'il doit avoir de n'être pas aussi malade qu'il le croit. Il me serait doux de donner ici à l'excellent docteur, au sage ami qui guérit à la fois, mon corps et mon esprit, un témoignage authentique de ma reconnaissance. Mais je sais qu'il dédaigne les éloges, même les plus mérités; et, d'ailleurs, ses talents, ses soins assidus, son aimable bienveillance pour ses malades, sont trop connus dans le public pour avoir besoin d'un panégyriste.

J'atteignais cet état de bien-être que donne la convalescence, lorsque, pour charmer mon loisir à la campagne, je pris un volume de Voltaire. Le hasard me fit tomber sur son intéressant épisode du prince *Charles Édouard*, dans son histoire de Louis XV. La beauté de ce sujet et la difficulté de le traiter me frappèrent à la fois. Je fus long-temps effrayé des obstacles que j'aurais à surmonter pour lier, dans une action dramatique, toutes les scènes touchantes de l'épisode, qui, quoique tout-à-fait historiques, ont le charme du roman. Je n'eus pas de peine à trouver mon premier acte. L'entrée seule du prince Édouard me fournissait un si grand intérêt, que j'étais effrayé de la difficulté que je trouverais à le soutenir. Il me fallait créer de nouveaux personnages, de nouveaux évènements, pour ame-

ner des péripéties promptes et naturelles. Avec beaucoup de peine, et j'ose dire, d'une manière assez vraisemblable, j'y parvins dans le second acte; mais le troisième m'offrit tant de difficultés, que j'allais renoncer tout-à-fait à mon sujet, s'il ne me fût pas venu dans l'idée de faire arriver le mari de lady Dathol, et de le faire servir à un dernier effet théâtral, par le souvenir du service que lui avait rendu à Rome le jeune Édouard. Cette combinaison de scènes nouvelles, cette situation que la reconnaissance du lord Dathol devait produire vers la fin de l'ouvrage (reconnaissance au reste bien justifiée, puisqu'il était vrai, historiquement, qu'Édouard lui avait sauvé la vie), me rendirent le courage, et me donnèrent l'espoir de faire un ouvrage tout à la fois moral et intéressant. Fort de mes nouvelles idées, je recommençai à écrire; et, porté par la force et le nombre des situations, j'atteignis facilement les dernières scènes de l'ouvrage. Mais, arrivé là, je rencontrai un autre obstacle que je n'avais pas prévu. Le départ d'Édouard laissait les généreux Dathol dans une situation critique, puisqu'ils restaient sous le coup de la loi, pour avoir donné asile au prince proscrit. Je vis tout le danger de cette imperfection; la pièce n'était plus finie, l'échafaud attendait mes principaux personnages, et mon dénouement ne pouvait être

satisfaisant. Mon ouvrage était fait; mais cette faute, en refroidissant mon enthousiasme, allait produire chez moi cette espèce de dégoût, qui m'a empêché, plus d'une fois, de livrer au public telle pièce que j'avais souvent entreprise avec un grand plaisir. Je tombai dans la tristesse; et ma maladie de nerfs, qui n'était point encore passée, allait me reprendre peut-être avec plus de force encore, lorsque j'appris, par un de mes amis, qu'un de nos écrivains les plus distingués par son caractère et son esprit (M. Pigault-Lebrun) avait raconté, dans l'un de ses romans, les aventures d'Édouard avec beaucoup plus de détails que Voltaire. Je me procurai ce roman, moins par l'espoir d'y trouver quelque chose qui pût me convenir, que dans le dessein de vérifier si ses principaux évènements étaient conformes à ceux que Voltaire avait rapportés. Mais quelle fut ma joie de trouver, dans un trait historique relatif à l'un des partisans d'Édouard, le complément de ma pièce, et j'ose dire, la certitude que j'avais porté dans mon plan une perfection rare au théâtre. C'est aux auteurs dramatiques, qui connaissent l'importance que nous mettons à une idée heureuse, à juger de la satisfaction que j'éprouvais d'avoir pu triompher d'un obstacle que je croyais insurmontable.

Ma pièce finie, et encore tout échauffé du plaisir

et de la peine que m'avaient causés le plan et l'exécution de mon ouvrage, je m'empressai de demander une lecture aux comédiens : elle me fut accordée tout de suite. J'arrivai donc au jour indiqué, avec ce trouble et cette incertitude que l'on éprouve toujours en pareille circonstance. Tout auteur qui connaît les difficultés de son art doit se défier de lui-même : il prend souvent pour une chaleur vraie, ce qui n'est que l'effet d'un faux enthousiasme, et pour des conceptions ingénieuses et piquantes, des situations bizarres et mal préparées. Trop souvent on s'étonne qu'un auteur ait pu concevoir un plan mal ordonné, qui n'est compris par personne; mais ses torts, le plus souvent, sont l'effet de la chaleur de sa verve; et c'est parce qu'il s'entend trop bien, qu'il ne se fait pas entendre assez. Les trois quarts des *scènes à effet* qui sont repoussées par le public, n'ont souvent manqué que de préparation. On ne conçoit pas combien ces préparations sont nécessaires : c'est le flambeau qui éclaire dans la nuit les pas du voyageur, et lui fait distinguer les objets qui l'environnent. Il faut, avec plus d'adresse que celui qui montre la lanterne magique, que l'auteur prépare le public à voir telle ou telle chose. *Térence* et *Plaute* en sentaient bien la nécessité; mais seulement ils montraient beaucoup trop les ressorts de leur lanterne

magique : car, dans la plupart de leurs pièces, tous deux (surtout Plaute), vous ôtent le plaisir de la surprise, en vous disant d'avance tout ce qui va se passer sur la scène ; il ne leur restait plus alors pour soutenir l'attention, l'intérêt du spectateur, qu'à exécuter avec une grande perfection, les scènes qu'ils avaient annoncées. Si le public romain se contentait de cette partie de l'art (l'exécution), le public français de nos jours, plus ingénieux, plus vif, plus spirituel, veut qu'un auteur, outre le charme du dialogue, lui procure cette agréable surprise qui naît d'une situation piquante, situation que le parterre a à peu près devinée, et qui ne l'enchante pas moins quand elle arrive. Mais laissons là ces digressions ; si elles me sont inspirées par l'amour de mon art, elles doivent m'être pardonnées principalement par ceux qui le cultivent. Revenons à mon Édouard, et à ma lecture au Théâtre-Français.

Le trouble que j'éprouvais au commencement de ma lecture, tenait moins au fond du sujet, que je savais être très-intéressant, qu'à l'ordonnance de ma pièce. Je craignais qu'elle manquât de clarté, à cause de la quantité d'évènements, de péripéties, qui dérivaient nécessairement des moyens que j'employais pour faire échapper Édouard au danger qui le menaçait. Je craignais que ces péripéties,

sans cesse renaissantes, ne finissent par fatiguer mon auditoire. Quelle fut donc ma joie, lorsqu'après la lecture du premier acte, je vis, à l'émotion des acteurs qui m'écoutaient, que je les intéressais vivement. Tout ce qu'ils craignaient, et ils me le dirent d'avance, était qu'il me fût impossible de soutenir cet intérêt pendant les deux derniers actes. Ils ne me cachèrent pas qu'ils voyaient avec chagrin un premier acte qui devait leur faire craindre que l'intérêt n'allât en décroissant. J'aurais dit la même chose, si j'avais été au nombre des auditeurs de la pièce : mais comme, à cette époque, sans avoir fait une étude profonde du théâtre, je savais, pour règle première, que, lorsque l'on a donné une émotion au public, excité un intérêt de cœur ou de curiosité, il ne faut plus le laisser reposer; qu'il faut le conduire ainsi jusqu'au dénouement, je repris toute confiance, et je rentrai sous le charme qui ne m'avait pas quitté pendant la composition. Je prévoyais déja que chaque évènement nouveau qui allait mettre les jours d'Édouard en péril, et la manière dont je l'en tirerais, allaient produire sur les comédiens le plus grand effet. Je ne fus point trompé dans mon attente; chaque scène qui amenait une situation nouvelle, leur faisait d'autant plus de plaisir, qu'ils étaient loin de soupçonner que je pusse sou-

tenir l'intérêt que je leur avais d'abord inspiré ; et je les conduisis ainsi jusqu'à la fin, en les faisant passer successivement, et j'ose dire très-naturellement, de l'espoir à la crainte, de la crainte à l'espoir. Je n'ai pas besoin de dire que la pièce produisit sur eux un tel enthousiasme, qu'ils ne voulurent point aller aux opinions, et qu'ils la reçurent par acclamation. Hélas! j'étais bien loin de prévoir que ce drame deviendrait pour son auteur une cause de persécutions bien peu méritées, qui le priveraient du fruit de ses travaux, l'éloigneraient de ses enfants, et le forceraient de porter son industrie à huit cents lieues de sa patrie.

La pièce reçue, les comédiens me pressèrent de l'envoyer à la censure. C'était là que m'attendaient les premiers chagrins que devait me causer cette pièce. La censure était alors exercée par des commis du ministère de l'intérieur. Sans repousser tout-à-fait l'ouvrage, ils mirent tant de lenteur dans leur décision, qu'ils me firent entrevoir qu'ils ne laisseraient pas représenter Édouard, si je ne parvenais à intéresser en faveur de mon pauvre proscrit quelques puissants du jour. Comme M. *Maret*, qui n'était point encore le duc de Bassano, se trouvait faire partie d'une réunion dont j'étais membre (je veux parler des fameux *déjeuners* des auteurs, sur lesquels j'entrerai, plus tard,

dans beaucoup de détails), je lui parlai des obstacles que l'on semblait vouloir mettre à la représentation de ma pièce. Son goût connu pour la littérature, qu'il cultivait avec succès, l'amitié qu'il montrait alors à tous les jeunes gens qui s'en occupaient, et sa bienveillance habituelle, l'engagèrent à me prier d'en faire une lecture chez lui. Je m'empressai de le satisfaire; il me parut enchanté de l'ouvrage, et ne vit point ce qui pouvait exciter la rigueur de la censure. Il me promit d'en parler à M. Chaptal, qui était alors ministre de l'intérieur. Au milieu de ses grandes occupations (M. Maret était alors secrétaire-général du consulat), il ne m'oublia pas. Je reçus bientôt une invitation de M. Chaptal, qui me priait à dîner, et qui me demandait en même temps de faire une lecture de ma pièce. Le jour choisi, la lecture eut lieu devant une grande partie des personnes qui formaient le nouveau gouvernement; et je puis dire, sans amour-propre, que je la rendis si intéressante, que tous mes auditeurs se levèrent avec transport, en me promettant le succès le plus complet. Certes il ne pouvait y avoir dans leur décision aucune arrière-pensée. Tous ces grands personnages qui m'avaient écouté étaient intéressés, par leur fortune et par leur ambition, à la durée du gouvernement; et on ne peut les soupçonner d'avoir désiré de porter le

peuple à une contre-révolution qui les aurait privés tout à la fois de leur richesse et de leur position nouvelle dans la société. Ils ne virent, comme l'auteur qui avait traité ce grand sujet, que le but moral de l'ouvrage. Tout le monde avait senti comme moi les maux horribles qu'avaient causés les haines de l'esprit de parti. La délation, étant un des moyens de tout gouvernement révolutionnaire, avait été protégée, encouragée dans les temps désastreux de la terreur. Nos infames tribuns avaient rompu tous les liens qui attachent les hommes entre eux. Il n'était plus d'asile pour le proscrit : le domestique courait dénoncer son maître, le propriétaire son hôte, le marchand son voisin, le commerçant son associé; et, si quelques exemples de piété filiale ou d'amour conjugal se montrent au milieu de tant de crimes domestiques, c'est qu'il n'est pas dans la nature qu'une société d'hommes soit entièrement pervertie. Je le répète; mon but, en écrivant cet ouvrage, avait été d'être utile à mes concitoyens, en leur prouvant, par un auguste exemple, quel doit être le respect pour le malheur; et que la haine née de l'esprit de parti ne doit jamais, dans un cœur noble, étouffer la générosité naturelle à l'homme, et lui faire violer, en livrant son ennemi désarmé, les droits de l'hospitalité. Souvent, dans les révolutions, les passions dictent des

lois cruelles, qui placent le citoyen dans l'alternative de se rendre coupable en ne leur obéissant pas, ou de se déshonorer par une lâche inhumanité. Malheur au législateur qui corrompt la morale publique par de telles lois! Malheur au citoyen qui leur obéit aveuglément, et se rend l'instrument d'un pouvoir qui doit protéger, et non détruire!

Je ne parlerai point du mérite de ma pièce : il y a sans doute quelque talent à avoir enchaîné cette quantité d'évènements dans un temps si court, dans un espace si étroit; c'est tout. Ma gloire dramatique se borne donc au plan de mon ouvrage, et à l'adresse que j'ai mise à cacher les ressorts qui font mouvoir mes nombreux personnages. Mais je m'applaudirai toujours du sentiment qui m'a guidé en écrivant ce drame : oui, sans doute, il était noble et généreux; et chaque phrase, chaque mot que la situation me donnait, me faisait éprouver le plus vif plaisir, en élevant mon ame vers des sentiments de grandeur et de générosité. Je me mettais à la place de mylady Dathol oubliant tout à coup, à l'aspect du malheur, tous les dangers qu'elle court en cédant à son humanité. Son plus mortel ennemi devient son protégé. Elle l'a délivré des douleurs de la faim, elle veut le sauver de la mort que la loi lui prépare; ce n'est plus pour elle un ennemi, c'est un frère, c'est un ami qu'elle défend contre ses persécuteurs.

Les partis, les droits des souverains, la rigueur des lois qui la menacent elle-même, elle a tout oublié, pour ne voir que l'homme qui lui doit déja la vie, et qui lui devra peut-être son salut. Oh! combien de fois, en exprimant ses craintes ou ses espérances, il m'est arrivé de répandre une larme! Dans cet instant, devais-je songer à mon style? l'aurais-je pu? j'étais ému, et j'écrivais.

Oh! que j'étais loin, en traçant les scènes touchantes de ce proscrit, de croire qu'elles pouvaient me nuire auprès d'un gouvernement qui se prétendait grand et généreux! Eh quoi! me disais-je, pour m'encourager à l'épreuve de la représentation qui m'a toujours effrayé, quand même ma pièce n'offrirait que ce tableau du respect que l'on doit au malheur, n'aurais-je pas fait un ouvrage utile? n'aurais-je pas mérité l'estime de mes concitoyens? Quel est celui d'entre eux qui, après avoir été témoin des angoisses d'un proscrit, du noble courage de ses hôtes, ne se montre jaloux de les imiter? Quel est celui d'entre eux qui n'aurait pas le courage de braver une loi cruelle, de s'exposer à la mort, pour sauver un ennemi qui aurait touché le seuil de sa porte en implorant *merci?* Oui, pour l'honneur de l'espèce humaine, ce sentiment se trouve dans tous les cœurs; et, si l'on ne peut le supposer que dans des classes supérieures, il faut

en présenter du moins au peuple une image forte, afin qu'il apprenne à respecter le malheur, même lorsqu'il s'offre à lui sous une couleur ennemie.

D'après le sentiment qui m'avait inspiré ma pièce, je ne pouvais donc me croire coupable envers le gouvernement; et ce sentiment, auquel je devais d'avoir attendri tous les spectateurs chez M. le ministre Chaptal, me valut aussitôt l'autorisation de la faire représenter sur le Théâtre-Français.

Une fois l'autorisation obtenue, les comédiens français s'empressèrent de jouer la pièce. Saint-Phal, quoiqu'un peu âgé pour le rôle d'Édouard, qui exige une assez grande jeunesse, le joua avec une perfection rare. C'est une justice que je me plais à lui rendre au moment où il abandonne la scène en emportant, et l'estime de ses camarades, qu'il a méritée par la douceur, la bonté de son caractère, et les regrets du public, qui se rappelera long-temps encore ses talents, et son exactitude à remplir ses devoirs.

Je serais inexcusable si, dans ma notice sur Édouard, j'oubliais de parler d'une femme qui a embelli la scène française pendant près de trente ans. Les amateurs de l'art dramatique, et le nombre en est grand, me sauraient mauvais gré de ne pas peindre le charme qui s'attachait au jeu de mademoiselle Contat, devenue, depuis la révolution, *madame de Parni*. Elle avait reçu de la na-

ture de la beauté, de l'esprit et une grace, que les études, qui font partie d'une bonne éducation, ne développèrent peut-être pas dès sa première jeunesse, mais qui n'en parurent que plus piquantes au public quand il se crut l'objet de ses travaux. Ses débuts n'avaient pas été très-heureux; mais le rôle de la coquette Suzanne, dans le *Mariage de Figaro*, en lui traçant la route qu'elle devait suivre, commença sa grande réputation. Depuis ce temps, elle marcha de succès en succès; et le parterre, admirateur de ses talents et de sa beauté, lui accorda tous les triomphes que l'amour-propre peut désirer. Quoique les circonstances nous aient souvent mis en opposition au théâtre, pour des distributions de rôles, qui ne lui paraissaient pas convenables; quoiqu'elle ait souvent cherché à me nuire, et qu'elle y ait quelquefois réussi, je n'en rendrai pas moins justice à ses talents supérieurs, à la finesse de son esprit, et à ses respectables qualités comme mère et comme épouse.

Elle accepta, dans Édouard, le rôle de lady Dathol, et elle le joua admirablement. Je ne ferai point de comparaison entre mademoiselle Contat et l'aimable actrice qui l'a remplacée dans ma pièce; il est plus d'un moyen d'arriver à la perfection: l'ouvrage n'ayant d'ailleurs été joué d'abord que deux fois, et ayant été quinze ans sans être représenté, il serait

difficile, à moi et au public, d'établir un parallèle. Mais on peut concevoir avec quel ensemble il fut représenté, puisque mademoiselle Mars jouait miss Macdonald.

Je ne puis passer sous silence une petite querelle que j'eus avec mademoiselle Contat dans le cours des répétitions; elle montrera quelle est la position d'un auteur auprès de certains comédiens que l'habitude d'être flattés rend souvent despotes envers les gens de lettres. Quelques jours avant la représentation, mademoiselle Contat voulut établir la position d'une scène selon sa commodité, ou plutôt selon sa fantaisie. En vain je lui fis remarquer que ce qu'elle désirait dérangeait toutes mes combinaisons, que, si je cédais à ses désirs, je détruirais totalement l'effet de la scène. Mes réflexions faites avec politesse n'eurent aucun pouvoir sur son esprit. J'interpellai vainement les acteurs qui jouaient avec elle de prononcer sur notre différend : ne voulant pas donner tort à une femme qui jouissait d'un grand crédit dans leur société, ils gardèrent le plus profond silence. Quoique leur silence fût pour elle une espèce de condamnation, elle n'en persista pas moins dans ses prétentions. Moi, dans ma qualité de Breton, je tins ferme au milieu des traits malins qu'elle me lançait de dépit de ne pas se voir obéir, pour

la première fois peut-être. Poussée à bout, elle me jeta le cahier de son rôle à la tête, qu'elle accompagna d'une injure et de l'assurance qu'elle ne jouerait jamais dans aucune de mes pièces. Je le ramassai froidement, je pris mon manuscrit des mains du souffleur, et j'assurai à mon tour que la pièce ne serait jouée qu'autant qu'on voudrait bien permettre à l'auteur d'avoir quelquefois raison. Sur ce mot, je sortis, et je rentrai chez moi. Le soir, grande rumeur à la comédie; on m'envoya des ambassadeurs qui me prièrent d'écrire un mot à ma belle ennemie pour l'inviter à reprendre son rôle, et l'on m'assurait d'avance qu'elle jouerait la scène comme je le désirais. Je refusai nettement de faire une démarche qui me paraissait ridicule. Je leur répondis que tous les torts étant de son côté, ce n'était point à moi de m'humilier devant elle; que je n'étais aucunement offensé de sa petite colère de femme; mais que je renoncerais plutôt à voir représenter ma pièce que de consentir à lui donner cette satisfaction. Ma résistance eut un effet prompt. Elle avait envie de jouer le rôle, elle me pria de le lui renvoyer; je la trouvai à la répétition; une plaisanterie gaie de sa part, un mot galant de la mienne, terminèrent notre querelle. Mais la paix ne fut pas durable, et quelques années plus tard, un nouveau rôle que j'osai distribuer à madame Talma, fit renaître entre nous de nouvelles

tracasseries que, dans sa qualité de femme aimable, puissante au théâtre par son esprit et ses talents, elle a fait complètement tourner à mon désavantage.

Si j'ai raconté avec tant de détails une scène de l'intérieur du théâtre, c'est qu'il est bon de faire connaître à mes lecteurs qu'il ne suffit pas qu'un auteur ait fait sa pièce, qu'il ait obtenu l'approbation de la censure, qu'il soit parvenu à distribuer ses rôles sans se faire des ennemis : il faut qu'il ait encore à combattre les acteurs jusqu'à la veille de la grande lutte qui va s'établir entre lui et le public.

Tout auteur qui fait répéter sa pièce et qui ne cède pas tout de suite aux observations de tel ou tel acteur qui veut le forcer à faire des corrections à tel ou tel passage, est aussitôt regardé par les comédiens comme un auteur plein d'amour-propre qui tient trop à ses idées. Certes, je serais coupable de ne pas convenir qu'au nombre de ces observations il s'en trouve de très-justes, et l'auteur aurait grand tort de ne pas y obtempérer s'il les trouve fondées sur la raison et le goût. Mais, comme tous les acteurs ne sont pas guidés, dans leurs remarques, par le même sentiment et par la même instruction, il arrive très-souvent qu'un comédien, pour prouver qu'il a autant d'esprit que son camarade qui vient d'indiquer une correction juste et utile, vous demande des suppressions ridicules.

Que fait alors le pauvre auteur? il se lamente, il se dépite, il se fâche, il refuse; et c'est alors aussi qu'on lui prédit que son entêtement amènera la chute de son ouvrage. Qu'on ne croie pas que ce tableau soit exagéré : plus de vingt fois, j'ai été exposé à des combats de ce genre, et je n'ai dû qu'à la fermeté de mon caractère de n'avoir pas succombé dans la lutte, et de n'avoir pas supprimé de ces scènes nouvelles au théâtre que les comédiens appellent des *témérités*, qui souvent seules produisent les grands effets, et font durer les ouvrages. Que de passages je pourrais citer que l'on m'a prié d'abréger et dont la suppression, si j'y avais consenti, aurait nui au succès! Sans doute, les comédiens ont du goût, l'habitude de la scène; mais ils portent trop loin dans la comédie leur respect pour le bon ton, et la crainte d'une plaisanterie hasardée. Combien je me reproche d'avoir fait des sacrifices de ce genre! Je les regrette d'autant plus que l'expérience m'a prouvé que, lorsqu'un ouvrage a du fond, un mot mal reçu à la première représentation, finit par plaire aux suivantes. Je crois que si Beaumarchais n'eût pas opposé autant de résistance au bon goût des comédiens, ses comédies auraient perdu beaucoup de l'originalité comique du dialogue qui en fait le charme. Si les comédiens, tout en me prouvant

qu'ils m'aiment et qu'ils m'estiment, se mettaient à ma place pendant mes répétitions d'une nouvelle pièce, il me pardonneraient plus facilement mon obstination à ne pas suivre toujours leurs avis. Ils ne réfléchissent pas assez à la situation d'un auteur au moment qu'il se prépare à livrer sa pièce au public; ils lui pardonneraient facilement quelques boutades, s'ils savaient que, du moment où commencent ses répétitions, il n'est plus de repos pour lui. Le jour le surprend dans son lit à calculer l'effet de chaque scène, à se représenter l'impression qu'elle doit faire sur le parterre; et si, au milieu de ses inquiétantes combinaisons, sa tête appesantie succombe par le besoin de repos, un sommeil fatigant et pénible lui montre dans ses rêves son enfant chéri, l'objet de ses tendres affections, de tant de peines, de tant de travaux, succombant au milieu des cris sous les coups de la multitude. Voilà la situation d'un auteur pendant les répétitions : mais qui pourrait peindre ses angoisses pendant les deux heures éternelles d'une première représentation? Piron seul l'a fait avec succès :

> Chaque instant qui s'écoule empoisonnant son cours,
> Abrége au moins d'un an le nombre de ses jours.

Nous voici arrivés à la représentation d'Édouard.

Je ne puis parler de son effet que par le récit que m'en ont fait mes amis; car la terreur que me cause toute première représentation m'avait encore éloigné de celle-ci. Je ne sais donc que par ouï-dire que le public accueillit la pièce avec un tel intérêt, qu'il craignait même de se distraire par les applaudissements qu'excite ordinairement une scène imprévue. Il semblait, m'a-t-on dit, n'être point au spectacle; il assistait réellement (tant les acteurs jouèrent avec perfection) à un évènement important, qui l'attachait, le touchait au dernier degré. Mais, comme je l'ai dit, il ne témoignait pas son plaisir par des battements de mains, mais seulement par un léger cri de surprise, qui, échappé à chaque individu en particulier, produisait, par l'ensemble, un effet d'autant plus singulier qu'il n'interrompait point la scène et contribuait encore à l'illusion. Ce n'est que dans les entr'actes où le public, respirant des différentes sensations qui l'avaient ému, se livrait à son enthousiasme par de nombreux applaudissements, qui ne cessaient qu'au moment où l'acteur reparaissait sur la scène. De l'aveu des acteurs et des spectateurs qui m'en ont parlé, jamais effets dramatiques n'eurent un résultat plus vif, plus entraînant; et jamais première représentation n'obtint un succès plus grand. On le croira facilement, lorsqu'à l'intérêt réel de l'ouvrage le temps m'a prouvé qu'il

s'était mêlé un intérêt politique. Je commençai à m'en apercevoir dès le lendemain de la première représentation, quand je vis arriver chez moi un grand nombre de cartes de personnes qualifiées qu'aucun motif de liaison de société n'autorisait à m'envoyer leurs félicitations.

Le soir de cette première représentation je fus entraîné dans un grand souper où je comptais parmi les convives beaucoup d'amis. Tous avaient été mes auditeurs; et le sujet de la pièce devint la seule matière de la conversation. Comme il se trouvait dans cette société beaucoup de personnes qui avaient dû à d'heureuses spéculations la fortune dont elles jouissaient, elles supputèrent, avec une admirable sagacité, moins les beautés ou les défauts littéraires de l'ouvrage, que le nombre des représentations qu'il devait avoir. De calculs en calculs, un de mes financiers, plus hardi ou plus connaisseur que les autres, crut qu'il pouvait sans risque trafiquer avec un pauvre enfant d'Apollon : il ne craignit donc point de me proposer une affaire publiquement. Il s'agissait de lui vendre mon droit de propriété sur mon ouvrage pour une somme de 20,000 francs. Ce singulier marché, proposé très-sérieusement, nous amusa beaucoup; et peut-être aurais-je accepté la proposition, si je ne m'étais fait la pro-

messe de ne point enlever à mes enfants le seul patrimoine qu'un auteur puisse laisser à sa famille, le produit de ses ouvrages pendant dix ans après sa mort.

Oh! si je ne craignais que l'on ne me reprochât de me livrer à trop de digressions, qu'il me serait facile de combattre cette loi injuste qui prive les enfants de l'homme de lettres du fruit de ses travaux! Est-il donc une propriété mieux acquise et qui doive être plus sacrée, que celle qu'un homme peut devoir à son génie? Eh quoi! parce qu'il aura consacré sa vie à méditer des idées utiles au bonheur ou au plaisir de ses concitoyens, on arrachera à ses enfants une propriété, qu'il ne tient que de lui-même et du ciel! Il aura passé ses jours dans la solitude, consumé ses nuits dans le travail; il se sera exposé au jugement des hommes, à la malignité de ses contemporains, au ridicule d'un non succès; et, bien loin de le récompenser des sacrifices qu'il a faits à sa fortune, des privations qu'il s'imposa, des tourments qu'il se prépara, on lui laisse, pour prix de ses succès dans sa pénible carrière, la certitude décourageante que ses enfants seront légalement déshérités du modeste fruit des travaux de sa vie entière. Non, il est impossible que cette loi bizarre ne soit pas un jour rapportée; car tout ce qui blesse directement la raison et l'hu-

manité, ne peut exister dans un siècle éclairé par les lumières d'une véritable philosophie.

Le succès d'Édouard fit un tel bruit dans Paris, que Bonaparte, alors premier consul, voulut voir ce drame. Au milieu des rapports favorables que l'on avait faits sur la pièce, j'ai lieu de croire que quelques bons amis de cour l'avaient effrayé sur la cause de ce grand succès. On lui fit entendre que je n'avais traité ce sujet que dans l'intention secrète d'exciter l'intérêt public sur les malheurs de la famille des Bourbons. On conçoit quel effet dut avoir sur cet esprit impérieux une imputation si coupable. J'ai dit plus haut le motif qui m'avait inspiré ma pièce; et je répète encore qu'il ne me vint pas même à l'idée que l'on pouvait me supposer un but politique. Et cependant, le soir même de la seconde représentation, j'eus la certitude que l'on ne me croyait pas aussi innocent que j'étais certain de l'être. Dès la veille, on avait fait courir le bruit que la pièce allait être défendue. La crainte que la chose n'arrivât me rendit plus souffrant qu'à l'ordinaire; et j'avais plutôt l'air d'une victime que d'un triomphateur.

Ces craintes n'étaient que trop bien fondées : le soir de la deuxième représentation il arriva, un peu avant l'heure du spectacle, un ordre de *Fouché*, alors ministre de la police, qui m'inti-

mait la défense de laisser dire à l'acteur qui jouait le rôle d'Édouard : *je ne bois à la mort de personne.* Cette défense, au moment de la représentation, me fit prévoir d'avance quel serait mon sort. Si ce mot généreux pouvait déplaire au gouvernement, je devais être certain que l'ensemble de l'ouvrage ne devait pas lui être agréable. Comme ce mot produisait l'effet le plus remarquable dans une scène de situation, je ne pouvais le supprimer sans supprimer la scène. Je pris le parti d'avertir l'acteur de ne pas dire le mot, mais de briser son verre, comme il l'avait fait à la première représentation; convaincu que le public, qui connaissait déja cet effet par les journaux, suppléerait à son silence. Cet espoir ne me trompa pas; et, malgré cette suppression faite par le ministre *Fouché*, qui voulait peut-être encore boire à la mort de quelqu'un, la scène produisit le même enthousiasme qu'à la représentation précédente.

Instruit que le consul Bonaparte devait assister à cette représentation, je voulus être témoin de l'effet que ma pièce produirait sur lui; je voulus deviner sur ses traits quel sort il réservait à mon pauvre enfant. Je me plaçai dans une des coulisses en face de sa loge; et, moins occupé de la manière dont on jouait mon drame, et de l'impression qu'il faisait sur le public, que de l'effet qu'il produirait

sur le premier consul, je fixai mes regards sur lui pendant toute la durée du spectacle. Il écouta le premier acte avec beaucoup d'attention; et je crus voir qu'attendri par la misérable situation du prince Édouard, il essuyait quelques larmes. Je me réjouissais intérieurement de l'empire que j'obtenais sur son cœur, lorsque, dans l'entr'acte, au moment des plus vifs applaudissements, je le vis lever les yeux vers une loge en face de la sienne. Il se pencha vers ses généraux pour leur parler; puis tout à coup sa figure se rembrunit, et il n'apporta plus aucune attention au reste de la pièce : il ne s'occupait plus que de la loge qui l'avait distrait, et vers laquelle il lançait des regards de courroux. J'ai su depuis le motif de sa colère. Cette loge, qui avait fixé son attention, était occupée par M. le duc de Choiseul, nouvellement rentré d'émigration, ou plutôt nouvellement jeté par la tempète sur les côtes de France. Il s'en était peu fallu que cette manière de rentrer dans son pays, qui n'est pas ordinaire, ne lui devînt funeste : comme émigré, la peine de mort l'attendait; et il s'était trouvé des hommes assez lâches, mème après la terreur, pour oser demander l'exécution de cette loi de sang contre d'infortunés Français que la tempète avait respectés. (Qui croirait que ces mèmes hommes qui, nouveaux *Thoas*, voulaient se désaltérer dans des

crânes sanglans, sont maintenant de petits saints? ils prêchent, à l'abri d'une absolution donnée par l'abbé *Freyssinous* (*), le meurtre des amis de la liberté, qu'ils ont voulu pousser aux crimes qu'eux seuls ont commis, et qu'ils désignent aujourd'hui comme victimes aux fureurs de leur nouveau parti.)

Quoi qu'il en soit, je sus bientôt, par le bruit public, que l'enthousiasme qui s'était manifesté dans la loge de M. de Choiseul avait complètement déplu au premier consul : il crut voir dans les applaudissements de quelques émigrés rentrés, la manifestation de leur amour pour le prétendant et de leur haine pour lui. Je conviens que dans la position où le premier consul se trouvait, et surtout avec ses projets, s'il les avait déja formés, d'arriver au trône, il devait craindre que cet ouvrage ne devînt le signe d'un ralliement d'hommes puissants que, dans ses idées, il regardait comme des ennemis. Certes, si M. de Choiseul n'eût point frappé ses regards, s'il n'eût point outrepassé les applaudissements du public, s'il n'eût point eu cette réputation que lui donnait sa qualité d'émigré, Bonaparte, ému par le premier acte, eût suivi mon

(*) Ceci est un fait. Si je ne nomme pas l'individu, c'est par respect pour l'humanité. Le nombre de ces misérables est si grand, qu'il peut faire douter des avantages que l'homme doit trouver dans la pratique des vertus.

drame avec intérêt, et n'eût point songé qu'une pièce si morale pouvait devenir un motif de joie et d'espérance pour les amis de la famille des Bourbons. Il en fut tout autrement. Le premier consul, convaincu, par ce dont il avait été témoin, que je n'avais voulu faire qu'un ouvrage de parti, de retour au château, fit venir le consul *Cambacérès*, lui fit les plus graves reproches, appela contre moi les mesures les plus rigoureuses, et le congédia d'une manière qui annonçait tout son mécontentement. Dans la même nuit, le consul Cambacérès fit mander le ministre Chaptal, à qui sans doute, par ricochet, il fit éprouver toute la mauvaise humeur qu'il avait supportée du premier consul. Je dois le dire à la louange de M. Chaptal, ce ricochet ne parvint pas jusqu'à moi; il se contenta de me faire connaître la position de mes affaires, la colère du premier consul, et le danger que je pouvais courir en restant à Paris. Cette nouvelle mit l'alarme dans ma famille, et tout le monde me conseilla de m'éloigner. Mon frère m'y décida tout-à-fait, en me rapportant des traits de la mauvaise humeur du consul. Il n'était question de rien moins que de la destitution des employés chargés de la censure; on allait même jusqu'à dire que le ministre allait être changé. Certes, il était impossible d'être plus innocent que je l'étais : ma pièce avait été

soumise non-seulement aux autorités compétentes, mais encore à plusieurs chefs de l'état. Rien, dans la pièce, n'était contraire aux principes du gouvernement; et cependant je fus forcé, malgré ma mauvaise santé, de m'éloigner de ma famille, et d'aller dans quelque coin ignoré attendre que l'orage se fût au moins calmé. Ne sachant où trouver une retraite, je me rendis au bureau des diligences. Le hasard me fit rencontrer celle qui se dirigeait vers Rennes, j'y pris une place, et dans quelques heures je me trouvai sur la route de mon pays, tout ému, tout fatigué des craintes, des tourments qui toujours, pour un auteur, sont la suite d'une première représentation. Tout en cheminant, je me rendais compte des motifs qui me faisaient traiter si rigoureusement; et je ne pus attribuer qu'à l'imprudence de M. de Choiseul ma triste situation. Long-temps après, le hasard me l'ayant fait rencontrer dans la société, je lui reprochai en riant mes malheurs passés; il convint qu'il pouvait bien y être pour quelque chose; et, si une aimable politesse et une bienveillance particulière peuvent compenser envers moi tous les maux qui furent la suite de son trop grand zèle à m'applaudir, je devrais depuis long-temps en avoir perdu le souvenir.

L'agitation que j'avais éprouvée pendant toutes mes répétitions, l'absence du sommeil, l'irritation

nerveuse que fait naître en moi toute injuste persécution, avaient altéré ma santé au point que, près d'arriver dans ma ville natale, à huit ou dix lieues de Rennes, je fus obligé de me faire descendre. Mon cerveau était tellement fatigué par le travail et par les différentes sensations que j'avais éprouvées, qu'il me semblait que la partie supérieure de ma tête n'existait plus ; et telle était mon illusion sur ce point, qu'à chaque instant et malgré moi je portais la main à mon front pour me convaincre que je possédais encore cette partie de la tête. Cette souffrance, qui provenait probablement d'une paralysie momentanée d'une partie du cerveau, me devint tellement insupportable que je ne voulus pas remonter en voiture. Espérant que l'agitation pourrait rétablir la circulation, je suivis la voiture en courant l'espace de plusieurs lieues; et, soit que le moyen que la nature m'avait indiqué, fût en effet salutaire, soit que cet état ne fût produit que par une irritation nerveuse, ce violent exercice me rendit à moi-même, et me permit d'arriver à bon port.

Ces détails, comme tant d'autres de mes notices qui peuvent paraître minutieux, ont pourtant cette utilité, qu'ils prouvent aux jeunes gens qui se livrent à la carrière pénible de la littérature, qu'il faut qu'ils se résignent à acheter du prix de leur santé

et de leur repos, les applaudissements du public.

Je vivais à Rennes très-retiré; et mes compatriotes ignorèrent assez long-temps que j'étais dans leurs murs. Une lettre de mon frère m'apprit enfin que Talma, qui avait l'avantage d'approcher le premier consul autant qu'il le voulait, lui avait parlé en ma faveur; et que ce chef, qui commençait déja à faire trembler tout le monde, lui avait répondu: « Pourquoi Duval s'est-il enfui? » Rassuré par ce mot qui annonçait qu'il ne songeait plus à me persécuter, je revins à Paris. Mais à peine y fus-je arrivé, que j'appris des nouvelles qui me firent regretter d'avoir quitté ma retraite. Pour bien faire connaître la position dans laquelle je me trouvais, il est indispensable que j'entre dans quelques détails sur l'évènement qui priva pendant cinq ou six mois de sa liberté M. Dupaty, l'un de nos auteurs les plus recommandables par leurs talents littéraires et leurs qualités personnelles (*).

Peu de temps après la première représentation d'*Édouard en Écosse*, M. Dupaty donna, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, une petite pièce qui avait pour titre *l'Antichambre*. La pièce eut un grand succès; et quoiqu'elle n'eût aucun rapport

(*) Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dramatiques et de poëmes satiriques qui ont obtenu le succès le plus complet. M. Dupaty unit aux brillants avantages de l'homme aimable le talent d'un grand poëte et le courage d'un vrai citoyen.

avec les évènements politiques, elle attira sur son auteur les traitements les plus injustes. On crut voir dans cet opéra une satire amère de la jeune cour de Bonaparte, dans laquelle, bien qu'elle ne fût encore que militaire, s'introduisaient déja ces formes guindées, cette fausse politesse, ces grimaces de convention, qui ne peuvent manquer de devenir, pour l'auteur comique, une source abondante de ridicules. Tout malheureux que j'étais, j'enviais à Dupaty cette idée d'avoir été le premier à attaquer de front les ridicules naissants de la cour de Bonaparte; et quoique l'auteur n'eût osé tracer qu'une légère esquisse, il paraît que les caricatures étaient assez ressemblantes pour exciter la bile du nouveau despote, et, ce qui est encore pis, la fureur de ses nouveaux courtisans. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais pièce n'attira sur son auteur un traitement plus rigoureux et plus infame. Soit que le nom de Dupaty, ses liaisons, sa parenté avec un grand nombre d'émigrés, le rendissent suspect au premier consul, il agit contre mon intéressant confrère avec une dureté qui ne trouve d'exemple que dans l'horrible temps de la terreur. Il le fit prendre par des gendarmes, jeter dans une chaise de poste, et conduire à Brest pour y être renfermé sur un ponton jusqu'au moment où une flotte, que l'on destinait pour l'Amérique, pourrait

l'y transporter comme un banni. Pour connaître la rigueur du sort que l'on réservait à ce jeune auteur, il faut savoir que, de toutes les prisons que peut inventer la cruauté, le ponton est sans contredit celle qui doit le plus effrayer le malheureux qui est condamné à l'habiter. Ce vaisseau démâté, fixé dans le port sur des vases, vous livre à tous les miasmes pestilentiels; et, si vous résistez à l'ennui et à la mauvaise nourriture, il est difficile d'échapper aux contagions périodiques qui viennent dépeupler ce triste séjour.

Dès que l'on m'eut raconté avec quelle rigueur le premier consul venait de traiter un confrère, qui n'était pas plus coupable que moi (*), je prévis le sort qui me serait réservé, si je lui offrais la plus petite occasion de me rappeler à son souvenir. Quel effroi ne devait pas inspirer, à tout homme sensé, prévoyant, un jeune ambitieux qui, au mépris des lois, disposait de la liberté des citoyens! Oh! certes, il était facile de penser qu'une fois parvenu au pouvoir souverain, cet homme, qui n'estimait que les hommes à épée qui l'environnaient, après avoir opprimé les individus, finirait par opprimer les nations.

Plein de ces idées, j'allai secrètement consulter

(*) Un auteur dramatique peut-il jamais être coupable? Ses ouvrages ne passent-ils pas à la censure? Peut-il être responsable des applications que fait le public? S'il n'obtient aucune garantie des précautions que l'on prend contre lui, à quoi sert cette censure si fatigante et si ridicule?

le ministre Chaptal, qui n'avait pas cessé de me montrer le plus grand intérêt. S'il ne subissait pas tout-à-fait comme nous les boutades despotiques du grand général, il éprouvait au moins, relativement à nous, les effets de sa mauvaise humeur; et je ne doute pas qu'il n'eût perdu le ministère, si ses grands talents ne l'eussent rendu indispensable à la marche de la nouvelle administration. Je ne lui cachai pas l'effroi que m'inspirait le traitement dont le malheureux Dupaty se trouvait victime; je lui montrai mes craintes pour l'avenir, et je le priai de me dire si je pouvais habiter Paris avec sécurité. Il ne me cacha pas qu'un parti, dont j'avais bien innocemment réveillé les prétentions, chercherait à me prouver sa reconnaissance, et, par l'accueil qu'il me ferait, me rendrait tout-à-fait suspect au premier consul. Loin d'approuver mon retour à Paris, il me conseillait au contraire de m'éloigner pendant quelque temps de la France, de faire un voyage d'agrément; et il m'offrit, à cet effet, de me procurer toutes les facilités et tous les avantages que je pourrais désirer. Cette idée me sourit d'autant plus que, quelques jours avant, j'avais rencontré dans une société un prince russe (le prince Shikaskoye) qui m'avait engagé à l'accompagner à Saint-Pétersbourg. Ma mauvaise santé et la peine que j'éprouverais à me séparer de ma femme et de

mes jeunes enfants, m'avaient décidé à refuser ses offres obligeantes ; mais, dès que le ministre m'eut fait voir la nécessité d'une absence, je m'empressai de céder à ses conseils, et je le priai de me procurer un passeport. J'allai trouver le prince, qui devait partir sous quelques jours; et, mes dispositions faites, je me séparai de tout ce que j'aimais dans le monde, de ma jeune famille, de mes frères, avec l'incertitude de les revoir jamais, vu l'état de ma santé et la rigueur des climats que j'allais parcourir.

Voilà le récit naïf des tourments que m'a valus le prince *Édouard*, qui fut encore bien plus malheureux que moi. Mais il y a entre nous cette ressemblance, que, si les Stuart durent leurs infortunes à un tyran qui prit le titre de *protecteur*, je dus les petites persécutions que j'éprouvai à un moderne Cromwell, qui ne connut d'intérêts nationaux que ceux de sa famille, d'instruments à son ambition que ses guerriers, de conseillers que ses flatteurs et tous ceux qui lui vendirent la patrie pour des titres et des cordons. Je lui dois pourtant une obligation, c'est d'avoir, graces à la nécessité où je me suis trouvé d'éviter sa mauvaise humeur, parcouru le nord de la Russie, la Prusse, et une partie de l'Allemagne. Si ce voyage forcé me dispense de reconnaissance envers lui, je me plais à proclamer celle dont je suis pénétré pour les peu-

ples hospitaliers qui m'ont accueilli avec bienveillance. C'est à ce voyage que je dois le plaisir d'avoir connu les étrangers qui se sont le plus distingués dans les lettres et dans les arts. Mais, avant d'arriver au moment où je pourrai leur donner une place dans le *Recueil de mes Souvenirs*, je crois de mon devoir de citer, dès à présent, au nombre des personnes qui m'ont honoré d'une bienveillance particulière, M. le comte Orloff (*), et sa douce et respectable compagne. Je lès ai depuis retrouvés à Paris, aussi bons et aussi bienveillants qu'à Saint-Pétersbourg. Je ne crains point que cette preuve anticipée de ma reconnaissance soit regardée comme l'une de ces flatteries que l'on accorde trop souvent aux grands seigneurs; puisqu'il n'est pas, dans Paris, un homme recommandable dans les lettres qui ne partage les sentiments dont je me plais à leur donner un témoignage sincère et public.

Lorsque les circonstances me permettront de recueillir mes Souvenirs, je trouverai du plaisir à faire part au public de mes naïves observations sur différents pays. Mes voyages en Russie, en Allemagne, en Suisse, n'apprendront sans doute rien de nouveau sur des contrées déja tant de fois explorées; mais ils

(*) M. le comte Orloff est auteur d'une histoire du royaume de Naples.

jetteront peut-être quelque intérêt sur des personnages de grande importance, et sur la société de ces différents climats vue par la lunette d'un auteur comique. Je parlerai, comme dans mes notices, de toutes les personnes que j'aurai rencontrées sur ma route, avec la sincérité dont il me serait impossible de m'écarter, et le respect que, comme écrivain, je dois aux convenances sociales (*).

(*) Je crains bien que ma mauvaise santé m'empêche de réaliser ce projet qui demande un travail assez considérable. Cependant si, après avoir fini le recueil de mes œuvres dramatiques, je me trouvais la force de l'entreprendre, mes voyages paraîtraient sous le même format que mon théâtre, afin qu'ils pussent un jour faire suite à la présente édition.

PERSONNAGES.

ÉDOUARD, Charles Stuart, petit-fils de Jacques II, prétendant.

Le Duc de CUMBERLAND, frère de Georges, roi d'Angleterre.

Mylord DATHOL, seigneur attaché à Georges.

DARGILL, officier général de l'armée du roi.

Le Colonel COPE, de l'armée du roi.

Mylady DATHOL, favorite de la reine d'Angleterre.

Miss MALVINA, nièce de mylady Dathol.

TOM, intendant du château.

Un OFFICIER.

Un Second OFFICIER.

Un DOMESTIQUE.

Plusieurs Domestiques et Personnages muets.

La scène est à Skye, petite île au midi de l'Écosse.

ÉDOUARD EN ÉCOSSE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon gothique ; des deux côtés de la scène sont deux tables couvertes de tapis. Deux croisées, deux portes s'ouvrent sur les parties latérales du théâtre : la porte de la gauche, ainsi que celle du fond, conduisent à l'extérieur du château ; la troisième, à droite, est celle de l'appartement de milady Dathol.

SCÈNE I.

MALVINA, SEULE, *tenant une lettre.*

ILS ont quitté le pays! Où se sont-ils retirés? Je crains bien que ces malheureux ne puissent échapper à leurs ennemis.... Infortuné Stuart!.... renfermons dans mon cœur des sentiments qui paraîtraient coupables à toutes les personnes qui habitent ce château. Quelle est ma situation! Étrangère à ces guerres de parti qui ont désolé l'Écosse, je suis forcée, par faiblesse, par complaisance peut-être, de montrer une opinion qui n'est point dans mon cœur. J'entends du bruit.... c'est lady.... cachons cette lettre ; je crains trop son exaltation, et son zèle pour le parti de Georges.

SCÈNE II.

LADY DATHOL, MALVINA.

LADY DATHOL.

Je te trouve à propos, ma chère nièce. Je viens t'annoncer une nouvelle qui te fera plaisir.

MALVINA.

Quoi donc ?

LADY DATHOL.

Le chevalier Dargill vient d'arriver à l'instant même.... tu rougis !...

MALVINA.

Ma tante !....

LADY DATHOL.

Eh ! pourquoi chercher à me cacher un sentiment qui ne peut être blâmable ? Dargill est jeune, aimable, d'une naissance digne de la tienne ; il te convient en tout.

MALVINA.

Mais, qui peut vous faire soupçonner ?...

LADY DATHOL.

Ne suis-je pas femme ? Ne dois-je pas tout savoir ? tout connaître ? On me cache un secret, eh bien ! je le dérobe.

MALVINA.

Ah ! mylady, puisque rien ne peut échapper à la finesse de votre esprit, je ne chercherai point à déguiser l'intérêt que je prends au jeune Chevalier.

LADY DATHOL.

L'intérêt veut dire l'amour, n'est-il pas vrai?

MALVINA.

Eh bien! oui, je l'aime. Ses qualités brillantes me le firent distinguer de tous les jeunes gens que mon père recevait avec plaisir. La mort de lord Macdonald, la nécessité où je me trouvai d'abandonner les lieux témoins de mon enfance, me forcèrent à vous demander un asyle: vous daignâtes m'accueillir; mais, trop prudente pour me livrer entièrement à un penchant qui peut être condamné par votre époux, par celui qui maintenant me tient lieu de père, j'attendrai que le temps et la constance du chevalier forcent mylord à consentir à l'union qui seule peut me rendre heureuse.

LADY DATHOL.

Je te réponds d'avance de mon époux : la faveur dont il jouit auprès de Georges l'a toujours tenu éloigné de l'Écosse; il n'est pas même connu dans cette île dont la plus grande partie lui appartient; mais il viendra bientôt nous y joindre; je t'avoue que s'il ne m'en eût pas fait la promesse, je ne serais pas venue m'enterrer à Skye, dans cette île, qui peut être fort intéressante pour ceux qui aiment les sites sauvages, les rochers escarpés, mais qui est fort ennuyeuse pour une femme accoutumée aux dissipations de la cour.

MALVINA.

Je ne pense pas tout-à-fait comme vous. Ce château, sa situation pittoresque et mélancolique...

LADY DATHOL.

Grands mots de romans! Que voit-on ici? des rochers, la mer, une forêt de pins, quelques misérables pêcheurs, quelques pauvres montagnards....

MALVINA.

Que, depuis votre arrivée, vos bienfaits rendent plus heureux.

LADY DATHOL.

Le seul avantage de ce pays, c'est que n'ayant point pris part à l'insurrection en faveur des Stuarts, il a échappé jusqu'à ce jour aux troubles qui ont désolé l'Écosse.

MALVINA.

Ah! c'est là que la guerre a fait de terribles ravages.

LADY DATHOL.

Je crains bien qu'elle ne soit pas finie: on vient de débarquer une quantité de gens de guerre; je ne sais quel motif les attire. Dargill, qui les commande, n'a d'autres projets que d'offrir ses hommages à sa chère Malvina; mais pour une telle visite, il pouvait se dispenser d'une aussi nombreuse suite.

SCÈNE III.

LADY DATHOL, MALVINA, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Le chevalier Dargill demande à présenter ses respects à madame.

LADY DATHOL.

Le chevalier!... ah! dites qu'il peut entrer.

MALVINA.

Permettez que je me retire.... ma parure....

LADY DATHOL.

Est convenable. Tu lui paraîtras belle, je te l'assure. Une femme s'embellit toujours de la présence de son amant.... Mais il vient : cache ce trouble, si tu veux lui laisser ignorer les sentiments qu'il t'inspire.

SCÈNE IV.

DARGILL, LADY DATHOL, MALVINA.

DARGILL.

Vous êtes sans doute étonnées de me voir, mesdames.

LADY DATHOL.

Non, monsieur le chevalier; j'étais prévenue de votre arrivée.

DARGILL, à lady Dathol.

Je vois avec plaisir que l'air de la mer ne nuit pas à votre santé; cette beauté, cette fraîcheur....

LADY DATHOL.

Les compliments que vous daignez m'adresser vous ont empêché de saluer miss Macdonald.

DARGILL, un peu troublé.

Pardon! je croyais avoir offert mes respects....

LADY DATHOL, souriant.

Non, non, vous n'avez pas offert vos respects; mais

nous sommes bonnes, et nous vous pardonnons, à condition qu'à l'avenir nous banirons entre nous toute cérémonie; et je veux vous en donner l'exemple. D'abord, vous habitez ce château; c'est une chose convenue. Surtout plus de ces politesses froides que l'usage admet à la ville, mais qui paraissent fort déplacées à la campagne. A l'avenir, entrez dans ce salon sans vous faire annoncer; regardez-vous, enfin, comme un fils de la maison.

DARGILL.

Quelle faveur!

LADY DATHOL.

Nous, de notre côté, nous chercherons à prévenir l'ennui qui se glisse souvent dans la société la plus nombreuse et la mieux composée. Ce château, situé sur une masse de rochers, présente d'un côté l'Océan dans toute son étendue. Le matin, nous irons déjeuner au belvédère; là, une lunette à la main, nous pourrons compter les vaisseaux amis et ennemis que le commerce ou la guerre attire sur nos côtes. Vers le milieu du jour, par quelques promenades dans les forêts de pins dont cette île est couverte, nous irons chercher un appétit, dont on manque rarement en ces lieux. La pêche, une autre fois, nous fera voyager autour de cette île dans une barque légère. Le soir, de retour au château, la lecture; ou bien, ce qui vous plaira sans doute davantage, ma nièce et moi, nous chanterons la plaintive romance écossaise; vous prendrez part aux peines d'un amant bien épris. Ainsi le temps s'écoulera sans regrets pour les jours passés, et non

sans espérance pour un avenir bien plus heureux encore.

DARGILL.

Combien le tableau des plaisirs innocents que vous venez de tracer, me fait regretter de ne pouvoir en jouir!

MALVINA.

Comment! monsieur, vous ne passez pas l'automne avec nous?

DARGILL.

Non, belle Malvina; et vous devez le voir aux regrets dont je suis pénétré.

LADY DATHOL.

En vous voyant arriver, j'ai dû croire que, la guerre étant finie, et que, vous trouvant en Écosse, vous étiez venu voir vos anciens amis, vous reposer auprès d'eux des fatigues de votre état.

DARGILL.

Je ne dois qu'à des ordres supérieurs le plaisir de vous voir aujourd'hui. Le duc de Cumberland, vainqueur à Culloden, non content d'avoir, par le gain de cette bataille, détruit pour jamais les espérances du parti de Charles Stuart, veut de plus le faire prisonnier et le conduire à Georges. Le duc, qui, vous le savez, daigne m'estimer, vient de me confier le commandement du petit corps d'armée que l'on met à sa poursuite. Déja deux fois, j'ai failli m'emparer de cet illustre proscrit. Hier, j'ai appris que l'on croyait qu'il s'était réfugié dans cette île. Déja une partie de mes soldats est débarquée. Toute communication avec la

terre-ferme est coupée, les pêcheurs sont rappelés, aucune barque ne peut sortir; et peut-être, avant la nuit, aurai-je satisfait à des ordres pénibles à remplir, mais auxquels, par mon état, il m'était impossible de me soustraire.

MALVINA, avec dépit.

Le duc de Cumberland aurait bien pu récompenser tant de belles actions, d'une manière plus digne de vous et de votre valeur.

LADY DATHOL.

Pourquoi donc, ma nièce? je ne vois rien qui ne soit glorieux dans la mission dont il a chargé le chevalier.

MALVINA.

Je ne prétends point le blâmer : j'ai vu dans Édouard un proscrit; à ce titre, j'ai cru qu'il m'était au moins permis de le plaindre.

DARGILL.

De le plaindre! Miss, cela fait l'éloge de votre cœur; mais songez pourtant que nous n'avons pas de plus mortel ennemi. Ne savez-vous pas jusqu'à quel point son parti s'est grossi? Tous ces hommes, amis de nouveauté, ou par ambition ou par folie, se sont déclarés ses partisans. Dix mille Écossais marchaient sous ses étendards. Les troubles, l'anarchie, tous les fléaux, dévoraient notre malheureux pays; et sans la victoire de Culloden, Georges, tous les pairs du royaume, votre famille entière, seraient devenus ses victimes.

LADY DATHOL.

Je ne conçois pas, ma nièce, qu'il faille faire un ta-

bleau de tous nos malheurs, pour vous ranger à notre avis. Je sais que quelque Macdonald, je sais même que le frère de mon époux, au mépris de leur devoir, se sont déclarés pour Édouard; mais j'étais loin de me douter que vous pensassiez comme eux.

MALVINA.

Telles sont donc les haines de parti, que l'on ne peut plaindre un infortuné sans blesser tous ceux qui n'ont pas la même opinion ! Le chevalier pouvait s'épargner tous ces détails; et ma façon de penser, quelle qu'elle soit, est de trop peu d'importance pour qu'elle puisse troubler la sûreté de mon pays. Je suis femme, et, à ce titre, au milieu des désastres publics, je me plais moins à raisonner sur les droits des Charles et des Georges, qu'à suivre le penchant de mon cœur qui m'ordonne de plaindre un malheureux, qui, au milieu de ses revers, comme de ses succès, a dû s'attirer l'estime, même de ses ennemis. Trop souvent on ne doit qu'à une exaltation de tête cette sévérité de principes; et je suis certaine que mylady, qui vient de me blâmer hautement, trouve au fond de son cœur le même sentiment et la même générosité.

LADY DATHOL.

Moi, j'oublierais ce que je dois à Georges! Ne le croyez pas, miss! Si mon cœur me trahissait jamais, les faveurs dont il a comblé ma famille, le titre de favorite de la reine, m'auraient bientôt rendue à mon devoir. Mais laissons cet entretien.

DARGILL.

En effet, est-ce en disputes politiques que nous de-

vous occuper les moments que mon devoir me permet de passer auprès de vous? Quelle que soit l'opinion de miss, elle ne peut être qu'honorable pour elle, et utile à la gloire de ses vrais amis.

LADY DATHOL.

Parlons du retour de mon époux. Vous ne le connaissez pas, chevalier?

DARGILL.

Non, je ne l'ai jamais vu.

LADY DATHOL.

Le hasard vous sert en cette occasion : il doit bientôt arriver, et il sera le premier à nous créer des plaisirs....

DARGILL.

Dont je ne pourrai jouir. D'un jour à l'autre je puis être forcé de vous quitter; et son retour ne sera sans doute pas assez prochain....

LADY DATHOL.

C'est ce qui vous trompe; je l'attends. Il y a huit jours qu'il devrait être ici. Mais à propos de cela, si mon époux, par des évènements très-communs sur la mer, se trouvait forcé de relâcher dans quelque port voisin, les ordres que vous avez donnés sur les côtes ne l'arrêteraient-ils point? Et serait-il forcé?....

DARGILL.

N'ayez aucune crainte à ce sujet. Mylord est sans doute très-connu dans ce pays?

LADY DATHOL.

Non. Cette terre nous est échue en partage à la mort de son oncle; et c'est la première fois, depuis

son enfance, que mylord vient visiter ce pays. Il fallait une raison aussi forte que celle de voir, de réparer de nouvelles possessions, pour nous faire quitter la cour, et nous conduire dans ce désert.

DARGILL.

Il a des papiers, des titres, son nom.... D'ailleurs, on laisse aborder facilement dans cette île; mais, seulement, personne n'en peut sortir.

LADY DATHOL.

Vous me rassurez. Ce Tom ne revient pas; je l'avais envoyé sur le port, afin de savoir si son maître.... Il y sera resté à jaser.... C'est un excellent homme; mais quand une fois il parle, il ne finit plus.

MALVINA.

Je l'aperçois, ma tante; et bientôt....

SCÈNE V.

DARGILL, LADY DATHOL, TOM, MALVINA.

LADY DATHOL.

Eh bien! mon cher Tom, as-tu des nouvelles de ton maître? Arrive-t-il? Allons-nous bientôt le voir, l'embrasser?....

TOM.

J'attendais toujours sur le port, et je commençais à m'impatienter, quand un matelot, que je connais pour être de la rive voisine, est venu m'apporter un billet.

LADY DATHOL.

Tu me fais trembler ! Lui serait-il arrivé quelque accident ?

TOM.

Eh ! non, rassurez-vous. Est-ce que si nous avions à craindre pour lui, vous me verriez aussi tranquille ? Ce billet est de mon maître....

LADY DATHOL, décachetant la lettre.

Lisons vite.

« Je ne puis vous revoir encore aujourd'hui, ma « chère lady ; je viens d'échapper au naufrage ; par « la maladresse de mon pilote, nous sommes allés nous « jeter sur des récifs qui bordent l'autre rive ; je n'ai « dû la vie qu'au courage de quelques pêcheurs. J'ha- « bite maintenant leur cabane, où l'on me prodigue « tous les soins d'une véritable hospitalité. J'y passerai « la nuit. La mer est encore très-agitée. Je sens, de « plus, que j'ai besoin de quelques heures de repos. « Vous m'enverrez demain mon fidèle Tom. Il est « inutile de vous dire que j'ai tout perdu, habits, pa- « piers, bijoux ; mais je regrette peu ces richesses, en « songeant que bientôt je vais retrouver le plus pré- « cieux de tous mes biens.

« Votre ami, votre époux, Lord Dathol. »

Cette lettre m'a causé un trouble....

DARGILL.

Qui doit être bien dissipé par la certitude que vous avez maintenant que votre époux est hors de danger.

MALVINA.

Je me fais un vrai plaisir de voir ce bon oncle.

DARGILL.

Je partage cette impatience, d'autant plus vivement, chère miss, que j'oserai profiter de son retour pour lui faire une demande....

LADY DATHOL, souriant.

Dont je devine l'objet. Mais afin de préparer entre nous cette importante demande, allez confier à un autre officier la recherche que vous avez à faire dans l'île, et venez passer la soirée avec nous.

MALVINA.

Vous viendrez ?....

DARGILL.

Puis-je me refuser à ce plaisir ? Adieu, charmante miss.... Je voue salue, mylady.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LADY DATHOL, MALVINA, TOM.

LADY DATHOL, à Tom.

Fais vite préparer ce salon : la nuit approche ; commence à le faire éclairer; le chevalier Dargill doit souper avec nous; tu viendras nous avertir aussitôt après son arrivée. — Nous, songeons aux petits préparatifs d'une fête. L'objet est important,.... je veux te conter mes projets. Ton amant est ici, j'attends mon époux; en voilà plus qu'il ne faut pour occuper deux femmes.

SCÈNE VII.

TOM, seul.

«Fais-le vite éclairer!» Je prendrai bien ce soin moi-même. (*Il sonne. Au domestique qui vient.*) De la lumière.... Ce bon maître! Mais que signifient ces soldats qui sont arrivés dans l'île? On m'a bien dit qu'on cherchait le prince Édouard: Pauvre jeune homme! Mon dieu, quand je réfléchis à la conduite des hommes, à la folie des uns, à la sottise des autres, je me trouve vraiment satisfait de n'être qu'un pauvre domestique. Quand j'ai fait ma besogne, je suis le seigneur le plus heureux. Que ne fait-on comme moi!

SCÈNE VIII.

TOM, Un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Tom, monsieur Tom! un homme vient d'entrer dans la maison.

TOM.

Eh bien! quel grand mal!

LE DOMESTIQUE.

Oui, mais il a un air singulier..... J'ai cru m'apercevoir qu'il avait les yeux égarés....

TOM.

Lui avez-vous demandé ce qu'il voulait?

LE DOMESTIQUE.

Sans doute; mais il ne m'a pas répondu, il a con

tinué de monter les degrés, et même de pénétrer dans les appartements.... Enfin, il est dans l'antichambre.

TOM.

Quel peut être cet homme ?

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien; mais à ses vêtements déchirés, à sa figure pâle, à son air hagard, je le crois ou bien méchant ou bien malheureux.

TOM.

Et vous dites qu'il est ?....

LE DOMESTIQUE.

Dans l'antichambre.

TOM.

Faites-le venir. (*Le domestique sort.*) Je vais lui demander la raison qui le fait entrer ainsi dans le château du lord Dathol ? Certainement il ne sait point à quoi il s'expose en osant se permettre.... Le voici. Il faut l'accueillir poliment, je le crois dans l'infortune, et sa figure inspire le respect.

SCÈNE IX.

TOM, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, enveloppé dans un manteau.

(Il entre vivement, d'un air effrayé, sans voir Tom.)

Je n'ai plus d'autres ressources !.... Perdu! perdu pour jamais!

TOM.

Ne serai-je point indiscret en vous demandant ?.....

ÉDOUARD.

Que voulez-vous ?.... Savez-vous qui je suis ?....

TOM.

Ah, mon dieu! Son air égaré, le son de sa voix, me fait trembler.

ÉDOUARD, se parlant.

Les cruels! ils vont me poursuivre jusqu'ici peut-être?.... Ah dieux! calmons le trouble de mon ame.

TOM.

Vous êtes ici dans une maison dont les maîtres sont humains, généreux....

ÉDOUARD.

Humains! généreux! Vous le croyez?....

TOM.

Vous paraissez infortuné.... Parlez: si je puis....

ÉDOUARD.

Infortuné!..... Oui, je le suis..... Vous appartenez à cette maison?

TOM.

J'en suis l'intendant; mais je vous réponds que lord Dathol....

ÉDOUARD.

Le lord Dathol!.... Ah, je le connais (*A part.*) Son frère fut mon ami.... Et lui! je me souviens qu'un jour à Rome....

TOM.

Que dit-il?.... Mon maître....

ÉDOUARD, se parlant.

C'est lui, c'est lui, qu'à Rome, dans une affaire malheureuse, mon bras défendit au péril de mes jours.... Oui, je me rappelle même ses traits.... Puis-je parler au lord?

TOM.

Non, cela ne se peut pas : mais mylady est ici, et c'est bien la femme la plus respectable....

ÉDOUARD.

Mylady !...

TOM.

C'est que si lord Dathol a rendu de grands services à Georges, mylady, par son rare mérite, se trouve être la favorite de la reine. Aussi, c'est une maison toute dévouée aux intérêts de Georges.

ÉDOUARD.

Toute dévouée aux intérêts de Georges!

TOM.

Comme je le disais tout à l'heure en causant avec moi-même : voilà la guerre finie ; tous les Stuarts sont à bas. Il y a bien des seigneurs, qui, en voyant les premiers succès d'Édouard, ont cru pouvoir se déclarer : les Balmérino, les Kilmarnock, les Cromarty... Ils s'en mordent bien les doigts maintenant.

ÉDOUARD.

Les malheureux !

TOM.

Pour mes maîtres, ils mourraient plutôt que de ne pas rester fidèles à leur parti.

ÉDOUARD.

Je le crois.... Mais allez dire à la duchesse qu'un étranger veut lui parler à l'instant.

TOM.

Mais....

ÉDOUARD.

Allez, je vous l'ord.... je vous en supplie.

TOM.

(*A part.*) Il m'attendrit.... (*Haut.*) Je vais la faire avertir. (*A part.*) Cet homme me paraît suspect, et pourtant il m'intéresse.

(Il sort.)

SCÈNE X.

ÉDOUARD, SEUL.

Lord Dathol n'est pas ici! lui seul aurait pu me sauver. Depuis deux ans à peine, il ne peut avoir oublié qu'un soir, dans les rues de Rome, il fut attaqué par mes partisans; que, sur le point de succomber, je vins à son secours; qu'il ne dut la vie qu'à mon courage, à ma générosité. Mais peut-être a-t-il oublié ce service? j'ai fait tant d'ingrats! (*Il s'assied près de la table à droite.*) Je ne puis résister à tant de fatigues. La mort serait à mes côtés, que je tenterais vainement de la fuir.... La mort à mes côtés!.... ne me poursuit-elle pas partout, sous mille formes différentes? Ah! qu'elle vienne me délivrer de mes maux; je n'ai plus la force de les supporter.

SCÈNE XI.

ÉDOUARD, TOM.

TOM. (Il entre tout doucement, et se tient un peu éloigné.) Bon! j'ai fait avertir mylady. Voyons ce que fait cet inconnu? Ah! il s'est assis dans un fauteuil!

ÉDOUARD.

Mes membres fatigués se refusent à m'obéir.

TOM.

Il parle seul; mais je ne puis entendre...

ÉDOUARD.

Cinq jours, cinq nuits, sans trouver un instant de repos!

TOM.

Je ne conçois pas ce qu'il peut vouloir à ma maîtresse.

ÉDOUARD.

Mes yeux, appesantis par le sommeil, se ferment malgré moi.

TOM.

C'est peut-être quelque pauvre gentilhomme des environs, qui vient implorer sa générosité.

ÉDOUARD.

Je donnerais tous les biens de la terre...

TOM.

Je crois qu'il s'endort.

ÉDOUARD.

Oui, tous les biens pour deux heures de sommeil.

(Il s'endort; son sommeil est très-agité.)

TOM.

Je ne me trompais pas, il s'est endormi. Ah! il vient peut-être de loin? il est fatigué : le pauvre homme!...

SCÈNE XII.

ÉDOUARD, Lady DATHOL, TOM.

LADY DATHOL.

Eh bien! où donc est cet étranger qui demande à me parler?

TOM.

Mylady, le voilà... A son arrivée, il m'a paru très-las; et, en vous attendant, il s'est endormi.

LADY DATHOL, *regardant Édouard avec effroi.*

Je ne sais quelle crainte me saisit. Qu'ai-je à redouter?... Mais que peut me vouloir cet inconuu?... il ne te l'a pas dit?...

TOM.

Il a seulement demandé à vous voir en particulier.

LADY DATHOL.

Son sommeil paraît agité...

ÉDOUARD, *dans son sommeil.*

Georges!... Georges!...

TOM.

Il parle!

ÉDOUARD.

A moi, généreux Français!

LADY DATHOL.

Serait-ce un des proscrits?... Ciel!

ÉDOUARD.

Écossais, vous fuyez!... vous livrez votre roi!..

LADY DATHOL.

Dieux!... si c'était?... je n'ose le croire.

ÉDOUARD.

Tant de sang pour une couronne! Ah!

LADY DATHOL.

Quel trait de lumière!... Tom, as-tu entendu ce qu'il a dit?

TOM.

Non, je n'ai rien compris... quelques mots seulement...

LADY DATHOL.

Il me suffit. Entre dans cet appartement. Si je t'appelle, bon Tom, tu viendras; mais n'en sors pas avant mon ordre.

(Tom entre dans l'appartement.)

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, LADY DATHOL.

LADY DATHOL.

Dois-je attendre le moment de son reveil?... Dois-je?... mais comment croire qu'Édouard!... Non, je ne puis m'imaginer que je vois cet illustre proscrit... ses vêtements au-dessous de la simplicité...

ÉDOUARD, toujours rêvant.

Édouard! malheureux Édouard!

LADY DATHOL.

Édouard! je ne me suis pas trompée! que faire? faut-il appeler?.. faut-il suivre la pitié qui me crie: arrête! il est malheureux! — Mais, moi, l'épouse du lord Dathol, je trahirais mes souverains! Moi, leur amie, je

porterais secours à celui qui voulut les détrôner! Ah! ne nous abandonnons pas au trouble de mon ame! Faisons appeler Dargill, que je le consulte, qu'il voie, qu'il sache quel est ce proscrit... Dargill... ah! malheureuse! c'est l'envoyer à la mort! Dargill! un soldat zélé qui ne connaît que son devoir, qui répond sur sa vie de l'exécution de ses ordres, qui le hait, qui doit le haïr, qui doit venger la mort de ses frères... Édouard! malheureux Édouard! qui pourra te sauver jamais!

ÉDOUARD, se réveillant.

On a prononcé mon nom. Ciel! qui vois-je?

LADY DATHOL.

Mylady Dathol.

ÉDOUARD.

Et vous savez qui je suis?

LADY DATHOL.

Un proscrit, sans doute?

ÉDOUARD.

Et savez-vous quel proscrit?

LADY DATHOL.

Si j'en crois quelques mots échappés dans votre sommeil, le malheur qui obscurcit vos traits... J'ai craint de trouver en vous...

ÉDOUARD.

Le fils infortuné.....

LADY DATHOL.

Ah! grand dieux!

ÉDOUARD.

Oui, madame, je le suis; vous voyez devant vous le malheureux prince Édouard, Charles Stuart.

LADY DATHOL.

Ah! prince, que venez-vous chercher ici?

ÉDOUARD.

La fin d'une existence qui m'est insupportable.

LADY DATHOL.

Savez-vous bien aussi qui je suis?...

ÉDOUARD.

Femme d'un lord ami de Georges, et mon ennemi.

LADY DATHOL.

Si vous le saviez, pourquoi chercher un asyle dans ma maison?

ÉDOUARD.

J'étais souffrant, poursuivi, je succombais sous le poids de la fatigue et du sommeil. Sur le point de tomber entre les mains des soldats, j'ai vu cette maison ouverte... J'y suis entré; et telle était ma situation, que j'aurais demandé un asyle au plus cruel de mes persécuteurs!

LADY DATHOL.

Eh, que puis-je faire pour vous? Quand la pitié parle en votre faveur, ma sûreté, celle de mon époux...

ÉDOUARD.

Je ne veux point les compromettre, mylady; je ne demande d'autre grace que celle que vous n'oseriez refuser au dernier des malheureux. « Le petit-fils de « Jacques II vous demande du pain... (*).

(*) Historique.

LADY DATHOL, à voix basse.

Du pain!

ÉDOUARD.

Un abri, et le droit de reposer sa tête pendant quelques heures.

LADY DATHOL.

Ah! prince!... ô fureur des partis! (*Elle se lève brusquement.*) Tom! Tom!

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LADY DATHOL, TOM.

LADY DATHOL.

Tom, écoutez-moi. (*Elle lui parle bas.*) Soyez muet, vous m'entendez. (*Tom sort, elle vient s'asseoir auprès d'Édouard; elle le regarde, puis elle essuye ses yeux.*)

ÉDOUARD.

Vous pleurez, mylady! et que serait-ce donc, si vous connaissiez tous les maux que j'ai soufferts pendant quelques mois?... Je ne vous parlerai point de mes succès : la France, l'Italie, les célèbrent peut-être encore, et vous voyez où ils m'ont conduit!

LADY DATHOL.

Je sais qu'à la dernière bataille...

ÉDOUARD.

Vainqueur à Culloden, j'étais maître de l'Angleterre; vaincu, je dois m'attendre à mourir. Oh! braves Français! je vous vois encore combattre à mes côtés;

et, tandis que mes montagnards effrayés par le nombre, perdaient en un seul jour le fruit de tant de bravoure et de tant de succès, les Français, fermes, intrépides, ralliaient vainement les Écossais tremblants : ils étaient trois cents, et ils combattaient une armée... Trois mille Français, mes chefs, les Lally, les Macdonald, et je reconquerais mon royaume! (*La duchesse fait un mouvement.*) Pardonnez, madame, ces imprudents transports; dois-je sentir encore le délire de l'ambition, au comble de la misère? Convient-il à un malheureux, abandonné de tout le monde, de parler de trône et de combats? Ah! si mon projet fut téméraire, le ciel m'en a trop puni. Depuis plusieurs mois, poursuivi par le duc de Cumberland, je n'ai trouvé d'asyle que chez les misérables; et depuis ce temps, errant, proscrit, je ne vois autour de moi que l'effroi, la misère, et l'échafaud qui m'est réservé.

SCÈNE XV.

LADY DATHOL, TOM, ÉDOUARD.

(Tom apporte du vin, et un gâteau.)

LADY DATHOL, remplit un verre.

Prenez un peu de vin... quelque nourriture... il serait peut-être dangereux de vous offrir davantage en ce moment. (*A Tom.*) Attends mes ordres.

ÉDOUARD, boit.

Ah! c'est encore une femme qui me rend à la vie!

LADY DATHOL.

Que voulez-vous dire?

ÉDOUARD.

Dans ces temps de malheurs et de proscriptions, toutes les vertus, le courage, la générosité, semblent chercher un refuge dans le cœur d'un sexe timide.

LADY DATHOL.

Comment des femmes auraient?...

ÉDOUARD.

C'est à leur ame sensible, c'est à leur tendre pitié, que je dois l'avantage d'avoir échappé jusqu'à ce jour à la fureur de mes ennemis. Dernièrement encore une d'elles... (je ne dois pas la nommer), me sauva d'une mort certaine, ainsi que plusieurs de mes compagnons: elle m'accueillit... des larmes coulaient de ses yeux comme elles coulent des vôtres.... enfin, graces à ses soins, j'attendais sur la côte que quelque vaisseau français vînt m'apporter du secours. Vain espoir! la trahison ou le hasard fait deviner mon asyle, on m'y poursuit; nouvelle fuite, nouveaux tourments! Ah! mes forces ne pourraient suffire au tableau cruel de mes souffrances! J'ai pu les supporter : dans ce moment, il me serait impossible de vous les raconter.

LADY DATHOL.

Ah! le peu que je sais a touché mon cœur de la plus vive douleur; j'oublie en vous parlant que vous fûtes l'ennemi de mon pays.... Mais ne rouvrons point une plaie trop sensible. Ne songez qu'à réparer vos forces : bientôt un sommeil paisible éloignera de votre souvenir le danger qui vous poursuit.

ÉDOUARD.

Quoi! vous consentiriez à me donner un asyle?

LADY DATHOL.

Je le dois au malheureux...

ÉDOUARD.

Mais songez-vous que pour prix de votre générosité, une loi barbare condamne... à la mort...

LADY DATHOL.

Je l'avais oubliée en vous écoutant.

ÉDOUARD.

Non; je connais les dangers qui me menacent. Vos efforts seraient inutiles. Cerné dans cette île, il est impossible que j'échappe à mes ennemis. Je suis las de traîner ma vie. Chaque jour qui s'écoule est un supplice pour moi. Tant que l'espoir a soutenu mon ame, j'ai supporté mes revers. Mon courage n'a pu me servir; je dois, je veux mourir... J'accepte cependant, pour quelques heures, l'asyle que vous m'offrez, le repos, les secours qui peuvent réparer mes forces. Je dois craindre en succombant d'offrir à mes ennemis les traits défigurés d'un homme souffrant et malheureux. Édouard veut mourir en prince, en soldat; mais je ne veux pas vous entraîner dans ma perte. J'exige pour vous, pour votre sûreté, que vous alliez dès demain me livrer au chef qui commande en cette île.

LADY DATHOL.

Moi, vous dénoncer! Vous livrer à la mort! Ah! prince, vous me connaissez mal. Oui, je ne crains pas de vous le dire, je donnerais ma fortune pour que le hasard malheureux qui vous a conduit ici, ne me

forçât pas de manquer à la fidélité que je dois aux souverains qui m'ont accablée de bienfaits... Mais puisque le ciel vous fit toucher le seuil de ma maison, puisque vous avez imploré avec confiance l'asyle et l'hospitalité que je dois à tous les malheureux, cette hospitalité sera sacrée : le toît qui me couvre doit vous servir d'abri, vous devez trouver au sein de mes foyers, ainsi que tout ce qui m'environne, existence, sûreté et protection.

ÉDOUARD.

Oh! généreuse lady!

LADY DATHOL.

Je ne vous cacherai point les dangers qui vous menacent. Ma maison est peut-être la seule qui ne renferme pas quelques soldats. Toutes sont même soumises aux perquisitions les plus exactes; la mienne en sera sans doute exceptée. Le chef qui les ordonne, y demeure; mais, loin de présumer que je veuille vous y donner asyle, il a dans tout ce qui m'approche la plus entière confiance. Il connaît tellement mon opinion, celle de mon époux, qu'il croirait m'outrager s'il osait sur des apparences même concevoir un soupçon. Le retour de mon époux ne changera rien à mes projets. Je le connais : le souvenir d'un frère, la noblesse de son ame....

ÉDOUARD.

Je le connais aussi, et je crois être certain que son cœur....

LADY DATHOL.

Vous habiterez cet appartement; fermé de ce côté,

vous serez à l'abri de tous les regards. Là, retiré jusqu'au départ des troupes, vous y vivrez dans la plus grande solitude : un domestique, qui m'est dévoué, vous portera tout ce qui peut vous être nécessaire. Délivré des soldats dont vous avez à craindre la recherche, je ferai préparer une barque; et quelques montagnards fidèles pourront vous conduire au premier port de France. Voilà mon plan, vous devez l'adopter; je suis intéressée à le faire réussir. Oui, prince, vous m'appartenez maintenant, je m'empare de vos jours, j'en dois compte à mon cœur, à tous les sentiments qui élèvent l'homme à ses propres yeux, et lui font respecter, quels que soient le temps, les partis, les droits toujours sacrés de l'honneur et de l'hospitalité!

ÉDOUARD.

O femme généreuse!... le sentiment qui m'oppresse... Ah! des larmes douces... C'est à vos pieds que je dois les répandre... Après tant de chagrins, mes yeux ne pouvaient verser d'autres pleurs que ceux de la reconnaissance.

(Il se jette à ses pieds.)

LADY DATHOL.

Oh ciel! on vient. C'est Dargill.

SCÈNE XVI.

ÉDOUARD, LADY DATHOL, DARGILL.

DARGILL.

Milady, je me rends à vos ordres.

LADY DATHOL, à part.

Quel danger!

DARGILL.

Ah! pardon... Mais, me tromperais-je? Non, je ne puis m'y méprendre..... votre émotion, vos yeux encore mouillés de larmes, tout me persuade que je vois ici...

LADY DATHOL, dans le plus grand trouble.

Qui donc?

DARGILL.

Lord Dathol, l'époux que vous attendiez avec tant d'impatience...

LADY DATHOL, à part.

O Providence!.... (*Haut.*) Oui, chevalier, ce trouble, ces larmes, dont nos yeux sont encore mouillés, sont l'effet d'une reconnaissance bien inattendue.

DARGILL.

Trop jeune pour avoir connu le lord (*Édouard s'assied et reste immobile*), il m'a suffi de vous voir réunis, pour prendre part à son bonheur.

LADY DATHOL, toujours un peu embarrassée.

Ses vêtements, sa pâleur, ne doivent pas vous surprendre. Vous savez qu'il vient d'échapper au naufrage. Oui, chevalier, c'est au port même, à la vue de ses foyers, que mon malheureux époux a pensé périr; vous connaissez la lettre qu'il m'écrivait tantôt. Son projet fut d'abord de se reposer; mais, ne pouvant résister à son impatience, il a tout bravé pour revoir plutôt sa famille.

DARGILL.

Et comment en entrant ne m'a-t-on pas averti de l'arrivée de mylord? je me serais gardé de troubler votre entretien. Vos domestiques...

LADY DATHOL.

Mes domestiques, presque tous habitants de cette île, le connnaissent à peine; ils l'ont pris pour un simple étranger...... et moi, empressée de le revoir, j'ài moins songé à le faire reconnaître de ses gens, qu'à lui faire donner les secours que son état pouvait exiger.

DARGILL.

Mais votre aimable nièce sait aussi...

LADY DATHOL.

Non, pas encore; mon époux vient d'arriver à l'instant; mais chargez-vous de lui annoncer cette heureuse nouvelle. Pardon, si le lord Dathol ne vous témoigne pas tout l'intérêt que vous lui inspirez; mais dans ce moment, tout étourdi de son naufrage, le sommeil, la fatigue, l'accablent au point...

DARGILL.

Dans sa situation, votre désir est tout naturel; je vous quitte. (*Au lord.*) Dans un autre instant, j'aurai l'honneur de présenter mes respects à mylord.

LADY DATHOL.

Dites, je vous prie, à ma nièce, que son oncle ne pourra la recevoir qu'après quelques heures de repos; mais dès que j'aurai pourvu au soin qui nous tourmente, j'irai vous retrouver tous les deux.

DARGILL.

Je cours m'acquitter de votre commission.

SCÈNE XVII.

ÉDOUARD, Lady DATHOL.

ÉDOUARD, *froidement.*

C'est donc là le jeune homme qui s'est chargé de livrer ma tête!

LADY DATHOL.

Écartez cette idée; et profitons du moyen que lui-même vient de nous donner... Ah! sans cette méprise de sa part, tout se découvrait. Je ne savais que dire : votre pâleur, vos vêtements, notre embarras, tout aurait pu faire naître ses soupçons; mais le ciel, qui sans doute protége vos jours, nous a fait donner par votre ennemi même les moyens d'échapper à sa vigilance.

ÉDOUARD.

Mais ne craignez-vous pas qu'il n'ait quelques soupçons?...

LADY DATHOL.

Non; je suis certaine qu'il est de bonne foi. Je connais Dargill; le ressentiment qui l'anime contre les Stuarts est trop violent pour qu'il pût jamais étouffer sa franchise. S'il eût soupçonné que vous fussiez un des proscrits qu'il cherche, il vous l'eût dit; et, malgré l'estime qu'il a pour moi, l'amour qu'il a pour ma nièce, il se fût emparé de votre personne.

ÉDOUARD.

Et vous voilà donc liée malgré vous au sort d'un infortuné! Ah! je me reproche déja votre bonté...

LADY DATHOL.

Moi, je m'applaudis de ce premier succès. Oui, plus les difficultés sont grandes, plus je mettrai d'honneur à les surmonter. Mais prenez le repos qui vous est nécessaire.

SCÈNE XVIII.

ÉDOUARD, TOM, Lady DATHOL.

LADY DATHOL.

Conduis cet étranger dans cet appartement; veille avec les plus grands égards, avec les soins les plus prévenants, à tout ce qui peut lui être nécessaire. Ce n'est pas tout : dis aux domestiques, au jeune Dargill, à tous ceux qui habitent ce séjour, que mon époux est arrivé, qu'il n'est autre que cet étranger.

TOM.

Comment, madame!...

LADY DATHOL.

Fais ce que je te dis. Je compte sur ta discrétion, sur ta fidélité. (*En regardant Édouard.*) Je me réserve seule le droit de t'apprendre tout le mystère.

TOM.

Ah! vous savez si depuis quarante ans je suis dévoué à mes maîtres.

(Il va ouvrir l'appartement.)

ÉDOUARD.

Ah! quand pourrai-je reconnaître?..

LADY DATHOL.

Si je réussis dans mon entreprise, j'aurai reçu ma récompense.

(Édouard entre dans l'appartement. — Tom emporte le manteau et le chapeau d'Édouard, qui étaient restés sur le fauteuil et sur la table.)

SCÈNE XIX.

LADY DATHOL, SEULE.

Ah! je respire! Quel parti prendre?... Le ciel me l'inspirera... Mais allons vite retrouver ma nièce et le chevalier; malgré le trouble de mon cœur, l'agitation que m'a laissée cette cruelle entrevue, tâchons de donner à mon visage l'apparence de la gaîté; faisons croire, par la sérénité de mon regard, par le calme de mes traits, que mon ame est heureuse du retour de mon époux. Je dois feindre.... Mais lorsque l'humanité, le désir de faire le bien, nous anime, il est permis quelquefois de tromper, et de mentir à tous les yeux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LADY DATHOL, SEULE.

Tous les domestiques sont abusés, le chevalier est sans soupçon, tout va bien. Ma nièce me demande à voir son oncle, elle attend son réveil avec impatience. Dois-je l'instruire ? Je sais qu'elle n'est pas ennemie des Stuarts ; mais à cet âge a-t-on un caractère ? Elle aime Dargill : il pourrait pénétrer dans son ame. Non, non, ne lui disons rien ; il suffit pour mes projets que Tom soit dans ma confidence. Ce pauvre Tom.... Il ne pouvait concevoir que ce fût le prince Édouard ! Brave homme ! il pleurait ainsi que moi au récit de ses malheurs.

SCÈNE II.

TOM, LADY DATHOL.

LADY DATHOL.

Eh bien ! mon ami, as-tu fait tout ce que je t'avais dit ? As-tu les habits nécessaires à notre hôte ?

TOM.

J'ai tout ce qu'il me faut. Quant aux domestiques,

il m'a été facile de les tromper : j'ai dit que votre époux avait voulu vous surprendre ; qu'il m'avait défendu de vous avertir.... Oh! mais, je mentais si naturellement, qu'ils se seraient donnés au diable, plutôt que de croire que je ne leur disais pas la vérité.... Et puis tous ces montagnards sont de bonnes gens, mais c'est tout.

LADY DATHOL.

J'espérais le soustraire à tous les regards ; mais l'arrivée de Dargill a dérangé mes projets. Le prince est ici sous le nom de mon époux : malgré moi, je me trouve contrainte de le présenter comme tel à tous les yeux. Cette erreur ne peut subsister long-temps ; il faut que son départ....

TOM.

Sans doute. Voilà quatre heures qu'il repose : songez qu'il faut que nous partions à dix.

LADY DATHOL.

Qu'il est cruel de le ravir au sommeil, et peut-être à quelque illusion consolante !

TOM.

Il le faut cependant, il le faut.... Mais j'ai prévu tout.... Il est maintenant en état de supporter de nouvelles fatigues.

LADY DATHOL.

Bon serviteur ! Combien ta prévoyance, ton humanité, me plaisent !

TOM.

Mais, c'est tout naturel! Eh! puis, savez-vous bien la réflexion que j'ai faite, quand vous m'avez conté l'histoire de ce pauvre prince! Je me suis dit : Si le

parti de Georges eût succombé, si mon maître se fût trouvé à son tour errant et proscrit, nous eussions béni les êtres bienfaisans qui l'eussent sauvé de la mort...... Eh! bien, mylady, nous aurons sauvé un homme, notre semblable; et ses amis nous béniront aussi.

LADY DATHOL.

Ah! que tout les hommes ne pensent-ils comme toi!

TOM.

Je vais entrer chez le prince. A propos, tout est convenu pour sa fuite. Récapitulons un peu. (*Il se détourne.*) Bon! personne ne peut nous entendre. Nous partons au coup de dix heures. Ce rocher qui borde le château, et qui avance dans la mer, nous garantira de la vue des sentinelles. Nous nous embarquons sans bruit. Les ténèbres nous favorisent, et nous aurons bientôt doublé cette île; une fois arrivé chez mon frère, là, je défie qu'on puisse le découvrir.

LADY DATHOL.

Voici ma nièce; pars, je remets à ta prudence la vie de cet infortuné.

TOM.

Fiez-vous à Tom; ils ne le prendront pas, c'est moi qui vous le dis.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LADY DATHOL, MALVINA.

MALVINA.

Eh bien! mon oncle est-il visible? Puis-je lui témoigner bientôt tout le plaisir que j'aurai à le voir?..

LADY DATHOL.

Tom vient d'entrer chez lui... Mais, le chevalier, y a-t-il long-temps qu'il est parti?

MALVINA.

Il y a deux heures au moins. A chaque instant, il arrive des ordonnances qui viennent l'instruire de ce qui se passe dans l'île.

LADY DATHOL.

Ils sont donc toujours à la recherche de ces rebelles?

MALVINA.

Dargill me disait à l'instant que ses soldats ont poursuivi un de ces fugitifs; ils croient qu'il s'est jeté dans le bois voisin du château; aussi ils sont maintenant à le parcourir. Pauvre malheureux!

LADY DATHOL.

Ah! oui! bien malheureux!

MALVINA.

Vous les plaignez aussi, ma tante? Tantôt, pourtant, vous blâmiez ma pitié!

LADY DATHOL.

Un instant, l'évènement le plus simple et le plus naturel change souvent notre cœur.

MALVINA.

Ah! je le savais bien, mon amie, que le fanatisme de l'esprit de parti ne pouvait jamais altérer la bonté de votre ame.

LADY DATHOL.

Ma chère Malvina.

MALVINA.

Ah! oui, mylady, vous êtes noble et généreuse, et moi seule suis coupable de n'avoir pas osé vous ouvrir mon ame; aurais-je dû vous cacher si long-temps l'évènement le plus intéressant de ma vie?

LADY DATHOL.

Tu avais un secret?...

MALVINA.

Ah! pardonnez! La rigidité seule de votre opinion...

LADY DATHOL.

Que fait l'opinion? Ne connaissais-tu pas mon cœur?

MALVINA.

Ah! c'est à lui seul que je vais me confier : Vous saurez que peu de temps après la mort de mon père, retirée seule dans son château, attendant vos ordres pour venir habiter avec vous cette île, je cherchais par quelques promenades dans les bois des environs, à me distraire des ennuis, de la douleur que me causait la mort de mon père. Un jour, vers la fin de l'été, je rentrais au château, suivie par un seul domestique... Tout à coup je vois une troupe d'hommes, dont les regards inquiets, et les habits délabrés, me

causèrent quelque trouble; effrayée, je voulus fuir. L'un deux se présente devant moi; et, comme emporté par un mauvement convulsif, il saisit vivement la bride de mon cheval et me dit...

SCÈNE IV.

TOM, Lady DATHOL, MALVINA.

TOM.

Madame il vient. (*Apercevant Malvina*). Je vous annonce mon maître.

MALVINA.

Mon oncle! ah! quel plaisir!... Courons au-devant de ses pas.

LADY DATHOL.

Attends, ma chère amie...

TOM.

Le voici!...

SCÈNE V.

Lady DATHOL, ÉDOUARD, MALVINA, TOM.

MALVINA.

Dieux! le prince Édouard!

LADY DATHOL.

Tu le connaissais?...

ÉDOUARD.

Mes yeux ne me trompent point!... La voilà, oui, oui, c'est miss Macdonald. (*A lady*). Madame, je

vous ai parlé de cet ange bienfaisant qui me sauva de mes persécuteurs, je vous ai peint sa bonté, sa candeur, sa générosité.

LADY DATHOL.

Ce serait-elle ?...

ÉDOUARD.

Oui, c'est elle; c'est cette adorable miss. Ah! c'est dans ce moment que je sens plus vivement l'horreur de ma situation. Ah! pourquoi le ciel contraire à mes armes ne me donne-t-il pas le droit de disposer d'un trône, ce serait encore trop peu pour acquitter toutes les dettes de mon cœur... Mais, proscrit, misérable, abandonné de tous mes amis, je dois au moins pleurer à ses pieds du bonheur de la revoir encore.

LADY DATHOL, embrassant Malvina.

Malvina!

TOM.

Une belle figure... Une belle ame...

LADY DATHOL.

Quoi! c'est toi, qui, sauvant ce prince infortuné et ses amis malheureux...

MALVINA.

Ma tante!...

ÉDOUARD.

Oh! ce n'est pas tant l'importance du secours qui a touché mon cœur, c'est la manière tendre et généreuse dont il fut rendu... C'est ce courage au-dessus de son âge, de ses forces, c'est toutes les vertus qu'il faut admirer en elle.

MALVINA.

Ah! de grace, cessez...

ÉDOUARD.

Non. Mylady doit connaître tout ce que vous avez fait pour moi. Tant de générosité ne doit pas la surprendre. N'êtes-vous pas unie par les liens du sang? Mais voyez-la, madame, tandis que son serviteur fidèle nous cherchait une retraite dans le fond d'une caverne obscure, s'occuper du soin d'écarter tous les importuns; tantôt s'enfonçant dans les bois qui environnaient notre séjour, elle épiait si quelque curieux ne cherchait point à s'y glisser; les cors de nos montagnards se faisaient-ils entendre, elle volait rapidement vers le bruit qui la guidait; enfin, retirés dans cet antre, plus rassurés sur notre situation, nous attendions non sans inquiétude, le retour de l'aurore. Hélas! nous avions un abri, mais nous manquions des aliments qui pouvaient prolonger notre existence. Vers le milieu de la nuit un homme paraît; c'est notre fidèle guide; et qui s'y serait attendu? miss elle-même, nous apportant, ainsi que son valet, la nourriture dont nous avions besoin. Le respect, la reconnaissance, nous précipitèrent à ses pieds; elle nous parut un ange descendant de la voûte céleste pour consoler des malheureux. Nous lui devions la vie : elle fit plus, elle calma notre désespoir : ses paroles consolantes adoucirent l'amertune de nos regrets. Fortune, rang, considération, nous avions tout oublié... Les moments qu'elle passait dans notre caverne, nous rendaient heureux de sa présence; ceux qui leur succédaient nous rendaient moins malheu-

reux, par les souvenirs doux qu'ils nous avaient laissés.

TOM.

Bonne miss! vous aussi vous serez ma maîtresse.

LADY DATHOL.

Et comment sortîtes-vous de cette caverne?

MALVINA.

Oh! ma tante! ne rappelez pas des malheurs...

ÉDOUARD.

Forcés de rester cachés pendant huit jours, le parti anglais, chargé de nous poursuivre, se retira après s'être emparé de quelques groupes de mes chefs fidèles, qui, comme nous, avaient cherché leur salut dans la fuite. Nous résolûmes enfin de quitter notre retraite. Notre protectrice ne pouvant plus rien pour nous, quitta le château, son séjour ordinaire, mais elle nous laissa en partant son fidèle valet; il sut par des chemins écartés nous conduire jusqu'au bord de la mer, où nous espérions trouver une flotte française. Dans la crainte d'être reconnus, nous ne marchions que la nuit; de temps en temps nous avions un asile chez les seigneurs qui s'étaient rangés sous mes drapeaux. Hélas! madame, cette ressource nous manqua bientôt; intimidés par ma défaite et la crainte de se rendre suspects à Georges, ils me fermaient l'asile où naguère j'avais reçu d'eux l'accueil le plus flatteur, et les promesses les plus affectueuses.

LADY DATHOL.

Les lâches!

ÉDOUARD.

Ah! ce ne fut point le coup le plus cruel! ils n'étaient point mes amis : liés à mon parti par l'ambition, la crainte dut les en séparer; mais les compagnons d'armes qui ont partagé comme moi vos bienfaits, ô miss, ceux-là m'étaient bien plus chers...

MALVINA.

Eh bien! que sont-ils devenus?

ÉDOUARD.

Ils m'ont abandonné!

MALVINA.

Quoi! vos amis!...

ÉDOUARD.

Mes amis!... Les malheureux n'en conservent pas long-temps. Chaque jour m'en faisait perdre quelques-uns; l'un me fuyait sans rien dire, et me laissait même en partant l'inquiétude de son absence; l'autre, lâche et perfide, courait me dénoncer à mes ennemis, croyant sauver ses jours en lui vendant les miens; d'autres, plus cruels, dans les moments où la fatigue, le besoin, la misère, l'opprobre, nous poursuivaient, me reprochaient, d'une voix douloureuse, les revers qui les accablaient. Ils me redemandaient des biens, une famille, une patrie! Les cruels! avais-je plus qu'eux des biens, une famille, une patrie?

LADY DATHOL.

Ah! combien votre sort était à plaindre!

(Malvina et Tom pleurent.)

ÉDOUARD.

Deux seuls amis m'étaient restés fidèles, ils sup-

portaient sans murmurer tous les maux qui nous accablaient; leur ame grande et généreuse dissimulait jusques aux pleurs qui coulaient de leurs yeux. O Shéridan! O Sullivan! vous êtes perdus pour moi; mais quel que soit votre sort, jamais le souvenir de votre courage, de votre dévouement, ne sortira de mon cœur.

LADY DATHOL.

Et vous fûtes forcé de vous en séparer.

ÉDOUARD.

Attaqués par des soldats, nous nous défendîmes en désespérés; mais, enfin, nous fûmes tous les trois dispersés par le nombre. Je me traînai avec peine dans une forêt voisine. Je m'arrêtai près d'un ruisseau, et de mes vêtements déchirés je parvins à étancher le sang qui sortait de mes blessures.

MALVINA.

Ah! dieux!

ÉDOUARD, continuant.

J'appelle en vain mes malheureux compagnons; l'écho seul répond à mes cris. Cette solitude me parut affreuse. Ah! c'est alors que je sentis toute l'étendue de mes malheurs! Édouard! fils des Stuarts, jadis commandant une armée, aujourd'hui, seul, blessé, mourant. Quelles réflexions terribles! Je venais reconquérir un royaume, je n'avais pas un abri pour reposer ma tête! Je venais commander à des millions d'hommes, je n'avais pas un serviteur! Eh bien! dans ce moment, je craignis de tomber vivant au pouvoir de Georges. Tout m'accablait dans la nature, un noble orgueil me soutint encore. Je rassemblai mes forces,

et depuis ce temps, errant dans les forêts, couchant sur la terre, me désaltérant dans des marais fangeux, cherchant ma nourriture parmi les fruits sauvages, arrachant même à la terre tous ceux que la nature destine aux animaux, j'ai vécu comme eux jusqu'au jour, où le ciel, que j'ai maudit souvent, m'a conduit dans cet asile pour me forcer à reconnaître le pouvoir de la divinité, dans les deux seuls êtres bienfaisants qui viennent d'adoucir le poids terrible de mes infortunes.

LADY DATHOL.

Nous saurons vous rendre à la tranquillité, et peut-être au bonheur.

ÉDOUARD.

Il n'en est plus pour moi.

LADY DATHOL.

Et pourquoi perdre l'espérance? Si jusqu'à ce jour ma nièce a pu vous dérober à vos ennemis, ne puis-je être aussi heureuse qu'elle? Toutes mes mesures sont prises ; ce fidèle serviteur va vous conduire sur les côtes les plus prochaines, dans une retraite écartée ; là, vous pourrez attendre sans crainte que quelque vaisseau français vienne vous y chercher. Mais nous n'avons pas de temps à perdre. Un évènement peut déranger tous nos projets. Abandonnez-vous avec confiance aux soins de ce digne serviteur. Je vous réponds de son zèle, de son dévouement.

ÉDOUARD.

Tout ce qui vous approche doit être bon et vertueux.

LADY DATHOL, à Tom.

Ne perds pas de temps; fais provision des choses nécessaires à votre voyage; à dix heures vous sortirez sans bruit par la petite porte; elle communique à des souterrains pratiqués dans les rochers, qui vous conduiront hors de la vue des sentinelles, à l'endroit où est fixée cette barque.

TOM.

Tout est convenu; je ne vous demande qu'un instant. Avant le lever de la lune nous partirons.

SCÈNE VI.

Lady DATHOL, ÉDOUARD, MALVINA.

ÉDOUARD.

Que de peines je vous cause! Ah! mylady! vous m'avez comblé de vos soins généreux, et je ne puis les reconnaître que par de stériles remercîments. En échange de tant de bienfaits, je ne vous laisse que les livrées du malheur, mais quelles qu'elles soient, si la France daigne me seconder encore, si le ciel me donne les moyens de satisfaire à ma reconnaissance, « vous pourrez me les rapporter un jour dans le pa-« lais des rois de la Grande-Bretagne (*) ».

(*) Historique.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, Lady DATHOL, DARGILL, MALVINA.

LADY DATHOL.

J'aperçois Dargill, point d'imprudence, prince! songez au nom que vous portez.

DARGILL.

Pardon, mesdames, si mon devoir m'arrache si souvent au plaisir d'être avec vous. (*Au prince.*) Je puis maintenant saluer le lord Dathol; je vois, avec le plus vif plaisir, que le repos a rendu à ses traits la sérénité, que la fatigue et les dangers du naufrage avaient beaucoup altérée.

ÉDOUARD.

C'est ce même naufrage qui m'a peut-être empêché de répondre au tendre intérêt que vous avez bien voulu me témoigner lors de mon arrivée.

DARGILL.

Votre accueil était tout naturel. Ma présence a dû vous embarrasser. Après un long voyage, on désire n'être environné que de ses amis : non que je me croie un étranger; j'ai l'ambition, d'après l'espérance que m'ont donnée ces dames, de mériter un jour votre estime et votre amitié.

ÉDOUARD.

Je vous en crois déja digne, dès l'instant que vous intéressez les personnes qui sont tout pour moi dans la nature.

LADY DATHOL.

Faisons trêve à tous ces compliments, que je crois sincères, mais qui...

DARGILL.

En effet, j'oserai profiter du moment où nous sommes tous réunis, pour prier le noble lord de n'être point contraire à la demande que je vais lui faire.

LADY DATHOL.

Quelle demande?

DARGILL.

Madame, je vais agir en soldat. Peut-être avant le point du jour, je puis recevoir l'ordre de quitter ces lieux. Ce juste motif, et l'impatience que j'éprouve, me font violer toutes les considérations, pour savoir, à l'instant même, si je dois être heureux ou malheureux le reste de ma vie? Vous êtes prévenue sans doute de l'amour sincère?...

MALVINA.

Est-ce le moment de parler à mylord...? attendez....

DARGILL.

Non; je profiterai de la présence de mylord pour réclamer de lui la plus grande preuve de son estime, et de ses bontés. Mylord, je ne vous parlerai pas de ma famille. Fils du duc Dargill, mon nom peut s'allier à celui de tous les pairs du royaume. Ma fortune seule pourrait apporter un obstacle à mes vœux; mais Georges, dont j'ai suivi le parti avec zèle, a daigné sourire à mes exploits. Deux frères, tombés sous les coups des partisans d'Édouard, me rendent encore plus intéressant à ses yeux. Il a daigné me charger d'une mis-

sion pénible, je le sens. Je sais qu'Édouard s'est réfugié dans cette île; il est de mon devoir de l'y poursuivre, de m'assurer de sa personne. (*Édouard fait un mouvement.*) Sans doute, je préfèrerais le combattre, le vaincre; mais commandé par mes chefs, ce n'est qu'en exécutant les ordres qui me sont confiés, que je puis prouver mon zèle à Georges, et mon amour pour mon pays.

LADY DATHOL.

Il suffit.

MALVINA.

Il est inutile....

DARGILL, à Édouard.

Vous connaissez le caractère de Georges, sa haine contre les Stuarts... Il donnerait, je crois, la moitié de son empire pour avoir Édouard en sa puissance, ce prince rebelle qui le fit trembler sur son trône. Vainqueur de son ennemi, que ne dois-je pas attendre pour prix de mes services! L'estime de mes chefs, mes blessures, j'ose dire, mes exploits dans le dernier combat, tout me donne droit à des bienfaits qui peuvent autoriser mes prétentions, et le désir que j'ai de m'allier à vous pour jamais.

ÉDOUARD.

Si Malvina veut attendre le prix de ce service pour s'unir à vous, elle le peut sans que j'en murmure.

MALVINA.

Moi!

DARGILL.

Ne la consultez pas, je vous prie. Son ame, trop

sensible et trop généreuse, ne voit dans l'exécution des ordres qui me sont confiés, qu'une barbarie qu'elle m'a déja reprochée.

ÉDOUARD.

Chevalier, je suis plus juste, moi: tout être sensible doit gémir sur les malheurs des partis; mais tout brave soldat doit obéir fidèlement à ses chefs, et faire son devoir avec courage et loyauté.

LADY DATHOL.

Nous reviendrons avec plaisir à l'objet de votre demande. Dans ce moment, occupez-vous de remplir les fonctions qui vous sont confiées. (*en regardant Édouard.*) Nous, de notre côté, comme femmes, sans nous mêler de ces querelles politiques, nous remplirons les devoirs que le ciel et l'humanité doivent inspirer à tous les cœurs sensibles.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, LADY DATHOL, MALVINA, DARGILL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour le commandant.

DARGILL.

Vous permettez...

(Le domestique sort.)

LADY DATHOL.

Oh! faites, chevalier..... (*à Malvina.*) Je ne sais pourquoi je tremble à la vue de cette lettre.

(Dargill, qui a décacheté la lettre, montre le plus grand étonnement : Lady, Malvina, Édouard, paraissent ressentir la plus vive inquiétude.)

DARGILL.

Cela est bien singulier !

LADY DATHOL.

Que dit-il ?

ÉDOUARD, à part.

Il se trouble.

MALVINA.

Il réfléchit.

(En effet, Dargill, après la lecture de la lettre, reste les yeux fixés sur terre ; il se fait un silence, l'inquiétude éclate sur toutes les figures.)

LADY DATHOL.

Quelle nouvelle venez-vous de recevoir ?

MALVINA.

Vous paraissez étonné, et maintenant vous souriez.

DARGILL.

Mon étonnement cessera de vous surprendre, lorsque vous saurez que cette lettre m'apprend que l'on vient d'arrêter sur la rive un homme qui se dit le lord Dathol.

TOUS.

Le lord Dathol !

ÉDOUARD, à part.

Oh ciel !

LADY DATHOL, à part.

L'ai-je bien entendu ?

DARGILL.

C'est la chose du monde la plus ridicule... Vous allez en juger.

(Il lit.)

« Commandant,

« Je viens d'arrêter à l'instant un homme que je « crois un des partisans distingués d'Édouard, et « peut-être, Édouard lui-même. Je l'ai trouvé caché « chez des pêcheurs. Son désordre, la pâleur de son « visage, une certaine richesse que l'on aperçoit en- « core sur ses vêtements, tout enfin a fait naître mes « soupçons; je l'ai interrogé; il m'a répondu d'abord, « qu'il s'appelait le lord Dathol, qu'il avait fait nau- « frage sur ces côtes, et qu'il se disposait à se rendre « chez lui. Je lui ai demandé ses papiers, il n'a pu me « les montrer; il les avait, disait-il, perdus dans son « naufrage. Ces réponses, très-vraisemblables, qu'il « affirmait avec chaleur, ainsi que les deux pêcheurs, « qui prétendent l'avoir sauvé, n'ont pu m'empêcher « de m'assurer de sa personne. Il vous sera facile de « vous instruire de la vérité, puisque vous comman- « dez dans l'île où il soutient toujours qu'il possède de « grands biens. »

LADY DATHOL, effrayée, à Malvina.

Mon époux entre les mains des soldats!...

MALVINA, à lady.

Calmez-vous.

DARGILL.

Qu'avez-vous mylady? vous paraissez troublée.

LADY DATHOL.

Ce n'est pas sans raison.

MALVINA, à part.

Ma tante, prenez garde...

DARGILL.

Connaîtriez-vous ce proscrit?

LADY DATHOL, vivement.

Sans doute... Je dis seulement que je dois le connaître : s'il ne comptait sur ma pitié, aurait-il osé s'emparer du nom, du titre de mylord?

ÉDOUARD.

Quelque intéressant que soit un proscrit, il est des moments où notre devoir est de le sacrifier.

DARGILL.

Mylord parle en véritable ami de Georges. (*A Mylady.*) Cet étranger, croyant que votre époux était encore absent, aura hasardé ce mensonge pour se sauver.

LADY DATHOL, toujours très-inquiète.

Oui, vous avez raison, l'absence de mon époux.... Mais ne craignez-vous pas que, livré à vos soldats, cet étranger n'éprouve de mauvais traitements... Dans les guerres de parti un proscrit entre les mains de ses ennemis peut avoir à craindre pour ses jours.

DARGILL.

Ah! mylady! dès l'instant qu'il est notre prisonnier, il cesse d'être notre ennemi.

LADY DATHOL, avec joie.

Vous me rassurez.

DARGILL.

Mais, en vérité, vous y prenez un intérêt que je ne puis concevoir. Ou votre pitié est bien grande, ou votre haine pour tout ce qui tient aux Stuarts s'est beaucoup affaiblie.

LADY DATHOL.

Non, chevalier, mon opinion est la même. (*Bas à Dargill.*) Ma nièce n'a-t-elle pas des parents dans ce malheureux parti! mon époux même peut craindre pour un frère; je n'ose parler de cela devant eux; mais voyez leur embarras, leur inquiétude.

(Malvina et Édouard ont l'air très-inquiets.)

DARGILL.

Vous m'y faites penser : les Lalli, les Macdonald, les Tullibardine...

LADI DATHOL.

Je crois être certaine pourtant qu'ils ne peuvent se trouver sur ces côtes; mais quel que soit ce proscrit, donnez l'ordre qu'on le traite avec les plus grands égards; cela coûte si peu, et on a tant de plaisir à obliger un malheureux. J'attends ce service de votre amitié.

DARGILL.

C'est un devoir pour moi; je ne vous le cache pas, je serais désolé que ce proscrit tînt à vous par le sang ou par l'amitié; car quel qu'il fût, je serais obligé de le faire conduire à Londres... Je suis un soldat, et je ne connais que mes ordres.

LADY DATHOL.

Ah! vous connaissez trop aussi ma façon de penser, pour que je veuille vous détourner d'y obéir; mais vous le ferez conduire ici d'abord. Je veux être la première à vous prouver son imposture. (*A Édouard.*) Rassurez-vous, mylord; nos inquiétudes étaient mal

fondées, nous n'avons rien à craindre pour les personnes qui pourraient nous intéresser.

ÉDOUARD.

Mylady, je souffrais plus pour vous...

LADY DATHOL.

Je l'ai vu.

DARGILL.

Ce que je ne conçois pas, c'est que cet homme ait inventé une ruse qui ne pouvait le mener à rien : en le conduisant ici, tout se découvrait alors.

LADY DATHOL.

Mais comptez-vous pour rien d'obtenir cinq ou six heures de délai? (*En regardant Édouard.*) On peut entreprendre bien des choses en cinq ou six heures; et souvent l'homme dont la sûreté semble tout-à-fait compromise, peut trouver les moyens, dans moins de temps encore, d'échapper à ceux qui le poursuivent.

DARGILL, se donnant un air libre.

Oh! vous avez raison.

LADY DATHOL, en riant.

Mais, dites-moi, chevalier, quand espère-t-on me présenter ce nouvel époux?

DARGILL, reprenant sa lecture.

Je vais vous le dire. (*Il lit.*) « On a vu la flotte fran-
« çaise, on craint une nouvelle descente. »

ÉDOUARD, vivement.

La flotte française!

DARGILL.

Oui, j'en étais instruit. (*Il lit.*) « Je vous enverrai
« cet étranger aussitôt que je le pourrai. Je viens de

« commander le bateau et l'escorte qui doivent le con-
« duire; mais ils ne pourront arriver dans cette île qu'à la pointe du jour. »

LADY DATHOL, bas à Édouard.

A la pointe du jour! Vous êtes sauvé!

DARGILL, lisant.

« Le duc de Cumberland vient de m'adresser une
« ordonnance qui m'annonce son arrivée sur la côte...
« etc.... »

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, LADY DATHOL, MALVINA, DARGILL, TOM.

TOM, bas à milady.

Tout est prêt pour le départ.

(Après avoir dit ce mot, il se tient un peu éloigné pour attendre Édouard.)

LADY DATHOL.

Lord Dathol, il serait nécessaire que je m'entretinsse avec vous sur quelques affaires de votre maison.... Vous permettez, sir Dargill.

DARGILL.

Mylady...

MALVINA, à part à Édouard.

Vous nous quittez!...

ÉDOUARD, bas.

Adieu.

(Il lui baise la main, sans être vu de Dargill, qui lit encore sa lettre.)

DARGILL.

Mylord, j'espère vous revoir bientôt.

(Édouard sort en saluant Dargill.)

MALVINA.

Que le ciel accompagne ses pas!

SCÈNE X.

MALVINA, DARGILL.

DARGILL.

Eh bien! charmante miss, d'après l'accueil que m'a fait votre oncle, je dois tout espérer de son estime pour moi.

MALVINA.

Je ne chercherai point à vous ôter cette espérance. Oui, chevalier, vous ne vous êtes point trompé, en croyant que vous m'aviez inspiré un tendre sentiment; je vous dirai plus : remettez à un autre cette commission que vous a donnée le duc de Cumberland; renvoyez ces troupes qui ne peuvent que désoler les pauvres habitants de cette île; restez au château, et je serai la première à presser les parents de qui je dépends, de fixer le jour de notre hymen ou plutôt de notre bonheur.

DARGILL.

Combien vous m'affligez! Vous me mettez dans la nécessité de vous déplaire; puis-je, sans oublier mon devoir, renoncer à cette marque de confiance à laquelle ma jeunesse n'avait pas droit de prétendre?

MALVINA.

L'ambition est plus forte que votre amour. Je le vois. Vous savez cependant que ma fortune est plus que suffisante pour notre bonheur, mais...

DARGILL.

J'admire votre générosité; mais à mon âge avec quelques talents, le désir de m'illustrer, dois-je renoncer à tout, et ne devoir ma fortune et ma considération qu'à la femme généreuse qui consent à me faire un pareil sacrifice?

MALVINA.

Ma tante revient.

SCÈNE XI.

MALVINA, Lady DATHOL, DARGILL.

DARGILL.

Votre présence nous annonce que nous ne serons pas long-temps privés de celle de votre époux.

LADY DATHOL.

Je ne crois pas pourtant que vous le revoyez tout-à-l'heure.

DARGILL.

Cette affaire qui le retient, est bien importante?

LADY DATHOL.

Oh! très-importante. (*Bas à Malvina.*) Ils sont maintenant sortis du château. Je veux attirer ici les officiers, la surveillance sera moins active.

DARGILL, qui les a vues se parler.

Auriez-vous quelque secret?... je ne voudrais pas...

LADY DATHOL.

Ah! restez... je parlais à ma nièce d'une chose qui l'intéresse beaucoup.

DARGILL.

Permettez-moi de vous faire remarquer que vous avez perdu de cette gaieté qui faisait le charme de tout ce qui vous environne.

LADY DATHOL.

Il est vrai, le naufrage de mon époux, son retour, ont donné une secousse à mon ame, dont je ne suis pas encore bien revenue. Cependant je veux reprendre cette gaieté qui m'est ordinaire. J'espère la retrouver tout-à-fait au souper. Mais j'oubliais : si quelques officiers de vos amis n'étaient pas contents du gîte que le hasard leur a donné, allez les inviter à se rendre au château. Ne perdez pas de temps, il est tard. En campagne un bon souper est de quelque prix pour des militaires. Ne vous étonnez point, si mon mari ne paraît pas. Mal remis de ses fatigues, il serait possible qu'il se fît servir dans son appartement. Mais cela ne nous empêchera pas de nous livrer au plaisir que votre présence, celle de vos amis, doit inspirer à tout le monde.

SCÈNE XII.

MALVINA, LADY DATHOL, DARGILL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Le colonel Cope demande à parler au commandant.

DARGILL.

Me permettez-vous, mesdames, de le recevoir?

LADY DATHOL.

Nous allons nous retirer...

DARGILL.

Ah! ne me privez pas de votre présence. Il a seulement à me rendre compte de la recherche qu'il a faite dans les bois. C'est l'affaire d'un moment.

LADY DATHOL.

Dites au colonel qu'il peut entrer.

(Le domestique sort.)

MALVINA.

Ce colonel Cope est-il parent du général de ce nom, qui fut battu par le prince Édouard à Preston-Pan?

DARGILL.

Oui, il est vrai, qu'il fut battu, mais il n'en est pas moins bon officier. Ces montagnards ont une manière de faire la guerre... Elle eût étonné les troupes les plus aguerries... Quant au colonel, c'est un très-brave homme aussi, un peu brusque. Ses habitudes militaires, sa haine contre les Stuarts, donnent à ses discours une sévérité qui prévient contre lui; et cependant, malgré sa rudesse, il a le cœur aussi noble que généreux; mais le voici.

SCÈNE XIII.

MALVINA, Lady DATHOL, DARGILL, Le COLONEL COPE.

LE COLONEL. (Il a le ton brusque.)

Ah! commandant je venais vous dire... Mesdames, je vous salue.

DARGILL.

Est-ce que votre recherche dans les bois a été tout-à-fait inutile?

LE COLONEL.

Oh! nous n'avons rencontré personne; et cependant nous avons fait une battue de tous les diables.

DARGILL.

Cela est bien singulier. Tantôt même on nous a dit qu'on avait vu un homme s'y cacher... Nous aurait-on fait un faux rapport?

MALVINA.

Sans doute. Toutes vos recherches seront inutiles; faites quitter cette île à vos soldats; nous avons beaucoup de plaisir à vous voir; mais les habitants du pays se passeraient bien d'hôtes aussi nombreux, et aussi turbulents.

DARGILL.

Je commence à être un peu de votre avis, et demain, nous regagnerons l'autre rive.

LE COLONEL.

Moi, je ne suis pas de cette opinion; je ne perds

pas encore l'espérance de rejoindre quelques-uns de ces jacobites, et peut-être avant le jour...

LADY DATHOL.

Comment donc, vous avez l'espérance?...

LE COLONEL.

Je me donne au diable, si je ne vous amène pas, cette nuit même, un des rebelles que nous cherchons.

DARGILL.

Et par quel moyen?

LE COLONEL.

Je sais un peu mon métier, moi; voyant que nous avions vainement fouillé tous les bois de l'île, j'ai fait une réflexion qui vous paraîtra naturelle.

MALVINA.

Laquelle donc?

LE COLONEL.

Je me suis dit : les proscrits ne se sont jetés dans l'île qu'afin de pouvoir s'embarquer; il est de leur intérêt d'observer l'horizon pour chercher à découvrir quelques bâtiments. Alors, loin de s'enfoncer dans les bois, ils auront songé à se cacher dans les rochers qui avoisinent ce château.

LADY DATHOL, *émue.*

Eh bien?...

MALVINA.

Parlez, monsieur.

LE COLONEL.

Eh bien! je viens d'envoyer cent cinquante grenadiers pour visiter toutes les cavités, tous les recoins de ces rochers; et il faudrait qu'un homme fût bien

adroit dans cet instant pour pouvoir échapper à mes soldats.

LADY DATHOL, à part.

Oh ciel!

MALVINA.

Malheureuse!

DARGILL.

Quoi! cela paraît vous étonner?...

LADY DATHOL.

Au contraire, j'admirais la prudence de monsieur... Rien n'est mieux trouvé... *(Bas à Malvina.)* Calme-toi.

LE COLONEL.

Vous m'approuvez, madame; et que sera-ce donc quand vous saurez qu'au moment où je faisais placer mon détachement, j'ai aperçu sur la côte au pied de ce château, une petite barque.

LADY DATHOL.

Qu'en avez-vous fait?

LE COLONEL.

Eh parbleu! madame, je l'ai fait enlever.

LADY DATHOL, à part.

Le malheureux!

MALVINA, à part.

Ma tante!

LE COLONEL.

N'ai-je pas très-bien fait? madame, on m'a dit que cette barque vous appartenait; mais j'ai pensé que vous étiez trop dévouée aux intérêts de Georges, pour faciliter aux proscrits les moyens de nous échapper.

LADY DATHOL, d'un air dégagé.

Vous avez très-bien fait, messieurs... Je ne me plains pas: j'espère pourtant que, votre recherche une fois faite, vous voudrez bien me renvoyer cette barque nécessaire au service de ma maison.

DARGILL.

Je vous le promets... Colonel, deux mots.

(Il lui parle bas.)

MALVINA.

Oh! jamais ce malheureux Édouard...

LADY DATHOL.

Tout n'est pas désespéré. Tom connaît parfaitement ces rochers; s'ils ne peuvent passer, ils seront toujours les maîtres de rentrer dans le château... Mais de grace, tâche de te contraindre. Songe qu'un trop grand intérêt à leur sort peut les perdre et nous aussi.

LE COLONEL, à Dargill.

Oui, commandant, vous avez raison.

(On entend un coup de feu sous les fenêtres du château. Malvina fait un cri.)

MALVINA.

Ah!

LE COLONEL.

Bon! nos gens ont arrêté quelqu'un. Le coup part de là (*montrant la croisée qui est du côté droit*). Les croisées donnent sur les rochers; à la faveur de la lune, nous pourrions distinguer...

(Ils vont à la croisée.)

MALVINA, bas à lady.

C'en est fait, il n'est plus d'espérance.

LADY DATHOL.

Je le crains.

LE COLONEL, à la croisée.

Ah! commandant, voyez ces soldats, ils ont l'air de poursuivre des fuyards.

DARGILL.

En effet, je les aperçois.

LE COLONEL.

Tenez, voyez là-bas un homme... Je ne puis distinguer ses traits... Serait-ce le prince Édouard?

DARGILL.

Il se pourrait.

LE COLONEL.

Réjouissez-vous, mylady; nous aurons bientôt en notre pouvoir ce prince rebelle.

LADY DATHOL, avec une joie contrainte.

Vous le croyez... J'en suis ravie. (*A part.*) Malheureuses que nous sommes!

DARGILL, voyant Malvina évanouie.

Oh ciel! miss se trouve mal! Qu'a-t-elle donc?

LADY DATHOL.

Ce n'est rien : ce coup de feu, la surprise, la frayeur... moi-même, je vous avoue... Elle revient...

(On entend encore un coup de feu.)

DARGILL.

Encore!

LE COLONEL, à la croisée.

On attaque!... Quelle défense! Ventrebleu! Nos soldats prennent la fuite! Commandant, je cours les rallier.

(Il sort.)

DARGILL.

Je vous suis.

MALVINA, voulant retenir Dargill.

Arrêtez!

DARGILL.

A cette résistance, ce ne peut être qu'Édouard... Je cours au-devant de lui. S'il ne veut pas se rendre, je ne ménage rien, je l'attaque, je le combats; mort ou vif, il faut qu'il tombe entre mes mains.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LADY DATHOL, MALVINA.

MALVINA.

Fatal projet!

LADY DATHOL.

En le faisant sortir...

MALVINA.

C'est nous qui le perdons.

LADY DATHOL.

Mais que sert une plainte inutile? Sachons si l'on peut encore sauver ce malheureux, ou si nous devons gémir à jamais sur son funeste sort.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LADY DATHOL, MALVINA.

LADY DATHOL.

On ne sait rien encore de tout ce qui se passe?

MALVINA.

Un domestique vient de me dire qu'on avait vu différents corps de troupe se porter du côté des rochers.

LADY DATHOL.

Il ne faut pas nous abuser par de vaines espérances. Édouard est arrêté. Tom m'inquiète à son tour, et je crains...

MALVINA.

J'entends du bruit... Mais c'est la voix de Tom.

LADY DATHOL.

Attendons-nous à tous les malheurs.

SCÈNE II.

LADY DATHOL, TOM, MALVINA.

MALVINA.

Eh bien! apprends-nous vite...

TOM.

Je n'en puis plus.

LADY DATHOL.

Tout est perdu, sans doute? Le prince est au pouvoir des soldats?...

TOM.

Le prince! Qui vous a dit cela?

MALVINA.

Calme notre inquiétude.

LADY DATHOL.

Où est-il? Que fait-il? Réponds.

TOM.

Grace à mon adresse, vous allez le voir à l'instant.

MALVINA.

Serait-il possible?

LADY DATHOL.

On ne le connaît pas encore? Dis-nous comment...

TOM.

Nous sortions de la petite porte qui donne sur les rochers...

LADY DATHOL.

Je vous y ai conduits moi-même. Après...

TOM.

Nous n'étions pas à cent pas du château, que nous entendons un *qui vive!* Nous ne répondons rien, nous ne pouvions alors ni avancer, ni reculer. Au même instant, au détour du rocher, un coup de mousquet, et l'alarme est donnée partout. Le prince tire son épée, je m'arme de mes pistolets, il attaque avec fureur, rien ne résiste à son bras; mais, accablés par

le nombre, nous allions succomber, l'osbcurité nous favorise! Je profite de ce moment, j'entraîne le prince; je le conduis de détours en détours; nous allions enfin sortir des rochers et gagner la campagne, quand nous nous sommes trouvés environnés par une troupe nombreuse que précédaient des flambeaux, et que commandait le chevalier Dargill. Jugez de mon embarras! Quoi! s'écrie le chevalier, le lord Dathol ici! Je profite de son erreur, et craignant tout du trouble d'Édouard, je réponds aussitôt : « Lui-même! messieurs. Nous avons entendu du bruit sous les murs « du château, et, soupçonnant que quelques proscrits « cherchaient un asile dans ces rochers, nous avons « été jaloux de l'honneur de les arrêter nous-mêmes. » Le silence du prince seconde ma supercherie. Sir Dargill, trompé par la vraisemblance de ma réponse, applaudit au zèle de mylord, l'en remercie, donne des ordres pour que l'on fasse une nouvelle recherche dans les bois, et revient avec le prince. Moi, tout fier du succès de ma ruse, j'ai précédé leurs pas pour vous rassurer sur les suites d'un évènement qui a dû vous causer la plus vive inquiétude.

MALVINA.

Ah! mon cher Tom! compte que ma reconnaissance...

LADY DATHOL.

Je n'oublierai jamais...

TOM.

Ne parlons pas de cela... Quand on a entendu le récit des malheurs de ce prince, on est porté de cœur

à lui rendre service. Mais ne perdons pas de temps, ils vont arriver bientôt; maintenant que les troupes ont visité les rochers, elles n'y reviendront pas, et cette nuit même...

LADY DATHOL.

Oui, oui, cette nuit même..., tu sais que mon époux doit arriver à la pointe du jour.

TOM.

Il est à peine onze heures, nous avons le temps; par un autre chemin, nous irons rejoindre notre nacelle.

LADY DATHOL.

Nous ne l'avons plus ...; ils l'ont fait enlever.

TOM.

Nous ne l'avons plus!... ah! morbleu!

LADY DATHOL.

Mais Dargill a promis de me la rendre. Cours la réclamer en mon nom, au mien; parle avec fermeté, et fais revenir cette barque à l'instant même.

TOM.

Laissez-moi faire; ils me la rendront. Je vais trouver le colonel Cope; c'est sans doute lui qui l'a fait enlever; c'est un diable que cet homme. Mais les voici, je vous quitte. Du courage! moi, je cours dans l'île savoir ce qui s'y passe, épier les sentinelles, tromper les surveillans, et disposer tout pour notre nouveau départ.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Lady DATHOL, ÉDOUARD, DARGILL, MALVINA.

LADY DATHOL, à Edouard

Comment mylord, vous sortez la nuit! Vous avez mis votre maison dans une inquiétude...

MALVINA.

Si vous saviez quel mal vous nous avez fait!...

ÉDOUARD.

Il me suffit de connaître votre bonté, pour être certain que vous avez partagé les dangers que j'ai pu courir.

DARGILL.

En effet, mylord, pourquoi exposer vos jours contre des hommes qui, n'ayant plus rien à ménager, pouvaient porter des coups d'autant plus dangereux, qu'ils auraient été ceux du désespoir et de la rage.

ÉDOUARD.

J'ai su me défendre contre une attaque imprévue; et si quelques malheureux...

DARGILL.

Ils sont très-braves; ils ont blessé plusieurs de mes gens. Ne m'avez-vous pas dit, mylord, que les proscrits qui vous ont attaqué étaient au nombre de trois, qu'ils ont pris la route de la forêt, et que....

MALVINA.

Depuis votre arrivée, chevalier, je n'entends parler

que d'armes, de soldats; et vous avouerez que pour des femmes une pareille conversation...

DARGILL.

Vous avez raison, miss; en votre présence, nous devrions nous occuper plus agréablement.

MALVINA.

De grace ne nous parlez plus de ce prince infortuné.

DARGILL, à Édouard.

Elle s'y intéresse beaucoup... vous voyez...

ÉDOUARD.

Oh! je le sais.

SCÈNE IV.

Lady DATHOL, ÉDOUARD, DARGILL, MALVINA, un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Des officiers demandent le commandant.

DARGILL.

Ah! ce sont eux.

LADY DATHOL.

Qui donc?

DARGILL.

Plusieurs de nos camarades qui viennent souper avec nous.

MALVINA.

Comment?

LADY DATHOL.

C'est donc vous qui les avez priés?

DARGILL.

Je n'aurais pas pris cette liberté, si vous ne m'aviez chargé d'inviter ceux qui ne se trouveraient pas contents de leurs gîtes.

LADY DATHOL.

Ah! oui, je m'en souviens; je vous ai dit...

DARGILL.

Je cours les recevoir, afin de vous les présenter.

(Il va au-devant des officiers.

SCÈNE V.

ÉDOUARD, Lady DATHOL, MALVINA.

MALVINA.

Mais s'ils allaient...

LADY DATHOL.

Ils ne doivent pas connaître mon époux, depuis long-temps absent...

MALVINA.

Mais le prince, en s'éloignant, pourrait...

LADY DATHOL.

Ce serait le plus prudent...; mais il n'est plus temps, les voici, ils vous ont vu... Contraignez-vous, et songez que d'un mot peut dépendre votre existence, et notre bonheur à tous.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, Lady DATHOL, MALVINA, DARGILL, Le COLONEL COPE, un OFFICIER.

DARGILL.

Milord me permettra de lui présenter deux braves camarades.

L'OFFICIER.

Vous voudrez bien, mesdames, excuser...

LE COLONEL.

Milady sait bien que des militaires en campagne agissent sans façon.

DARGILL, *en riant.*

Ah! si la compagnie connaissait comme moi le colonel, on saurait que personne plus que lui ne méprise cette politesse, qui, pourtant, selon moi, embellit le commerce de la vie.

LE COLONEL.

Il est vrai que je n'entends rien à toutes ces cérémonies.

LADY DATHOL, *après avoir examiné, bas à Malvina.*

On ne le connaît pas.

LE COLONEL.

Cet enragé de Stuart ne nous donne pas un instant de repos... Mais, patience! il paiera cher les courses qu'il nous a fait faire.

L'OFFICIER.

Oh! nous ne le tenons pas encore.

LADY DATHOL, *à un domestique.*

Faites donc que l'on nous serve.

L'OFFICIER, *à Édouard.*

Mylord a-t-il fait la guerre en Écosse? A-t-il marché contre Édouard?

ÉDOUARD, *embarrassé.*

Non, monsieur; .... je servais...

LADY DATHOL, *vivement.*

Mon époux était alors en Hollande, il n'a pas quitté le roi.

LE COLONEL.

Vous n'avez pas été aussi heureux en Brabant que nous en Écosse... Comme nous avons battu les révoltés! Ils se souviendront de Culloden.

LADY DATHOL, *à part.*

Ah! le cruel homme!

ÉDOUARD.

Mais, si l'on ne m'a point trompé, ces montagnards sans expérience, quoique en nombre bien inférieur, vous ont deux fois battus bien complètement.

L'OFFICIER.

Il est vrai. C'est une justice à rendre au jeune prince; il a tenu à peu de chose qu'il ne fût maître de l'Angleterre. L'homme qui ose descendre, lui neuvième, sur des bords ennemis; qui, sans autre appui que son courage et son énergie, parvient à se faire une armée, ne peut être un homme ordinaire. Sa conduite d'ailleurs est pleine de noblesse et de grandeur d'ame : il

est coupable, il est notre ennemi; mais je l'estime et je l'admire.

(On apporte une table toute servie, Malvina et Dargill sont rentrés.)

LADY DATHOL, à l'officier.

Vous pensez bien. Mettons-nous à table, messieurs.

LE COLONEL.

Volontiers, mylady. J'ai un appétit du diable, et une soif d'enfer... Si mylord veut le permettre, en bons Anglais nous viderons plus d'un flacon.

(Ils sont tous assis; Édouard et le colonel sont aux deux côtés opposés de la table sur l'avant-scène; lady est près d'Édouard, Dargill auprès de Malvina.)

DARGILL.

Je ferai observer au colonel, que chez mylady on a adopté les mœurs sages de nos voisins; ici, comme en France, on est galant avec les dames; à table on sait boire sans s'enivrer.

LE COLONEL.

Eh! ventrebleu! commandant, est-ce à mon âge que l'on apprend à vivre? J'ai les mœurs de tout bon anglais; et je hais trop les manières françaises pour les adopter jamais. J'aime ma nation, moi, et si je m'enivre quelquefois, ce n'est qu'en buvant à sa prospérité.

DARGILL, bas à Malvina.

Je vous demande pardon, j'ignorais...

LE COLONEL.

Eh bien! que dirons-nous des affaires? Croit-on encore que la France veuille soutenir cet Édouard?

(On entend une musique guerrière, un pas redoublé très-bruyant, avec cymbales.)

LADY DATHOL.

Pourquoi cette musique, ces cris...?

DARGILL.

En effet, je ne conçois pas... Il faut voir...

LE COLONEL.

Eh! non, commandant, restez donc.

L'OFFICIER.

Ah! je vois que c'est quelque galanterie de la façon du colonel.

LE COLONEL.

Tu l'as deviné... Flatté de l'honneur de souper chez mylord, j'ai voulu lui prouver que je sais comment on honore un pair du royaume qui s'est toujours montré fidèle au parti de Georges.

LADY DATHOL, impatientée.

Eh! qu'avez-vous donc fait, monsieur?

LE COLONEL.

Eh! j'ai dit à mes grenadiers: enfants, je soupe ce soir chez un favori du roi. Montrez que vous êtes de braves gens... Prenez la musique du régiment et les drapeaux que vous avez conquis à Culloden sur le petit-fils de Jacques II. Venez dans les cours du château. Traînez ces misérables chiffons dans la fange. Criez, *vive Georges!* Et le duc, qui est généreux, vous enverra pour boire à sa santé et à la mienne.

LADY DATHOL.

Nous sommes très-sensibles... (*A un domestique.*) Qu'on leur distribue du vin, de l'argent, et qu'ils se retirent.

(La musique joue le GOD SAVE THE KING. Pendant cet air la figure d'Édouard exprime l'impression pénible de son âme.)

DARGILL, souriant.

Si la fête n'est pas galante, on doit au moins lui savoir gré de l'intention.

LE COLONEL.

Comment, pas galante! Je défierais d'en faire une plus intéressante pour mylord. (*A Édouard.*) N'est-il pas vrai qu'elle vous plaît?

ÉDOUARD, froidement.

Sans doute; je...

LE COLONEL.

Non, vous ne m'en remerciez pas comme je voudrais.

(Lady Dathol fait un signe à Édouard.)

ÉDOUARD.

Croyez que je sais l'apprécier tout ce qu'elle vaut.

LE COLONEL.

A la bonne heure! S'il se trouve dans l'île des partisans des Stuarts, ils doivent bien enrager; ne le pensez-vous pas?

LADY DATHOL, à part.

Quel supplice! (*Haut.*) Messieurs, je crois qu'en ce moment il serait convenable de faire trève aux discussions politiques.

LE COLONEL.

Volontiers, mylady; mais le noble lord ne nous refusera pas de porter une santé.

ÉDOUARD, regardant lady Dathol et Malvina.

De tout mon cœur, Colonel..... « Aux femmes qui « embellissent la vie! à la reconnaissance qu'on leur « doit! »

LE COLONEL, se tournant vers le public.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

DARGILL, et les autres officiers boivent.

A la reconnaissance qu'on leur doit!

LADY DATHOL.

Nous vous remercions, mylord, de l'hommage que vous rendez à notre sexe; puissions-nous long-temps mériter ce doux sentiment de votre reconnaissance!

LE COLONEL.

Mylord, une seconde.

LADY DATHOL.

C'est assez.

LE COLONEL.

Non, morbleu! une seconde. Nous sommes ici tous bons Anglais. « Au succès des armes de Georges sur « terre et sur mer, et à la mort de tous les partisans « des Stuarts! »

ÉDOUARD, emporté par la colère, se lève en frappant sur la table avec le verre qu'il tenait à la main.

Je ne bois jamais à la mort de personne.

(Tout le monde se lève de table et le suit sur l'avant-scène.)

DARGILL.

Quel courroux!

LADY DATHOL, à Édouard.

De grace, songez...

ÉDOUARD, vivement.

Peut-on se contenir? Édouard peut être persécuté; il a dû l'être par le parti de Georges; mais il n'y a qu'un méchant homme qui puisse boire à la mort des malheureux, de quelque parti qu'ils soient.

LE COLONEL.

Mylord!...

LADY DATHOL, à part.

Il se perd et nous aussi...

LE COLONEL.

Vous défendez un traître!

ÉDOUARD.

Je défends un prince infortuné, qui, lorsque ses armes triomphantes menaçaient Georges jusque sur son trône, défendit à tous ses partisans d'attenter aux jours de son ennemi.

LADY DATHOL, après avoir cherché quelque temps ce qu'elle va dire.

En effet, oubliez-vous, messieurs, que Georges même ne partage point ces sentiments féroces; et savez-vous que dernièrement encore dans une de ces fêtes publiques où tout Anglais, sous le mystère du masque peut approcher des premiers de l'État, un d'eux dit à Georges : «Je porte la santé à Stuart! «Le roi répondit : « Je la lui porte aussi; il est prince et « malheureux (1). » Pourquoi ne voulez-vous pas que mon époux soit aussi généreux que son souverain?

L'OFFICIER.

Croyez que nous ne partageons point l'opinion...

LADY DATHOL.

Je sais...

MALVINA.

Je respire, tout est calmé.

(*) Historique.

DARGILL.

Colonel, il est tard : toutes nos recherches ont été inutiles; vos soldats doivent être excédés de fatigue; il est prudent de les rappeler; allez donner vos ordres à cet effet.

LADY DATHOL, bas à Malvina.

Les rochers ne seront plus gardés.

LE COLONEL.

Veuillez excuser ma vivacité; mais je suis bon Anglais.

LADY DATHOL.

Je vous rends justice.

L'OFFICIER.

Daignez agréer mes respects.

(Les officiers sortent.)

DARGILL.

Mylady, je vais prendre congé de vous, et vous laisser un repos que vous paraissez désirer.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, LADY DATHOL, MALVINA, DARGILL, UN DEUXIÈME OFFICIER.

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Je vous amène, commandant, l'inconnu que nous avons arrêté sur l'autre rive.

DARGILL.

Quoi! celui qui a osé prendre le nom de mylord?

LADY DATHOL.

Ciel!

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Il nous a suppliés de le conduire sans délai, auprès de madame, qu'il appelle son épouse.

MALVINA.

Peut-on être plus malheureux!

LADY DATHOL, dans le plus grand trouble.

Je consens à le recevoir; un infortuné mérite des égards. (*A Édouard.*) Pour vous, mylord, retirez-vous dans votre appartement : il est tard, et votre santé...

MALVINA, vivement.

Mon oncle, je vais vous y conduire.

(Elle passe près de lui.)

DARGILL.

Non, la présence de mylord nous est absolument nécessaire. Restez, je vous en supplie.

(Il lui prend la main.)

ÉDOUARD, à part

Plus d'espérance!

DARGILL, vivement à lady.

C'est sur votre absence, et d'après l'idée qu'il a conçue que milady pour le sauver consentirait à le reconnaître, que cet étranger a pu mettre cette persévérance dans une feinte que l'aspect de mylord va détruire à l'instant même... Ah! le voici.

SCÈNE VIII.

MALVINA, ÉDOUARD, DARGILL, Mylord DATHOL, Lady DATHOL, Deuxième OFFICIER Et Plusieurs SOLDATS; *l'officier et les soldats restent dans le fond, près de la porte latérale par laquelle le lord Dathol est entré.*

LADY DATHOL.

Ah! s'il pouvait m'entendre, me deviner!

ÉDOUARD, à part.

Résignons-nous à notre sort.

MYLORD DATHOL.

C'est vous enfin, mylady! Que ma joie de vous revoir!...

LADY DATHOL, à part.

Que faire? Que dire? O ciel!

MYLORD DATHOL.

Quel est donc cet accueil?... Mais daignez d'abord déclarer à ces messieurs, et mon nom, et mon rang. On persiste à vouloir que je sois un proscrit, un partisan des Stuarts, moi, lord Dathol! moi, qui, toujours fidèle à Georges, ai mis ma gloire à le défendre.

LADY DATHOL, lui faisant des signes.

Écoutez-moi de grace.

MYLORD DATHOL, à part.

Ces signes, son effroi, ces étrangers...

LADY DATHOL.

Je voudrais dans ce moment pouvoir sauver un proscrit; mais je crains que mon devoir...

MYLORD DATHOL.

Sauver un proscrit!

DARGILL.

Eh! pourquoi tant de ménagements, mylady? Monsieur, le nom dont vous avez osé vous servir, n'est pas le vôtre.

MYLORD DATHOL.

N'est pas le mien!

DARGILL.

Le lord Dathol est ici; il est arrivé ce soir même pour vous confondre.

MYLORD DATHOL.

Quel est donc celui...

DARGILL, prenant la main d'Édouard, et le forçant de se tourner vers le lord.

Le voilà.

MYLORD DATHOL, à part.

Lui!... C'est... malheureux! souviens-toi de Rome, c'est là qu'il te sauva la vie.

LADY DATHOL, qui a deviné l'idée de son mari.

Son cœur a deviné le mien. (*Vivement à tous les personnages*). Le lord, qu'il croyait absent, et qu'il vient de reconnaître, est sans doute la cause de son embarras.

MYLORD DATHOL, à part.

Édouard ici! sous mon nom!... Le trouble de lady... je vois tout...

DARGILL.

Un regard de mylord vient de vous accabler.

MYLORD DATHOL, à part.

Malheureux Édouard! quel parti?...

DARGILL, haut.

Édouard! que dit-il? Vous ne persistez plus sans doute à soutenir?...

MYLORD DATHOL.

Non, messieurs; l'aspect d'une personne que j'étais bien loin de soupçonner ici, me force à tous les aveux. Je suis maintenant à vos yeux tout ce que vous voudrez que je sois. (*A Édouard*) Vos traits n'ont pu s'effacer de ma mémoire; vous le voyez si par une imprudence bien excusable dans ma situation, j'ai pu vous causer de la peine, je vous en demande sincèrement pardon. Soyez heureux, mylord; et si quelques circonstances imprévues vous mettent jamais dans la position difficile dans laquelle se trouve un proscrit, tâchez d'en triompher et d'échapper à vos ennemis; c'est le vœu que je fais pour vous. Messieurs, vous savez tout. Assurez-vous de ma personne; et laissons en paix la maîtresse de cette maison, que notre présence pourrait gêner.

ÉDOUARD.

Ne songez pas à la quitter.

DARGILL.

Daignez au moins nous dire votre nom, vos qualités...

MYLORD DATHOL.

Je dois, je veux me taire.

DARGILL.

Nous ne cherchons point à vous ravir votre secret.

Vos manières nobles, le silence que vous gardez sur votre nom, un mot qui vous est échappé, me feraient soupçonner...

MYLORD DATHOL.

Comment?

DARGILL.

Que le prince est devant mes yeux.

MYLORD DATHOL, embarrassé.

Vous ai-je dit que je ne l'étais pas?

DARGILL.

Grands dieux!

MYLORD DATHOL, regardant Édouard.

Hélas!

DARGILL.

En cherchant à nous cacher votre nom, vous n'avez pu vous soustraire à votre destinée; mais croyez que, malgré la sévérité de mes ordres, j'aurai pour vous les égards, le respect, que votre nom et vos malheurs ont droit d'attendre de tous les hommes... Mais que nous veut le colonel? Il me paraît dans une agitation.....

SCÈNE IX.

MALVINA, ÉDOUARD, LE COLONEL, DARGILL, MYLORD DATHOL, LADY DATHOL.

LE COLONEL.

Commandant, une nouvelle aussi intéressante que malheureuse... La sûreté de nos côtes est menacée

une flotte française, très-considérable, vient d'être signalée; on craint une descente.

DARGILL.

Comment les Français!

LE COLONEL.

Le duc de Cumberland, instruit de cette nouvelle, vient d'arriver à l'instant dans cette île.

LADY DATHOL ET MALVINA.

Ciel!

LE COLONEL.

Il va passer les troupes en revue, établir des forts; et disposer tout enfin pour une défense vigoureuse : l'île entière est dans le plus grand trouble. On compte d'ici tous les vaisseaux français. Plusieurs sont déja dans la baie voisine de ce château. Je viens de parler au général, je lui ai même annoncé le retour de mylord. Cette nouvelle lui a fait le plus grand plaisir. C'est lui qui m'envoie vers vous pour vous prévenir de son arrivée (*se tournant vers Édouard*), et pour dire à mylord qu'il veut revoir son ancien compagnon d'armes; il espère même tirer un grand parti de ses conseils, pour la défense de cette côte. Si mylord voulait se rendre auprès de lui, il peut encore le trouver sur le bord de la mer, au nord-est de l'île.

LADY DATHOL, vivement.

Sans doute. C'est un honneur, c'est un devoir pour lui. (*A Édouard*) Partez à l'instant, courez au-devant du général. Tom!

TOM.

Madame...

LADY DATHOL.

Accompagnez votre maître.

TOM.

Je vous obéis.

LADY DATHOL, à Dargill.

Mais il faut que vous fassiez donner l'ordre à la garde du château.

DARGILL.

Colonel, chargez-vous de ce soin. Qu'on laisse passer le lord Dathol et sa suite. Vous irez après assembler votre régiment, et rendre au général les honneurs...

LE COLONEL.

Commandant, vous n'allez pas vous-même?...

DARGILL.

Je ne dois pas quitter le prince.

LE COLONEL.

Le prince!

DARGILL.

C'est moi, qui veux le remettre aux mains du général.

LADY DATHOL, bas à Tom.

Tom, cette barque...

TOM.

Elle attend.

LADY DATHOL.

Partez vite.

MALVINA, à Édouard.

Que le ciel vous protége!

(Édouard ne pouvant rien dire, regarde le lord, son épouse et Malvina, met la main sur son cœur, et sort vivement.)

SCÈNE X.

MALVINA, Lady DATHOL, DARGILL, Mylord DATHOL.

DARGILL.

Je croyais quitter cette île; mais il paraît que, grace à ces Français, nous y serons long-temps.

LADY DATHOL.

Comment! vous croyez qu'ils oseront?...

DARGILL.

S'ils sont instruits du peu de forces que nous avons, ils peuvent tout tenter; et qui sait jusques où se portera la rage de l'ennemi, quand il va voir que sa flotte, qui n'avait d'autre destination que celle de soutenir Édouard, lui devient maintenant inutile?

MYLORD DATHOL, emporté par un mouvement subit.

Non! les Français n'oseront pas tenter une descente; et si tous les Anglais pensent comme moi, nos armes bientôt...

DARGILL.

Que dites-vous donc?

MYLORD DATHOL, à part.

Ciel! j'oubliais... éprouverais-je donc le remords d'une bonne action?

DARGILL.

Que veut dire ce langage? je ne comprends point... Mais j'entends du bruit.

MALVINA, à mylady.

Dieux! si c'était le duc de Cumberland!... Ne craignez-vous pas?...

LADY DATHOL, à Malvina.

S'il a pu parvenir au pied du rocher, il est sauvé.

SCÈNE XI.

MALVINA, LADY DATHOL, LE DUC DE CUMBERLAND, DARGILL, MYLORD DATHOL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Voici le duc de Cumberland.

MYLORD DATHOL, à part à lady.

Préparons-nous aux reproches.

LADY DATHOL.

Notre cœur ne nous en fait point; cela doit nous suffire.

(Elle entraîne Dathol qui s'assied près d'une table; il s'y appuie et se couvre le visage de ses mains).

LE DUC, à sa suite.

Non, leur projet n'est pas de tenter une descente... Il n'importe; veillez à tout. (*Son état major est resté dans la première pièce.*) Vous me pardonnerez, mylady, si j'entre ainsi chez vous; mais la situation de cette île, les craintes que vous pouvez avoir, me font passer sur toutes les politesses d'usage.

LADY DATHOL.

Votre altesse doit savoir que sa présence ne peut que m'être honorable.

LE DUC.

J'ai été bien surpris en apprenant que vous habitiez ce château. Je croyais mylord en Brabant, et vous-même à la cour; mais ce cher Dathol, qui vient d'arriver si à propos, ne le verrai-je pas?

DARGILL.

Je m'étonne que vous ne l'ayez pas rencontré; il est allé au-devant de vous.

LE DUC.

Nous étions frère d'armes... Estimable homme, bon soldat, fidèle à son pays... Georges peut compter sur celui-là, c'est l'honneur de l'Angleterre.

MYLORD DATHOL, à part.

Dois-je rougir de son éloge?

LE DUC.

Dargill, il faut songer à faire partir le prince; si les Français pouvaient soupçonner qu'il habite cette île, ils tenteraient de l'arracher de nos mains. Je vous charge de le conduire à Londres à l'instant. Où donc est-il?

DARGILL.

Le voilà. Il craint sans doute de paraître à vos yeux.

LE DUC.

Infortuné! Feignons de ne pas le voir; je l'ai vaincu; mes regards pourraient l'humilier.

LADY DATHOL.

Prince!

LE DUC.

Je l'estime, madame; mais tout bon Anglais a dû le combattre. Partez, Dargill. Vous sentez tout ce que cette mission a d'important. Songez que vous répondez désormais du prince, sur votre tête.

DARGILL.

Je ferai mon devoir (*Au lord.*) Prince, daignez me suivre, je dois répondre de vous.

LE LORD, se levant, et se tournant du côté du duc.

Je dois rester ici.

LE DUC.

Qu'entends-je? Mais c'est le lord Dathol!

DARGILL.

Le lord Dathol!

LE DUC.

Lui-même!... que signifie cette méprise?

DARGILL, vivement.

Oh trahison! Je suis trompé! perdu! oui, oui, je me rappelle... mille circonstances... un langage dont le sens mystérieux... Mais j'étais si loin du soupçon! Ah! mylady, était-ce vous qui deviez me tromper?

LE DUC.

Ainsi, le prince Édouard?

DARGILL.

N'est plus en mon pouvoir! N'ayant jamais vu les traits ni de l'un, ni de l'autre, on m'a présenté le prince pour le lord : toujours frappé de cette idée, moi-même je l'ai fait se soustraire à sa perte en l'envoyant

au-devant de vos pas; mais il est peut-être encore temps; il n'est pas loin sans doute; je cours...

SCÈNE XII.

MALVINA, Lady DATHOL, Le DUC, DARGILL, Mylord DATHOL.

DARGILL, à Tom qui entre.

Tom, c'est vous. Je m'en souviens; vous l'accompagniez. Où est-il? Qu'est-il devenu?

TOM, embarrassé.

Mais je... Moi... Je crois que mylady...

DARGILL.

Réponds, malheureux! Quelles sont ces tablettes? Donne-les moi. (*Tom fait des difficultés, Dargill les lui arrache des mains.*) Donne-les moi, te dis-je! (*Il les ouvre.*) Quelques lignes au crayon. Lisez, prince, elles vont vous apprendre le lieu de sa retraite.

LADY DATHOL.

Oh ciel!

MALVINA.

Il ne pourra donc échapper!

LE DUC, lisant.

A mylady Dathol, à miss Macdonald.

« Mes jours sont en sûreté, je suis sur un vaisseau « de la flotte française. Mes malheurs peuvent s'effa- « cer de ma mémoire, vos bienfaits seront toujours « présents à mon cœur. ÉDOUARD. »

MALVINA.

Il est sauvé!

LE DUC.

Je ne reviens pas de mon étonnement. Quoi! vous, mylady, l'amie de votre souverain... Vous, Dathol! qui, jusqu'à ce jour fidèle à votre roi... (*Sévèrement*). Il est de mon devoir de lui rendre compte d'un évènement qui va le surprendre autant que l'irriter. (*A Dathol.*) Vous ne me dites rien pour votre justification?

MYLORD DATHOL.

Je ne réponds qu'un mot : à Rome il me sauva la vie.

LADY DATHOL.

J'ignorais ce trait de générosité; je n'ai point cru acquitter la dette de mon époux, il était absent; si quelqu'un est coupable ici, ce ne peut être que moi.

LE DUC.

Et quel motif a donc pu vous engager à lui donner un asyle?

LADY DATHOL.

Prince, vous en auriez fait autant.

LE DUC.

Moi!

LADY DATHOL, noblement.

Vous-même! Si ce prince malheureux se fût présenté chez vous, couvert des habits de l'infortune, s'il vous eût dit avec l'accent du désespoir : « Je suis « proscrit, faible, souffrant; le petit fils de Jacques II « vous demande un asyle et du pain... Voilà ma tête :

« je la confie à votre probité » : Qu'eussiez-vou « fait (1)?

LE DUC, embarrassé.

Mais... je...

LADY DATHOL, vivement.

Non, répondez, j'en appelle à votre honneur.

LE DUC, les prenant tous deux par la main.

Ce que j'eusse fait?... Eh bien! je l'aurais sauvé!

LADY DATHOL, vivement.

Mon cœur me l'avait dit. Nous avons fait notre devoir.

LE DUC.

Sans doute, mylady. Que la crainte de l'avenir ne trouble pas le souvenir de votre belle action. Lié par le sang à votre souverain, je réponds de ses sentiments. Je me fais votre défenseur; et l'honneur de vos juges, la générosité de la nation, m'assurent déja le gain d'une noble cause. Quelle que soit la fureur des partis, les vertus seront toujours des vertus. Si le devoir nous force à combattre des ennemis, l'humanité nous engage à secourir les malheureux.

(*) Historique.

FIN D'ÉDOUARD EN ÉCOSSE

ET DU TOME IV.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

